



HAL
open science

Les représentations spatio-temporelles en français et en chinois : approche cognitive

Peiyao Xiong

► **To cite this version:**

Peiyao Xiong. Les représentations spatio-temporelles en français et en chinois : approche cognitive. Sciences de l'Homme et Société. Université de Bourgogne Franche-Comté, 2022. Français. NNT : . tel-04026972

HAL Id: tel-04026972

<https://u-bourgogne.hal.science/tel-04026972>

Submitted on 13 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

ÉCOLE DOCTORALE LECLA

Laboratoire de recherche EA 4178 « Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures »

THÈSE

Pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Bourgogne Franche-Comté

Discipline : **Sciences du langage**

Par **Peiyao XIONG**

**Les représentations spatio-temporelles en français et en
chinois : approche cognitive**

Directeur de thèse

Samir BAJRIĆ

Thèse présentée et soutenue à Dijon, le 7 décembre 2022

Jury :

M. Samir Bajrić, Professeur, université de Bourgogne, directeur de thèse

M. Philippe Monneret, Professeur, Sorbonne Université, examinateur

M. Joël Bellassen, Professeur, Institut national des langues et civilisations orientales, président du jury

M. Lihua ZHENG, Professeur, université des Études étrangères du Guangdong, rapporteur

Mme Béatrice Bouvier-Laffitte, Maître de conférences HDR, université catholique de l'ouest, rapporteuse

À la dynamique du monde

Remerciements

Le temps s'enfuit, mes études et recherches doctorales à l'Université de Bourgogne Franche-Comté touchent presque à leur fin. Je suis à présent en train de rédiger ma thèse, à la fois content et un peu soucieux, les idées me venant en foule. Je tiens à rendre grâce à toutes les personnes qui m'ont apporté leur précieux soutien, dans mes études, ainsi que dans l'élaboration de ma thèse.

Tout d'abord, ma plus grande gratitude revient à mon directeur de thèse, Samir Bajrić, une personne de sagesse, de gentillesse et de sévérité. Grâce à son soutien et à ses encouragements, et particulièrement à ses directives, j'ai pu avancer et réussir à terminer cette recherche. Ce qui mérite d'être illustré, c'est qu'il nous a donné, nous donne et nous donnera à la fois pressions et encouragements, et c'est bien ce rythme stimulant qui a contribué, contribue et contribuera à lancer des défis et à réaliser des recherches fructueuses.

Je voudrais ensuite remercier l'Université de Bourgogne Franche-Comté, qui fournit une bonne plate-forme d'apprentissage et une ambiance agréable pour la recherche. Remerciements tout particuliers aux enseignants *ad hoc* permettant d'avoir accès non seulement aux formations linguistiques, mais aussi à diverses conceptions de la vie ; je voudrais remercier plus précisément l'université de Bourgogne, où j'ai passé deux ans pour mon master en Sciences du langage, et reçu des formations spécialisées. J'ai pu aborder la discipline linguistique et enrichir sans cesse mes connaissances ; je témoigne ma reconnaissance à Sorbonne Université, où j'ai fait mes études de master en Linguistique Française et Générale ; j'adresse également mes remerciements à l'Université des Études Internationales du Sichuan (Chongqing, Chine), où j'ai commencé mon parcours en français.

De plus, je tiens à remercier Monsieur Joël Loehr, ancien professeur de Lettres à l'université de Bourgogne ainsi qu'à l'Université des Études Internationales du Sichuan (Chongqing, Chine). Grâce à ses encouragements et à ses recommandations, j'ai pu trouver ma propre vocation et continuer mes études en France pour enrichir mon savoir-faire. Je tiens également à remercier Monsieur Claude Tuduri, qui enseigne la littérature et l'histoire de l'Art à l'Institut Ricci, Centre Sèvre (Paris) ainsi qu'à l'Université des Études Internationales

du Sichuan. Il m'a encouragé sans cesse au cours de mes études et de la préparation de ma thèse. Je voudrais aussi remercier encore une fois tous mes amis qui m'accompagnent fidèlement.

Je voudrais également remercier Monsieur Luca Nobile, maître de conférences à l'université de Bourgogne. Grâce à ses cours d'Anthropologie comparée pendant l'année universitaire 2017-2018, j'ai pu redécouvrir la grandeur de la philosophie chinoise ainsi que de l'intelligence des peuples anciens de la Chine.

En outre, je voudrais témoigner de ma plus grande reconnaissance envers mes parents, tous deux enseignants de chinois, et qui m'ont sans cesse apporté leur soutien à la fois matériel et spirituel.

En fin, je remercie sincèrement mon ex-petite amie, toujours prête à m'offrir des idées constructives et des conseils pertinents. Elle a aussi fait ses études de master en Langue Française Appliquée à Sorbonne Université (année universitaire 2017-2019), et est maintenant secrétaire à l'Université des Sports de Pékin (Chine). Je lui sais bon gré de son départ pendant la rédaction de ma thèse, ce qui m'a permis de me faire travailler d'arrache-pied pour enrichir mon savoir-faire ainsi que pour un meilleur avenir.

Finalement, je n'oublie pas de me remercier aussi à moi-même : « Tu es plus puissant que tu ne le crois, Peiyao ». En Chine, on dit souvent ceci : « Faites de votre mieux et confiez le reste à la volonté du Ciel » (mandarin “*尽人事, 听天命*”). En l'occurrence, on ne regrettera jamais d'avoir fait des efforts.

Résumé

En mandarin, le monde se dit *shìjiè* (mandarin 世界), le morphème *shì* (mandarin 世) indique le temps, alors que le morphème *jiè* (mandarin 界) désigne l'espace. Dérivé du livre classique du bouddhisme, ce mot dissyllabique *shìjiè* (mandarin 世界) comprend à la fois la notion de temps et celle d'espace. Il n'en reste pas moins vrai que les compréhensions et les représentations du monde s'établissent inmanquablement sur celles de l'espace ainsi que sur celles du temps.

Au surplus, selon Gustave Guillaume, la distinction du nom et du verbe s'explique foncièrement par celle de l'univers-espace et de l'univers-temps (cf. 1973a : 97). En effet, le nom, servant à désigner un être – soit visible, soit invisible –, est étroitement lié à la notion d'espace ; le verbe, servant à décrire une activité cognitive ou comportementale, est intimement associé à la notion de temps.

Dès lors, les études sur les représentations spatio-temporelles s'appuient largement sur celles du nom et du verbe. Nous allons étudier systématiquement les systèmes verbo-nominaux du français et du mandarin par une approche contrastive. Réexaminer le système verbo-nominal au niveau mental du français, s'interroger sur celui du mandarin, comparer lesdits systèmes et en déduire une série de découvertes, tout en suivant les pas de Gustave Guillaume, tels sont les axes essentiels de notre investigation.

Mots-clés : cognition, psychomécanique du langage, représentation, image-espace, image-temps, néoténie linguistique, taoïsme, binarité, ternarité

Abstract

In Mandarin, the word for the world is *shìjiè* (mandarin 世界), the morpheme *shì* (mandarin 世) indicates time, while the morpheme *jiè* (mandarin 界) indicates space. Derived from the classic book of Buddhism, this dissyllabic word *shìjiè* (mandarin 世界) refers to both the notion of time and that of space. It remains true that understandings and representations of the world are inevitably based on those of space and those of time.

Moreover, according to Gustave Guillaume, the distinction between noun and verb is fundamentally explained by that of the universe-space and the universe-time (see 1973a: 97). Indeed, the name, used to designate a being, either visible or invisible, is closely linked to the notion of space; the verb, used to describe a cognitive or behavioral activity, is closely associated with the notion of time.

Therefore, studies on spatio-temporal representations are largely based on those of the noun and the verb. We will systematically study the verbo-nominal systems of French and Mandarin by means of a contrastive approach. To re-examine the verbo-nominal system at the mental level of French, to question that of Mandarin, to compare the said systems and to deduce a series of findings while continuing in the footsteps of Gustave Guillaume, these are the essential axes of our investigation.

Keywords: cognition, psychomechanics of language, representation, space-image, time-image, linguistic neoteny, Taoism, binarity, ternarity

Zhāiyào 摘要

法语里的“monde”在普通话里被称为 *shìjiè* (普通话: 世界), *shì* (普通话: 世) 表示时间, 而 *jiè* (普通话: 界) 表示空间。这个源自于佛教典籍的双音节词 *shìjiè* (普通话: 世界) 既包含了时间概念, 也包含了空间概念。至此, 对于世界的理解以及表征不可避免地建立在了对于空间和时间的理解以及表征之上。

此外, 根据 Gustave Guillaume 的观点, 名词和动词之间的根本区别在于宇宙空间和宇宙时间的区别 (见 1973a: 97)。的确如此, 名词用于指代一个有形或者无形的事物, 它与空间的概念密切相关; 动词用于描述认知行为或者动作, 它与时间的概念密切相关。

因此, 对于时空表征的研究主要基于名词和动词的研究。我们将通过对比的方法系统地研究法语和普通话的名词和动词系统。此次研究的基本线路如下: 重新审视法语心智层面的名词和动词系统, 探讨普通话心智层面的名词和动词系统, 比较这两种系统, 并沿着 Gustave Guillaume 的思路, 从而推导出一系列发现。

关键词: 认知, 心理机械理论, 表征, 空间表征, 时间表征, 幼态持续语言学, 道家思想, 二元论, 三元论

Table des matières

Remerciements	5
Résumé	7
<i>Abstract</i>	7
<i>Zhāiyào</i> 摘要	8
Introduction	15
Définitions des termes	16
Champs de travail	21
Objectif de cette recherche	22
Problématique et structure de cette étude	23
Première partie : pour une linguistique dynamique et néoténique	25
I. Cognition de l'être humain	27
1.1. Cognition au prisme des neurosciences cognitives.....	28
1.2. Cognition au prisme de la psychologie cognitive	31
1.3. Langage en tant qu'une « province » de nos systèmes cognitifs.....	43
II. Cognition au service de la psychomécanique du langage	47
2.1. Structuralisme de Ferdinand de Saussure.....	49
2.1.1. Distinction entre langue et parole	49
2.1.2. Signe linguistique au sens saussurien	51
2.1.3. Visée instrumentaliste	52
2.2. Néo-structuralisme de Gustave Guillaume.....	53
2.2.1. Pour une diachronie des synchronies.....	54
2.2.2. De la langue au discours	57
2.2.3. Du pensable au pensé	60
2.2.4. Ensemble de la causation du langage	65
2.2.5. Signe linguistique au sens guillaumien	68
2.2.6. Psychosystématique et psychosémiologie	73
2.2.7. Temps opératif impliqué dans l'acte de langage.....	76

2.2.8.	Visée non-instrumentaliste	78
III.	Cognition au service de la néoténie linguistique	81
3.1.	De la néoténie biologique à la néoténie linguistique	81
3.2.	« Je parle, donc je suis »	82
3.3.	De l'être cognitif à l'être-locuteur	85
3.3.1.	Structure binaire de rapports cognitifs au prisme du locuteur	86
3.3.2.	Structure ternaire de rapports cognitifs au prisme de la langue	87
3.3.3.	Harmonie entre l'homme et la langue	89
3.4.	Antinomie de la néoténie linguistique	91
3.5.	Appropriation de langues au prisme des mécanismes cognitifs	91
IV.	Vision du monde dynamique : avant et après, Yin et Yang.....	95
4.1.	À la découverte du Tao	95
4.1.1.	Brève histoire du Tao	95
4.1.2.	Immanence et transcendance du Tao.....	98
4.1.3.	Dynamique du Tao	99
4.1.4.	De la théologie à la philosophie et de la superstition au rationalisme	104
4.2.	Dynamique du langage	105
4.2.1.	Guillaume et le Tao : les exigences théoriques selon Bernard Pottier	105
4.2.2.	Du tenseur binaire au tenseur ternaire.....	112
4.2.3.	Du tenseur bi-ternaire au tenseur sinusoïdal.....	116
Deuxième partie : à la recherche de l'image spatio-temporelle en français et en mandarin.....		125
V.	Parties de la langue <i>versus</i> parties du discours	127
5.1.	Parties de la langue en français	128
5.1.1.	Du mot à la phrase.....	128
5.1.2.	Parties de langue prédicatives et mécanisme du Yin.....	130
5.1.3.	Parties de langue non prédicatives et mécanisme du Yang.....	134
5.2.	Parties du discours en mandarin.....	141
5.2.1.	Du caractère à la phrase en passant par le mot.....	141
5.2.2.	Absence de parties de la langue.....	148

VI. Image spatio-temporelle en français et en mandarin	153
6.1. Architecture du nom en français	153
6.1.1. Système du substantif.....	156
6.1.1.1. Genre.....	156
6.1.1.2. Nombre	159
6.1.1.3. Cas.....	164
6.1.1.4. Personne.....	166
6.1.2. Système de l'adjectif.....	167
6.2. Architecture du verbe en français	173
6.2.1. Temps et langage.....	173
6.2.2. Système de l'aspect	180
6.2.3. Construction de l'image verbale dans le temps <i>in posse</i>	185
6.2.3.1. Infinitif du verbe	187
6.2.3.2. Forme en <i>-ant</i> du verbe	188
6.2.3.3. Participe passé du verbe.....	190
6.2.4. Construction de l'image verbale dans le temps <i>in fieri</i>	192
6.2.5. Construction de l'image verbale dans le temps <i>in esse</i>	200
6.2.6. Personne verbale.....	209
6.2.7. Voix verbale.....	214
6.2.7.1. Voix de réflexion.....	220
6.2.7.2. Voix de déploiement	221
6.2.7.3. Voix de repliement	222
6.3. Architecture du nom en mandarin	224
6.3.1. Noms de lieu	226
6.3.2. Noms de temps	227
6.3.3. Noms de position.....	229
6.3.4. Genres du nom.....	231
6.3.5. Nombres du nom	232
6.3.6. Fonctions du nom	233
6.4. Architecture du verbe en mandarin	237
6.4.1. Classements des verbes	237
6.4.1.1. Classements traditionnels	238
6.4.1.2. Sous les forces statique-cinétique	242
6.4.2. Système aspectuel en mandarin	245

6.4.2.1.	Définitions de l'aspect.....	246
6.4.2.2.	Classifications traditionnelles	247
6.4.2.3.	Tripartition du système aspectuel en mandarin.....	252
6.4.2.4.	Aspect <i>in posse</i>	255
	Auxiliaire verbal <i>huì</i> (mandarin 会 ; français <i>le déclenchement possible de quelque chose</i>)	256
	Auxiliaire verbal <i>yào</i> (mandarin 要 ; français <i>être sur le point de</i>)	257
	Auxiliaire verbal <i>xiǎng</i> (mandarin 想 ; français <i>avoir envie de</i>).....	258
	Auxiliaire verbal <i>néng</i> (mandarin 能 ; français <i>avoir la possibilité de</i>).....	259
6.4.2.5.	Aspect <i>in fieri</i>	260
	Prédominance de l'accomplissement	261
	Particule inchoative <i>le</i> (mandarin 了 ; français <i>se mettre à</i>).....	261
	Verbe auxiliaire <i>kāishǐ</i> (mandarin 开始 ; français <i>commencer à</i>)	262
	Particule aspectuelle <i>qǐ</i> (mandarin 起 ; français <i>commencer à</i>) ou <i>qǐlái</i> (mandarin 起来 ; français <i>commencer à</i>)	263
	Indétermination de la partie accomplie et de la partie en accomplissement.....	264
	Particule aspectuelle durative <i>zhe</i> (mandarin 着 ; français <i>être en train de</i>)	264
	Particule aspectuelle durative <i>xiàqù</i> (mandarin 下去 ; français <i>continuer à</i>).....	264
	Adverbe <i>háì</i> (mandarin 还 ; français <i>encore / toujours</i>).....	265
	Adverbes <i>zài</i> (mandarin 在 ; français <i>être en train de</i>) et <i>zhèngzài</i> (mandarin 正在 ; français <i>être en train de</i>)	266
	Particule modale <i>ne</i> (mandarin 呢 ; français <i>être en train de</i>).....	267
	Construction figée ... <i>de shíhou</i> (mandarin的时候 ; français <i>au moment où / quand / pendant que</i>).....	267
6.4.2.6.	Aspect <i>in esse</i>	268
	Particule aspectuelle parfaite <i>le</i> (mandarin 了).....	269
	Particule finale <i>le</i> (mandarin 了).....	269
	Particule aspectuelle résultative <i>zhe</i> (mandarin 着).....	270
	Particule aspectuelle expérientielle <i>guò</i> (mandarin 过)	271
	Particule aspectuelle résultative <i>guò</i> (mandarin 过)	273
6.4.3.	Système temporel en mandarin	274
6.4.3.1.	Adossement direct au temps cosmique	276
6.4.3.2.	Adossement indirect au temps cosmique	278
6.4.3.3.	Particules logiques concevant la notion du temps	279
6.4.4.	Voix verbale en mandarin.....	280

6.4.4.1.	Voix de déploiement	281
6.4.4.2.	Voix de repliement	286
6.4.4.3.	Transformation entre la voix de déploiement et la voix de repliement.....	290
6.4.4.4.	Hétérogénéités entre la voix de déploiement et la voix de repliement.....	291
Troisième partie : espace et temps, Yin et Yang.....		295
VII.	Esquisse de nouvelles terminologies pour le nom et le verbe	297
7.1.	Système nominal en tant que système de description au niveau spatial	297
7.2.	Système verbal en tant que système de positionnement au niveau temporel	298
7.3.	Nom et verbe, avant et après.....	299
VIII.	Pour une analogie entre la linguistique cinétique et la néoténie linguistique ...	307
8.1.	Psychomécanique du langage au prisme de la philosophie.....	307
8.2.	Psychomécanique du langage au prisme des neurosciences	309
8.3.	Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume et Samir Bajrić.....	312
8.3.1.	Dimension philosophique : comprendre la langue	312
8.3.2.	Dimension ontologique : comprendre l'être cognitif et l'être-locuteur	313
8.3.3.	Dimension phénoménologique : comprendre l'invisible par le visible	314
8.3.4.	Dimension humaniste : comprendre l'espèce humaine.....	315
8.3.5.	Dimension cognitive : comprendre les espaces mentaux	316
8.3.6.	Dimension cinétique : comprendre la mutation	316
8.3.7.	Dimension explicative : savoir penser en images.....	319
8.3.8.	Binarité <i>versus</i> ternarité : savoir esquisser une continuité.....	320
Conclusion.....		323
Bibliographie.....		327
Glossaire		335
Index des notions		339
Index des noms		341
Annexe 1 : Anatomie de l'encéphale.....		343
Annexe 2 : Cellule nerveuse.....		345

Introduction

Ce qui s'en va comme passé – ce qui s'en vient comme présent (ou : « le passé qui s'en va » – « le présent qui s'en vient ») est ce qu'on appelle *zhou* ; les quatre directions et le haut et le bas sont ce qu'on appelle *yu*. Le *tao* se trouve au travers, mais personne ne sait où. (Cité dans Jullien, 2012 : 66-67)

(Mandarin “往古来今谓之宙，四方上下谓之宇，道在其间，而莫知其所。” (Cf. *Huainanzi*))

Explication du sujet

Dans l'un des deux textes fondateurs du taoïsme, à savoir le *Zhuangzi*, Tchouang-tseu (vers 369 av. J.-C. – vers 288 av. J.-C.), a écrit, en parlant d'une fable :

Il est impossible de parler de la mer à la grenouille qui habite dans un puits ; elle vit dans un espace trop limité. Il est impossible de parler de la glace à l'insecte qui ne vit qu'en été ; sa durée est trop limitée. Il est impossible de parler du Tao à un lettré qui vit dans un trou de la brousse, il est limité par l'étroitesse de son enseignement reçu. (2009 : 221)

Mandarin “井蛙不可以语于海者，拘于虚也；夏虫不可以语于冰者，笃于时也；曲士不可以语于道者，束于教也。”

À cet égard, l'environnement dans lequel nous nous cantonnons joue un rôle crucial dans la conceptualisation du monde. En effet, Tchouang-tseu a remarqué les dissemblances de cette conceptualisation du monde sous l'effet d'une influence extérieure au sein d'une communauté socio-culturelle. Pour les communautés socio-culturelles variées, leurs diverses langues façonnent déjà peu ou prou leurs manières de penser.

Selon W. von Humboldt, « toute langue naturelle véhicule une vision du monde particulière » (cité dans Bajrić, 2013 : 62, note 8). En écho à cette opinion de W. von Humboldt, Samir Bajrić a préconisé, dans *Linguistique, cognition, et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*, la thèse suivante : « Une autre langue nous procure une autre vision du monde, une autre façon d'être » (2013 : 44). Puisque les langues diffèrent peu ou prou d'une communauté socio-culturelle à l'autre – et nous nous immergeons dans différentes langues –, la langue constitue aussi un facteur-clé dans la conceptualisation du

monde. D'où les divergences des représentations du monde.

Pour appréhender les représentations spatio-temporelles dans une langue, il faut que nous saisissons clairement les activités mentales des locuteurs confirmés de ladite langue. Néanmoins, George Lakoff et Mark Johnson ont indiqué directement, tout au début de leur œuvre *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, que « [la] pensée est principalement inconsciente » (notre traduction) (anglais “*Thought is mostly unconscious*” (1999 : 3)). En effet, notre « boîte noire » de pensée fonctionne avant tout spontanément et inconsciemment, si bien que nous ne nous en apercevons pas, et que les opérations mentales ne se dégagent donc pas facilement. Comme il est difficile de saisir la partie invisible de l'opération mentale, il vaut mieux procéder via la partie visible, à savoir les faits linguistiques. Après tout, « [...] les fonctions cognitives rythment nos productions langagières et, inversement, nos productions langagières (les langues que nous parlons) traduisent les contenus de nos fonctions cognitives » (Bajrić, 2013 : 39).

D'après le philosophe Henri Delacroix, « [la] pensée fait le langage en se faisant par un langage intérieur » (cité dans Bonne & Joly, 2004 : 314). Gustave Guillaume a défendu cette thèse d'Henri Delacroix en préconisant qu'il existerait un relais puissancier où se superposent la pensée et la langue et où se déroule un lien de causalité réciproque entre la pensée et le langage.

Dès lors, pour étudier les représentations spatio-temporelles et bien connaître les espaces mentaux de l'être humain, il faut que nous reconstruisions le « système prévisionnel » (Guillaume, 1973a : 159) par lequel la pensée peut se saisir elle-même, et à partir duquel se concrétise le langage effectif, c'est-à-dire le discours.

Définitions des termes

Notre thèse s'intitule *Les représentations spatio-temporelles en français et en chinois : approche cognitive*. Avant d'entamer des recherches approfondies, il convient de décortiquer ce titre, pour que les champs travaillés soient plus clairs.

Tout d'abord, comment comprend-on le mot *représentation* ?

Jean-François Dortier a reconnu la difficulté de définir la notion de représentation : « Qu'est-ce qu'une représentation ? Réponse : un objet de discordance » (2012 : 103). En effet, la

notion de représentation s'entend de différentes manières selon différentes disciplines et différentes écoles linguistiques.

En termes guillaumiens, la *représentation* n'égal pas l'*expression*. Conformément au *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage* (2004), la *représentation* peut se comprendre sous les angles suivants :

Premièrement, elle possède un « [sens] général d'“image mentale”, c'est-à-dire “ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée” (Lalande) » (Boone & Joly, 2004 : 369). En l'occurrence, elle relève purement d'une opération cognitive se déclenchant indépendamment du langage. Elle renvoie donc à une matière purement pré-linguistique. En l'occurrence :

[la] représentation n'est pas nécessairement liée au langage, elle peut être ce que Guillaume appelle une « notion pure » (1919 68-72), dont le trait essentiel est de « déborder par son étendue toutes les représentations momentanées réalisables par le langage » (1919 78). Observation à laquelle on opposera [que] « la représentation est déjà du langage » (1913 21). Cet emploi devient rare après 1939. (*Ibid.* : 369-370)

Deuxièmement, « [au] sens technique, [...] *représentation* désigne la manière de voir, de “re-présenter” l'expérience, qu'elle soit physique ou mentale, par exemple l'espace, le temps, la personne, le nombre, etc. Chaque forme linguistique renvoie donc à une “représentation” » (*ibid.* : 370). En effet, la distinction entre la langue et le discours au sens guillaumien s'explique par celle entre la *représentation* et l'*expression*. « La langue est un système de représentations. Le discours un emploi, aux fins d'expression, du système de représentations qu'est en soi la langue (LSL 208) » (*ibid.* : 369) ;

Troisièmement, elle s'emploie « [dans] le sens de représentation visuelle, graphique, ou schématique, par opposition à la “description verbale” : [...] en l'état de choses actuel, rien ne paraît pouvoir suppléer la représentation graphique des systèmes » (*ibid.* : 370). Ainsi, elle désigne, dans ce cas-là, des descriptions non verbales ;

Quatrièmement, elle s'utilise « [dans] le sens de *forme d'expression* relevant de la psychosémiologie » (*ibid.* : 370). Dans ce cas, elle renvoie au physisme, c'est-à-dire « [...] à la langue “en tant qu'ouvrage construit en signes [signifiants chez Saussure]” (LSL 33) » (*ibid.* : 273).

Néanmoins, il semble que ce dictionnaire nous fournisse une liste non exhaustive. En

contrepartie, Philippe Monneret a mené, dans *Le problème de la représentation et sa solution dans la linguistique de Gustave Guillaume, lecteur de Saussure* (2018), une recherche approfondie sur la notion de *représentation* au sens guillaumien, il a illustré quatre explications suivantes :

Tout d’abord, cognitivement parlant, la *représentation* signifie une actualisation ou une transmutation mentale, c’est-à-dire une « [...] phase de la transition entre langue et discours [...] » (2018 : 51). Étant donné que, selon Gustave Guillaume, le signifié appelle le signifiant par un processus d’actualisation, et que le signifiant intervient comme un système explicatif, Philippe Monneret a ajouté qu’il existe aussi un rapport de représentation entre le signifiant et le signifié : « [...] le signifiant représente le signifié » (*ibid.* : 53) ;

Ensuite, la *représentation* désigne un système de langue sur le plan puissanciel, c’est-à-dire un système cinétique. Par exemple, dans la perspective guillaumienne, la représentation du temps en français relève d’un mécanisme dynamique de la construction de l’image-temps : d’une image-temps en puissance à une image-temps en être en passant par une image-temps en devenir, nous allons du mode quasi-nominal au mode indicatif en passant par le mode subjonctif. Il en va de même pour le système de l’article en français au niveau mental, il s’explique par, selon Gustave Guillaume, un tenseur binaire radical, c’est-à-dire par un mouvement de particularisation et un mouvement de généralisation ;

De plus, étant donné que la *représentation* résout le problème que posent les exigences de pensée, « [la] représentation apparaît ainsi sous l’angle du “besoin”, un besoin de représentation qui résulte d’une insuffisance perçue, à une époque donnée de l’histoire d’une langue, dans les représentations disponibles » (*ibid.* : 56). La *représentation* s’entend, ici, comme un besoin cognitif collectif.

Enfin, la *représentation* peut être conçue comme des conditions cognitives variées imposées par les langues, c’est-à-dire comme « [...] mouvement de l’histoire structurale des systèmes de représentation que sont les langues (théorie des aires¹) » (*ibid.* : 61).

¹ « Grossièrement, il s’agit d’une théorie typologique qui réduit l’ensemble des langues à trois grandes aires, considérées comme de “états structuraux” du langage humain » (Monneret, 2018 : 56). Dans la perspective guillaumienne, le phénomène selon lequel le mot incorpore la langue avec le discours, qui rassemble les langues traditionnellement nommées « agglutinantes » et « isolantes », constitue la première aire ; « [le] mot des langues de l’aire seconde (les langues sémitiques) est un mot qui, par suite de cette division phonématique, siège pour

Maintenant que nous avons un point de vue panoramique sur les explications de *représentation*, il est indispensable de prendre en considération la signification de *représentation* abordée dans notre thèse. D'une part, nous concevons la *représentation* – tout comme la première explication dudit dictionnaire – comme des processus chimiques et physiques des mécanismes cognitifs proprement biologiques de l'espèce humaine ; d'autre part, nous envisageons davantage la *représentation* comme la seconde explication dudit dictionnaire et aussi comme la seconde explication de Philippe Monneret, comme un système dynamique résidant dans la puissance qu'est la langue selon la terminologie de Gustave Guillaume. D'après lui, le langage est la langue associée au discours, quand nous passons de la langue au discours, nous allons du langage puissanciel au langage effectif, et nous passons, en même temps, de la représentation à l'expression. En l'occurrence, l'expression, qui relève d'une momentanéité, renvoie au discours ; alors que la représentation, qui relève d'un potentiel systématisé, indique la langue en puissance. C'est ce potentiel systématisé qui rend possible la saisie de notre pensée que nous nous engageons à révéler.

De plus, du point de vue linguistique, l'opposition verbo-nominale n'est possible que parce qu'il existe l'opposition spatio-temporelle. Selon M. Kačić, tout ce que nous énonçons, qui repose inmanquablement sur l'espace-temps, conçoit un événement :

Tout ce que nous voyons dans une phrase isolée (ou non), est un événement. Il est obligatoirement situé dans un *continuum* spatio-temporel. La seule référence est **moi** comme un événement et non comme une donnée spatiale. Ou comme dirait B. Russel « **I – here and now** » (moi qui existe ici et maintenant). Cette donnée s'oppose aux événements objectifs (non-moi) avec lesquels elle entre en relation spatio-temporelle. Et tout ce qui existe (a existé, ou existera), tout ce que nous exprimons doit être nécessairement situé dans l'espace et dans le temps. (Cité dans Bajrić, 2014 : 124)

Dans une perspective guillaumienne, les activités mentales s'attardent largement sur la singularisation ainsi que sur la généralisation dans la construction du langage ; et l'opération potentielle de la singularisation et celle de la généralisation ne sont, *de facto*, qu'un jeu entre

moitié dans la langue, avec la racine pluri-consonantique, qui dit la substance-matière (par exemple arabe *k-t-b*, notion diffuente d'"écrire"), pour moitié dans le discours, avec les voyelles interpolées, qui disent la substance-forme (*kataba, katib, kitab*) » (Boom & Joly, 2004 : 43-44) ; le phénomène selon lequel le mot constitue l'unité de la langue et que la phrase constitue l'unité de discours, qui concerne les langues indo-européennes, forme la troisième aire.

l'espace et le temps. Gustave Guillaume a écrit ceci :

Les opérations de pensée auxquelles fait appel la visée de puissance sont peu nombreuses, et essentielles : ce sont celles-là mêmes auxquelles la pensée doit sa puissance. La plus importante de ces opérations essentielles et potentielles est celle se rapportant au double mouvement de l'esprit en direction du singulier et de l'universel, c'est-à-dire, pour plus de généralisation, en direction de l'étroit et du large. L'expérience montre que ce double mouvement entre les limites que sont le singulier étroit et l'universel large est à la base de tout ce que la langue a construit en elle. On retrouve en effet ce double mouvement partout sous des apparences qui, le plus souvent, le masquent très peu. C'est ainsi qu'il apparaît fondamental et très visible dans la catégorie du nombre et dans la catégorie de l'article. Il se laisse voir aussi, [quoiqu'un peu] masqué par l'opération conjointe de spatialisation du temps, dans toute la systématique verbo-temporelle, où constamment on passe du temps large au temps étroit – au temps étroit qui est le présent – et du présent, temps étroit, au temps large des époques passé et futur, autrement dit d'une finitude de temps à une infinitude de temps. Le même double mouvement est à la racine de toute la systématique du mot, et la théorie des parties du discours, liée à la théorie du mot, en porte aussi la marque. Enfin [...] la distinction même du nom et du verbe, qui est au fond celle de l'univers-espace et de l'univers-temps qu'elle recouvre, apparaît aussi avoir son origine dans la successivité selon laquelle l'esprit passe d'une infinitude de départ à la finitude, et de la finitude à une infinitude finale. L'infinitude de départ, c'est l'espace ; l'infinitude finale, c'est le temps. (1973a : 96-97)

Gustave Guillaume a distingué deux univers antinomiques mais complémentaires, à savoir l'univers-espace et l'univers-temps. L'univers-espace, qui verse dans la représentation spatiale, est étroitement lié au nom ; alors que l'univers-temps, qui verse dans la représentation temporelle, est intimement associé au verbe. Il a ainsi décrit cette dichotomie :

Les mots de nos langues, dans le mouvement générateur de forme qui les ramène à l'universel dont on s'est d'abord éloigné, aboutissent soit à l'univers-temps, soit à l'univers-espace. Quand ils aboutissent à l'univers-espace, ce sont des noms ; quand ils aboutissent à l'univers-temps, ce sont des verbes. Dans le cas où ils aboutissent à l'univers-temps, ils prennent *in finem* la marque de catégories de représentation relevant du temps [...] Dans le cas où les mots du français aboutissent à l'univers-espace, ils prennent la marque de catégories de représentation spatiale [...] (*Ibid.* : 190-191)

Dès lors, Gustave Guillaume a envisagé le verbe comme « un mot dont l'entendement s'achève au temps » (*ibid.* : 193) ; et il conçoit le nom comme « un mot dont l'entendement s'achève en dehors du temps, et par conséquent à l'espace – l'espace étant ici tout ce qui n'est pas le temps » (*ibid.*). À vrai dire, le temps et l'espace se complètent l'un et l'autre, d'où la signification de l'univers. Si l'opposition verbo-nominale s'explique par l'opposition spatio-temporelle, c'est parce que l'univers définit le langage et que, inversement, le langage révèle l'univers. C'est la raison pour laquelle Samir Bajric a redéfini l'univers et le langage

dans une perspective anthropologique :

Univers : ensemble de la matière distribuée dans l'espace et dans le temps.

Langage : faculté humaine dont les événements relèvent, directement ou indirectement, de l'espace et du temps. (*Ibid.* : 135)

De toutes ces explications, découle le fait que les études de la notion d'espace et de celle de temps, au prisme de la linguistique, s'établissent sur le système nominal ainsi que sur le système verbal. Nous ne pouvons nier le fait qu'il existe encore, dans une langue, des particularités morphosyntaxiques, qui manifestent peu ou prou la notion d'espace-temps, mais notre présente investigation n'est axée que sur les systèmes nominaux et verbaux au niveau mental du français et du mandarin.

Champs de travail

Du point de vue des sciences cognitives et de la psychomécanique du langage, quand nous parlons du langage, nous parlons inévitablement de la cognition.

D'un côté, dans une perspective des sciences cognitives, le langage, qui n'est pas nécessairement présent dans certaines pensées, ressort à une des fonctions cognitives humaines. Jean-François Dortier a écrit, dans *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée* :

Du coup, le langage perd son caractère central dans la pensée humaine. Les recherches sur les aphasiques et les développements récents de la linguistique corroborent ce constat : le langage n'est qu'une « province » de la pensée. Il est le produit d'une aptitude plus large de l'esprit humain : celle de produire des représentations mentales. (2012 : 133)

Et de l'autre, dans une perspective de la psychomécanique du langage, quand nous cherchons à reconstruire l'architecture de la langue existant dans la puissance, nous ne décrivons que la manière par laquelle la pensée se saisit elle-même. C'est la raison pour laquelle Gustave Guillaume a souligné, dans *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, l'idée suivante : « Quant à la puissance même de penser, à celle que possède l'esprit de saisir en lui-même ses propres mouvements, le seul monument qu'on en ait, c'est la langue » (1973a : 32).

Dès lors, qui dit langage dit, de fait, cognition. Le langage n'est intelligible que parce que nous appréhendons nos états mentaux sous-jacents. C'est aussi l'une des maximes de l'école de la linguistique cognitive. Après tout :

[...] on ne peut comprendre [le] sens des mots (sémantique) ou l'organisation de la phrase (syntaxe) qu'en les rapportant à des schémas mentaux sous-jacents. Pour dire vite, ce n'est pas le langage qui structure la pensée, c'est la pensée qui façonne le langage. (Dortier, 2012 : 156)

Globalement, ce présent travail s'inscrit largement dans le cadre de la psychomécanique du langage et de la néoténie linguistique, donc les pistes phénoménologique² et anthropologique constituent les bases théoriques de notre recherche. Pour être plus précis, nous nous installons dans une approche considérée comme hypothético-déductive, dans le but de reconstruire le mécanisme prélinguistique – la langue selon la terminologie de Gustave Guillaume – par le biais des faits linguistiques – le discours selon la terminologie de Gustave Guillaume –. L'approche théorique que nous adoptons décide déjà du fait que nous nous intéressons à la modélisation des espaces mentaux.

Objectif de cette recherche

Dans le contexte de mondialisation sociale et de pluralisme culturel de notre siècle, nous regrettons que la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et la néoténie linguistique de Samir Bajrić soient encore peu répandues en Chine. Se mariant parfaitement l'une avec l'autre, les deux théories linguistiques nous permettent d'avoir accès à un panorama phénoménologique et anthropologique de la langue ainsi que du locuteur.

De plus, selon Samir Bajrić, « [quiconque] s'approprie une autre langue procède inmanquablement à des comparaisons » (2013 : 4^e de couverture). C'est à travers des comparaisons que nous pouvons bien comprendre la langue que nous apprenons ainsi que notre propre langue. Après tout, l'aphorisme de Goethe a insisté sur ce point : « Qui ne connaît aucune langue étrangère ne connaît pas à fond la sienne propre » (cité dans Vygotski,

² La phénoménologie relève d'un courant philosophique qui s'intéresse à l'étude du sens attribué à une expérience vécue. Pour être plus précis, elle est une « [méthode] qui propose un retour aux choses mêmes, à leur signification, en s'en tenant non aux mots, mais aux actes où se dévoile leur présence. » (Cf. : <https://www.cnrtl.fr/definition/phénoménologie>)

1997 : 377).

En conséquence, approfondir les recherches sur la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume ainsi que sur la néoténie linguistique de Samir Bajrić, appliquer les deux théories dans la langue chinoise et comparer la représentation systématisée de l'espace-temps en français et en mandarin, tels sont les objectifs principaux de notre recherche.

Problématique et structure de cette étude

Il est nécessaire d'annoncer maintenant la problématique de notre thèse : quelles sont les ressemblances entre la construction de l'image-espace et de l'image-temps en français et celle en mandarin ? À dire vrai, cette problématique s'explique par trois questions sous-jacentes : premièrement, comment se construit la représentation de l'espace-temps en français ? Deuxièmement, comment se construit la représentation de l'espace-temps en mandarin ? Troisièmement, que pouvons-nous en déduire par une approche comparative ?

Afin de creuser ladite problématique et d'y répondre, le plan de cette étude s'impose de lui-même. Notre thèse se construit principalement avec les trois parties suivantes :

Tout d'abord, dans la première partie, nous aborderons brièvement la notion de cognition sous l'angle des sciences cognitives ; nous mettrons en lumière la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et la néoténie linguistique de Samir Bajrić ; et nous esquisserons les liens unissant ces deux écoles linguistiques, tout en faisant intervenir la philosophie taoïste.

Dans la deuxième grande partie, d'une part, nous étudierons à nouveau la construction de l'image spatio-temporelle en français au sens guillaumien ; d'autre part, nous observerons la construction de l'image spatio-temporelle en mandarin dans la perspective psychosystématique.

Dans la troisième partie, tout en nous intéressant aux particularités homogènes entre l'image spatio-temporelle en français et celle en mandarin, nous esquisserons de nouvelles terminologies pour le nom ainsi que pour le verbe. À partir de toutes les analyses, nous compléterons, en même temps, les exigences théoriques de la psychomécanique du langage et de la néoténie linguistique, tout en faisant référence à la philosophie taoïste.

Enfin, la conclusion générale s'imposera d'elle-même. Et nous préciserons les

insuffisances de cette recherche ainsi que les perspectives.

**Première partie : pour une linguistique
dynamique et néoténique**

I. Cognition de l'être humain

La machine cérébrale construit des représentations mentales parce qu'elle est représentation du monde qui l'entoure. Son organisation anatomique, c'est-à-dire l'assemblage de ses neurones et de ses synapses, contient ces représentations et cette organisation caractérise l'espèce. (Changeux, 2012 : 212)

Nous avons souligné, dans *Je suis, je parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique*, que « [...] la langue est née de la coopération de l'homme et de la nature » (Xiong, 2021a : 7). Ce sont bel et bien les échanges entre les systèmes cognitifs de l'être humain et la nature qui ont permis la naissance du langage humain. Il en résulte que la compréhension du langage humain s'établit inmanquablement sur celle de la cognition humaine.

Généralement, la cognition – issue du latin *cognitio* – est conçue comme une faculté de connaître. Au sens strict, elle concerne toutes les opérations mentales et physiques servant à obtenir, à traiter, à stocker et à employer des connaissances, ainsi qu'à élaborer de nouvelles connaissances :

L'acte de connaître – ou cognition – mobilise donc une série de processus mentaux emboîtés les uns dans les autres, qui permettent aux humains (mais aussi aux animaux ou à certaines machines) de décrypter leur environnement et de résoudre des problèmes de toutes formes. La « cognition », c'est la connaissance sous toutes ses formes : perception, apprentissage, mémoire, langage, intelligence, attention, conscience... Et les sciences cognitives sont les sciences qui se proposent d'étudier la cognition (c'est-à-dire la connaissance au sens courant). (Dortier, 2011 : 8)

Dans les années 1950, les sciences cognitives ont vu le jour avec leurs cinq domaines fondateurs, à savoir les neurosciences, la psychologie, la linguistique, la philosophie et l'intelligence artificielle. Au fur et à mesure du développement de cette discipline, d'autres sous-domaines s'y sont greffés, tels que l'anthropologie cognitive, l'éthologie cognitive, la sociologie cognitive, l'économie cognitive, les sciences de l'art et la musicologie. L'étude de la cognition ressort, *ipso facto*, à une étude pluridisciplinaire.

George Lakoff et Mark Johnson ont indiqué directement, tout au début de leur œuvre

Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought, qu'il existe principalement trois grandes découvertes des sciences cognitives de nos jours : premièrement, « [l']esprit est intrinsèquement incarné » (notre traduction) (anglais "*The mind is inherently embodied*" (1999 : 3)) ; deuxièmement, « [la] plupart des pensées sont inconscientes » (notre traduction) (anglais "*Thought is mostly unconscious*" (*ibid.*)) ; troisièmement, « [la] plupart des concepts abstraits sont métaphoriques » (notre traduction) (anglais "*Abstract concepts are largely metaphorical*" (*ibid.*)).

L'idée que l'esprit est intrinsèquement incarné, qui souligne une philosophie expérientielle, entre en résonance avec le monisme de Spinoza, d'après lequel « l'esprit et le corps [soient] une seule et même chose, conçue tantôt sous l'attribut de la Pensée, tantôt sous l'attribut de l'Étendue » (cité dans Monneret, 2003b : 146). Nous pouvons dire que nos pensées sont en grande partie inconscientes, ce qui revient à dire que les fonctionnements de nos mécanismes cognitifs internes sont grandement autonomes et que nous ne saurions nous en apercevoir, par exemple, nous n'avons pas besoin de donner explicitement un ordre à nos pieds afin d'avancer ; néanmoins, les traitements de l'information, y compris le langage, la mémoire, la reconnaissance de formes, le raisonnement, la résolution de problèmes et la prise de décisions etc., qui ont besoin de notre attention, sont plus ou moins conscients. Et l'idée que nos concepts abstraits sont en grande partie métaphoriques révèle une méthode populaire et efficace de concevoir des êtres abstraits, à savoir la métaphore.

Afin de bien comprendre la cognition, nous l'observerons successivement par une approche plutôt expérimentale et par une approche plutôt théorique, c'est-à-dire par une approche des neurosciences cognitives et par une approche de la psychologie cognitive. Ces deux approches, qui ont une complémentarité, ressortent aux deux facettes différentes de l'étude de la cognition humaine :

Les neurosciences cognitives sont particulièrement intéressantes aux yeux des psychologues de la cognition dès lors qu'elles les aident à évaluer les théories cognitives (Cooper & Shallice, 2010 ; Yarkoni, Poldrack, Van Essen & Wagner, 2010). (Cité dans Reed, 2017 : 26)

1.1. Cognition au prisme des neurosciences cognitives

Les neurosciences cognitives désignent « [l']étude des relations entre les processus cognitifs et les activités cérébrales. » (Reed, 2017 : 23). Elles ont donc pour but de révéler la cognition au niveau physiologique.

L'encéphale, qui constitue le siège de l'esprit humain et le centre de contrôle du corps humain, est composé d'une série de pièces cérébrales intimement liées l'une à l'autre (*cf.* annexe 1).

Le télencéphale se compose de deux hémisphères, à savoir l'hémisphère gauche et l'hémisphère droit ; et le corps calleux – un faisceau d'axones (prolongements des cellules nerveuses servant à se connecter à une autre cellule) – établit un pont de communications entre les deux hémisphères cérébraux.

Le cortex cérébral (aussi appelé *matière grise*, suite à sa couleur grise) – une couche de tissu cérébral qui se situe à la surface de l'encéphale – se divise en plusieurs zones conformément à leurs fonctions respectives : le lobe frontal a pour vocation de contrôler les mouvements, de recueillir les messages sensoriels, de résoudre les problèmes, de produire des émotions, etc. ; le lobe pariétal est impliqué dans les actes de langage, l'attention et les opérations sensorielles, etc. ; le lobe occipital a pour vocation principale d'identifier des informations visuelles ; le lobe temporal a pour rôle essentiel de traiter les messages auditifs, de discriminer les informations visuelles complexes comme les visages et de réunir des données sensorielles (*cf.* Gazzaniga, Ivry & Mengun, 2001 : 44-53).

La masse du cerveau antérieur, qui se cache sous le cortex cérébral, comprend les ganglions de la base, le thalamus et l'hypothalamus, etc. Les ganglions de la base (ou noyaux gris centraux), qui renvoient à un ensemble de neurones sous-corticaux résidant dans la partie antérieure du cerveau, participent principalement à la maîtrise des mouvements. « Le thalamus est de forme ovoïde et sert aux systèmes sensoriels de voie d'entrée vers le cortex » (*ibid.* : 62). L'hypothalamus « [...] qui joue un rôle important dans le système nerveux végétatif et dans le système endocrinien, contrôlant les fonctions nécessaires au maintien de l'homéostasie (c'est-à-dire au maintien de l'état normal du corps) » (*ibid.*). Bien sûr, il participe aussi aux processus émotionnels.

Au surplus, le mésencéphale a pour objectif d'assister les réflexes visuels et auditifs. Le rhombencéphale, qui se constitue du pont, du bulbe et du cervelet, participe aussi au contrôle

des activités corporelles ainsi qu'aux processus cognitifs nécessitant une coordination. La moelle épinière, comme un prolongement de l'encéphale résidant dans la colonne vertébrale, a pour rôle de recueillir et de transmettre des messages sensoriels, ainsi que de coordonner des activités corporelles (*cf. ibid.* : 64-67).

Néanmoins, connaître les substances neurobiologiques ne suffit pas à comprendre la cognition humaine. Tout comme les règles des pions, et aussi comme les syntaxes d'une langue, les liens entre les cellules nerveuses jouent un rôle crucial dans les activités cognitives. Ce qui importe donc est de révéler les mécanismes du fonctionnement des cellules nerveuses, c'est-à-dire leurs modes de communication entre elles.

D'une part, grâce aux expérimentations des neurobiologistes, nous savons que, généralement, une cellule nerveuse comprend principalement un corps cellulaire, des dendrites et un axone (*cf. annexe 2*). Le corps cellulaire du neurone, comme celui des autres cellules communes, est constitué d'une série de constituants permettant les activités métaboliques, y compris un noyau, un appareil de Golgi, un réticulum endoplasmique, des mitochondries, des ribosomes, etc. « Ces constituants sont entourés de la membrane cellulaire, formée d'une bicouche de lipides, et sont en suspension dans le cytoplasme, liquide intracellulaire que contiennent toutes les cellules du corps » (*ibid.* : 24). Les dendrites, étant des prolongements épais et ramifiés d'une cellule nerveuse, reçoivent des messages au niveau de la synapse chimique, elles ressortent, *ipso facto*, à des constituants « postsynaptiques » (*ibid.*). Les messages chimiques peuvent être identifiés et transformés par le corps cellulaire, ces signaux se résolvent en bioélectricité – « onde de négativité » (cité dans Changeux, 2012 : 95) si nous empruntons la terminologie de Du Bois Reymond – se propageant le long de l'axone. Et ces messages électrophysiologiques se métamorphosent en messages chimiques à la terminaison de l'axone pour pouvoir entrer dans une autre synapse chimique, et ainsi de suite. L'axone et la terminaison axonique ressortent, de ce fait, à des constituants « présynaptiques » (Gazzaniga, Ivry & Mengun, 2001 : 25).

Il existe aussi des cellules nerveuses, qui se partagent les mêmes cytoplasmes et communiquent à l'aide de la synapse électrique. Bien évidemment, leurs membranes sont directement liées, et la particularité équipotentielle de ces cellules nerveuses leur permet de se partager les mêmes informations au niveau de la synapse électrique.

D'autre part, au fur et à mesure du développement des sciences, il est de plus en plus facile de découvrir les activités nerveuses liées à leurs opérations cognitives correspondantes. « Dès lors, il n'est plus nécessaire d'ouvrir la boîte crânienne ; il suffit d'appliquer des électrodes à la surface de la peau du crâne et de recueillir des variations de potentiel électrique » (Changeux, 2012 : 89). Et Jean-Pierre Changeux a ajouté que, « [pour] la mesurer, il faut s'équiper d'un amplificateur à gain très élevé » (*ibid.*).

En un mot, nous avons là une caractéristique biologique, plus précisément électrochimique, de l'esprit humain :

L'encéphale de l'homme se présente à nous comme un gigantesque assemblage de dizaines de milliards de « toiles d'araignée » neuronales enchevêtrées les unes aux autres et dans lesquelles « crépitent » et se propagent des myriades d'impulsions électriques prises en relais ici et là par une riche palette de signaux chimiques. (*Ibid.* : 160)

1.2. Cognition au prisme de la psychologie cognitive

Conformément à la définition d'Ulric Neisser, « [la] psychologie cognitive concerne tous les processus par lesquels l'input sensoriel est transformé, réduit, élaboré, stocké, retrouvé et utilisé » (cité dans Reed, 2017 : 16). En s'intéressant aux mécanismes du fonctionnement de notre pensée, la psychologie cognitive a donc pour but d'étudier la cognition au niveau psychique.

Inspirée de différentes étapes de traitement de l'information par ordinateur (telles que décodage, encodage, stockage, identification, traitement de l'information), l'approche psycho-cognitiviste s'attarde sur les différentes étapes du traitement de l'information de notre cerveau. Dès lors, les psychologues cognitivistes s'engagent dans la mise en lumière des schèmes mentaux, tels que la perception, l'attention, la catégorisation, la discrimination, la reconnaissance des formes, l'imagerie visuelle, la mémoire, le langage, la résolution de problèmes et la prise de décisions. C'est la raison pour laquelle la psychologie cognitive est aussi nommée *traitement humain de l'information*³.

³ « L'approche psychologique qui tente d'identifier ce qui se passe lors des différentes étapes du traitement de l'information (attention, perception, mémoire à court terme). » (Reed, 2017 : 17)

En ce qui concerne l'ensemble des étapes de traitement de l'information, les modèles que les psychologues cognitivistes ont élaborés varient d'un détail à l'autre. Néanmoins, le squelette de la majorité de ces modèles apparaît ainsi :

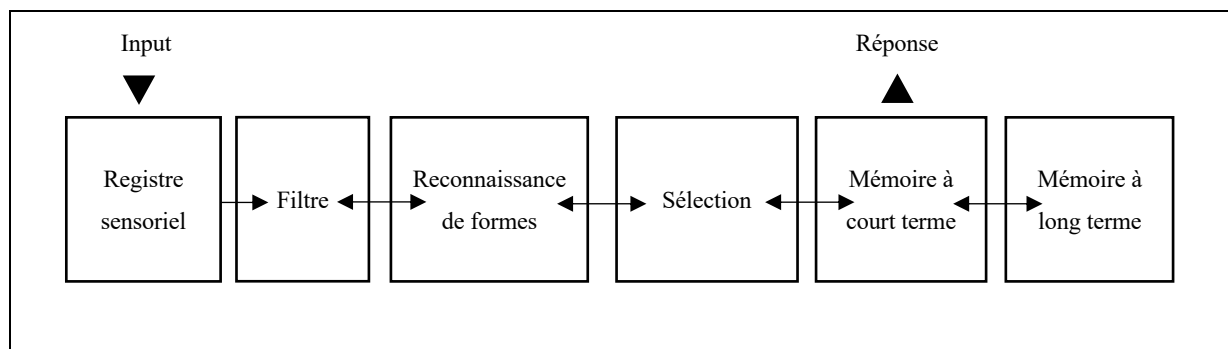


Tableau 1.2 – 1 : Les étapes de traitement de l'information selon la plupart des chercheurs (cf. *ibid.* : 17).

De ce modèle, découle le fait que, du *stimulus* (ou de l'input) à la réponse (ou à l'output), les processus cognitifs se déclenchent chronologiquement mais parfois bilatéralement. D'une part, normalement, quand nous acquérons une information, celle-ci peut aller de la phase de « registre sensoriel » à celle de « mémoire à court terme », voire à celle de « mémoire à long terme ». Ce type de circulation du flux d'information s'appelle « traitement bottom-up⁴ » (*ibid.* : 18) ; d'autre part, afin de distinguer et de reconnaître une information nouvelle, nous profitons souvent des connaissances acquises stockées dans la mémoire à long terme, et dans ce cas, le flux d'information peut se transmettre de la phase de « mémoire à long terme » à celle de « mémoire à court terme », voire à celle de « registre sensoriel ». Ce type de propagation du flux d'information est nommé « traitement top-down⁵ » (*ibid.* : 18). Tout comme ce que Reed a décrit :

[...] la MCT [mémoire à court terme] peut combiner des informations en provenance de l'environnement et de la MLT [mémoire à long terme] toutes les fois où nous essayons d'apprendre de nouvelles informations, de prendre des décisions ou de résoudre des problèmes. Lorsque, consultant votre compte courant, vous faites des additions, vous recevez des informations de l'environnement (les chiffres de votre compte) ainsi que d'autres informations en provenance de la MLT (les règles de l'addition). La bonne réponse dépend d'un usage correct des deux sources d'informations. (*Ibid.* : 88)

L'ensemble de ces processus cognitifs agit comme un système cognitif intégrant où se

⁴ « Flux d'informations depuis le registre sensoriel vers la MLT. » (*Ibid.* : 18)

⁵ « Flux d'informations depuis la MLT vers le registre sensoriel. » (*Ibid.*)

situent des systèmes cognitifs intégrés, si nous empruntons le modèle de la langue de Gustave Guillaume. D'après lui, « [la] langue, toute langue, est un système de systèmes : c'est-à-dire un système intégrant à l'endroit de systèmes intégrés » (1969 : 250). Et les systèmes cognitifs intégrés fonctionnent ainsi.

Le « registre sensoriel » ressort à une « [partie] de la mémoire qui, le temps d'une fraction de seconde, conserve l'information sensorielle non analysée, permettant ainsi un éventuel examen après la fin de l'excitation physique par un *stimulus* » (Reed, 2017 : 17). Ce stockage temporaire, qui nous fournit plus de possibilités pour que nous puissions effectuer les étapes cognitives suivantes, augmente largement le temps dont nous avons besoin pour sélectionner et reconnaître les messages rassemblés. Néanmoins, tous les messages recueillis ne se conservent pas. Ceux qui tiennent une place secondaire se dégradent éventuellement à la suite d'un manque d'attention ; ceux qui occupent une position primordiale persistent et entrent dans la phase de « reconnaissance de formes ».

La « reconnaissance de formes », qui requiert des informations préalablement stockées dans la mémoire, indique « [l]'étape perceptive au cours de laquelle un *stimulus* est identifié » (*ibid.*). Cette phase proprement cognitive renvoie à la troisième étape du modèle de « perception » de Claude Bonnet, selon lequel la perception (visuelle, auditive, tactile, gustative et olfactive), qui renvoie à une capacité cognitive de recueillir des *stimulus* environnementaux et qui ressort à une série de traitements combinant à la fois des opérations biologiques et mentales, se constitue nécessairement au moins des trois étapes successives suivantes : la mise en service des dispositifs perceptifs concernés, la reconstruction et la réorganisation des messages et les analyses cognitives psychiques sous-jacentes. Claude Bonnet a dit :

- au cours de la première étape, les mécanismes mis en jeu dépendent des informations fournies par le *stimulus* et des caractéristiques du système sensoriel. À ce niveau précoce, le codage des informations sensorielles est automatique, ne fait donc pas appel à l'attention, et analyse séparément les différentes caractéristiques du *stimulus* ;
- la deuxième étape consiste dans le regroupement des informations, leur structuration en unités plus globales ;
- la troisième étape est proprement cognitive. Il s'agit d'identifier les objets ou les événements en interprétant les informations sensorielles extraites et structurées aux deux niveaux précédents. Des connaissances antérieures sont alors nécessaires pour réaliser cette identification ou pour réagir

automatiquement à ces informations. (Cité dans Dortier, 2011 : 214)

Vu que l'environnement est complexe et qu'il existe peu ou prou d'informations redondantes parmi les informations recueillies et identifiées, l'intervention de l'« attention » est, *ipso facto*, indispensable. L'attention indique une capacité cognitive qui fluctue en fonction de notre concentration mentale. William James a décrit, dans *Principles of Psychology* (1890) :

Tout le monde sait ce qu'est l'attention. C'est la prise de possession par l'esprit, dans une forme claire et vive, d'un élément parmi ce qui paraît être plusieurs objets ou plusieurs cours de pensées simultanément possibles. Focalisation, concentration et conscience en constituent l'essence. (Cité dans Reed, 2017 : 59)

Le psychologue cognitiviste M. M. Chun et ses collègues ont distingué l'attention externe de l'attention interne (*cf.* Chun, Golomb & Turk-Brown 2011). La première porte sur les particularités environnementales extérieures, alors que la seconde désigne des opérations mentales internes au sujet. La particularité sélective de l'attention nous permet de nous débarrasser des redondances et de nous attarder particulièrement sur tel ou tel autre sujet.

En effet, la quantité limitée d'effort mental – « [le] volume de capacité mentale nécessaire pour réaliser une tâche » (*ibid.* : 61) – nous mène nécessairement à nous concentrer particulièrement sur telle ou telle autre information. Dans ce contexte, la phase de « filtre » et celle de « sélection » résultent d'une répartition de notre attention : la première indique une « [...] partie de l'attention dans laquelle certaines informations perceptives sont bloquées (filtrées) et non reconnues, tandis que d'autres reçoivent de l'attention pour être ensuite reconnues » (*ibid.* : 18) ; la seconde renvoie à « [l]'étape qui suit la reconnaissance de forme et qui détermine quelles sont les informations qu'une personne tentera de se remémorer » (*ibid.*).

Cependant, il semble que l'ordre de la phase de « reconnaissance de formes » et de celle d'« attention » ne soit pas définitivement déterminé. Stephen K. Reed a remarqué ceci :

La relation entre la reconnaissance de formes et l'attention a été l'objet d'un vaste débat. Certains théoriciens ont prétendu que nous ne pouvons reconnaître qu'une forme à la fois. Selon eux, l'attention agit comme un *filtre* qui détermine, parmi toutes les formes qui se présentent simultanément, celles qui seront reconnues. D'autres théoriciens soutiennent que des formes présentées simultanément peuvent toutes être reconnues, mais que quelques-unes d'entre elles seulement seront remémorées, tandis que les

autres sont immédiatement oubliées. Autrement dit, cette seconde conception affirme que l'attention sélectionne les formes qui seront remémorées. Puisqu'il est communément admis actuellement que les deux théories sont correctes, selon les circonstances, l'attention est représentée [...] à la fois avec l'étape du filtre et avec l'étape de la sélection. (*Ibid.*)

En l'occurrence, l'attention, qui joue le rôle d'un appareil à criblage, peut intervenir d'une manière facultative conformément au contexte.

À dire vrai, la mémoire, qui joue un rôle crucial et qui véhicule différentes formes, permet le fonctionnement de tous nos systèmes cognitifs. Selon le modèle de R. C. Atkinson et R. M. Shiffrin (1971), dans le système mnésique, le flux d'informations circule ainsi :

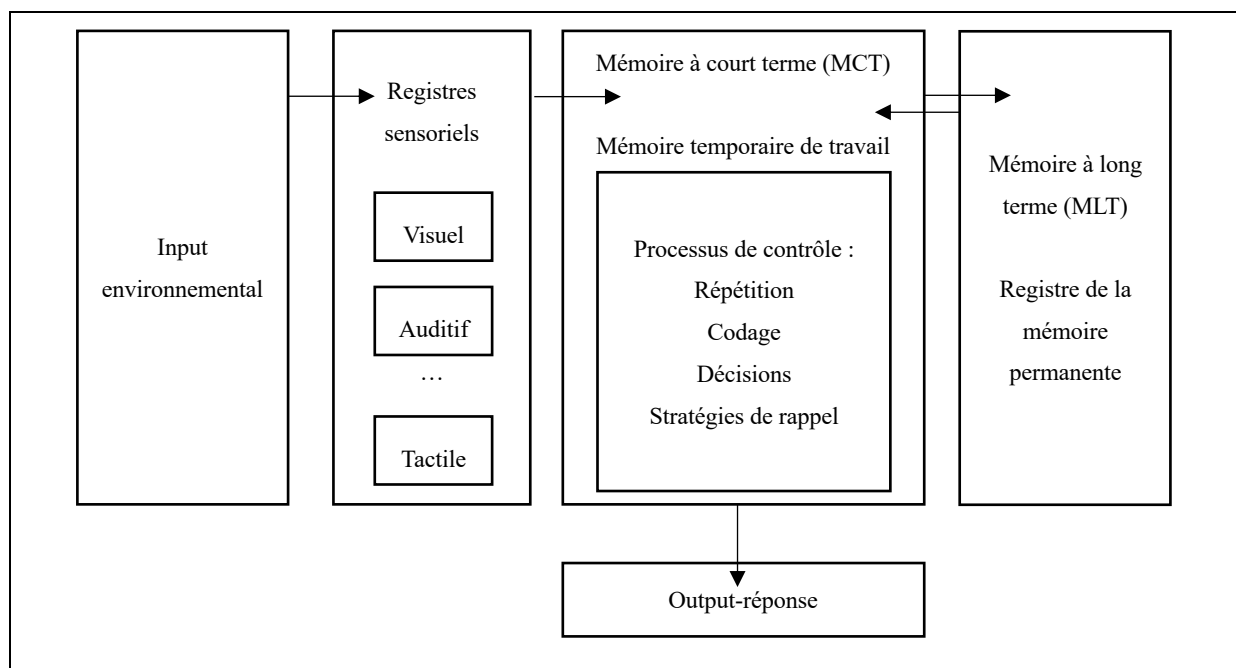


Tableau 1.2 – 2 : Courant d'informations dans le système mnésique (*cf. ibid.* : 89).

La « mémoire à court terme » ressort à une « [mémoire] qui dispose d'une capacité limitée et qui ne dure que 20-30 secondes si son contenu n'est pas pris en compte » (*ibid.*). Cette fonction cognitive, qui nous permet de conserver temporairement des informations, manifeste ses limites à la fois au niveau quantitatif – le volume d'informations – et au niveau qualitatif – l'étendue opérative de préservation. En l'occurrence, en manquant de répétition, les messages conservés dans la mémoire à court terme se perdent facilement soit par l'interférence⁶ avec l'intervention d'autres messages, soit par la dégradation⁷ avec

⁶ Théorie de l'interférence : « Proposition selon laquelle l'oubli se produit parce qu'un autre matériel interfère avec l'information en mémoire. » (*Ibid.* : 91)

l'indifférence, soit au moyen de la combinaison de ces deux manières. Néanmoins, Stephen K. Reed a remarqué la prédominance de l'interférence pour cet oubli :

Les résultats des recherches de Waugh et Norman étayent l'affirmation selon laquelle c'est l'interférence, et non la dégradation, qui est la cause principale de l'oubli. Il y a bien une dégradation (voir Reitman, 1974), mais l'oubli que celle-ci entraîne est considérablement moindre. (*Ibid.* : 92)

En outre, nous estimons qu'il existe un type particulier de mémoire : la mémoire temporaire de travail se déclenche « [lorsque] la MCT [mémoire à court terme] est utilisée pour stocker des informations nécessaires à l'accomplissement d'une tâche particulière » (*ibid.* : 88). De cette définition, découle le fait que la mémoire à court terme appartient à la mémoire de travail. C'est la raison pour laquelle Stephen K. Reed a mentionné ceci : « Pour Cowan (1995) et Engle, la mémoire de travail comprend les contenus de la MCT [mémoire à court terme] et le contrôle de l'attention tel qu'il est effectué par le centre exécutif⁸ » (*ibid.* : 111).

Dès lors, il est temps d'élaborer le mécanisme du fonctionnement de la mémoire de travail. En fonction de la nouvelle version du modèle de la mémoire de travail de Baddeley (2000), le système de ladite mémoire se déroule ainsi :

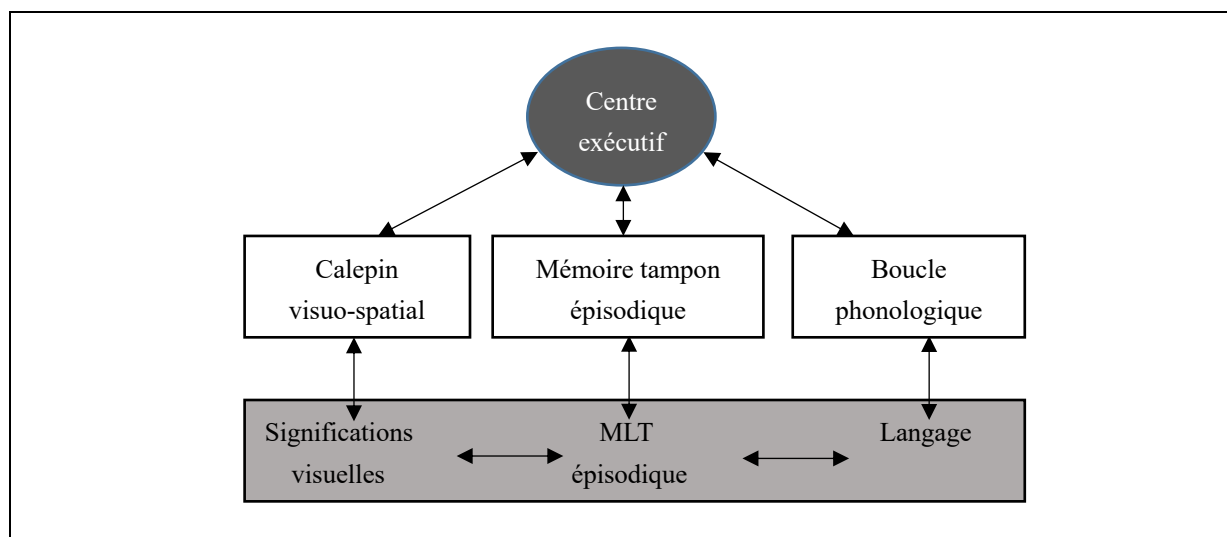


Tableau 1.2 – 3 : Le modèle de la mémoire de travail de Baddeley (2000). (*cf. ibid.* : 109)

⁷ Théorie de la dégradation : « Proposition selon laquelle l'information est spontanément perdue au cours du temps, y compris lorsqu'il n'y a pas d'interférences un autre matériel. » (*Ibid.*)

⁸ Centre exécutif : « Un composant du modèle de la mémoire de travail de Baddeley qui gère l'utilisation de la mémoire de travail. » (*Ibid.* : 106)

Selon ce modèle, la mémoire de travail se compose des trois constituants suivants : le calepin visuo-spatial est « [un] composant du modèle de la mémoire de travail de Baddeley qui maintient et manipule les informations visuelles/spatiales » (*ibid.* : 106) ; la boucle phonologique⁹ est « [un] composant du modèle de la mémoire de travail de Baddeley qui maintient et manipule les informations acoustiques » (*ibid.*) ; la mémoire tampon épisodique associe, avec une compétence restreinte, les informations visuo-spatiales et acoustiques venant respectivement du calepin visuo-spatial et de la boucle phonologique. La mémoire tampon épisodique « [...] génère un *code multimodal*¹⁰ dont le but est une modélisation de l'environnement, manipulable dans le cadre de la résolution de problèmes » (*ibid.*). Tous les trois composants sont assujettis au centre exécutif qui contrôle le fonctionnement de la mémoire de travail. La présence de la mémoire à long terme épisodique dans ce modèle s'explique par les échanges des codes mnésiques entre la mémoire de travail et la mémoire à long terme. Stephen K. Reed a fait le commentaire suivant : « L'inclusion de la MLT [mémoire à long terme] dans cette nouvelle version représente la tentative d'améliorer la compréhension de l'interaction entre la mémoire de travail et la MLT » (*ibid.*).

Cependant, les codes mnésiques hétérogènes dans la mémoire de travail – code mnésique visuo-spatial, code mnésique acoustique et code mnésique multimodal – constituent-ils une liste totalement complète ? Stephen K. Reed a écrit, sous toutes réserves : « D'après Postle (2006), le modèle de Baddeley (2000) est victime de son propre succès. Démontrer l'importance de distinguer deux codes de mémoire demande d'en discriminer beaucoup d'autres au même titre » (*ibid.* : 109).

Enfin, la « mémoire à long terme » désigne un type de « [mémoire] qui n'a aucune limite de capacité et qui dure de quelques minutes à une vie entière » (*ibid.* : 18). Et « [certains] psychologues ont même suggéré que la MLT [mémoire à long terme] ne perd jamais

⁹ « Pour Baddeley, ainsi que pour d'autres chercheurs, la boucle phonologique est constituée de deux composants : un registre phonologique qui conserve les informations verbales et un mécanisme de répétition qui maintient ces informations en activité dans le registre. Cette distinction entre les deux composants est montrée par les recherches utilisant la tomographie par émission de positrons (TEP) : elles révèlent que le stockage et la répétition du matériel verbal sont pris en charge par des aires différentes du cerveau (Awh *et al.*, 1996). » (*Ibid.*)

¹⁰ « Une intégration de codes de mémoire, telle que la combinaison des codes visuel et verbal. » (*Ibid.* : 108)

l'information, bien que nous puissions perdre la capacité à la récupérer » (*ibid.* : 119). D'après les psychologues cognitivistes, la distinction radicale entre la mémoire à court terme et la mémoire à long terme se traduit non seulement par le volume d'informations et l'étendue opérative de préservation, mais aussi par la nature de leurs codes mnésiques :

Les *codes acoustiques* (basés sur la verbalisation) étaient considérés comme les codes prédominants dans la MCT [mémoire à court terme] et les *codes sémantiques* (basés sur la signification) comme les codes prédominants dans la MLT [mémoire à long terme]. (*Ibid.* : 99)

Par ailleurs, comme il est toujours difficile d'enregistrer des informations dans la mémoire à long terme, les psychologues cognitivistes s'attardent sur les manières par lesquelles les informations se déplacent de la mémoire à court terme à la mémoire à long terme.

R. C. Atkinson et R. M. Shiffrin ont esquissé le modèle d'Atkinson-Shiffrin (1968, 1971), d'après lequel il existerait un processus de contrôle – « [un] processus qui détermine comment l'information doit être traitée » (*ibid.* : 119) – avant d'entamer telle ou telle autre stratégie d'acquisition des connaissances, c'est-à-dire une stratégie de « [stockage] de l'information dans la MLT [mémoire à long terme] » (*ibid.* : 123). Ce processus métacognitif¹¹ nous conduit aux trois stratégies d'acquisition des connaissances suivantes : la répétition, qui indique une « [action] de se redire verbalement [ou mentalement] l'information pour la garder active dans la mémoire à court terme ou pour la transférer dans la mémoire à long terme » (*ibid.* : 119), constitue une stratégie fréquente mais relativement moins efficace ; le codage, qui désigne une « [élaboration] de l'information dans le but de faciliter son rappel » (*ibid.*), est une stratégie fructueuse. À titre d'exemple, pour retenir le nom de la maison d'édition *Association Bourguignonne d'Études Linguistiques et Littéraires*, il suffit d'en retirer les premiers lettres de chaque mot, et ce nouveau code, *ABELL*, est beaucoup plus facile à stocker dans la mémoire à long terme, à être récupéré et à générer son nom complet ; l'imagerie mentale, qui renvoie à la « [création] d'images visuelles facilitant le rappel du matériel » (*ibid.*), consiste à schématiser les informations et à construire des codes mnésiques figuratifs.

Néanmoins, F. I. M. Craik et R. S. Lockhart ont établi le modèle de Craik-Lockhart

¹¹ La métacognition s'explique par « la sélection des stratégies de traitement de l'information ». (*Ibid.* : 122)

(1972), selon lequel il n'existerait que deux manières de stocker des informations dans la mémoire à long terme, à savoir l'autorépétition de maintien et l'autorépétition d'élaboration. La première, qui correspond à la répétition du modèle d'Atkinson-Shiffrin (1968, 1971), renvoie à la répétition verbale ou mentale dans le but de créer des codes mnésiques dans la mémoire à long terme ; alors que la seconde, qui prend appui sur des informations déjà inscrites dans la mémoire à long terme, cherche à construire des codes mnésiques dans ladite mémoire tout en les rapportant à ces messages familiers (*cf.* Craik & Lockhart, 1972).

D'autre part, les psychologues cognitivistes s'intéressent aussi à la manière de récupération et à la nature des codes mnésiques de la mémoire à long terme. En fonction du test direct de mémoire – « [un] test qui demande que l'on se rappelle ou que l'on reconnaisse des événements passés » (Reed, 2017 : 135) – et du test indirect de mémoire – « [un] test qui ne se rapporte pas explicitement à des événements passés mais qui est influencé par la mémoire de ces événements » (*ibid.*), la mémoire à long terme se récupère de deux manières suivantes : la mémoire explicite, qui a franchi le test direct de mémoire, se récupère consciemment ; et la mémoire implicite, qui a franchi le test indirect de mémoire, se récupère plutôt automatiquement et instinctivement. De plus, conformément à la nature des codes mnésiques de la mémoire à long terme, ces codes mnésiques se répartissent principalement en trois grandes classes : la mémoire épisodique, étroitement associée aux souvenirs des expériences personnelles, désigne « [la] mémoire des événements particuliers qui retient, entre autres, le moment et le lieu où ils se sont produits » (*ibid.* : 138) ; la mémoire sémantique, intimement liée aux concepts objectifs et aux connaissances encyclopédiques, indique « [la] mémoire des connaissances générales indépendantes des contextes particuliers » (*ibid.*) ; la mémoire procédurale, qui se rapporte aux exécutions comportementales, renvoie à « [la] mémoire des actions, des compétences et des opérations » (*ibid.*). L. R. Squire et B. J. Knowlton ont élaboré un schéma arborescent (1994) tout en rapportant les différentes classes de la mémoire à long terme à leurs structures cérébrales correspondantes :

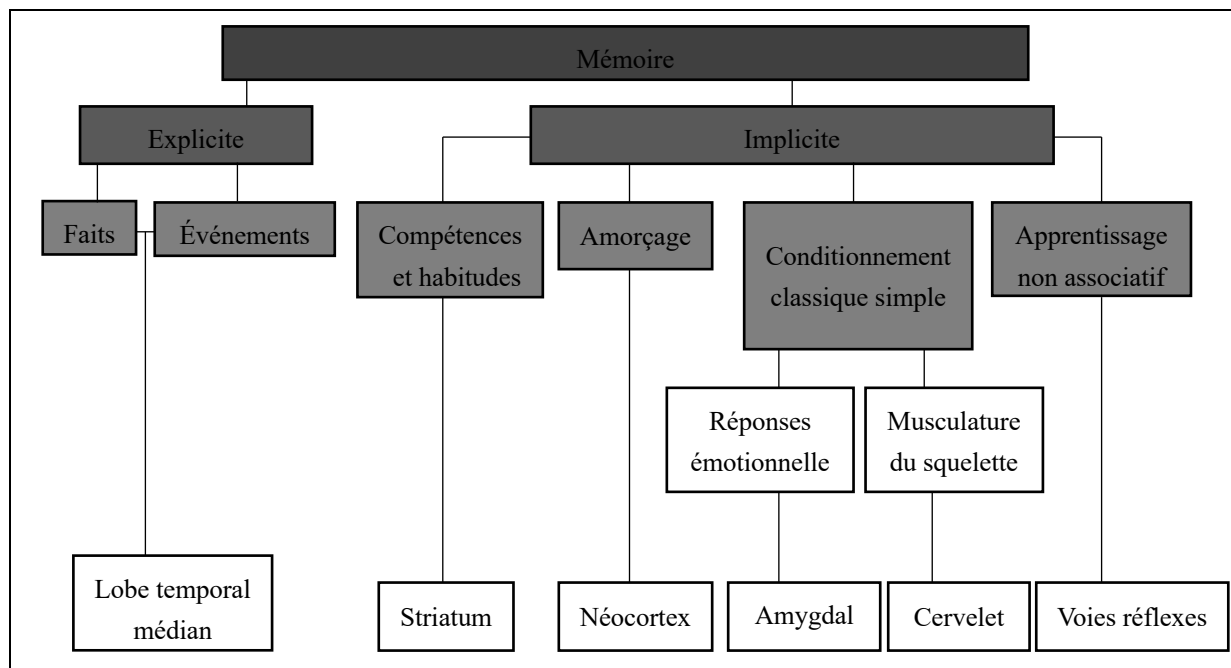


Tableau 1.2 – 4 : Les différentes catégories de la mémoire à long terme et leurs zones cérébrales liées (cf. *ibid.* : 140).

Il n'en reste pas moins vrai que la mémoire épisodique et la mémoire sémantique ressortent à la mémoire explicite. En revanche, la mémoire procédurale, qui s'applique aux facultés, aux habitudes, à l'amorçage¹², aux émotions, aux activités musculaires et à l'apprentissage non associatif, ressort à la mémoire implicite.

Bien sûr, il existe d'autres systèmes cognitifs intégrés, tels que la catégorisation, la discrimination, l'apprentissage, le langage, le raisonnement, la résolution des problèmes et la prise de décisions.

Il n'y a pas de catégorisation sans discrimination et *vice versa*, donc qui dit catégorisation dit discrimination. Les fonctions cognitives de la catégorisation et de la discrimination nous permettent d'obtenir un concept qui regroupe un ensemble d'objets se partageant les mêmes traits caractéristiques par des processus inductifs et déductifs. Bruner, Goodnow et Austin ont recensé, dans *A study of thinking* (1956), cinq bénéfices de la catégorisation et de la discrimination : premièrement, elles facilitent la compréhension de l'environnement complexe ; deuxièmement, elles nous permettent d'identifier des informations perçues ; troisièmement, elles contribuent à la formation de catégories par classes tout en réduisant

¹² « La facilitation du traitement d'un *stimulus* par l'utilisation d'informations préalablement reçues. » (*Ibid.* : 140).

largement l'appropriation de nouvelles choses ; quatrièmement, elles nous conduisent à adopter des réponses correspondantes à l'identité précise des objets catégorisés ; cinquièmement, elles engendrent la hiérarchisation des objets du monde qui favorisent l'organisation des connaissances (*cf. ibid.* : 208). Les processus de catégorisation et de discrimination ressortissent, de ce fait, à des processus de conceptualisation.

L'apprentissage, renvoyant aux processus d'assimilation des connaissances, conduit à une conséquence, à savoir la mise en œuvre de la mémoire. Néanmoins, nous distinguons l'apprentissage intentionnel de l'apprentissage incident :

En 1979, Hasher et Zacks ont proposé une théorie de l'encodage automatique qui distinguait deux types d'activités mnésiques – celles qui nécessitent un effort important (de la capacité) et celles qui n'en demandent que très peu, voire aucun. Ces dernières comprennent diverses stratégies visant à rendre la mémoire plus performante, telles que l'imagerie visuelle, l'élaboration, l'organisation et la répétition verbale. (*Cf. ibid.* : 75)

D'après ces chercheurs, l'apprentissage incident s'effectue de manière plutôt automatique et inconsciente, et inversement, l'apprentissage intentionnel se déroule de manière plutôt consciente et réfléchi. Ce qui entre en résonance avec l'idée de S. D. Krashen, selon laquelle l'appropriation des savoir-faire linguistiques se réalise de deux différentes manières : l'acquisition (en s'exposant à l'environnement d'une langue particulière, le locuteur l'apprend naturellement, cumulativement, spontanément et inconsciemment) et l'apprentissage (un processus conscient, structuré, organisé et réflexif) (*cf. Besse & Porquier, 1991* : 75).

Les psychologues cognitivistes envisagent le langage comme une de nos compétences cognitives complexes dans le but d'étudier sa grammaire, sa signification, ses sons, la maîtrise et la compréhension du langage. Stephen K. Reed a défini ainsi le langage :

Un langage est une collection de symboles et de règles qui permet de combiner ses symboles et qui peut être utilisée pour créer une variété infinie de messages. Cette définition comporte trois aspects cruciaux. Premièrement, le langage est symbolique : nous utilisons des sons parlés et des mots écrits pour représenter le monde autour de nous et pour communiquer à son sujet. Les symboles sont arbitraires – il n'y a aucune relation nécessaire entre l'apparence ou la sonorité des mots et les objets qu'ils représentent¹³. Deuxièmement, le langage est génératif : un nombre limité de mots peut être combiné d'un nombre infini de façons pour générer un nombre infini de phrases. Troisièmement, le langage est

¹³ Ici, nous regrettons que Stephen K. Reed pense qu'il n'existe aucun lien entre le signifiant et le signifié si nous empruntons les terminologies de F. de Saussure. Nous en reparlerons dans la partie suivante.

structuré : en suivant les règles grammaticales, nous pouvons produire des phrases grammaticales. (2017 : 270)

Le raisonnement ressort aussi à un processus cognitif qui consiste à analyser un problème en appliquant différentes « lois » et des expériences plutôt objectives, dans le but de comprendre et d'identifier ce problème ou de prendre une décision. C'est la raison pour laquelle Achille Weinberg a mentionné l'idée suivante : « Penser, c'est raisonner. Et raisonner, c'est appliquer les lois rigoureuses et universelles de la logique. Telle est la thèse qui a gouverné une grande partie de la philosophie occidentale pendant vingt-cinq siècles » (cité dans Dortier, 2011 : 330). Et en ce qui concerne la rationalité de la raison humaine, Achille Weinberg a avancé les trois thèses suivantes : la pensée humaine conçoit une rationalité limitée ; les raisonnements s'appuient nécessairement sur les expériences humaines ; et les raisonnements humains seraient assujettis à différents mécanismes de fonctionnement (*cf. ibid.* : 338).

Pour la résolution de problèmes, étant donné qu'il y a différentes catégories de problèmes et différents contextes, Stephen K. Reed a reconnu qu'il est toujours bien difficile de fonder une théorie commune s'appliquant à tous les problèmes. Néanmoins, il a élucidé successivement quatre stratégies fondamentales pour affronter lesdits problèmes :

Les quatre stratégies générales de résolution de problèmes sont : l'analyse moyen-fin, les sous-buts, l'analogie et les diagrammes. Ces stratégies sont appelées des heuristiques parce que, bien qu'elles soient souvent utiles, aucune ne garantit une solution couronnée de succès. La stratégie moyen-fin établit que, pour résoudre un problème, il faut choisir des opérateurs qui réduisent la différence entre l'état actuel du problème et l'état-but. Un tableau de relations montre quelles différences peuvent être éliminées par chacun des opérateurs. Connaître les sous-buts peut s'avérer intéressant parce que ceux-ci réduisent la taille de l'espace de recherche. Une simulation détaillée de la façon dont les sujets ont résolu le problème des missionnaires et des cannibales a révélé qu'un sous-but leur donnait la possibilité d'éviter des déplacements non prometteurs en choisissant une meilleure stratégie que la stratégie fréquemment utilisée. L'utilisation d'une solution analogue est souvent utile mais les sujets peuvent ne pas remarquer une analogie potentielle. Les diagrammes peuvent être avantageux dans les tâches de plan mais, comme c'est le cas pour l'analogie, il n'est pas facile de transférer spontanément une bonne représentation d'un problème à un autre. (2017 : 354)

Enfin, en ce qui concerne la faculté cognitive de la prise de décisions, elle nous demande d'évaluer la situation présente et d'envisager l'avenir. Par conséquent, la prise de décisions est assujettie inmanquablement aux modèles normatifs et aux modèles descriptifs, les premiers

tracent ce que nous devrions faire, alors que les seconds décrivent ce que nous faisons réellement pour aboutir à nos décisions (*cf. ibid.* : 384). De plus, quand deux options ou plus s'offrent à nous, la prise de décisions nous invite à évaluer globalement toutes les options possibles. Et conformément aux particularités de différentes tâches, il existerait quatre stratégies pour prendre des décisions :

Quatre des modèles de décision les plus populaires peuvent être différenciés selon qu'ils considèrent que l'on compare les options attribut par attribut ou option par option, et selon que la décision est compensatoire ou non compensatoire. Dans le modèle de l'élimination par les aspects, les options sont comparées par attribut et la décision est non compensatoire. Le modèle de la conjonction est similaire mais ne considère qu'un attribut à la fois ; la première option qui satisfait le critère minimum pour chaque attribut est sélectionnée. Les modèles de la sommation et de la sommation des différences sont tous les deux compensatoires parce qu'ils permettent aux attributs positifs de compenser les attributs négatifs. Le modèle de la sommation assigne un score numérique à chaque attribut et additionne les scores pour déterminer l'attrait relatif de chaque option. Le modèle de la sommation des différences compare les alternatives attribut par attribut et détermine la différence entre les scores pour chaque attribut ; la somme des différences détermine quelle est l'option la plus attrayante. (*Ibid.* : 411)

Néanmoins, toutes ces stratégies possèdent à la fois leurs propres avantages et inconvénients, et il n'existe pas de stratégie idéale qui s'identifie parfaitement avec toutes les tâches. C'est la raison pour laquelle Stephen K. Reed a remarqué ceci : « Bien que les stratégies compensatoires soient plus complètes que les stratégies non compensatoires, elles sont plus difficiles à utiliser » (*Ibid.*).

En un mot, nos systèmes cognitifs fonctionnent comme un grand système cognitif intégrant dans lequel résident des systèmes cognitifs intégrés, et ces systèmes cognitifs intégrés peuvent s'établir encore sur des sous-systèmes cognitifs. La coopération, la superposition, voire l'inhibition de nos systèmes cognitifs rendent possibles nos activités cognitives.

1.3. Langage en tant qu'une « province » de nos systèmes cognitifs

Les systèmes cognitifs de l'être humain sont déjà programmés par des millions d'années de développement, et la vicissitude de nos systèmes cognitifs s'accompagne de l'adaptation de l'espèce humaine à la nature. Nous avons déjà dit, dans *De la cognition des espèces*

vivantes à la langue-culture, que :

Ce sont nos capacités cognitives rudimentaires qui permettent l'insertion d'une autre fonction cognitive, à savoir le langage ; et inversement, le développement du langage ainsi que l'amélioration des langues promeuvent la construction de la cognition humaine dans son ensemble. (Xiong, 2019 : 9)

C'est la raison pour laquelle le langage humain, né à bon escient, permet largement l'amélioration de nos systèmes cognitifs.

Le langage humain, une des fonctions cognitives, a un caractère inné ou acquis qui soulève un grand débat dans l'Histoire, mais cette controverse peut être résolue par le biais de nos compétences cognitives. Celles-ci sont-elles innées ou acquises ?

Stanislas Dehaene rejette la notion innée de module en préconisant ceci :

Je n'aime pas le terme « inné », qui ne rend pas justice à la complexité des relations entre biologie et psychologie. Certes, il existe des structures précoces dans le cerveau. Pour autant, ce ne sont pas des « modules » prêts à l'emploi pour la reconnaissance des visages ou la lecture. Au contraire, ils mûrissent en interaction avec l'environnement. (Cité dans Dortier, 2011 : 54)

Pour répondre à la piste épistémologique expérimentale de Stanislas Dehaene, nous avons dit, dans *Je suis, je parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique* : « Comme ce proverbe français l'affirme, “c'est en forgeant qu'on devient forgeron”, ce faisant, c'est en parlant que l'on devient un locuteur, et c'est en utilisant nos systèmes cognitifs que l'on manifeste nos capacités cognitives » (Xiong, 2021a : 18).

En l'occurrence, en ce qui concerne le module inné, ce ne sont que nos systèmes cognitifs biologiques qui s'assujettissent à la loi de l'hérédité¹⁴ ; et inversement, en ce qui concerne le module acquis, ce sont nos compétences cognitives qui s'assujettissent à l'environnement. C'est la raison pour laquelle J.-B. de Lamarck a émis, dans *Philosophie zoologique* (1890), l'idée suivante :

On peut, sans doute, apporter en naissant les dispositions particulières pour des penchants que les parents transmettent par l'organisation, mais certes, si l'on n'eût pas exercé fortement et habituellement les facultés que ces dispositions favorisent, l'organe particulier qui en exécute les actes ne se serait pas développé. (Cité dans Changeux, 2012 : 253)

¹⁴ Selon C. Darwin, « [l']hérédité est la loi » (cité dans Changeux, 2012 : 212).

Il en va de soi, en effet, que c'est ce potentiel préétabli qui nous permet d'extérioriser nos compétences cognitives dans les échanges avec l'environnement. Et il en va de même pour le langage humain, nous possédons, dès la naissance, le potentiel du langage à la suite de l'hérédité ; néanmoins, nos capacités de langage ne sont que les résultats des échanges avec l'environnement.

La particularité biologique de l'esprit humain nous conduit à envisager l'opération du langage humain comme une manifestation de nos systèmes cognitifs. Et les mécanismes cognitifs similaires de l'être humain relient intimement les langues hétérogènes dans ses profondeurs :

Quel que soit l'endroit où on l'enregistre ou la manière dont il est produit, l'influx nerveux a la même forme. La communication dans le système nerveux s'effectue par un système très uniforme, voire universel, d'impulsions électriques. (Changeux, 2012 : 96)

Lorsque, par exemple, vous étudiez les circuits cérébraux de la lecture à travers le monde, que soient utilisés une écriture alphabétique ou des idéogrammes, ce sont toujours les mêmes zones qui sont activées. (Cité dans Dortier, 2011 : 54)

Globalement, « [l']homme n'est plus acteur, mais il est déterminé par des mécanismes internes et par l'activité neuronale qui les régissent » (Pévet, Sauvayre & Tiberghien, 2011 : 12). Les substrats cognitifs biologiques similaires de l'être humain, qui déterminent l'espèce humaine, contribuent à la recherche du langage humain et des langues variées.

II. Cognition au service de la psychomécanique du langage

« Mais quelle est la pierre qui soutient l'ensemble du pont ? » demanda Kubilai Khan.

« Le pont n'est pas soutenu par une pierre ou par une autre », répondit Macro, « mais par la ligne de l'arche qu'elles forment. »

Kubilai Khan resta silencieux, réfléchissant. Il ajouta alors : « Pourquoi me parlez-vous des pierres ? C'est l'arche seule qui m'intéresse. »

Polo répondit : « Sans pierre, il n'y a pas d'arche. »
(Cité dans Bruner, 2008 : 55)

Bien que la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume soit née un peu plus tôt que les sciences cognitives et que la linguistique cognitive, l'approche psychosystématique constitue vraiment le premier pas vers la compréhension du langage par le biais de la cognition.

Tout en constatant les fonctionnements successifs des opérations mentales dans le comportement des actes de langage valorisés par l'approche de la psychomécanique du langage, on a formulé, à l'occasion des Actes du XI^e Colloque international de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, les questions suivantes : « La psychomécanique est-elle une linguistique pré-cognitive ? Est-elle la première linguistique cognitive ? » (Bres, Arabyan, Ponchon, Rosier, Tremblay et Vachon-L'heureux, 2007 : 32).

À ce sujet, Jeanne-Marie Barbéris a affirmé ceci :

Le fait que la théorie se définisse comme « psychomécanique », ou « psychomécanique du langage », indique assez que son objet est de mettre à jour les « opérations de pensée » par lesquelles les sujets parlants construisent du sens, convertissant les unités de puissance en unités d'effet, la représentation en expression. Dans la vue psychosystématique, la langue n'est pas seulement, comme dans la définition qu'en donne Saussure, un objet social : elle est présente en chaque constructeur de discours, et aussi, en tant que constructeur de langue. À partir de là, la psychomécanique du langage propose un système dynamique de représentation des opérations cognitives impliquées dans le passage de la langue au discours. Ce système permet aussi de rendre compte, de manière souple et non dichotomique, de l'articulation entre praxéogénie et glossogénie, entre synchronie et diachronie. (*Ibid.*)

En effet, du point de vue anthropologique, l'acte de langage n'est qu'un comportement

cognitif humain se déroulant dans le temps, et cette opération n'est qu'une réalisation du plan des activités électrochimiques au plan des activités phonétiques et comportementales. La construction de la phrase véhiculant le sens est assujettie, *ipso facto*, au fonctionnement de nos systèmes cognitifs ; et la phrase parlée, c'est-à-dire l'énoncé, ressort au produit final de nos systèmes cognitifs.

De plus, du point de vue philosophique, le philosophe Henri Delacroix a dit : « [...] la pensée fait le langage en se faisant par le langage » (cité dans Guillaume, 1973a : 245). Et Gustave Guillaume a ajouté le commentaire suivant : « Elle signifie que, dans l'ouvrage fait par elle, la pensée trouve une vue de ce qu'il faut entreprendre pour que la pensée en construction d'elle-même n'en reste pas où le langage lui dit qu'elle est arrivée » (*Ibid.*). À vrai dire, la linguistique guillaumienne s'établit amplement sur cette parole d'Henri Delacroix ; l'idée de la stimulation réciproque entre la pensée et le langage, soulignée à la fois par Henri Delacroix et Gustave Guillaume, nous invite à révéler la structure de la pensée véhiculée par la langue.

En outre, du point de vue phénoménologique, la prise en compte de la structure de la pensée véhiculée par la langue – c'est-à-dire du potentiel du langage – ressort, *de facto*, à une approche métalinguistique. La mise en valeur du rapport entre le langage et le « monde extralinguistique » (Monneret, 2019 : 2) relève de la prise en considération de la manière cognitive sur laquelle s'adosse la langue en puissance.

Enfin, du point de vue terminologique, la linguistique guillaumienne véhicule indifféremment plusieurs noms : *psychomécanique du langage*, *psychosystématique du langage*, *systématique du langage* et *linguistique cinétique*. *Psychomécanique* ressort à un

[terme] actuellement le plus utilisé – sans trait d'union – pour désigner à la fois la théorie d'ensemble et la technique d'analyse du langage élaborées par Guillaume. Désigne plus spécifiquement l'étude des opérations de pensée ressortissant au mécanisme de l'esprit et créatrices des systèmes de langue. En ce sens, Guillaume emploie le plus souvent *psychosystématique* ou simplement *systématique*. Il emploie aussi *mécanique intuitionnelle* pour référer à la théorie d'ensemble, et *linguistique de position* pour désigner la technique d'analyse. (Boone & Joly, 2004 : 349)

Au sens strict, en s'intéressant au mécanisme de la pensée qu'est la langue résidant dans la puissance qui préside au discours, l'approche psychomécanique ne peut pas ne pas être une

réflexion épistémologique théorique du langage ainsi que de la cognition humaine. Il est donc bien clair que la prise en compte de la structure de la pensée humaine préconisée par l'approche guillaumienne ressort à une approche cognitive.

Pour le dire franchement, la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume s'établit, de fait, d'une certaine manière, sur l'amélioration du structuralisme de Ferdinand de Saussure. En l'occurrence, quand nous parlons de la psychomécanique du langage du premier, mieux vaut introduire le structuralisme du second.

2.1. Structuralisme de Ferdinand de Saussure

Ferdinand de Saussure, pionnier de la linguistique moderne, est allé totalement à l'encontre des recherches traditionnelles sur la diachronie, et a développé les recherches sur la synchronie, c'est-à-dire sur les faits de langue à un moment donné. Dès lors, « [l']objet de la linguistique synchronique générale est d'établir les principes fondamentaux de tout système idiosynchronique, les facteurs constitutifs de tout état de langue » (Saussure, 2016 : 199). Et il a indiqué la flexibilité du temps de traitement d'un état de langue : « En pratique, un état de langue n'est pas un point, mais un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minimale » (*Ibid.* : 200).

2.1.1. Distinction entre langue et parole

Tout d'abord, d'après l'équation saussurienne, le langage est la langue associée à la parole. Cette équation s'explique par la perspective sociologique et conventionnelle de la langue. Ferdinand de Saussure a dit, en parlant de la langue : « C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus » (*Ibid.* : 73) ; de plus, il a ajouté :

En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1) ce qui est social de ce qui est individuel ;
2) ce qui est essentiel de ce qui est accessoire est plus ou moins accidentel.

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement ;

elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question [...]

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer : 1) les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ; 2) le mécanisme psychophysique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons. (*Ibid.* : 79)

De cette présentation, découle le fait que Ferdinand de Saussure conçoit la langue comme un système conventionnel et autonome qui peut exister indépendamment de l'être humain. Néanmoins, la langue véhicule une particularité sociale lorsqu'elle est utilisée par l'être humain au sein d'une communauté sociale, d'où vient le produit de la langue, c'est-à-dire la parole. D'où une interdépendance et une complémentarité entre la langue et la parole :

Sans doute, ces deux objets sont étroitement liés et se supposent l'un l'autre : la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets ; mais celle-ci est nécessaire pour que la langue s'établisse ; historiquement, le fait de parole précède toujours. (*Ibid.* : 86)

C'est la raison pour laquelle Ferdinand de Saussure a ajouté : « Il y a donc interdépendance de la langue et de la parole ; celle-là est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci. Mais tout cela ne les empêche pas être deux choses absolument distinctes » (*Ibid.* : 87).

Il a ensuite élucidé les champs de recherche du langage, à savoir celui de la langue et celui de la parole :

L'étude du langage comporte donc deux parties : l'une, essentielle, a pour objet la langue, qui est sociale dans son essence et indépendante de l'individu ; cette étude est uniquement psychique ; l'autre, secondaire, a pour objet la partie individuelle du langage, c'est-à-dire la parole y compris la phonation : elle est psycho-physique. (*Ibid.* : 86)

Cependant, il semble que la linguistique saussurienne soit axée sur les études de la langue ; et inversement, les études de la parole, qui sont pour Ferdinand de Saussure moins importantes, sont peu ou prou marginalisées. Ce dernier a affirmé :

On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique à chacune de ces deux disciplines et parler d'une linguistique à chacune de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet.

Nous nous attacherons uniquement à cette dernière, et si, au cours de nos démonstrations, nous empruntons des lumières à l'étude de la parole, nous nous efforcerons de ne jamais effacer les limites qui

séparent les deux domaines. (*Ibid.* : 88)

2.1.2. Signe linguistique au sens saussurien

Ferdinand de Saussure a distingué deux constituants fondamentaux du signe linguistique, à savoir le signifiant et le signifié. Au sens saussurien, le premier désigne à la fois une image acoustique et une empreinte psychique ; alors que le second indique le concept ou le sens.

En ce qui concerne le rapport entre le signifiant et le signifié, il a insisté sur le fait qu'existe, avant tout, une relation immotivée entre le signifiant et le signifié, et il a écrit : « Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire* » (*Ibid.* : 154).

Néanmoins, Ferdinand de Saussure a reconnu qu'il peut exister, dans une langue, des signes linguistiques relativement motivés, c'est-à-dire qu'il peut y avoir une relation relativement motivée entre le signifiant et le signifié. D'où une distinction entre l'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif :

Le principe fondamental de l'arbitraire du signe n'empêche pas de distinguer dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire, c'est-à-dire immotivé, de ce qui ne l'est que relativement. Une partie seulement des signes est absolument arbitraire ; chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer : *le signe peut être relativement motivé*.

Ainsi *vingt* est immotivé, mais *dix-neuf* ne l'est pas au même degré, parce qu'il évoque les termes dont il se compose et d'autres qui lui sont associés, par exemple *dix*, *neuf*, *vingt-neuf*, *dix-huit*, *soixante-dix*, etc. ; pris séparément, *dix* et *neuf* sont sur le même pied que *vingt*, mais *dix-neuf* présente un cas de motivation relative. (*Ibid.* : 241)

De plus, d'après lui, le principe de l'arbitraire relatif est assujéti inmanquablement à celui de l'arbitraire absolu. En d'autres termes, le principe de l'arbitraire absolu constitue la base fondamentale de la particularité du signe linguistique ; si nous reprenons son exemple, *dix-neuf* conçoit un degré associatif beaucoup plus élevé – une particularité motivée d'une manière associative – que celui de *vingt*, alors que ses deux constituants – *dix* et *neuf* – rejoignent le principe de l'arbitraire absolu de la même façon que *vingt* ; et de même, *pommier*, *cerisier*, *châtaignier* et ainsi de suite, la mise en service de l'association

morphologique de nom de fruit et de la racine *-ier* déclenche le principe de l'arbitraire relatif d'une manière associative, tandis que ses éléments constitutifs n'échappent pas au principe de l'arbitraire absolu. D'où la mise en valeur du principe de l'arbitraire absolu :

Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande, c'est notre conviction, à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes : la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible. En effet tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême ; mais l'esprit réussit à introduire un principe de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé. (*Ibid.* : 242-243)

2.1.3. Visée instrumentaliste

Ferdinand de Saussure a reconnu le rôle constructif de la langue dans la clarification de nos pensées, et il a envisagé la langue comme un réducteur du chaos de nos pensées en écrivant ceci :

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. (*Ibid.* : 215)

Autrement dit, au sens saussurien, sans cet outil de représentation qu'est la langue, il n'y aurait plus de pensées claires. Selon lui, la langue, qui existe indépendamment de l'être humain, intervient pour contrôler les fonctionnements de nos pensées ainsi que nos représentations ; et ce n'est pas la pensée qui construit la langue.

Dans l'ensemble, le structuralisme de Ferdinand de Saussure, qui conçoit le système de la langue comme un outil de communication pour l'être humain au sein d'une société, ressort à une linguistique à visée radicalement instrumentaliste. Néanmoins, la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume prend le contre-pied de cette approche épistémologique de la langue, centrée sur la bipolarisation de l'être humain et de la langue ainsi que sur l'assujettissement de l'être humain à la langue. Tout en constatant le déficit de la recherche de Ferdinand de Saussure sur la particularité systématique de la langue, Gustave Guillaume a écrit :

Le système – ne fût-ce que celui d'une langue – n'avait point été démonté : on le déclarait existant sans en faire voir distinctement les rouages et encore moins la loi d'assemblage qui, faute d'exister autrement que comme relativité réciproque des composants, ne peut être perçue que dans l'abstrait par les yeux de l'esprit. Lecteur dès son apparition du *Cours de linguistique générale* de Saussure, il nous a semblé, dès ce moment, et toujours depuis, que la tâche de la preuve et de l'explication complète en la matière était un legs du maître à ses disciplines. (1969 : 221)

Il est donc temps d'étudier le néo-structuralisme de Gustave Guillaume.

2.2. Néo-structuralisme de Gustave Guillaume

Gustave Guillaume, comme Ferdinand de Saussure, s'est également cantonné dans les études sur la structure et le système de la langue, mais autrement. En voulant combler la dimension anthropologique du structuralisme de ce dernier, Gustave Guillaume s'est engagé dans la recherche, de manière phénoménologique, sur la structure des espaces mentaux qui conçoit la puissance langagière d'expliquer la pensée, c'est-à-dire sur le « monde extralinguistique » (Monneret, 2019 : 2).

En écho à la thèse de l'incitation réciproque entre la pensée et la langue d'Henri Delacroix et de Gustave Guillaume, Gérard Moignet a aussi souligné le soubassement théorique de la psychomécanique du langage : « L'hypothèse de base est que la pensée ne peut construire le langage que parce qu'elle sait appliquer aux problèmes de représentation ce qu'elle a su découvrir en elle-même des conditions de son propre fonctionnement » (1981 : 9). En d'autres termes, la pensée peut engendrer le langage, ce qui revient à dire que la pensée elle-même possède une structure systématique puissancielle véhiculée par la langue.

Gustave Guillaume, lui-même, a confirmé la nature de la pensée ; si la pensée contrôle nos expressions, c'est parce qu'elle sait appliquer des mécanismes préconstruits à s'exprimer.

Il a écrit :

La psycho-systématique n'étudie pas les rapports de la langue et de la pensée, mais les mécanismes définis et construits que possède la pensée pour opérer une saisie d'elle-même, mécanismes dont la langue offre une reproduction fidèle. Ce qui se conçoit, une toute première nécessité de l'acte d'expression étant que la pensée ait acquis la puissance de se saisir elle-même. Sans saisie de la pensée par elle-même, pas d'expression possible. (1973a : 94-95)

Et il a affirmé aussi ce principe de recherche sur la structure puissancielle du langage :

Le principe qui préside à mes recherches, toujours le même et d'une autonomie absolue, c'est que la langue se compose de résultats sous lesquels il s'agit de découvrir, afin de rendre raison des choses, l'opération de pensée créatrice. Autrement dit la règle d'or qui guide ici nos travaux, c'est la reversion du résultat constaté en procès – en procès génétique. C'est ainsi qu'au substantif qui est dans la langue une chose visible, un résultat, on a opposé le procès, nécessaire et antécédent, de la substantivation ; et à l'adjectif, lui aussi visible et lui aussi tenu pour un résultat, le procès d'adjectivation. (*Ibid.* : 223)

Dès lors, cette approche néo-structuralisme de Gustave Guillaume nous invite à nous déplacer de la visibilité à l'invisibilité dans le but de découvrir le monde métalinguistique qui prépare les mots.

2.2.1. Pour une diachronie des synchronies

Dans *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, la linguistique synchronique se différencie radicalement de la linguistique diachronique ; l'une ne s'attarde que sur la structure fixe de la langue au niveau d'un état donné, alors que l'autre ne se cantonne que dans la recherche sur la vicissitude de la structure de la langue dans un contexte du découlement du temps. La synchronie et la diachronie se complètent et se valorisent l'une l'autre ; la synchronie n'est qu'une saisie de la diachronie à un moment donné, et inversement, la diachronie n'existe que parce qu'il y a des glissements linguistiques entre deux états synchroniques. Néanmoins, Ferdinand de Saussure n'a pas remarqué qu'il existe un entrelacement, qui dépasse largement de l'interdépendance, entre la synchronie et la diachronie.

David Lodge a écrit, dans son roman *Un tout petit monde* : « Comprendre un message, c'est le décoder. Le langage renvoie à un code. Or, tout décodage est un nouvel encodage. » (1992 : 52). En effet, le décodage et l'encodage ne sont rien d'autre qu'un jeu entre la sémiologie et la sémantique, c'est-à-dire un va-et-vient entre le traitement des signes et celui des significations ; de plus, le décodage et l'encodage ne connaissent pas une relation de continuité, or ils s'entrelacent parfaitement. Autrement dit, tout décodage ressort à un encodage et *vice versa* ; il n'y aurait plus de décodage sans encodage et *vice versa*.

Il en va de même pour la notion de synchronie au sens guillaumien : « La langue est à la fois, d’instant en instant, un héritage du passé et une organisation humaine et transcendante de l’héritage fait » (Guillaume, 1973a : 106). En d’autres termes, toute déformation de l’ouvrage linguistique en est une nouvelle formation.

Gustave Guillaume a ajouté que la formation systématique d’un nouvel ouvrage linguistique, c’est-à-dire le glissement linguistique, a besoin de temps, et subit à la fois deux forces complètement opposées mais nécessairement complémentaires, à savoir une force désorganisatrice et une force organisatrice. Il a critiqué la vision saussurienne, quant à la dichotomie synchronie et diachronie, en disant :

Cette vision profonde reste, en la matière, un peu sommaire. Car la systématisation, rapportée par Saussure à chaque instant immobilisé dans la marche longitudinale du temps, n’est pas instantanée : elle a demandé, elle demande et, puisqu’elle est changeante, demandera du temps, tout de même que le procès inverse de désorganisation à partir duquel elle opère.

Car dans une langue l’organisation systématique s’opère avec la désorganisation dont d’instant en instant la langue fait l’héritage. À la vérité on se trouve en présence de deux forces dirigées en sens inverse et qui se rencontrent, l’une descendante, désorganisatrice, l’autre ascendante, organisatrice. (*Ibid.* : 107)

D’où une interaction active entre la force désorganisatrice et la force organisatrice, ainsi qu’entre la synchronie et la diachronie :

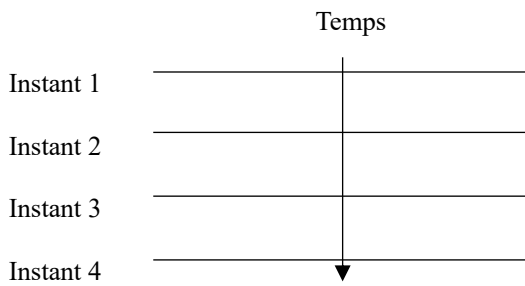
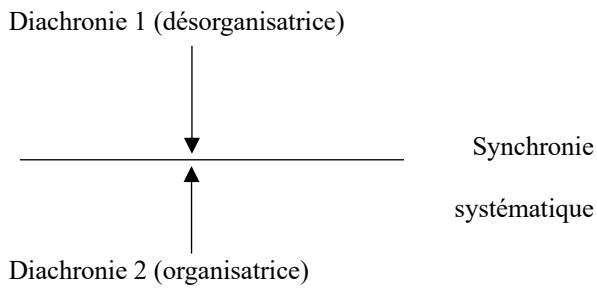
<p>La vision de la synchronie et de la diachronie au sens saussurien</p>	<p style="text-align: center;">Temps</p> 
<p>La vision de la synchronie et de la diachronie au sens guillaumien</p>	

Tableau 2.2.1 – 1 : La dichotomie synchronie et diachronie de Ferdinand de Saussure et celle de Gustave Guillaume (cité dans *ibid.* : 107-108).

De cette représentation, découle le fait que, selon Gustave Guillaume, la force désorganisatrice et la force organisatrice, la désorganisation d'un ancien système et l'organisation d'un nouveau système, la synchronie et la diachronie, elles se déclenchent en même temps et se superposent parfaitement. Ou plus précisément, elles s'entrelacent harmonieusement tout le temps.

En outre, Gustave Guillaume a constaté que tout système antécédent, qui n'est ni meilleur ni moins standardisé que celui du présent, existe le plus convenablement du monde au sein d'une communauté socio-culturelle. Et il a insisté sur le fait que n'existe pas uniquement le glissement de faits linguistiques sur le plan diachronique ; existe, *de facto*, le glissement de système. Autrement dit, le glissement de faits linguistiques interrompt les anciens mécanismes associatifs du système et fait intervenir, en même temps, les nouveaux mécanismes associatifs du système. Ce que Ferdinand de Saussure a ignoré :

Une idée à laquelle il faut regretter que F. de Saussure, qui avant du génie, ne se soit pas arrêté, ce qui rend incomplète sa vision de l'interaction de forces intervenantes dans la formation de la langue, c'est que chaque système synchronique procède d'un système antécédent aussi rigoureux, quoique différent. S'il s'était arrêté à cette idée, confirmée par les données d'observation, il aurait reconnu qu'il n'y a pas seulement une diachronie, une histoire concrète des faits linguistiques considérés isolément, indépendamment du système dont ils font partie intégrante, mais de plus, une diachronie – une histoire – des systèmes, ou si l'on veut, une *diachronie des synchronies*. (*Ibid.* : 109)

De plus, vu qu'il existe toujours des vicissitudes du système et que rien n'empêche les étapes de développement du système, ledit système, aux yeux de Gustave Guillaume, fait preuve de dynamique perpétuelle, et la synchronie n'est donc qu'une saisie idéale. D'où l'idée suivante de ce dernier :

[...] on ne se trouve jamais tout à fait en présence d'un système, mais toujours en présence d'une réfection virtuellement engagée du système acquis. La réfection est toujours, dans la plupart des cas, si faiblement engagée que le système peut être fixé, instantanéisé, et décrit comme s'il était un être stable. (*Ibid.*)

Dès lors, selon Gustave Guillaume, il existe, sur le plan diachronique, non seulement un glissement extérieur au niveau des faits linguistiques, mais aussi parfois un glissement intérieur au niveau du système. Il a souligné ceci :

Les faits particuliers d'une langue forment, pour chaque instant considéré, un système. Ces faits changent. Ils peuvent changer sans que le système varie. Nombreux sont les changements phonétiques ou sémantiques qui se produisent à l'intérieur d'un système sans en modifier le moins du monde le mécanisme : on a vu des langues changer de vocabulaire sans changer de système. On pourrait parler le français avec des mots anglais. Un certain snobisme le fait quelquefois. Le changement en ce cas est de minime ou de nulle portée. Les changements les plus importants et les plus intéressants sont ceux qui déclenchent ou qui accompagnent un changement systématique. Il convient alors, sans perdre de vue l'histoire des faits particuliers concrets, de percevoir en même temps l'histoire abstraite du système lui-même, qui n'est pas celle de ses supports matériels, mais celle du rapport qui s'établit entre eux ; autrement dit l'histoire non pas des choses liées, mais celle de leur liaison, de leur cohérence. (*Ibid.* : 110)

Nous avons déjà dit que, le système qu'entretiennent les faits linguistiques est comparable aux systèmes nerveux qu'entretiennent les neurones (*cf.* Xiong, 2021b : 16). La détérioration, le remplacement ou la prolifération d'un neurone exercent beaucoup moins d'influences sur l'ensemble des systèmes nerveux ; *a contrario*, la détérioration, le remplacement ou la prolifération d'une liaison nerveuse établie entre les neurones ou entre différentes aires cérébrales – une synapse – produisent beaucoup plus d'effets sur l'ensemble desdits systèmes nerveux. Le changement d'une cellule nerveuse ressort à un phénomène physiologique commun ; néanmoins, le changement d'une synapse modifie les moyens de communication entre les cellules nerveuses, c'est-à-dire les circuits nerveux, ce qui engendre le changement du fonctionnement de nos systèmes nerveux. Et de même, le glissement d'un élément matériel – le changement d'un fait linguistique – ressort à un changement extérieur, ce qui ne change en rien le squelette de la langue, c'est-à-dire le système ; or, le glissement d'une synapse linguistique – le changement d'un moyen associatif – ressort à un changement intérieur, c'est bien ce qui modifie le système. Dès lors, Gustave Guillaume a constaté, avec perspicacité, un glissement profond, c'est-à-dire le glissement du système sur le plan diachronique. Globalement, la synchronie et la diachronie, au sens guillaumien, ne sont qu'un jeu entre la dynamique et la stabilité du système de la langue. La stabilité n'est jamais, et la dynamique est toujours. La synchronie n'existe donc qu'au niveau des diachronies.

2.2.2. De la langue au discours

Conformément à l'idée de Gustave Guillaume, l'équation saussurienne du langage –

langage = langue + parole – montre peu ou prou sa limite, elle ne verse pas dans la dimension anthropologique du langage ; le langage est avant tout une opération cognitive se déroulant dans le temps, il doit donc posséder un commencement et une fin, une cause et un effet, tout comme ce que montre la formule « *stimulus* – réponse » du behavioriste John Broadus Watson. Tout en faisant face à cette lacune de l'équation saussurienne, Gustave Guillaume a formulé le commentaire suivant :

[...] équation [de Ferdinand de Saussure] qu'il faut interpréter selon une relation qui fait du langage le tout, l'intégrale, d'une successivité, celle de la langue à la parole : de la *langue* présente en nous en permanence à l'état de puissance, et de la *parole* présente en nous, par moments, à l'état d'effet. (*Ibid.* : 66-67)

En envisageant l'acte de langage comme un processus de l'activité cognitive, Gustave Guillaume a souligné qu'il existe une continuité progressive au niveau cognitif entre la langue et la parole : l'une en amont et l'autre en aval, l'une en puissance et l'autre en effet, l'une est l'appel et l'autre la réponse. De cette représentation, découle le fait que le langage ressort à une opération mentale, la langue est le processus cognitif de départ et la parole est celui d'arrivée. D'où une exigence de combler cette lacune de l'équation saussurienne :

Équation de F. de Saussure	$\text{langage} \int \begin{matrix} \text{parole} \\ + \\ \text{langue} \end{matrix}$
Équation de Gustave Guillaume	$\text{langage} \int \begin{matrix} \text{parole} \\ \uparrow \\ \text{langue} \end{matrix}$

Tableau 2.2.2 – 1 : L'équation de Ferdinand de Saussure et celle de Gustave Guillaume (*cf. ibid.* : 67-69).

Dès lors, le langage n'équivaut pas simplement à la somme de la langue et de la parole ; *a contrario*, la réalisation de l'acte de langage a besoin d'une transition allant de la langue à la parole, c'est-à-dire du langage puissanciel au niveau mental au langage effectif au niveau phonétique.

De plus, il semble que la terminologie de Ferdinand de Saussure *parole* ne soit plus pertinente, parce qu’il existerait deux types de parole : une parole virtuelle et non physique s’attachant à la langue ; une parole actuelle et physique désignant le résultat de l’acte de langage. Gustave Guillaume a affirmé :

Mais cette transition de la langue à la parole n’est, en réalité, sans que Saussure en ait fait l’observation, que celle de la parole virtuelle, indissolublement liée au psychisme de la langue, à la parole actuelle, effective et physique. La parole virtuelle, liée à la langue et faisant partie intégrante de celle-ci, est une parole non physique, silencieuse, que le psychisme des unités de langue apporte avec soi. De la réalité de cette parole non physique il est aisé de se rendre compte. Chaque notion de langue emporte avec soi l’idée du ou des sons signifiants, mais l’idée seulement de ce ou de ces sons, pas leur réalité. (*Ibid.* : 70)

Selon cette idée, la parole virtuelle et non physique concerne les traitements au niveau phonologique, alors que la parole actuelle et physique concerne les traitements au niveau phonétique. La terminologie guillaumienne *discours* intervient, en l’occurrence, particulièrement pour indiquer la parole actuelle et physique. Dès lors, le langage, au sens guillaumien, est la langue associée au discours ; autrement dit, l’opération de langage ressort à un processus cognitif se réalisant du plan puissanciel où réside la langue au plan effectif où se trouve le discours :

Équation guillaumienne du langage	$\int \begin{array}{l} \text{discours (parole effective : niveau phonétique)} \\ \text{langue (parole puissancielle : niveau phonologique)} \end{array}$
-----------------------------------	--

Tableau 2.2.2 – 2 : L’équation guillaumienne du langage adaptée par Philippe Monneret (cité dans 2003b : 14).

Quant au langage au sens guillaumien, c’est l’aspect anthropologique – ou plus précisément dit « anthropogénétique » (Guillaume, 1973a : 10) – qui permet au phénomène du langage humain de se différencier des autres phénomènes langagiers, l’être humain est donc doté naturellement de cette compétence cognitive du langage.

Pour la langue au sens guillaumien, elle existe en état de puissance. En insistant sur le fait que le langage suit l’idée, Gustave Guillaume a préconisé la thèse suivante : l’« idéogénèse » – la naissance d’idée – arrive plus tôt que la « morphogénèse » – la construction de mots – (*cf.*

Dortier, 2011 : 131). Dès lors, « [...] la langue est un *système périphérique* de saisie du pensable, lequel système intègre en lui, en les circonscrivant, des systèmes plus étroits, différemment limités, qui tous en reproduisent la forme générale » (Guillaume, 1973a : 25). Ledit « système périphérique » fait partie intégrante du pensable, Gustave Guillaume a ajouté ceci : « Ma vision de la langue est donc celle d'un système de systèmes, avec ceci de précisé, que le système général contenant et les systèmes moins généraux contenus ne diffèrent pas quant à la forme générale, la différence étant de substance ou de limitation » (*Ibid.*). Nous pouvons ajouter que cette différence entre le système contenant et les systèmes contenus s'explique aussi par le point de vue – global ou local – que nous adoptons.

En ce qui concerne le discours au sens guillaumien, il s'agit d'un résultat de l'acte de langage :

En termes de dicibilité, si la langue est un « savoir-dire » et l'acte d'expression un « dire », le discours, *stricto sensu*, représente un « dit ». Mais plus fréquemment, et dans un sens plus large, « discours » comprend à la fois le dire et le dit, en d'autres termes les opérations d'énonciation et leurs résultats, les énoncés. (Boone & Joly, 2004 : 137-138)

Le discours, qui existe en état d'effet, comprend donc, au sens large, l'acte d'énonciation et son résultat qu'est l'énoncé ; le dire – l'acte d'énonciation – et le dit – l'énoncé – ne sont que les deux côtés d'une même médaille.

En somme, l'acte de langage au sens guillaumien comprend deux grandes phases de traitement, à savoir le traitement de langue et celui de discours. « Pour reprendre les termes de Hewson [...] le premier [la langue] peut être caractérisé comme permanent, fini, collectif et subconscient, le second [le discours] comme éphémère, infini, individuel et conscient » (cité dans Fuchs, 2007 : 42). Il n'en demeure pas moins que le langage en puissance s'apparente à un système de traitement, et que le langage en effet s'apparente au produit dérivé dudit système. Ce qui nous contribue à élucider les deux grandes phases de l'acte de langage.

2.2.3. Du pensable au pensé

Le rapport entre la pensée et la langue soulève un grand débat au sein des linguistes et des philosophes du langage dans l'histoire des recherches, et les positions adoptées varient d'une

époque à l'autre :

Ainsi à l'époque classique, pour Port-Royal par exemple, et en général pour les « Cartésiens », la pensée a une existence totalement indépendante du langage, la fonction de celui-ci étant d'« exprimer » celle-là. Au XVIII^e siècle, Locke puis Condillac et ses successeurs idéologues réduisent cette ectopie de la pensée par rapport au langage et proposent des analyses qui font apparaître que penser n'est pas autre chose que manier des mots. (Boone & Joly, 2004 : 314)

Au XX^e siècle, Ludwig Wittgenstein a renforcé, sous l'angle de vision du monde imposée par la langue, le propos de Locke et celui de Condillac ainsi que celui de ses successeurs : « *Les limites de mon langage sont les limites de mon monde* » (cité dans Marion, 2004 : 83). Selon lui, nous ne saurions penser des choses extralinguistiques, ce qui revient à dire que la pensée n'existe pas en dehors de la langue, et qu'elle n'existe qu'en langue.

Ferdinand de Saussure ne s'est pas débarrassé des influences venant des courants philosophiques de son époque. La langue, selon lui, intervient comme une prémisse de la pensée. Nous reprenons sa parole suivante :

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. (2016 : 215)

D'après lui, la pensée et la langue s'entrelacent parfaitement, et il n'y aurait donc plus de pensée sans langue et *vice versa*.

A contrario, Gustave Guillaume a pensé autrement. Il a distingué, au sein de la pensée, la pensée proprement dite du potentiel qu'a la pensée primitive de se saisir elle-même. Ce potentiel systématisé est aussi appelé langue au sens guillaumien, il l'a décrit comme ceci :

La langue est absolument indépendante de la pensée elle-même, mais elle tend à s'identifier avec la puissance qu'a la pensée de saisir en elle-même sa propre activité, quelle que soit celle-ci. La pensée est libre, entièrement libre, infinie en son devenir activement libre, mais les moyens qu'elle a d'opérer sa propre saisie sont des moyens systématisés, organisés, en nombre restreint, dont la langue en sa structure offre une image fidèle. Ce que l'observateur attentif découvre dans la langue considérée en soi, sur son plan propre, ce sont les mécanismes de saisie de la pensée par elle-même. Ces mécanismes ressortissent à une systématique dont l'étude constitue une branche nouvelle de la linguistique, que nous nommons *psycho-systématique du langage*. (1973a : 94)

Mais à quoi bon s'intéresser à cette distinction ?

D'abord, selon Gustave Guillaume, nos systèmes cognitifs nous permettent d'avoir une pensée proprement dite qui n'est pas véhiculée par le langage, et le langage intervient pour sauvegarder et exprimer la pensée. Il a écrit :

La pensée existe en nous, s'agit en nous, indépendamment de la langue, mais ce n'est que *sous la saisie linguistique* que nous en savons opérer qu'elle se fait lucide et, comme réfléchie sur un [miroir], devient dans notre esprit un objet livré à notre considération. (1973b : 230)

Le langage apporte à la pensée la puissance de sauvegarder la puissance acquise, qui est celle de son *état construit*, et d'accroître cette puissance. À la racine de cette opération et de sa particularité, il y a la *lucidité humaine* – la lucidité propre à l'espèce humaine. (1973a : 246)

De plus, si la pensée proprement dite peut se résoudre en langage, c'est parce qu'il y aurait une jointure entre eux, où la pensée proprement dite peut se métamorphoser en langage.

Gustave Guillaume a écrit :

[...] une langue, au service de l'esprit, a nécessairement des points de contact avec l'esprit. Que ces points de contact soient beaucoup moins nombreux, surtout moins perceptible, que pourraient le laisser supposer des vues idéales et irréelles, cela est évident : il y a lieu de faire des réserves extrêmes sur l'étendue de la relation entre le langage et l'esprit ; il n'y a pas lieu de nier – ni même de trop amoindrir – cette relation. (Cité dans Boone & Joly, 2004 : 314)

En outre, si cette jointure – « ces points de contacts » – peut transformer la pensée proprement dite en langage, c'est parce qu'elle se constitue à la fois de la pensée et d'un « système prévisionnel » (Guillaume, 1973a : 159) qu'est la langue en puissance ; et l'existence de cette jointure s'explique par le fait que la pensée et la langue en puissance ne font qu'une. Dès lors, la pensée dans un sens général doit comprendre la pensée proprement dite et cette jointure constituée de la langue au sens guillaumien qu'est une puissance de saisir la pensée proprement dite. C'est la raison pour laquelle Gustave Guillaume a précisé ceci, en parlant de la langue au sens guillaumien :

Une chose est en effet d'organiser dans la pensée, par saisie d'elle-même, un système représentatif des grands moments de son activité intérieure, et autre chose, tout à fait autre chose, d'ajuster à cette organisation de la pensée en elle-même et par elle-même des signes suffisants à la faire voir. (1971 : 259)

D'où la nécessité de cette jointure :

Penser est un acte de l'esprit engagé, dans l'état actuel de notre civilisation spirituelle, à partir d'une fragmentation du pensable en notions, lesquelles sont des notions de langue. Il suit de là que, *sinon dans sa nature, du moins dans l'exercice de sa pratique, la pensée est liée à la langue, puisque nous pensons à partir de la fragmentation du pensable que la langue a inscrite en elle*, et qui fait partie intégrante de son contenu. (Guillaume, 1973b : 29)

Annie Boone et André Joly ont aussi affirmé le rôle constructif de cette jointure qu'est la langue au sens guillaumien, et ils ont ajouté le commentaire suivant :

[...] si la pensée existe « indépendamment » de la langue quant à son *contenu*, c'est la langue qui donne *forme* à ce contenu et, du même coup, fournit à la pensée les moyens de saisir sa propre activité. Sans ces moyens de saisie que constitue la fragmentation du pensable, l'homme ne sortirait pas de la « turbulence mentale ». (2004 : 315)

De ces analyses, découle le fait que Gustave Guillaume, qui est allé diamétralement à l'encontre des linguistes et des philosophes de son époque, a mis en valeur le processus de traitements du langage au sein de la cognition humaine. La prise en considération de ce processus reconnaît que l'acte de langage a besoin des traitements cognitifs ; évidemment, le discours n'est pas né *ex nihilo*, et l'acte de langage doit aller des signaux électrochimiques aux signes linguistiques, et de l'état puissanciel à l'état effectif. Gustave Guillaume a ainsi souligné ce processus irréversible :

L'invention du signe préhensif, porteur et transporteur, est le temps second du phénomène dont le langage est le résultat ; le temps premier en est la création de ce dont le signe va devenir, quand l'invention en aura été faite, le véhicule. Dans l'histoire du langage le phénomène est irréversible : ce n'est pas le signe qui appelle l'idée, mais l'idée qui appelle le signe. (1969 : 241-242)

Et il a ajouté la remarque suivante : « Dans le discours momentané, il se présente, au contraire, réversible. Le locuteur trouve les signes convenant à la pensée qu'il entend exprimer et l'auditeur retrouve sous les signes portés jusqu'à lui la pensée qu'ils véhiculent » (*Ibid.* : 242, note 1). Il n'en demeure pas moins que l'interlocuteur a besoin de dégager les messages que comportent les signes.

C'est la pensée qui cherche à entrer en relation avec le signe linguistique, ce qui revient à dire que le signe linguistique est le porteur de la pensée. Il n'en reste pas moins vrai que, de la genèse à la production, la pensée véhicule différentes formes et particularités. Dès lors, il faut encore distinguer la nature de la langue de celle du discours ; la langue donne forme au

pensable et le discours donne forme au pensé. Gustave Guillaume a ainsi fait cette distinction :

Une distinction simple, mais importante, qui s'impose en la matière, est celle du pensable et du pensé. L'expression se réfère au pensé : ce qu'on exprime, c'est ce que l'on a pensé. Et le lieu d'expression, c'est le discours. Dans le discours, on trouve le pensé en expression. Quant à la représentation, qui est autre chose que l'expression, elle se réfère exclusivement au pensable. Elle le divise, le subdivise, l'organise intérieurement, le systématise pour tout dire, et le résultat de ces multiples opérations, toutes du reste systématisantes, c'est la langue. Dans la langue se trouvent résolus des problèmes de représentation, non pas des problèmes d'expression. Ceux-ci, d'ordre différent, sont réservés au discours.

La différence d'ordre est essentiellement que le discours a pour matière – pour matière d'expression – le pensé, et la langue pour matière, pour matière de représentation, le pensable. Le discours est une forme prise, pour expression, par le pensé ; la langue une forme prise, pour représentation, par le pensable. (1973a : 160)

En d'autres termes, le pensable, qui satisfait à tout ce dont nous voulons prendre en considération, renvoie à tout potentiel de la pensée ; or le pensé, qui se construit linguistiquement pour répondre à l'appel du pensable, est véhiculé par le discours. La langue au sens guillaumien renvoie à l'élément constructif du pensable ; alors que le discours indique l'élément constructif du pensé.

Démontrer l'importance de distinguer la nature de la langue de celle du discours demande de dissocier leur fonction : tout comme Gustave Guillaume l'a démontré, la langue a pour objet la représentation, alors que le discours a pour but l'expression. Et il a ajouté la description suivante :

Le contenu de la langue, c'est, donnée en une fois à l'esprit humain, la totalité du pensable, sous un état non pas d'expression, mais de représentation systématisée. Et le contenu du discours, c'est, par prélèvement différentiel, une partie du pensable utilisée à la production du pensé effectif. (*Ibid.* : 162)

En effet, le pensable qui prend la forme de la langue verse dans la représentation ; alors que le pensé, qui prend la forme du discours, constitue le résultat d'expression. En l'occurrence, l'ensemble de l'acte de langage doit se constituer de deux éléments successifs, à savoir l'acte de représentation et celui d'expression. Nous pouvons élaborer une image descriptive pour expliquer ce processus cognitif de l'acte de langage au fil du temps :

Entier de l'acte de langage selon Gustave Guillaume	
A → C	Processus intégral de l'acte de langage
A → B	Opération de pensée constructrice du mot sans momentanété
B → C	Opération de pensée constructrice de la phrase avec momentanété
B	Saisie de l'unité de puissance qu'est le mot
C	Saisie de l'unité d'effet qu'est la phrase

Tableau 2.2.3 – 1 : L'ensemble du processus cognitif de l'acte de langage d'après Gustave Guillaume (cité dans *ibid.* : 145) (avec nos adaptations).

En effet, il faut savoir construire le mot avant de savoir construire la phrase. Néanmoins, ce processus cognitif de l'acte de langage n'est pas encore totalement clair, ce qui nous conduit à l'observer au fur et à mesure.

2.2.4. Ensemble de la causation du langage

Le pensable et le pensé, la langue et le discours, ne sont que les relais cognitifs au cours du processus cognitif de l'acte de langage ; or, le processus du pensable au pensé, ou celui de la langue au discours, ressort à un phénomène linguistique entièrement dynamique se déroulant dans le temps. Philippe Monneret a insisté sur ce point :

La langue, disponible à tout moment, existe pour le locuteur à l'état de puissance. Il s'agit d'un *savoir-dire* (puissanciel). Le discours, en tant qu'actualisation finie d'une potentialité de langue, existe à l'état effectif : il correspond à un *dit* (effectif). Mais ni la langue ni le discours ne représentent la réalité vive du phénomène linguistique : c'est entre le savoir-dire et le dit, dans la transition du premier au second [...] que le langage existe comme effectuation de signification. (2003b : 27)

Définie comme « [commutation] de la puissance en effet » (Boone & Joly, 2004 : 147), l'effectation renvoie à un passage dynamique se situant à mi-chemin entre la langue et le discours, ou entre le savoir-dire et le dit selon les terminologies de Philippe Monneret. Il reste certains détails à préciser au sein de l'effectation se constituant de l'acte de représentation et de l'acte d'expression.

Du point de vue du rattachement de signe au sein de l'acte de représentation, la pensée

embryonnaire – la pensée proprement dite – se résout en mots puissanciel à l’aide d’un rattachement, d’où les deux étapes successives au sein de l’acte de représentation : la noogénie et la sémiologie. La première consiste à la « genèse du signifié de puissance » (cité dans Monneret, 2003b : 28), alors que la seconde consiste à l’« appel au signe de puissance en permanence attaché au signifié en convenance avec la visée de discours » (*ibid.*). Il vaut mieux peaufiner l’acte de représentation comme l’image suivante :

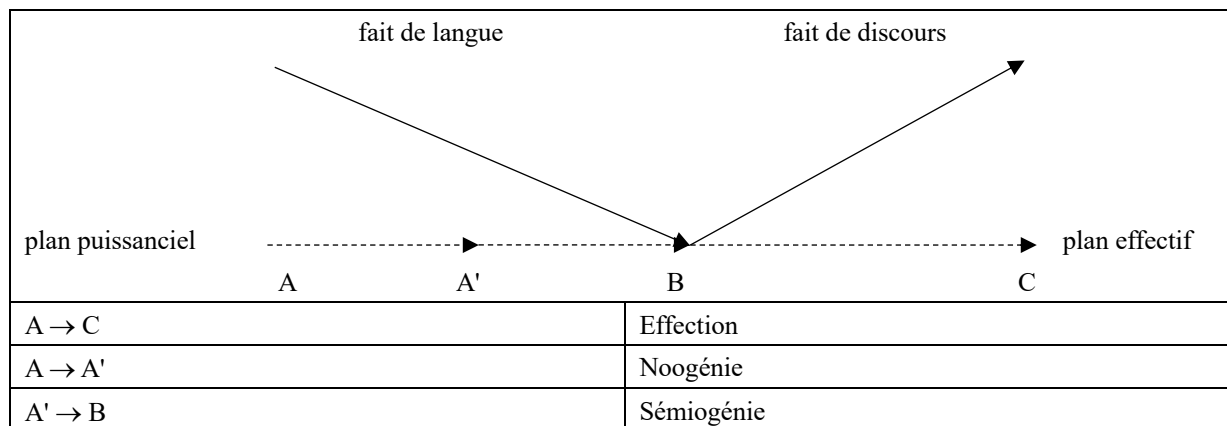


Tableau 2.2.4 – 1 : Le rattachement de signe linguistique à la pensée proprement dite.

Du point de vue de la mutation de signe cognitif, la métamorphose de la pensée s’accompagne de l’intervention du signe linguistique. Du signe cognitif construit en pensée proprement dite au signe cognitif construit à la fois en pensée et en énoncé, en passant par le signe cognitif construit à la fois en pensée et en mots puissanciel, la pensée s’arme sans cesse du signe linguistique dans le but de se transmettre par celui-ci. Dans ce processus cognitif de l’acte de langage, Gustave Guillaume a recensé principalement trois grands moments successifs conformément à la métamorphose de signe cognitif. Il a dit :

La causation du langage comprend trois moments successifs : a) Un moment de causation obverse, causateur du causé construit non encore existant ; b) Un moment d’existence du causé construit, non encore employé ; c) Un moment de causation déverse, porteur de l’emploi du causé construit. L’emploi du causé construit, c’est le discours : d’où l’équation : causation déverse = discours ; le causé construit, antécédent dans la causation du langage à la causation déverse, et donc au discours, c’est la langue : d’où l’équation : causé construit = langue ; la causation obverse, c’est la causation mentale de la langue, c’est-à-dire du causé construit en pensée, et pas encore en signe : d’où l’équation : causation obverse = causation exclusivement mentale de la langue, c’est-à-dire du causé construit mentalement mais non encore physiquement édifié. (1969 : 275)

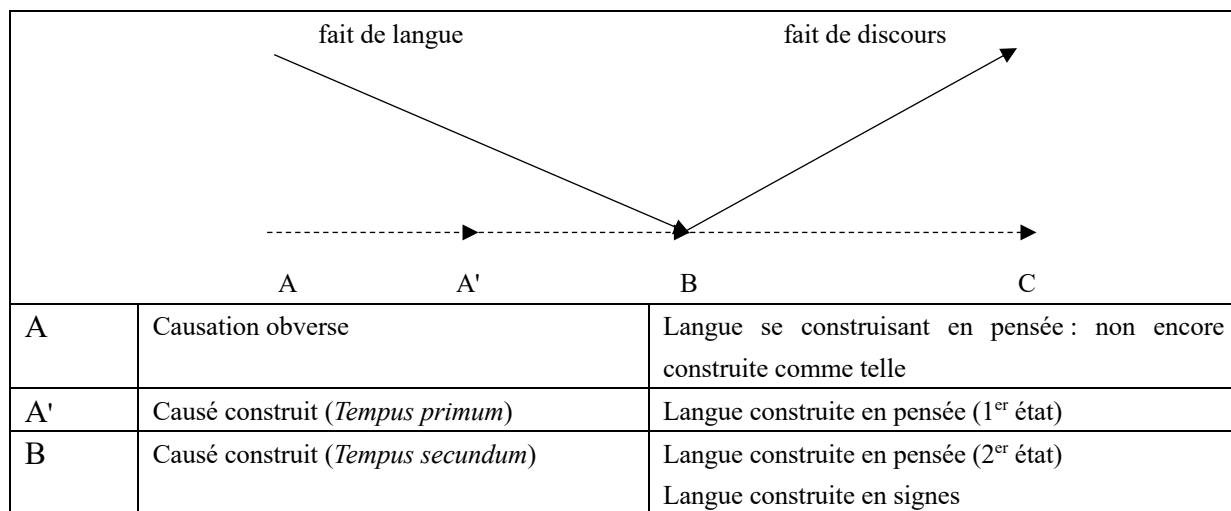
Il n’en reste pas moins vrai que, le premier moment cognitif, nommé la causation obverse,

renvoie au commencement de l'ajout du signe linguistique au signe cognitif. Le moment de causation obverse renvoie au moment où le signe cognitif n'a pas encore rencontré le potentiel qu'a la pensée de se saisir elle-même, c'est-à-dire la langue au sens guillaumien, et où le signe linguistique n'existe pas encore ;

Le deuxième moment cognitif, nommé l'intervention du causé construit, se constitue de deux moments secondaires : la noogénie et la sémiologie. L'intervention du causé construit de premier ordre – la noogénie – s'explique par le fait que la pensée commence à se saisir elle-même. Au cours de laquelle nous ne traitons que des fragmentations du pensable qui constituent les éléments de la langue au sens guillaumien, il s'agit donc d'une étape proprement psychique et non sémiologique. Par conséquent, le signe cognitif est construit, ici, par la pensée proprement dite. Et l'intervention du causé construit de deuxième ordre – la sémiologie – s'interprète par « [...] la "trouvaille" du signe [linguistique] » (*ibid.* : 276, note 7). Au cours de laquelle, nous nous engageons à traiter des mots puissanciels au niveau phonologique ; il s'agit donc d'une étape psychosémiologique. En conséquence, le signe cognitif comprend, ici, à la fois la pensée et le signe linguistique en puissance ;

Le troisième moment cognitif, nommé la causation déverse, est étroitement lié à l'acte d'énonciation. Il s'agit donc d'un moment cognitif d'actualisation du signe linguistique au niveau phonétique, c'est-à-dire d'un moment où le signe linguistique de l'ordre structural se métamorphose en celui de l'ordre linéaire. En l'occurrence, le signe cognitif se compose du discours concevant à la fois l'énoncé – le signe linguistique actualisé – et la pensée.

D'où l'effection – l'entière causation du langage – de Gustave Guillaume :



C	Causation déverse	Langue employée, déjà construite en pensée et en signes
---	-------------------	---

Tableau 2.2.4 – 2 : L’entier de la causation du langage selon Gustave Guillaume (*ibid.* : 276) (avec nos adaptations).

En effet, l’énoncé qu’est le produit de l’acte de langage n’est pas né *ex nihilo*, de la causation obverse à la causation déverse en passant par le causé construit, le signe cognitif se métamorphose sans cesse : du signe cognitif construit en pensée proprement dite au signe cognitif construit à la fois en pensée et en signe linguistique. « Avec la causation déverse, on construit (le discours) avec du déjà construit (la langue). Avec la causation obverse, lieu de la constructivité du langage, il s’agit de *construire* avec de l’à *construire* » (Boone & Joly, 2004 : 93). Il n’en reste pas moins vrai que la genèse du causé construit concerne le fait de langue, or l’actualisation du causé construit – la causation déverse – concerne le fait de discours.

Cette remontée dans les espaces mentaux éclaire l’origine de l’acte de langage, la recherche de la cause qui préside à l’effet s’impose d’elle-même, d’où le commentaire suivant :

Avec cette remontée d’aval en amont, vers la cause, dans l’en-deçà du causé construit qu’est la langue, l’analyse que propose Guillaume dans son dernier article permet un élargissement de la dichotomie langue / discours en la dynamisant davantage : le langage est une genèse, une *energeia* avant d’être un *ergon*. D’où la nécessité constante de référer le construit à l’opération de construction qui en est la cause. (*Ibid.* : 92)

De la métamorphose du signe cognitif, découle le fait que le signe linguistique n’est plus une simple combinaison de *signifiant* et de *signifié* – de l’image acoustique et du concept –, comme ce que Ferdinand de Saussure a distingué, le fusionnement progressif du signe linguistique et de la pensée nous invite à fouiller la particularité du signe linguistique au sens guillaumien.

2.2.5. Signe linguistique au sens guillaumien

À l’instar de la métamorphose du signe cognitif, le signe linguistique intervient progressivement sous différentes formes. Gustave Guillaume a décrit ceci :

Une distinction non moins importante, et restée comme la précédente inaperçue, est celle du *signifié de puissance* attaché en permanence dans la langue au signe (qui en devient un signifiant) et du *signifié d'effet* dont le signe se charge momentanément, par l'emploi qui en est fait, dans le discours.

Le signe est dans le langage médiateur entre le signifié de puissance et le signifié d'effet, le mécanisme de la relation en cause étant ce qui suit :

signifié de puissance → signe → le signifié d'effet.

Le signifié de puissance est l'amont du phénomène ; le signifié d'effet en est l'aval. (1969 : 246-247)

En l'occurrence, la constitution du signe linguistique au sens guillaumien commence par l'émergence du signifié de puissance et finit par l'intervention du signifié d'effet ; le signe au sens guillaumien, c'est-à-dire le signifiant au sens saussurien, n'est qu'un passeur entre le signifié de puissance attaché à la langue et le signifié d'effet attaché au discours. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « Le fonctionnement de l'acte de langage se définira comme un cheminement de la langue au discours, passant par la rencontre du signe linguistique » (1981 : 4).

Néanmoins, le terme de signifiant n'apparaît pas dans ladite formule, parce que le signifiant au sens guillaumien ne revoie pas qu'au signe, il renvoie aussi à la combinaison – à la *symphyse* si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume – du signifié de puissance et du signe. D'où la formule suivante : « signifiant (signifié de puissance → signe) → signifié d'effet » (Guillaume, 1969 : 247).

En fonction des deux formules précédentes, Philippe Monneret a décrit le signe linguistique au sens guillaumien de la manière suivante :

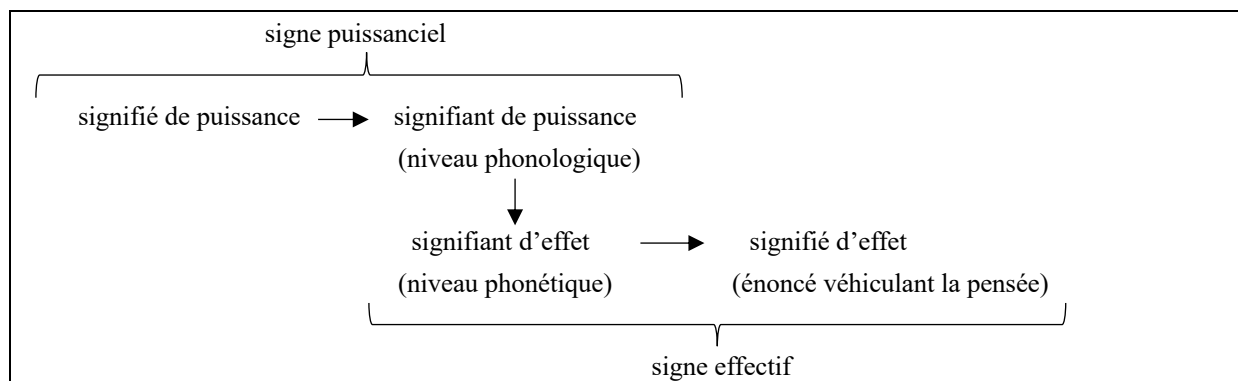


Tableau 2.2.5 – 1 : La réalisation du signe linguistique au sens guillaumien établie par Philippe Monneret (2003b : 17) (avec nos adaptations).

Philippe Monneret a souligné ceci : « Précisons que le signifiant d'effet n'est plus un signifiant au sens saussurien du terme, puisqu'il s'agit d'une réalisation phonétique

actualisée » (*Ibid.* : note 4). Autrement dit, le signifiant d'effet renvoie à l'acte d'énonciation – au dire –. De ces analyses, découle le fait que le signe linguistique n'est plus simplement une association statique du signifiant et du signifié, tout comme ce que Ferdinand de Saussure a préconisé ; en revanche, la réalisation du signe linguistique montre une particularité cinétique au fil du temps, il n'en demeure pas moins que le signe linguistique dérive des traitements mentaux. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « Cette théorie, qui situe le signe entre deux signifiés de nature différente, en propose une analyse mécaniste. Le signe y est décrit comme la résultante d'une succession d'opération de pensée » (1981 : 10).

Cette opération de pensée comprend les deux opérations sous-jacentes : la première opération sous-jacente consiste à la genèse d'idée par l'intermédiaire du discernement de vocable qu'est l'unité de puissance de la langue ; la seconde opération sous-jacente s'établit sur la saisie d'idée par l'intermédiaire de l'entendement de forme linguistique. Dans un premier temps, les deux opérations sous-jacentes se rapprochent l'une de l'autre ; dans un second temps, une fois que la rencontre se réalise, le signe cognitif se constitue à la fois de la matière – la pensée – ainsi que de la forme – le signe linguistique –, et les deux opérations sous-jacentes s'orientent vers la même direction et connaissent une particularité successive. Voici les deux schémas descriptifs :

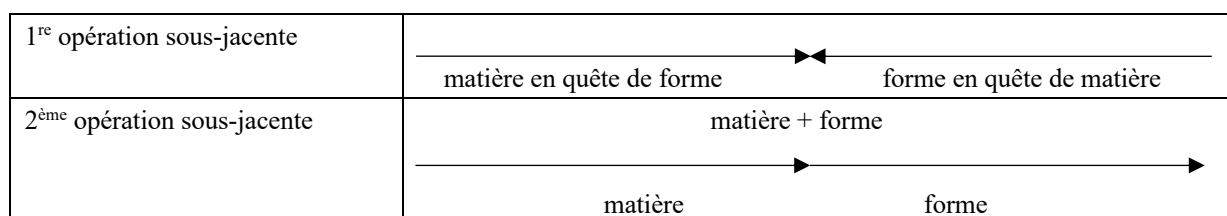


Tableau 2.2.5 – 2 : La réalisation du signe linguistique au sens guillaumien au niveau de la nature du signe (cité dans *ibid.* : 10-11).

Gérard Moignet a ainsi décrit les deux opérations sous-jacentes :

La première opération est une opération de discernement ; elle consiste à isoler, dans la masse amorphe du pensable, une notion ou un ensemble de notions (qu'on peut, si l'on veut, appeler des *sèmes*) ; cette opération est portée par un mouvement de pensée qui va de la généralité du pensable à la particularité de la notion à discerner : mouvement à l'étroit.

La seconde opération est une opération d'intellection ; elle consiste à verser l'idée discernée dans les cadres permanents et généraux que la pensée a élaborés pour entendre le pensable ; cette opération va du particulier de la notion discernée à la généralité des catégories linguistique, applicables à toute espèce de

matière notionnelle : mouvement au large. (*Ibid.* : 11)

En effet, la première opération sous-jacente qu'est une opération de discernement est ce que nous appelons l'idéogénèse, au cours de laquelle nous nous engageons à extraire une pensée particulière de l'ensemble du pensable. Il s'agit, de ce fait, d'une opération particularisante. Néanmoins, cette opération particularisante n'a rien à voir avec l'idée que nous effectuons chaque fois une opération particularisante au niveau maximal ; en d'autres termes, nous ne saisissons qu'une pensée particulière dans ce mouvement particularisant conformément au degré particularisant que nous attendons. Il n'en reste pas moins vrai que, le degré particularisant que nous saisissons est inversement proportionnel au degré extensif du concept : plus le concept que nous saisissons est particulier, moins le concept est extensif. Par exemple, le concept de *chien* est moins particulier que celui de *labrador* ; et inversement, le concept de *chien* est plus extensif que celui de *labrador*. D'où le commentaire de Philippe Monneret : « La particularisation en quoi consiste l'idéogénèse s'accroît donc à mesure que l'extension du concept saisi diminue » (2003b : 35).

La seconde opération sous-jacente qu'est une opération d'entendement est ce que nous appelons la morphogénèse, au cours de laquelle nous mettons en forme la pensée particulière dérivant de l'idéogénèse, c'est-à-dire que nous conduisons la pensée particulière aux parties de langue et que nous la répartissons en différentes catégories grammaticales correspondantes du mot. À l'inverse, cette opération de mise en forme de la pensée particulière, qui conduit la pensée particulière aux parties de langue, ressort à une opération généralisante ; il n'en demeure pas moins que les parties de langue s'appliquent, *de facto*, à toute matière notionnelle.

Et voici le schéma des deux opérations constructrices de mot :

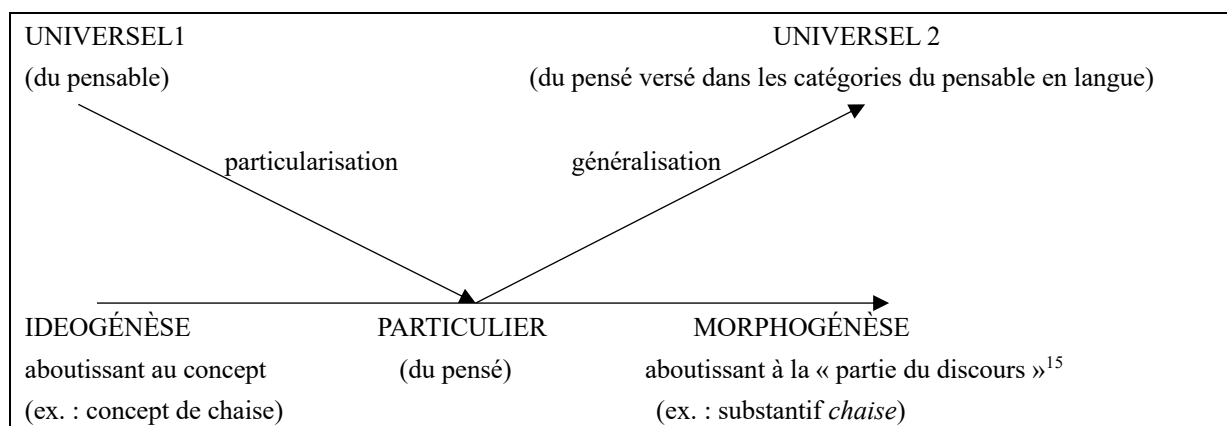


Tableau 2.2.5 – 3 : Le schéma des deux opérations constructrices de mot établi par Philippe Monneret (2003b : 37).

Il n'en reste pas moins vrai que l'opération d'idéogénèse renvoie à un mouvement qui va de l'universalité du pensable à la particularité du pensé, et inversement, l'opération de morphogénèse conçoit un mouvement qui va de la particularité du pensé à l'universalité des catégories du pensable en langue.

Enfin, il est temps de situer la réalisation successive du signe linguistique dans un schéma chronologique :

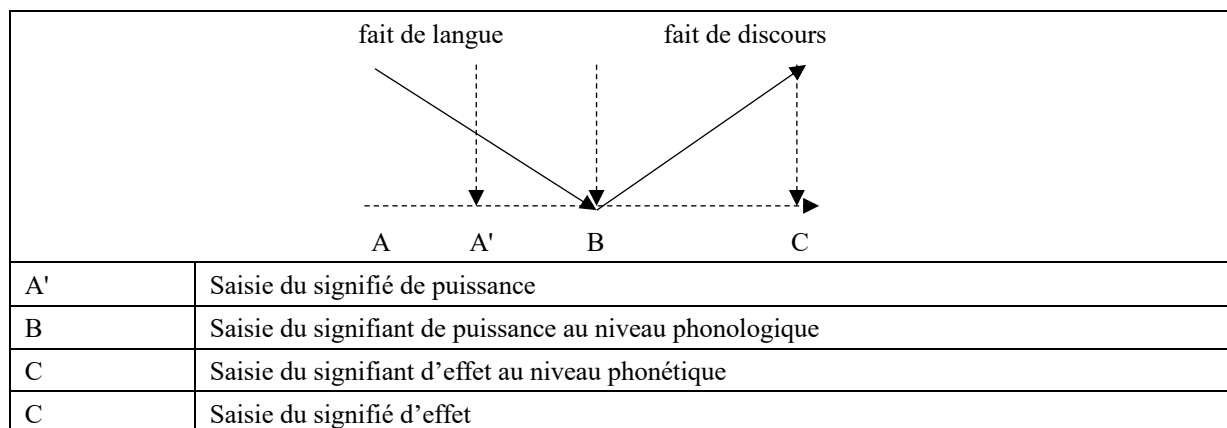


Tableau 2.2.5 – 4 : La réalisation chronologique du signe linguistique.

Le fait que la saisie du signifiant d'effet au niveau phonétique et la saisie du signifié d'effet se superposent s'explique par le fait que le dire – l'acte d'énonciation – et le dit – l'énoncé qu'est le résultat de l'acte d'énonciation – ne sont que deux versants énonciatifs de l'acte de langage. Il n'en reste pas moins vrai que la genèse du signe linguistique bénéficie d'une série d'opérations mentales cohérentes. Mais est-ce que ce phénomène permet au signe

¹⁵ C'est-à-dire *partie de langue* au sens guillaumien.

linguistique au sens guillaumien d'être motivé ? Afin de connaître la nature arbitraire ou motivée du signe linguistique au sens guillaumien, vaut mieux distinguer les deux notions suivantes : psychosystématique et psychosémiologie.

2.2.6. Psychosystématique et psychosémiologie

Gustave Guillaume a distingué la psychosystématique de la psychosémiologie : la première s'intéresse à l'éclaircissement de structures psychiques autour desquelles s'organisent les éléments constitutifs de la langue au sens guillaumien ; la seconde s'attarde sur la découverte de signes, c'est-à-dire sur la matérialisation de structures psychiques. En termes de dicibilité, si la psychosystématique relève de la « dicibilité mentale » (Boone & Joly, 2004 : 354), alors la psychosémiologie ressort à la matérialisation de cette « dicibilité mentale », tout en lui attribuant une « dicibilité orale et scripturale » (*ibid.*) ou une dicibilité comportementale. Gustave Guillaume a trouvé ceci :

Une langue est un ouvrage construit en pensée auquel se superpose un ouvrage construit en signes. L'ouvrage construit en pensée en représente le mentalisme de signifiance. L'ouvrage construit en signes le physisme de représentation. La loi régnante, psychosystématique, dans le mentalisme de signifiance est celle, non souple, de cohérence. La loi régnante, psychosémiologique, dans le physisme de représentation est celle, très souple, de suffisante convenance expressive du physisme au mentalisme – laquelle convenance, ainsi qu'il a déjà été dit, ne sera jamais excessive. (1969 : 277, note 8)

Dès lors, la langue se constitue à la fois de la structure psychique et de la structure sémiologique, et nous ne saurions concevoir la structure psychique sans l'intermédiaire de la structure sémiologique. L'entrelacement des deux types de structures s'explique par le fait que la structure psychique et la structure sémiologique ne font qu'une, d'où une interdépendance harmonieuse entre les deux. Néanmoins, la règle de fonctionnement auquel est assujetti la structure psychique se différencie de celle de la structure sémiologique ; de plus, l'objet de traitement de la structure psychique se distingue de celui de la structure sémiologique. D'où une nécessité de discerner la structure psychique de la structure sémiologique :

la structure sémiologique, se rapportant au signifiant, c'est-à-dire aux signes – qui empruntent leur matérialité à la parole et à sa transcription graphique –
et *la structure psychique*, se rapportant au signifié, c'est-à-dire à ce dont les signes retenus sont le

signifiant. (1971 : 69)

Le système psychique obéit, pour ce qui est de sa construction, à une loi qui est celle de la plus grande cohérence, tandis que le système sémiologique relève, lui, d'une loi bien plus souple et d'une autre nature : celle de la suffisante expression du psychisme institué. Tout lui convient qui satisfait à cette dernière condition. (*Ibid.* : 70-71)

Force est de constater que Gustave Guillaume a contourné l'arbitraire absolu ainsi que la motivation radicale. Selon lui, il existe peu ou prou d'harmonie – de convenance – entre le signifiant et le signifié, c'est-à-dire entre la structure psychique et la structure sémiologique. Après tout, la structure sémiologique n'est qu'une reproduction conforme à la structure psychique, il existe inmanquablement un rapport entre les deux, mais ce rapport relève d'une particularité fluctueuse. D'où le commentaire de Philippe Monneret : « La relation entre signifiant et signifié est ainsi conçue comme une relation de convenance, limitée certes, mais aussi fidèle que possible [...] » (2003a : 20). En outre, Annie Boone et André Joly ont commenté ceci :

La « loi » régnante en psychosémiologie est celle, très souple, de suffisance expressive, c'est-à-dire de convenance du physisme au mentalisme. Dans les cas d'heureuses « trouvailles », la psychosémiologie réussit à être un calque de la psychosystématique, son « miroir fidèle ». « Psycho- » souligne précisément la recherche de la meilleure adaptation du physique au mental. (2004 : 354)

Gustave Guillaume a aussi insisté sur la maxime de la cohérence au niveau psychosystématique et sur celle de la suffisance expressive au niveau psychosémiologique :

Dans son ensemble, la langue est un grand ouvrage construit selon une loi générale qui est celle de la cohérence des parties au sein de l'entier. Et ce grand ouvrage construit, cohérent, qui par sa cohérence est un système, se divise, ainsi que le montre l'expérience, en plusieurs ouvrages partiels intérieurement cohérents, lesquels constituent dans le système global intégrant des systèmes intégrés. (1973 : 92)

Du côté du système sémiologique règne la liberté. Tout est bon, tout convient qui réussit à signifier suffisamment. La loi constructive est ici uniquement de juste suffisance. Et pour le choix des moyens, du moment qu'ils sont suffisants, on a la plus grande liberté. Ceci explique la diversité, par exemple, des conjugaisons verbales et le grand nombre de verbes dont la conjugaison se présente apparemment irrégulière. Cette diversité, ces anomalies apparentes, sont une conséquence de la liberté qui règne en sémiologie, liberté due à ce qu'il n'est demandé aux moyens sémiologiques que de réussir, quels qu'ils soient, à signifier suffisamment. (*Ibid.* : 128)

Gustave Guillaume, lui-même, a accentué le ton à l'égard de la particularité motivée de la langue au niveau psychosystématique :

On notera que ce mentalisme formel, même en son état achevé, n'est point créateur de sa représentation physique qui reste à inventer, à trouver dans la langue construite en signes déjà existante et qui est cherché universellement au plus près. Cette recherche et son résultat, partout motivé, constituent la psycho-sémiologie chargée de « physifier » le mentalisme de la langue, lequel est, lui, non pas psycho-sémiologique, mais psycho-systématique. (1969 : 276, note 7)

Néanmoins, cette motivation entre signifiant et signifié de Gustave Guillaume n'intervient jamais impérativement, et elle ne se présente pas, chaque fois, au niveau maximal ; or, elle s'explique par un rapport de convenance suffisante, et « [la] convenance ne sera jamais excessive » (1973a : 127). Mais dire qu'il n'existe pas de convenance radicale, revient-il à dire qu'il existerait, si besoin est, des cas d'arbitraire radical ? Gustave Guillaume a précisé ceci : il ne faut pas confondre les deux types de convenance suivants, à savoir la convenance matérielle et la convenance formelle. La convenance matérielle, se rapportant à la matérialité du signifiant, connaît l'arbitraire absolu ; *a contrario*, la convenance formelle, se rapportant à l'adaptation des signifiants préétablis en fonction du vouloir-dire du signifié, conçoit peu ou prou de convenance. Il a ajouté :

La convenance matérielle serait que le signifiant par lui-même – par sa matérialité – emportât un signifié. Pas besoin de convention linguistique. Ce n'est pas dans cette direction que s'est opérée la construction des langues.

La convenance du signifiant au signifié ne repose pas sur la matérialité de celui-ci, mais sur des conditions d'ajustement d'une toute autre nature.

Problème de la psycho-sémiologie : une idée ne peut pas inventer pour elle un signe convenant, mais peut trouver pour elle, dans la sémiologie existante, un signe qui puisse lui être transporté, et qui, n'ayant pas été fait expressément pour elle, ne lui est convenant que par perte de son ancienne convenance. On chemine ainsi. (*Ibid.*)

L'invention d'une nouvelle convenance signifie la perte d'une ancienne convenance, et le fait qu'un signe linguistique se débarrasse d'une ancienne convenance au profit d'une nouvelle constitue la source de l'arbitraire du signe linguistique. « Mais c'est un arbitraire “motivé”, si l'on peut dire » (Boone & Joly, 2004 : 355).

Dans l'ensemble, l'attitude de Gustave Guillaume envers le rapport entre signifiant et signifié se traduit par les deux approches suivantes : il n'existe pas nécessairement de convenance matérielle ; la convenance formelle intervient, si besoin est, aisément. Il n'en reste pas moins vrai que le signe linguistique selon Gustave Guillaume relève d'une

motivation relative. C'est la raison pour laquelle, dans « Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le Yang et le Yin », Bernard Pottier, en insistant sur la non-arbitrarité du signe, a fait le commentaire suivant :

Ce qui serait invraisemblable, ce serait que le signe fût arbitraire. Ce serait donner le Hasard comme explication de tout ce dont on ne saurait rendre compte. Maurice Toussaint a raison de rechercher les traces de la non-arbitrarité du signe, en allant au-delà des travaux de Pierre Guiraud. L'hypothèse la plus cohérente serait que, à l'origine, les signes avaient leur propre motivation (même si en 1978 nous sommes bien mal armés pour en rendre compte), et que peu à peu, comme c'est le cas pour des milliers de témoignages historiques qui remplissent les manuels, cette motivation s'est perdue. (1980 : 58)

Maintenant que nous savons que la genèse du signe linguistique, qui a besoin des traitements mentaux, relève d'une série de processus, il est temps d'éclairer les temps impliqués dans ces traitements mentaux.

2.2.7. Temps opératif impliqué dans l'acte de langage

La mise en valeur des traitements mentaux qui président au dire implique le fait que l'acte de langage, qui conçoit des opérations mentales, n'échappe pas au temps. Gustave Guillaume a insisté sur la particularité progressive et constructive de l'acte de langage :

Tout, en effet, dans la langue est procès. [...] Il n'y a pas de substantif : il y a dans la langue une substantivation plus ou moins tôt interceptée. Il n'y a pas d'adjectif, il y a une adjectivation plus ou moins avancée en elle-même au moment où l'esprit la saisit. Il n'y a pas de mot, il y a une genèse extraordinairement compliquée du mot, une lexigénèse. Il n'y a pas de temps, il y a un phénomène de la formation de l'image-temps – la chronogénèse – auquel il est indispensable de remonter si l'on veut comprendre quoi que ce soit à la systémologie des modes et des temps français... (1973a : 224)

En effet, du pensable au pensé, de la langue au discours, des opérations mentales aux activités énonciatives, tout n'échappe pas aux processus, et c'est le temps qui permet le déroulement de ces processus.

Si nous pensons que l'acte de langage, qui relève d'une toute autre spontanéité, demande un temps infinitésimal, et que nous ne saurions nous apercevoir son existence, Gustave Guillaume a ainsi répondu : « Pour être une opération mentale extrêmement brève, la formation de l'image-temps dans l'esprit n'en demande pas moins un temps, très court sans

doute, mais non pas infiniment court, et par conséquent réel » (1984 : 8). Et il a également précisé : « La pensée en action du langage exige réellement du temps. Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale » (*Ibid.*, note 1). Bien que le temps opératif de l'acte de langage soit infinitésimalement court et plutôt insaisissable, son existence s'impose d'elle-même radicalement. Il va de soi, en effet, que le temps opératif fait partie intégrante du temps cosmique, celui-ci est, si nous empruntons la parole de Roch Valin, « porteur de tous les événements dont le lieu d'existence est ce qu'on est convenu d'appeler l'univers » (cité dans Monneret, 2003b : 25).

Globalement, le temps opératif impliqué dans les traitements mentaux n'est pas né *ex nihilo*, Roch Valin a fait le commentaire suivant :

Est-ce [un] hasard que la découverte de ce temps opératif, substrat de toute l'activité pensante de l'homme, ait été liée à celle du mécanisme mental de la représentation grammaticale du temps ? Il y a tout lieu de croire que non. Construction de la pensée, le temps grammaticalement représenté – « temps », modes et aspects – était en quelque sorte voué, par la présence partout en lui d'un temps construit et d'un temps constructeur, à livrer le secret du temps opératif. Nulle part sans doute, en raison même de la manière construite (le temps), ce temps opératif constructeur n'est doté d'une visibilité plus grande – ce qui n'est, du reste, qu'une manière de parler, car la découverte en reste géniale – que dans le système même de la représentation grammaticale du temps. (Cité dans Guillaume, 1984 : Avant-propos, XVI)

Dès lors, il faut distinguer les différents moments impliqués dans l'acte de langage :

Premièrement, la glossogénie renvoie au « [mouvement] constructeur du langage dans le temps » (Boone & Joly, 2004 : 215). Du point de vue de la construction intégrale du langage, le temps glossogénique s'explique donc par le temps utilisé dans l'acte du langage pendant un laps de temps non précisé ;

Deuxièmement, du point de vue de la construction du langage de l'état puissanciel à l'état effectif, le temps impliqué dans ce processus constructeur est nommé le temps praxéogénique ;

Troisièmement, nous distinguons la langue du discours, et nous discernons, de ce fait, le temps impliqué dans le fait de langue de celui impliqué dans le fait de discours. Le temps employé dans le fonctionnement de fait de langue s'appelle le temps praxéologique :

Ce temps praxéologique correspond à la durée d'une adjectivation ou d'une substantivation par exemple, ou encore à la durée de formation de l'image du temps véhiculée par le verbe, c'est-à-dire, d'une manière

plus générale, au temps porteur du cinétisme des signifiés de puissance. (Monneret, 2003b : 25-26)

Et celui impliqué dans le fonctionnement de fait de discours s'appelle le temps glossologique.

Nous pouvons situer les temps différents dans le temps cosmique comme ceci :

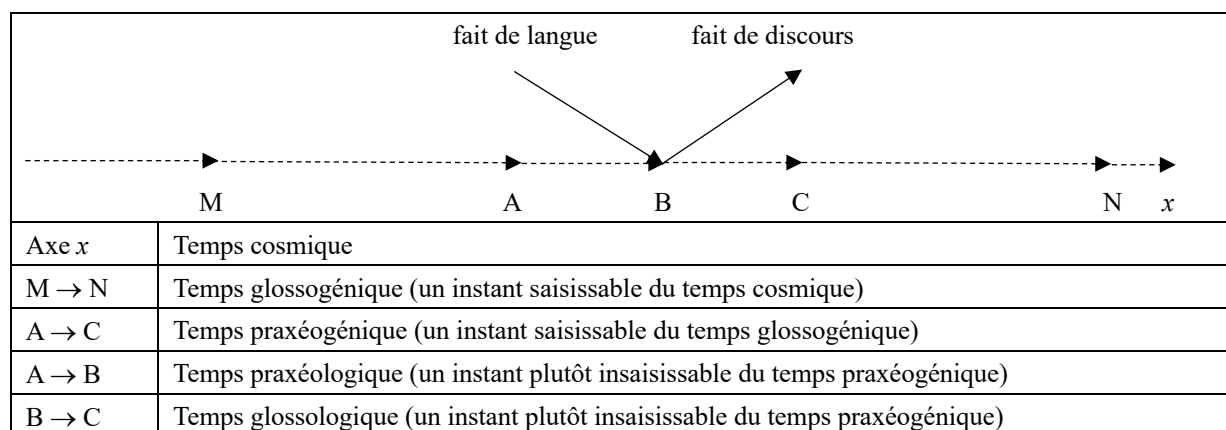


Tableau 2.2.7 – 1 : Le temps opératif impliqué dans l'acte de langage.

Enfin, *stricto sensu*, les traitements mentaux relèvent du fait de langue, or ils ne concernent pas le fait de discours qui ressort à l'acte de dire, c'est donc le temps praxéologique qui ressort au temps opératif proprement dit.

Après tout, la notion du temps opératif met en relief la nécessité des opérations mentales à l'égard de l'acte de langage. La langue n'est plus un instrument qui peut exister indépendamment de l'être humain et qui intervient seulement pour transmettre la pensée ; à l'inverse, elle est intrinsèquement liée au potentiel qu'a la pensée de se saisir elle-même.

2.2.8. Visée non-instrumentaliste

Gustave Guillaume n'a pas douté de l'idée de Ferdinand de Saussure que selon laquelle la langue serait un fait social, et il a dit ceci : « Le langage est un fait social. On n'en saurait douter : c'est évident » (1973a : 265). De plus, il a reconnu aussi, à l'instar de Ferdinand de Saussure, le rôle constructif du langage dans la clarification mentale, il a envisagé « [le] langage comme réducteur de la turbulence mentale » (*ibid.* : 241).

Cependant, l'idée de la causation réciproque et de l'entrelacement entre le langage et la

pensée nous conduit à rejeter l'idée que la langue serait un instrument proprement dit servant à s'exprimer. La pensée se constitue à la fois de la pensée proprement dite et du potentiel qu'a la pensée de se saisir elle-même. Si ce potentiel qu'est un « système prévisionnel » (*ibid.* : 159) peut engendrer la phrase qui constitue l'unité de discours, c'est parce que ce système du pensable se constitue de la langue en puissance.

D'où le commentaire de Philippe Monneret : « La systématique du langage est une linguistique foncièrement non-instrumentaliste » (2003b : 134). Et il a conclu :

La figure de saisie de la pensée par elle-même, la notion de causation réciproque du langage et de la pensée impliquent une conception du langage telle que celle-ci n'est pas considérée comme l'instrument d'extériorisation d'une pensée déjà constituée, mais au contraire comme un phénomène participant en quelque sorte à l'élaboration du contenu de pensée. Plus précisément, la morphologie et la syntaxe ne peuvent être envisagées comme des opérations de calcul, à deux niveaux distincts, sur des entités sémantiques séparément définies. Les processus de morphogénèse sont d'ordre sémantique – il s'agit de *sémantique grammaticale* – et ils conditionnent largement les phénomènes syntaxiques. Selon l'aphorisme bien connu des guillaumiens, une langue a donc la syntaxe de sa morphologie. (*Ibid.* : 134-135)

En effet, la pensée et la langue connaissent un parfait chiasme au niveau mental, et le langage existe comme un de nos systèmes cognitifs ; la construction morphologique et la construction syntaxique sont plutôt consubstantielles au fur et à mesure de l'acte de langage, il n'en demeure pas moins que nous devons prendre en considération la dimension syntaxique au niveau morphologique, et que la morphogénèse réalise non seulement le mot, mais aussi, d'une manière implicite, la phrase. Globalement, la visée non-instrumentaliste permet que la pensée et le langage ne fassent qu'un, la causation réciproque et la superposition entre eux s'expliquent par le fait que nos systèmes cognitifs ne font qu'un. Nous pouvons schématiser l'ensemble de la causation du langage par le biais de la psychologie cognitive :

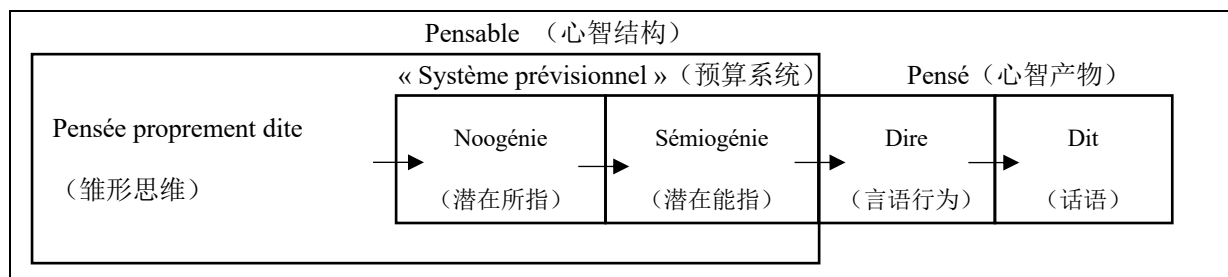


Tableau 2.2.8 – 1 : Le schéma de l'acte de langage du point de vue de la psychologie cognitive.

III. Cognition au service de la néoténie linguistique

Les mots préexistent à ta naissance. Ils ont raisonné bien avant toi. Ni instruments ni outils, les mots sont la vraie chair humaine et comme le corps de la pensée : la parole nous est plus intérieure que tous nos organes de dedans. Les mots que tu dis sont plus à l'intérieur de toi que toi. Notre chair physique c'est la terre, mais notre chair spirituelle c'est la parole ; elle est l'étoffe, la texture, la tessiture, le tissu, *la matière de notre esprit*. (Novarina, 1999 : 15-16)

Héritée de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, la néoténie linguistique se base largement sur l'observation des espaces mentaux du locuteur, et poursuit une piste phénoménologique tout en s'attardant sur les faits d'appropriation de langue ainsi que sur le locuteur lui-même.

3.1. De la néoténie biologique à la néoténie linguistique

Julius Kollmann (1834-1918), zoologiste suisse, tout en observant les larves de grenouilles et de crapauds de différentes dimensions, a émis l'idée qu'il est possible que la métamorphose soit tardive suite aux adaptations aux conditions de vie (voir le cas de larves manquant la métamorphose printanière suite aux traitements de congélation et étant obligées d'attendre la prochaine saison printanière), ou parfois suite à une série de raisons inapparentes. « Kollmann met donc en évidence une capacité de persister à un état de jeunesse, larvaire, qu'il applique ensuite au célèbre axolotl. Il baptise ce phénomène du néologisme de "néoténie" en 1883¹⁶ ».

Ensuite, Louis Bolk (1866-1930), anatomiste et biologiste néerlandais, n'a cessé de s'intéresser aux particularités humaines dues aux phénomènes néoténiques. En observant et en comparant les particularités communes de l'être humain et de jeunes primates, il a formulé la

¹⁶ Voir <https://archive.org/details/SniadeckiBolkNeotenie/page/n7/mode/1up>. Visité le 09/12/2021.

« théorie de la fœtalisation¹⁷ ». Exposée puis publiée en 1926, la « théorie de la fœtalisation » envisage l'être humain comme un primate véhiculant des particularités fœtales. Plus précisément, l'être humain naît « prématurément » : le manque de pilosité, la séparation de la boîte crânienne à la naissance et la faiblesse du système musculaire, tels sont des signes de néoténie.

Dans l'ensemble, la néoténie est conçue comme un phénomène selon lequel une espèce conserve des particularités juvéniles dans sa forme de maturité, c'est-à-dire chez les adultes. Dans ce contexte, Samir Bajrić est parvenu à introduire la notion de néoténie dans le phénomène d'appropriation des langues naturelles par l'être humain, et il a envisagé le chemin d'appropriation des langues naturelles de l'être humain comme un chemin sans fin. Théoriquement, il est impossible de parcourir ce chemin sans fin, néanmoins, nous pouvons s'approcher infiniment de la fin. Dès lors, la néoténie du point de vue de l'appropriation des langues naturelles s'explique par le phénomène du « locuteur inachevé » (Bajrić, 2013 : 314) : l'être humain, partant de l'être cognitif, conçoit l'identité de l'être-locuteur – atteint progressivement l'harmonie entre l'homme et la langue – au fil de toute sa vie. Cette harmonie entre l'homme et la langue constitue une prémisse du phénomène « je parle, donc je suis ».

3.2. « Je parle, donc je suis »

D'après Martin Heidegger (1889-1976), « [le] langage est la *maison de l'être* [...] » (cité dans Auroux, Deschamps et Kouloughli, 2004 : 243). Martin Heidegger fut le premier penseur à esquisser une philosophie existentielle pour le langage, selon laquelle celui-ci habite notre « chair spirituelle » – si nous empruntons la terminologie de Valère Novarina (cf. 1999 : 15-16) – qui se distingue de notre « chair physique ».

En écho à la philosophie existentielle du langage de Martin Heidegger, la néoténie linguistique préconise que « [...] **parler** une langue signifie **être** (exister) dans cette langue »

¹⁷ Il faut remarquer que, selon Marc Levivier, « Bolk propose fœtalisation et ne reprend pas le terme néoténie. Il est, dès lors, abusif de le présenter comme théoricien de la néoténie humaine » (cf. <https://archive.org/details/SniadeckiBolkNeotenie/page/n8/mode/1up>. Visité le 09/12/2021).

2013 : 44). En effet, quand nous parlons une langue, cette langue concernée nous procure une manière de concevoir le monde se différenciant de celle d'une autre langue, une façon d'être. De plus, Charlemagne a dit : « Parler une autre langue, c'est avoir une autre âme¹⁸ ». C'est la raison pour laquelle Samir Bajrić a ajouté : « Une autre langue nous procure une autre vision du monde, une autre façon d'être. » (2013 : 43). Cet être phénoménologique s'explique par le fait que le locuteur se conforme inconsciemment au vouloir-dire de la langue qu'est l'« ensemble d'éléments qui sont d'ordre mental et par lesquels la langue incite le locuteur à choisir tel type d'énonciation (le dire) et d'énoncé (le dit) plutôt que tel autre » (*Ibid.* : 315).

En effet, la langue va nous inciter à dire ou à ne pas dire telle ou telle chose. « Quand Martin Heidegger parlait de la parole qu'est l'infrastructure ontologique existentielle de la langue, il a préconisé que c'est la coexistence de la parole et du silence qui permet l'intégralité de la langue » (Xiong, 2022c : 82). Il a donc écrit : « C'est le même soubassement existentiel qu'a une autre possibilité essentielle de la parole, le silence. [...] Mais se taire ne veut pas dire être muet » (1986 : 211). Selon Martin Heidegger, dire et se taire ne sont que deux manières d'être de la parole ; et de même, dire – l'énonciation – et se taire – le silence – dans la perspective de la néoténie linguistique, ne sont que deux manières d'être du vouloir-dire de la langue. Dès lors, le silence en néoténie linguistique se définit ainsi :

Le silence d'une langue désigne toute absence de productions linguistiques (mots, phrases, interjections, discours, mimiques, etc.) motivée par les caractéristiques cognitives de son vouloir-dire. Il peut également être défini comme une forme très spécifique de comportement linguistique ou, pour ainsi dire, de comportement linguistique « virtuel ». (Bajrić, 2013 : 118)

D'où le commentaire de Samir Bajrić : « N'est-ce pas la preuve de l'existence d'une réalité interlinguistique sous-jacente : apprendre une langue, c'est également “apprendre à se taire” ? Autrement dit, quand dire (parler une langue) c'est se taire » (*Ibid.* : 120).

Néanmoins, l'insuffisance de l'authenticité comportementale – l'insuffisance d'attitudes énonciatives que le locuteur véhicule pour satisfaire à ses besoins énonciatifs conformément au vouloir-dire de la langue – ne permet pas au locuteur d'être dans la langue concernée. D'où la dichotomie *maîtriser une langue et être dans une langue* de Samir Bajrić :

¹⁸ <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/147366>. Visité le 10/12/2021.

Dès lors, nous pouvons établir une distinction d'ordre cognitif entre *maîtriser une langue* et *être dans une langue* :

maîtriser une langue = structure et vocabulaire + situation

être dans une langue = structure et vocabulaire + situation + comportement linguistique¹⁹. (*Ibid.* : 71)

En l'occurrence, c'est l'intervention du comportement linguistique qui permet à un locuteur d'être dans une langue, l'être-locuteur se définit ainsi : il désigne tout individu qui « est » au moins dans une langue quelconque. En tant qu'être-locuteur d'une langue, « je parle, donc je suis », si nous empruntons la formule de Descartes, « Je pense, donc je suis ».

En outre, synchroniquement parlant, il est impossible pour nous que la pensée soit immergée à la fois dans deux systèmes de langue :

Les sciences cognitives nous apprennent que l'homme ne possède qu'une seule conscience, laquelle implique le fait d'avoir une conscience en soi. Or avoir une conscience en soi dans une autre langue impose une adaptation psycholinguistique à la manière « d'être soi-même » dans cette même langue. (Bajrić, 2007 : 18)

En l'occurrence, Samir Bajrić a distingué deux types d'être suivants du sujet parlant, à savoir l'immanence et la transcendance du sujet parlant :

Lorsque je parle une langue, « ma langue », je « suis » (*être immanent*). Cette qualité me range du côté de l'espèce humaine. Si j'en apprends une autre, je « suis » toujours, mais autrement (*être transcendant*). Cette autre qualité confirme mon appartenance à ladite espèce. (2013 : 61-62)

Enfin, Samir Bajrić a décrit le fondement épistémologique de parler une langue : « On parle une langue selon qu'on a su l'apprendre. On l'apprend selon qu'on a su s'y forger une identité psycholinguistique. » (*Ibid.* : 44). En effet, l'objet suprême de parler une langue ne consiste pas à traiter cette langue comme un propre outil ; or, il importe, phénoménologiquement parlant, d'être – d'exister – dans cette langue. D'où sa conclusion : « [...] la finalité suprême de l'apprentissage d'une autre langue est de se forger une nouvelle (une deuxième) identité psycholinguistique, personnelle par définition et conforme au génie de la langue que l'on apprend. » (*Ibid.*).

Pour décrire les particularités de l'être-locuteur, nous avons déjà relevé, dans *Je suis, je*

¹⁹ « Comportement linguistique : attitudes énonciatives conformes au vouloir-dire de la langue, celles que le locuteur adapte à ses besoins énonciatifs. » (Bajrić, 2013 : 312).

parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique, cinq caractéristiques suivantes : premièrement, un être-locuteur est un « méditatif » ; deuxièmement, un être-locuteur est un « joueur » ou un « participant » du langage ; troisièmement, un être-locuteur est un « observateur » ; quatrièmement, un être-locuteur est un « expérimentateur » du langage et du monde ; cinquièmement, un être-locuteur est aussi un « praticien » (cf. Xiong 2021a : 20-21). Toutes ces particularités permettent à un locuteur d'exister suffisamment dans une langue ainsi que dans le monde que l'on voit à travers ladite langue.

Néanmoins, avant d'être un être-locuteur d'une langue, nous n'existons pas dans cette langue. Pour exister dans une langue, nous devons parcourir telle ou telle autre étape qui va de l'être cognitif à l'être-locuteur.

3.3. De l'être cognitif à l'être-locuteur

Selon W. von Humboldt (1767-1835), « [l]'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle » (cité dans Heidegger, 1976 : 13). « Mais quand on décompose la notion de l'homme de W. von Humboldt, on y trouve deux notions secondaires : l'être humain et l'être-locuteur. À vrai dire, l'homme conçoit les deux identités successivement, mais pas simultanément » (Xiong, 2021a : 3). En effet, l'être humain est déjà doté, dès la naissance, de systèmes cognitifs et du potentiel du langage ; et après la naissance, nous améliorons sans cesse le système du langage qui est un de nos systèmes cognitifs si nous adoptons le point de vue des sciences cognitives, tout en s'approchant de l'être-locuteur.

Dès lors, quand nous apprenons une langue ou une *autre* langue, nous améliorons sans cesse les rapports cognitifs entre nous et la langue que nous apprenons :

En d'autres termes, ce qui permet d'identifier le degré d'ancrage identitaire d'un locuteur donné, dans une langue donnée, à un moment donné de son existence, ce n'est pas la chronologie des langues côtoyées, mais le type de rapport cognitif qu'il entretient en synchronie avec telle langue ou avec telle autre. (Bajrić, 2017 : 62)

Il n'en reste pas moins vrai que le changement de rapport cognitif entre le locuteur et la langue qu'il apprend s'explique par le changement de rôles du locuteur et de la langue

côtoyée. Nous allons élucider la mutation de rapports cognitifs entre le locuteur et la langue qu'il apprend successivement par une approche binaire ainsi que par une approche ternaire.

3.3.1. Structure binaire de rapports cognitifs au prisme du locuteur

Tout comme le « chat de Schrödinger²⁰ » qui ne peut pas être 50% vivant et 50% mort, le locuteur ne peut à la fois « être » et ne pas « être » dans une langue. Autrement dit, du point de vue du locuteur, les rapports cognitifs qu'entretiennent le locuteur et la langue qu'il apprend montrent une particularité binaire : soit le locuteur est un être-locuteur d'une langue, soit, inversement, le locuteur n'est pas un être-locuteur de ladite langue.

Dès lors, tout en prenant en considération la rigueur terminologique, la néoténie linguistique préconise d'abandonner les terminologies traditionnelles *apprenant* ou *étranger* – le locuteur n'a pas de patrie – et *locuteur natif* – un locuteur natif peut subir partiellement ou totalement une rupture linguistique avant le seuil fatidique²¹ – et de les remplacer respectivement par *locuteur non confirmé* et *locuteur confirmé*. D'où la dichotomie suivante :

Le **locuteur non confirmé** désigne tout individu dont la maîtrise de la langue, quelles qu'en soient les raisons, se révèle inférieure à celle du locuteur confirmé. Inversement, le terme **locuteur confirmé** se réfère à tout individu dont le sentiment linguistique est suffisamment fiable et développé pour formuler des jugements d'acceptabilité sur des énoncés produits dans la langue. (Bajrić, 2006 : 118)

En un mot, du point de vue du locuteur, quand nous apprenons une langue ou une *autre* langue, on s'engage à améliorer le rapport cognitif entre le locuteur et la langue qu'il apprend tout en modifiant son rôle : du locuteur non confirmé au locuteur confirmé.

²⁰ Le « chat de Schrödinger » relève d'une expérience par imagination élaborée par le physicien Erwin Schrödinger en 1935 : on place un chat, un flacon de gaz mortel et une source radioactive dans une boîte fermée. Si le compteur Geiger – l'instrument de mesure de rayonnement ionisant – atteint un certain seuil de radiations, le flacon se briserait et le chat serait mort. En fonction de l'explication de l'école de Copenhague, le chat est à la fois mort et vivant. Néanmoins, au moment où nous ouvrons la boîte, nous pouvons constater que le chat est, *de facto*, soit mort, soit vivant.

²¹ « Seuil fatidique : âge linguistiquement adulte, après lequel nos capacités d'acquisition cèdent progressivement à nos capacités d'apprentissage ; les linguistes le situent entre 10 et 12 ans. » (Bajrić, 2013 : 314)

3.3.2. Structure ternaire de rapports cognitifs au prisme de la langue

Du locuteur non confirmé au locuteur confirmé, le rapport cognitif qu'entretient le locuteur avec la langue qu'il apprend, du point de vue de la langue, connaît une succession d'états épistémologiques : de méconnaître à comprendre vraiment en passant par comprendre fondamentalement. C'est la raison pour laquelle Chen Jiayin a insisté sur le fait de distinguer les deux sens de comprendre : « Pour dire les choses simplement, “comprendre” a un double sens. Dans un premier sens, le mot signifie : maîtriser certains principes. Son second sens : pénétrer le sens de quelque chose, “avoir l'intuition”, “faire sens de” quelque chose » (2011/2 : 42). D'où la tripartition²² de rapports cognitifs au prisme de la langue de Samir Bajrić :

- **langue *in posse*** : toute langue naturelle dans laquelle le locuteur reconnaît ou non à peine quelques sonorités ;
- **langue *in fieri*** : toute langue dans laquelle on peut communiquer, à des degrés variables, mais dont on ne possède pas un sentiment linguistique développé ;
- **langue *in esse*** : toute langue dont on possède l'intuition grammaticale correspondante et un degré très élevé de sentiment linguistique. (2006 : 115-116)

Dès lors, peu importe que la langue côtoyée soit la première langue ou la deuxième langue ou la troisième langue ou ainsi de suite, si nous possédons une grande suffisance énonciative avec un sentiment linguistique élevé, alors cette langue est pour nous une langue *in esse*. À vrai dire, cette tripartition ne s'applique pas au monolinguisme, parce que l'on ne se cantonne que dans sa propre langue. D'où la précision de Samir Bajrić : « Le monolinguisme (une seule et même langue depuis la naissance) échappe à cette catégorisation, dans la mesure où il exclut toute éventualité d'un contact interlinguistique » (*Ibid.*).

De plus, le « sujet énonciateur », dans la perspective guillaumienne, est considéré comme une fusion du « sujet pensant » et du « sujet parlant » :

Le « sujet pensant » et le « sujet parlant » sont chez Guillaume indissociables dans la mesure où ils constituent ce qu'on appellera bien plus tard le « sujet énonciateur » (première attestation de l'expression

²² Il faut mentionner, ici, la tripartition de Gustave Guillaume quant à la construction de l'image-temps que conçoit le système verbal du français : le temps *in posse* auquel correspond l'infinitif relève du temps inactivé ; le temps *in fieri* auquel correspond le subjonctif relève du temps activé mais inachevé ; le temps *in esse* auquel correspond l'indicatif relève du temps achevé et réel.

selon le *Larousse Encyclopédique*, 1968). Quant au « sujet écoutant », il est le co-énonciateur obligé, car c'est vers lui qu'est dirigé le discours, c'est lui que le sujet parlant cherche à influencer. En effet, « la parole est nuancée d'actions en puissance » et, le plus souvent, « on veut agir rapidement, délicatement sur autrui ». (PBA 36)

Dès PBA (1919) le sujet parlant est vu, face au sujet écoutant, comme l'agent d'effection du nom en puissance (c'est-à-dire en langue) au nom en effet (en discours). Le sujet parlant est ainsi au centre du dispositif linguistique, entre la langue (plan de puissance) et le discours (plan de l'effet). Il est le transformateur des idées permanentes puissancielles en idées momentanées effectives. L'originalité de Guillaume est d'avoir bien vu que le sujet énonciateur est à la fois sujet pensant et sujet parlant. Comme sujet pensant, il est le siège de représentations ; comme sujet parlant, il ordonne l'expression. (Boone & Joly, 2004 : 417)

Le « sujet énonciateur », dans la perspective de la néoténie linguistique, est également envisagé comme une fusion du « sujet pensant » et du « sujet parlant », mais autrement. Samir Bajrić a écrit :

Cognitivement parlant, l'homme contemporain entretient deux types de rapports avec le phénomène langagier. Le premier type est celui des rapports intralinguistiques, ceux que l'ensemble des individus entretiennent avec une langue qui leur est commune. Là encore, la pluralité est de mise, dans la mesure où « il y aurait dans le monde autant de langues que d'individus qui les parlent » (Wilhelm von Humboldt). Le second crée des rapports interlinguistiques. Il renvoie à chacun des individus en particulier, à la manière dont il est / devient / diminue d'être / redevient, etc. sujet pensant et sujet parlant des langues qu'il maîtrise / connaît / comprend / appréhende, etc. (2017 : 60)

En d'autres termes, selon la néoténie linguistique, comme « sujet pensant », nous pensons inconsciemment tout en nous immergeant dans une langue *in esse* dans laquelle nous sommes un locuteur confirmé. Bien évidemment, la pensée d'un locuteur non confirmé s'attarde sur les mécanismes d'une langue *in esse*, mais pas sur ceux de la langue qu'il apprend ; comme « sujet parlant », le locuteur confirmé ordonne l'expression d'une langue *in esse*, alors que le locuteur non confirmé ordonne l'expression d'une langue *in fieri*, une langue dans laquelle il n'existe pas encore. D'où la précision de Samir Bajrić : « Le locuteur-apprenant est immergé dans le physisme de représentation (structure sémiologique) de la langue *in fieri*, mais son mentalisme de signifiante (structure psychique) est assujéti à la langue *in esse* » (2003 : 237).

À vrai dire, le rapport cognitif qu'entretiennent le locuteur confirmé – l'être-locuteur – et la langue *in esse* relève d'une harmonie. S'acheminer vers l'être-locuteur d'une langue, c'est aussi s'acheminer vers l'harmonie entre l'homme et la langue.

3.3.3. Harmonie entre l'homme et la langue

Quand André Jacob parle de la dépendance indissoluble de l'opération mentale et de la langue au cours de l'acte de langage, il l'explique ainsi dans une perspective psychosystématique :

Il ne suffit pas de reconnaître que le langage est un outil pour rendre compte de sa prise sur le réel. D'autant plus que par opposition aux instruments élaborés par le travail humain, prolongeant la main en vue d'une action extérieure, le langage est intérieur à l'homme, inséparable dans ses formes supérieures, liées au phonétisme, d'organes plus ou moins internes qui conditionnent toute communication. L'idée même d'articulation illustre cette jonction entre la liaison intellectuelle et le tissu phonique où la pensée *prend corps*. Si donc parler résulte d'une mise en ordre de l'expérience hors de la quelle il n'y aurait que hasard ou obscurité, c'est qu'une langue est un *système* de pensée de cette expérience dont on doit rechercher les mécanismes. (1970 : 80)

Si Martin Heidegger a dit : « Les choses : portée du monde. Le monde : faveur des choses » (1976 : 27), nous pouvons aussi dire : « Les langues : portée de l'homme. L'homme : faveur des langues ». Il n'en reste pas moins vrai que l'homme valorise la langue et *vice versa*.

À ce sujet, nous avons préconisé, dans *Je suis, je parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique*, qu'il existe, chez l'être-locuteur d'une langue, une harmonie entre l'homme et la langue. Cette harmonie s'explique par le fait que l'homme et la langue ne font qu'un (mandarin 人言合一 (*rén yán hé yī*)). Voici deux manières à concevoir cette harmonie :

Cette harmonie elle-même véhicule deux perspectives : une perspective néoténique, qui renvoie, dans l'appropriation d'une langue ou d'une *autre* langue, à un état où l'être-locuteur énonce des discours en toute spontanéité tout en ignorant les opérations mentales et voire l'existence de la langue dans sa chair et son existence dans la langue, c'est un état où la langue fait partie intégrante de notre chair²³, qui ne se trouve que dans le locuteur confirmé selon la perspective de S. Bajric ; et une perspective philosophique, qui souligne un rapprochement bidirectionnel, il n'existe nécessairement pas de hiérarchies entre les deux,

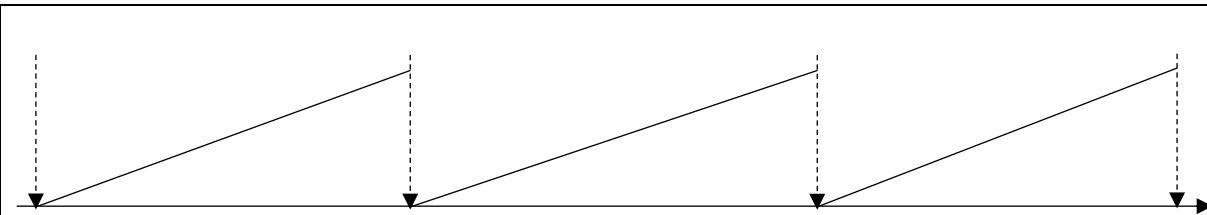
²³ D'après la terminologie de M. Merleau-Ponty, la chair du présent s'interprète par le corps animé. « La chair n'est pas matière, n'est pas esprit, n'est pas substance. Il faudrait, pour la désigner, le vieux terme d'"élément", au sens où on l'employait pour parler de l'eau, de l'air, de la terre et du feu, c'est-à-dire au sens d'une *chose générale*, à mi-chemin de l'individu spatio-temporel et de l'idée, sorte de principe incarné qui importe un style d'être partout où il s'en trouve une parcelle. La chair est en ce sens un "élément" de l'Être. Non pas fait ou somme de faits, et pourtant adhérente au *lieu* et au *maintenant*. » (Merleau-Ponty, 1960 : 181-182)

le fait est que l'homme existe dans la langue et en même temps, celle-ci existe aussi dans celui-là. (Xiong, 2021a : 43-44)

Et nous avons ainsi souligné la perspective néoténique :

[...] et néoténiquement parlant, on place, ici, le point-clé sur l'homme. Au cours de l'acheminement vers la langue, l'état d'harmonie se traduit par un oubli de l'existence de ladite langue. Ce qui est touchable, ce n'est que l'homme lui-même ou un *autre* soi-même, c'est parce que « j'y suis » déjà, dans le langage par antériorité, remis à lui dans une simultanéité d'impressions sensibles, d'images et de représentation que l'harmonie de l'homme et de la langue nous permet d'être Un. (*Ibid.* : 45)

Dès lors, il faut prendre en considération l'ensemble des rapports cognitifs qu'entretiennent le locuteur avec la langue. Soit schématiquement :



Tension 1 (第一阶段)		Tension 2 (第二阶段)		Tension 3 (第三阶段)	
Méconnaître (未知)		Connaître et parler ²⁴ (已知) (Connaître fondamentalement)		Exister (harmonie) (熟知) (Connaître vraiment)	
Langue <i>in posse</i> (潜在的语言)		Langue <i>in fieri</i> (正习得的语言)		Langue <i>in esse</i> (内化的语言)	
Locuteur non confirmé (未成熟言语者)				Locuteur confirmé (成熟言语者)	

Tableau 3.3.3 – 1 : L'acheminement vers l'harmonie entre l'homme et la langue (*cf. ibid.* : 46).

L'avant : on ne comprend pas ou on comprend fondamentalement une langue, on est donc un locuteur non confirmé de ladite langue, et cette langue est pour nous une langue *in posse* ou une langue *in fieri*. L'après : on comprend vraiment une langue et on atteint l'harmonie entre l'homme et la langue, on est donc un locuteur confirmé de ladite langue, et cette langue est pour nous une langue *in esse*.

Néanmoins, il est souvent difficile de définir précisément le seuil d'harmonie entre

²⁴ « Il semble que le fait de connaître rudimentaire et celui de parler soient plutôt amalgamés : tantôt celui-là précède celui-ci quand on apprend des choses nouvelles ; tantôt celui-ci précède celui-là quand on parle sans la présence de compréhension, par exemple, un petit enfant peut dire que « [maman], il faut que tu viennes voir ma chambre » (cité dans Bajrić, 2013 : 143) sans s'apercevoir qu'il a utilisé le mode subjonctif. » (Xiong, 2021a : 46, note 77)

l'homme et la langue, particulièrement pour un homme qui apprend une *autre* langue à l'âge linguistiquement adulte. Samir Bajrić, lui-même, a reconnu la démarcation plutôt indistincte entre la langue *in fieri* et la langue *in esse*. En l'occurrence, nous avons ajouté ceci :

En général, on éprouve des difficultés à définir précisément le seuil d'harmonie entre l'homme et la langue dans des cas précis. Mais conformément aux schèmes de J. Piaget, un enfant monolingue peut atteindre l'état d'harmonie entre l'homme et la langue à partir de 10 ou 12 ans, depuis ce temps il peut commencer à résoudre systématiquement et logiquement des problèmes abstraits. (*Ibid.* : 47, note 79)

Samir Bajrić a indiqué : « La durée d'apprentissage signifie la durée de la vie » (cité dans *ibid.* : 48). Il semble que l'acheminement vers l'harmonie entre l'homme et la langue renvoie à un chemin sans fin, d'où l'antinomie de la néoténie linguistique.

3.4. Antinomie de la néoténie linguistique

Stricto sensu, tout être-locuteur ressort à un locuteur inachevé. Nous pouvons le comprendre par l'intermédiaire de la logique aristotélicienne, plus précisément, par l'intermédiaire du syllogisme : selon Aristote (384 av. J.-C. – 322 av. J.-C.), « [tous] les hommes désirent naturellement savoir » (2014 : 43) ; de même, d'après Tchouang-tseu (369 av. J.-C. – 286/275 av. J.-C.), l'un des représentants du taoïste en Chine, « [la] vie humaine est limitée ; le savoir est illimité » (2009 : 37) (mandarin “吾生也有涯，而知也无涯。”) ; en conséquence, quiconque existe dans une langue est peu ou prou inachevé, il n'existe pas de terminus sur la voie d'apprentissage. D'où le principe de la néoténie linguistique : « Nul ne parle parfaitement une langue quelconque » (cité dans Xiong, 2021a : 48).

3.5. Appropriation de langues au prisme des mécanismes cognitifs

Selon Gustave Guillaume, une langue relève d'un grand ouvrage construit où se superposent un ouvrage construit en pensée et un ouvrage construit en signes, d'où une distinction entre la structure mentale et la structure sémiologique (*cf.* Guillaume, 1969 : 277, note 8). Si la structure mentale fonctionne conformément à une loi de cohérence d'après Gustave Guillaume, c'est parce que notre cerveau possède la capacité de sélectionner des

stratégies pour traiter des informations ainsi que pour résoudre des problèmes. C'est la raison pour laquelle nous avons ouvert, dans *Je suis, je parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique*, une nouvelle piste pour la néoténie linguistique : comprendre les phénomènes d'appropriation de langues au prisme des mécanismes cognitifs.

Nos mécanismes cognitifs fonctionnent conformément à la loi d'efficacité : sélection d'informations, acquisition de connaissances, récupération d'informations, résolution de problèmes etc., le principe d'efficacité de la cognition – « [...] une tendance d'économie pour les fonctionnements cognitifs internes, l'économie du langage est une des formes extérieures de l'efficacité de la cognition » (Xiong, 2021a : 25, note 49) – y serait omniprésent.

À titre d'exemple, l'utilisation de l'image mentale²⁵ facilite largement l'appropriation de langues. Du point de vue morphologique, le *tournesol* nous impose en même temps une image qu'un objet se tourne toujours vers le soleil, le *chapeau chinois* – la *patelle* – nous impose en même temps une image d'un chapeau chinois, et ainsi de suite ; du point de vue syntaxique, dire qu'« [elle] enfonça le clou dans le sol » (Reed, 2017 : 294) nous donne immédiatement une image mentale d'un clou vertical, et inversement, dire qu'« [elle] enfonça le clou dans le mur » (*ibid.*) nous donne immédiatement une image mentale d'un clou horizontal. De ces analyses, découle le fait que nous pouvons associer efficacement le signifiant au signifié tout en profitant de l'image mentale, c'est la raison pour laquelle S. K. Reed a écrit :

L'argument selon lequel les simulations visuelles nous aident à comprendre le langage est un argument particulièrement puissant en faveur de l'importance des simulations. Il soutient que la compréhension du langage plonge ses racines dans la pensée visuelle. (2017 : 293)

Dans ce contexte, les codes linguistiques plus élaborés au niveau mental – les codes linguistiques rappelant facilement l'image mentale ou les codes linguistiques s'établissant sur les autres codes linguistiques secondaires – contribuent efficacement au stockage et à la récupération des informations. D'où une dévalorisation de la répétition verbale lors de l'appropriation de langues : « Si vous trouvez le moyen de rendre le matériel plus significatif

²⁵ « Les images mentales, telles que nous venons de les définir, surgissent de manière spontanée et volontaire, en l'absence physique de l'objet. Elles mettent en œuvre la mémoire. Par définition, ce sont des images de mémoire, distinctes d'une sensation ou d'une perception qui, l'une et l'autre, ont lieu *en présence* de l'objet. » (Changeux, 2012 : 165)

(codage) ou si vous êtes capable de créer des images visuelles (imagerie mentale), alors il se peut que vous utilisiez une de ces deux stratégies plus élaborées, plutôt que la répétition verbale » (*ibid.* : 123). Et S. K. Reed a ajouté ceci : « [...] la formation des images visuelles est une méthode efficace pour le rappel d'informations. Cependant, former de telles images est une tâche bien plus aisée dans le cas d'un matériel concret que dans le cas d'un matériel abstrait » (*ibid.* : 177). En l'occurrence, la concrétisation de particularités des signes linguistiques, dans la mesure du possible, favorise l'appropriation d'une langue ou d'une *autre* langue, d'où une exigence de comprendre nos mécanismes cognitifs.

Globalement, quiconque comprend vraiment nos mécanismes cognitifs s'approprie efficacement la langue. Si l'approche psychosystématique de Gustave Guillaume – qui nous invite à entrer dans nos schèmes mentaux à partir des faits linguistiques – renvoie à une recherche centripète, alors la piste épistémologique de la compréhension des mécanismes cognitifs que nous adoptons renvoie à une recherche centrifuge. On s'approprie les mécanismes de la langue selon que l'on a su entendre ces mécanismes de la langue ; on entend ces mécanismes de la langue selon que l'on a su comprendre nos mécanismes cognitifs. Après tout, nos systèmes cognitifs relèvent d'un grand système intégrant où se trouve un système du langage intégré. Le système du langage et les autres systèmes cognitifs s'adaptent l'un à l'autre, d'où une cohérence de nos pensées.

IV. Vision du monde dynamique : avant et après, Yin et Yang

Une négativité [le Yin] et une positivité [le Yang] sont ce qu'on appelle la voie rationnelle. [...] La vie succédant à la vie est exprimée par le mot changement (*yi*). (Mandarin “一阴一阳之谓道……生生之谓易”) (Philastre, 2015 : 940-941)

Selon le *Yi Jing*²⁶, « [la] seule chose qui ne changera jamais, c'est que tout change toujours tout le temps » (cité dans Javary, 2018 : 67). En effet, tous les objets du monde n'échappent pas au changement, et dans ce contexte, la pensée et la langue n'y échappent pas non plus. En l'occurrence, la vision du monde dynamique préconisée par l'école taoïste est applicable au langage ainsi qu'au fonctionnement de notre pensée. Dès lors, il est possible de comprendre les pistes épistémologiques adoptées par la psychosystématique du langage de Gustave Guillaume par le biais du Tao, d'où une exigence d'esquisser un lien analogique entre le Tao et la psychosystématique du langage.

4.1. À la découverte du Tao

4.1.1. Brève histoire du Tao

Qui dit Tao dit Yin-Yang : Le Tao – la Voie –, qui repose largement sur le principe du Yin-Yang, n'est pas né *ex nihilo* ; Le Tao puise des éléments dans le *Yi Jing*, celui-ci est envisagé comme le berceau de la civilisation chinoise. D'où le commentaire de Zhang Jiebin – médecin du XVIII^e siècle –, écrit dans la préface de son ouvrage médical *Lei Jing* :

Pour connaître le fonctionnement du corps humain, il n'est rien de mieux que le *Nei Jing* [le *Classique de l'Interne*, écrit vers le III^e siècle avant notre ère et qui reste le livre de base de tous les acupuncteurs],

²⁶ Le *Yi Jing* ou le *Classique des Mutations*, texte sans auteur, qui englobe les sciences de la nature, les sciences sociales et la philosophie etc., est l'œuvre fondatrice de la civilisation chinoise. Traditionnellement, nous considérons que les grands hommes suivants ont apporté leurs contributions à ladite œuvre : Fou Hi (mandarin 伏羲) un personnage mythique, le roi Wen (mandarin 周文王), Tcheou Kong (mandarin 周公) le fils du roi Wen, et Confucius (mandarin 孔子).

mais le corps humain, comme toutes les choses vivantes fonctionnent selon les principes du Yin-Yang. Or pour connaître le Yin-Yang, il n'est rien de mieux que le *Yi Jing*. (Cité dans Javary & Faure, 2012 : 2)

Tout d'abord, selon *Yi Jing*, « [une] négativité [le Yin] et une positivité [le Yang] sont ce qu'on appelle la voie rationnelle » (Mandarin “一阴一阳之谓道”) (Philastre, 2015 : 940). De cette représentation, découle le fait que le fonctionnement de la voie rationnelle n'est rien d'autre que le jeu entre le Yin et le Yang. Le Yin est envisagé comme une force centripète, alors que le Yang est conçu comme une force centrifuge ; Le Yin se présente sous la forme d'une ligne discontinue (---), alors que le Yang se présente sous la forme d'une ligne continue (—). Tous les êtres du monde descendant naturellement du Tao – de la voie rationnelle – n'échappent pas aux influences du couplage Yin-Yang.

De plus, Lao-tseu, considéré *a posteriori* comme le fondateur du taoïsme²⁷, a écrit, dans l'œuvre fondatrice de l'école taoïste *Tao-te king – Livre de la Voie et de la Vertu* – :

La Voie engendre Un ; Un engendre Deux ; Deux engendre Trois ; Trois engendre tous les êtres. Tous les êtres portent sur leur dos le *yin* (l'obscurité), et serrent dans leur bras le *yang* (la lumière). Le souffle du vide maintient l'harmonie. (Mandarin : “道生一，一生二，二生三，三生万物。万物负阴而抱阳，冲气以为和。”) (2019 : 221)

Selon Lao-tseu, le Tao – la Voie – contient deux forces vectrices, à savoir le Yin et le Yang ; elles agissent comme le recto et le verso d'une même feuille ou les deux côtés d'une même médaille, elles sont donc diamétralement opposées mais nécessairement complémentaires. D'un point de vue global, c'est le couplage Yin-Yang qui permet au Tao – la Voie – d'être Un ; d'un point de vue local, les deux forces vectrices – le Yin et le Yang – coexistent toujours au sein du Tao. C'est la raison pour laquelle le Tao peut véhiculer synchroniquement plusieurs formes : soit Un (synthétiquement parlant), soit Deux (localement parlant), soit Trois (analytiquement parlant, Un et Deux coexistent synchroniquement). D'où le commentaire suivant de Marcel Conche :

²⁷ Il faut remarquer que l'école taoïste se différencie de la religion taoïste : la première, se disant en mandarin *dàojiā* (mandarin 道家), indique une école de pensée philosophique fleurissant depuis la fin de la période des Printemps et des Automnes (771 av. J.-C. – 481/453 av. J.-C.) ; alors que la seconde, se disant en mandarin *dàojiào* (mandarin 道教), mentionne une religion se développant depuis II^e siècle de notre ère. Et nous ne nous intéressons pas à la religion taoïste dans notre présente investigation.

Un engendre Deux. Il ne faut pas songer à une dissociation de l'Un en deux contraires, le yin et le yang. Car l'Un est par lui-même yang, de signification positive, tandis que le Deux est par lui-même yin, de signification négative. Il n'y a pas d'abord Un, puis Deux : dès qu'il y a Un, il y a, par là même, Deux, car dès qu'il y a le positif, il y a le négatif. Deux n'est pas la répétition de Un ; c'est la négation de Un, car Un est l'indivision, Deux est la division. Deux engendre Trois, qui n'est pas trois fois Un, mais l'unité du Un et du Deux, du yang et du yin. À partir de ces contraires, tous les êtres peuvent naître, et en tous se retrouvent le yin et le yang, soit comme le côté sombre et le côté clair de toutes choses, soit comme l'aspect négatif et l'aspect positif de tout événement, soit comme les phases, périodes ou moments qui alternent dans tout processus. (*Ibid.* : 222-223)

Le Yin et le Yang s'harmonisent au sein du grand soufflet cosmique, ce qui donne naissance à tous les êtres du monde, et ce qui conduit à la mort de tous les êtres tout en vidant le grand soufflet cosmique pour ceux qui viennent après. Il n'en reste pas moins vrai que, le Yin et le Yang, d'après Lao-tseu, renvoient à deux concepts plutôt abstraits ; néanmoins, pour comprendre le Yin et le Yang, nous pouvons faire référence à des objets concrets : le Tao concevant le Yin et le Yang est comparable à un objet concevant une ambivalence, c'est-à-dire à un objet véhiculant à la fois l'invisibilité et la visibilité.

En outre, Tchouang-tseu, héritier de Lao-tseu, a aussi décrit le Tao comme la racine du fonctionnement de tous les êtres du monde :

Quelque chose de divin et de lumineux au suprême degré se transforme avec les cent métamorphoses [toutes les métamorphoses] du monde. Les êtres d'ici-bas sont soumis *a priori* aux métamorphoses en mort et en vie, en carré et en rond, ignorent leur racine commune ; car c'est ainsi que ces êtres existent naturellement depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. L'espace situé entre les six points cardinaux, bien qu'immense, est contenu en Lui ; le duvet automnal bien que minuscule reçoit sa forme de Lui. Tous les êtres disparaissent et apparaissent et se renouvellent incessamment durant leur vie. L'obscurité [le Yin] et la lumière [le Yang], les quatre saisons alternent selon un ordre régulier. Ténébreux et fuyant, il est l'existence même ; originellement sans forme, il est transcendant. Tous les êtres du monde qui le possèdent en eux ignorent pourtant son existence. C'est lui qu'on appelle la racine de l'univers. Qui connaît cette racine commune est digne d'observer le ciel. (2009 : 311)

(Mandarin “今彼神明至精，与彼百化。物已死生方圓，莫知其根也。翮然而万物自古以固存。六合为巨，未离其内；秋毫为小，待之成体。天下莫不沉浮，终身不顾；阴阳四时运行，各得其序。惛然若亡而存，油然不形而神，万物畜而不知。此之谓本根，可以观于天矣。”)

Selon l'idée de Tchouang-tseu, bien que le Tao soit plutôt invisible et insaisissable, il existe bel et bien au sein du monde. Tout en faisant face au monde s'établissant sur l'antinomie, telles que bien et mal, sans forme et être, faible et fort, dynamique et statique, Tchouang-tseu a poursuivi une piste épistémologique considérée comme relativiste : les deux

pôles contradictoires se marient parfaitement et se résolvent naturellement l'un en l'autre. Il a donc affirmé :

À vrai dire, tout être est autre, et tout être est soi-même. Cette vérité ne se voit pas à partir de l'autre, mais se comprend à partir de soi-même. Ainsi, il est dit : l'autre sort de soi-même, mais soi-même dépend aussi de l'autre. (*Ibid.* : 21)

(Mandarin “物无非彼，物无非是。自彼则不见，自是则知之。故曰：彼出于是，是亦因彼，彼是方生之说也。”)

Dès lors, les deux pôles contradictoires dépendant l'un de l'autre constituent l'ensemble d'une réalité. D'où les exemples suivants, élucidés dans *Zhuangzi* :

Le soleil qui parvient à son zénith décline déjà, un être aussitôt né est aussi tôt mort. (Mandarin “日方中方晷，物方生方死。”) (*Ibid.* : 503)

Malgré toute sa vitesse, il y a des moments où la flèche qui vole n'est pas en marche et des moments où elle n'est pas arrêtée. (Mandarin “镞矢之疾，而有不行、不止之时；”) (*Ibid.* : 505)

Il n'en reste pas moins vrai que, la vie et la mort, le dynamisme et le statisme, se transforment l'un(e) en l'autre et se superposent l'un(e) sur l'autre. En l'occurrence, nous ne saurions comprendre vraiment l'un(e) sans l'autre et *vice versa*. Ainsi, généralement, tous les objets du monde comprennent deux faces ; et de même, le Tao se constitue d'un aspect immanent et d'un aspect transcendant.

4.1.2. Immanence et transcendance du Tao

Le Tao est conçu, chez les taoïstes, comme la dynamique du monde ; il préside donc à tous les êtres du monde.

D'une part, selon *Yi Jing*, « [c]'est pour cela que tout ce qui est antérieur à la forme est appelé voie rationnelle, tout ce qui est postérieur à la forme est appelé “objet” » (mandarin “是故，形而上者谓之道，形而下者谓之器”) (Philastre, 2015 : 958). De cette élucidation, découle le fait que la voie rationnelle elle-même – le Tao – renvoie à l'aspect transcendant du Tao, et que les objets – les êtres véhiculant des formes variées – renvoient à l'aspect immanent du Tao.

D'autre part, conformément au titre de l'œuvre de Lao-tseu, à savoir *Tao-te king – Livre*

de la Voie et de la Vertu –, la Voie et la Vertu dépendent l'une de l'autre ; la Voie appelle, la Vertu y répond. D'où le commentaire de Zeng Shiqiang : « La Voie constitue l'essence de la Vertu, la Vertu est l'épanouissement de la Voie, elles ne sont donc pas séparables » (notre traduction) (mandarin “道是德的本体, 德是道的发扬, 二者是分不开的。”) (2012 : 165). À ce sujet, la Voie elle-même indique la transcendance du Tao ; les êtres concevant la Vertu en fonction de la Voie s'expliquent par l'immanence du Tao.

En somme, les êtres serrant dans leurs bras la forme tout en s'adossant à la Vertu relèvent de l'immanence du Tao, alors que la Voie elle-même présidant à tous les êtres du monde relève de la transcendance du Tao. L'immanence et la transcendance du Tao révèlent une particularité du Tao, à savoir le cinétisme.

4.1.3. Dynamique du Tao

D'après Lao-tseu, « [le] retour est le mouvement de la Voie ; la faiblesse est la méthode de la Voie » (mandarin “反着道之动, 弱者道之用。”) (2016 : 211). Le jour et la nuit, la vie et la mort, la faiblesse et la force, le Tao crée des êtres et des phénomènes tout en les détruisant, d'où le retour et le recommencement ; le Tao exerce toujours un effet positif sur la partie faible et un effet négatif sur la partie forte, autrement dit, il attribue toujours la vitalité à la partie faible au détriment de la partie forte. D'où le commentaire de Marcel Conche : « La Nature ne produit pas des êtres immédiatement adultes ; sa méthode est d'aller du faible et du petit au grand et au fort. Le faible est le plus riche en virtualités, en promesses » (*ibid.* : 212).

Dans la pensée taoïste, cette dynamique du Tao n'est rien d'autre que le résultat des deux forces dynamiques du monde : le couplage Yin-Yang. Le symbole de la dualité du couplage Yin-Yang s'appelle le *Taiji tu*, qui se décrit ainsi : au sein d'un grand cercle, nous obtenons deux petits cercles tangents l'un à l'autre et traversant le centre du grand cercle ; nous supprimons les deux demi-cercles, à gauche et à droite ; nous obtenons finalement le *Taiji tu* en noircissant une des deux zones et en plaçant un point blanc dans la partie noire et un point noir dans la partie blanche. Ce qui signifie qu'il existe le Yang – le point blanc – dans le Yin – la partie noire –, et qu'il existe aussi le Yin – le point noir – dans le Yang – la partie blanche –. Et voici la formation de *Taiji tu* :

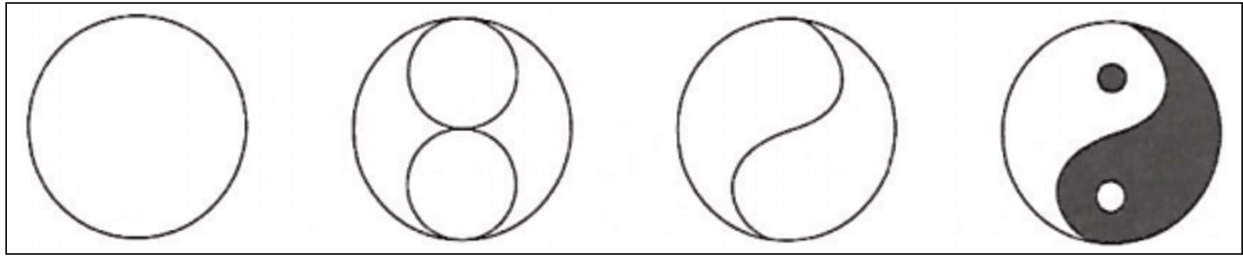


Tableau 4.1.3 – 1 : La description du *Taiji tu* (cité dans Javary, 2018 : 95).

À dire vrai, le *Taiji tu* n'est pas une image inanimée, mais une image animée. Maintenant que Lao-tseu a indiqué que le mouvement de la Voie s'explique par le retour, « ce qui parvient à son maximum se transforme en son envers » (mandarin “物极必反”) (*ibid.* : 96). L'illustration du polytechnicien Jean Marollaux a bien expliqué l'alternance Yin-Yang :



Tableau 4.1.3 – 2 : L'alternance du couplage Yin-Yang (cité dans *ibid.* : 97).

Dans ladite illustration, nous pouvons envisager le point noir – le Yin – dans la partie blanche – le Yang – et le point blanc – le Yang – dans la partie noire – le Yin – comme deux germes grandissant sans cesse au fur et à mesure du déroulement des situations, au cours duquel le Yin – le noir – et le Yang – le blanc – se résolvent l'un en l'autre ; le phénomène qui veut que les deux germes atteignent leur maximum engendre une recombinaison inversée de la structure d'ensemble et fait apparaître en même temps deux germes en puissance. Ce cinétisme continue et ne s'arrête pas là.

Le *Taiji tu* possède une grande richesse et variété d'informations, les points de vue différents conduisent à différents objets. La transformation réciproque du couplage Yin-Yang est particulièrement intéressante : dans l'illustration de Jean Marollaux, si nous nous attardons sur l'un des deux petits cercles opposés – les deux petits cercles opposés sont vides dans la deuxième image du tableau 4.1.3 – 1 ; alors qu'ils sont comblés d'un point noir avec une couronne blanche et d'un point blanc avec une couronne noire dans les images du tableau 4.1.3 – 2 –, nous constatons qu'il existe une coexistence et une transformation réciproque du

Yin et du Yang. Autrement dit, au sein desdits petits cercles opposés, bien que le point puisse être infinitésimalement petit et que la couronne puisse être infinitésimalement grande, il existe toujours une concurrence entre la surface du point et la surface de la couronne : soit la surface du noir prédomine, soit la surface du blanc la dépasse. Soit figurativement :

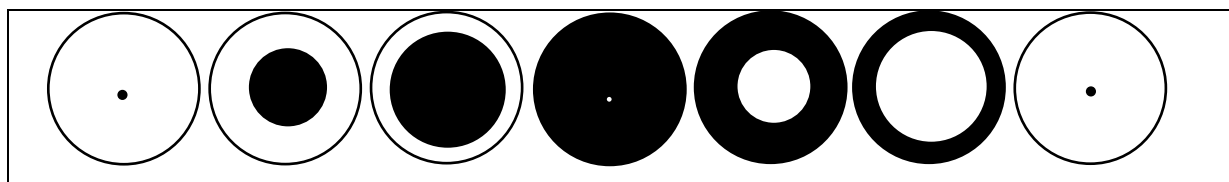


Tableau 4.1.3 – 3 : La coexistence et la transformation réciproque du couplage Yin-Yang dans l'un des deux petits cercles opposés.

Il faut remarquer qu'au sein de l'un des deux petits cercles opposés, le Yin – l'espace noir – peut évaluer quantitativement le Yang – l'espace blanc –, alors que celui-ci ne peut pas être qualitativement identique à celui-là. De plus, le Yin – l'espace noir – et le Yang – l'espace blanc – constituent l'intégralité de ce petit cercle ; quel que soit le changement, la totalité de la surface du noir et du blanc ne se modifie jamais ; or, étant donné que le Yin et le Yang sont qualitativement hétérogènes, la totalité de la valeur interne change sans cesse. Mais quelle formule peut-on déduire de ce phénomène illustré dans le tableau 4.1.3 – 3 ?

Nous savons que, dans les images illustrées dans le tableau 4.1.3 – 3, leurs surfaces respectives sont identiques ; néanmoins, la surface du noir et celle du blanc connaissent des changements infinis. Si le demi-diamètre de ces cercles comblés du noir et du blanc est R , alors leurs surfaces respectives égalent πR^2 . La surface du cercle est constituée de la surface du noir et de celle du blanc, ce qui donne : la surface totale $\pi R^2 =$ la surface du noir + la surface du blanc $= p \times$ le maximum de la surface du noir $+ q \times$ le maximum de la surface du blanc ($0 < p < 1$ et $0 < q < 1$). Nous savons que, le maximum de la surface du noir et le maximum de la surface du blanc sont infiniment proches de la totalité de la surface du cercle πR^2 , ce qui donne la surface du cercle $\pi R^2 = p \times \pi R^2 + q \times \pi R^2$ ($0 < p < 1$ et $0 < q < 1$), c'est-à-dire $\pi R^2 = (p + q) \times \pi R^2$ ($0 < p < 1$ et $0 < q < 1$). Nous obtenons enfin le résultat suivant : $p + q = 1$, ($0 < p < 1$ et $0 < q < 1$). D'où la formule suivante : la surface totale du cercle $= p \times$ le maximum de la surface du noir $+ q \times$ le maximum de la surface du blanc $= p \times$ $Yin_{\max} + q \times Yang_{\max}$ ($p + q = 1$, $0 < p < 1$ et $0 < q < 1$). Dès lors, il est, *ipso facto*, possible de

décrire un schéma mathématique pour visualiser la rivalité entre la surface du noir et la surface du blanc au sein de l'un des deux petits cercles opposés, c'est-à-dire la coexistence et la transformation réciproque du couplage Yin-Yang. Soit schématiquement (l'axe x signifie le temps ; l'axe y signifie la valeur respective) :

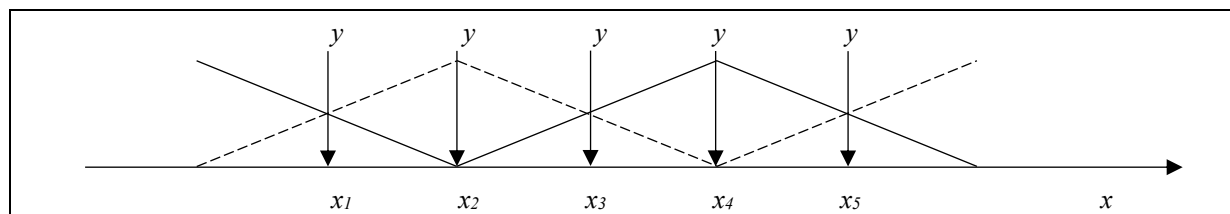


Tableau 4.1.3 – 4 : La coexistence et la transformation réciproque du couplage Yin-Yang du point de vue schématique (Ligne discontinue : le Yin ; ligne continue : le Yang).

Pour le rendre moins anguleux et plus artistique, nous introduisons un schème sinusoïdal, ce qui met en lumière le mécanisme continu que nous attendons. Ce schème sinusoïdal comprend nécessairement deux schémas sinusoïdaux : du point de vue local, le Yin et le Yang s'opposent l'un à l'autre et se transforment l'un en l'autre, d'où un schéma de division qui décrit à la fois la mutation du Yin et celle du Yang au sein du couplage Yin-Yang ; du point de vue global, les particularités qu'extériorisent le couplage Yin-Yang subissent largement les deux principes opposés. Autrement dit, si le Yin l'emportait sur le Yang, le couplage Yin-Yang serait dominé par le principe Yin, et il manifesterait davantage une particularité de Yin. Et inversement, si le Yang dominait sur le Yin, le couplage Yin-Yang serait dominé par le principe Yang, et il extérioriserait davantage une particularité de Yang. D'où un schéma d'union qui décrit la mutation des particularités extériorisées du couplage Yin-Yang. Soit schématiquement (l'axe x signifie le temps ; l'axe y signifie la valeur respective) :

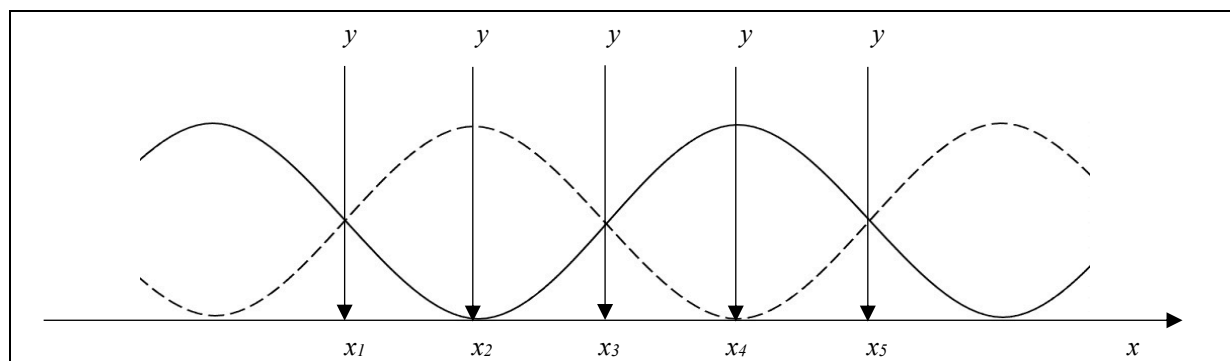


Tableau 4.1.3 – 5 : La coexistence et la transformation réciproque du couplage Yin-Yang (Courbe discontinue : le Yin ; courbe continue : le Yang).

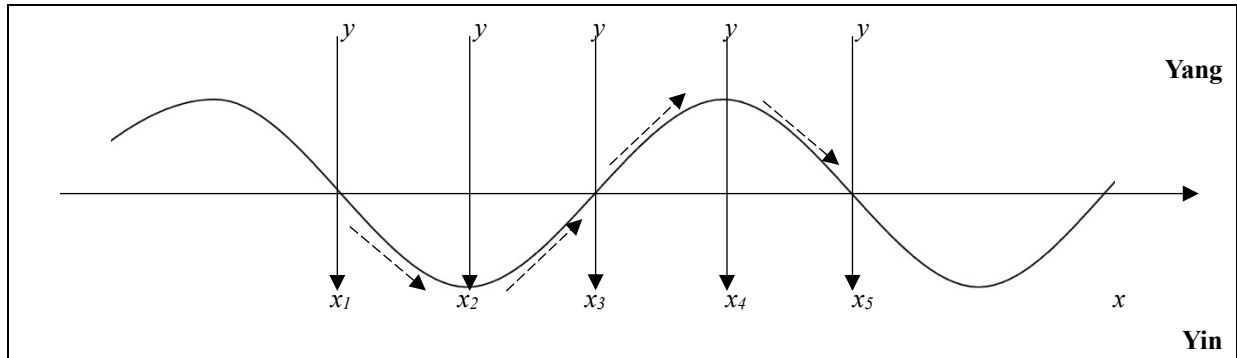


Tableau 4.1.3 – 6 : Les particularités qu'extériorise le couplage Yin-Yang (Zone au-dessus : le Yang ; zone au-dessous : le Yin).

En associant les deux schémas que nous esquissons, nous obtenons les informations suivantes (les positions x_1 , x_2 , x_3 , x_4 et x_5 dans les deux schémas sont parallèles) :

En position x_1 , dans le schéma de division, le Yin égale quantitativement le Yang – $y_{\text{Yin}} = y_{\text{Yang}}$ –, le Yin s'identifie donc avec le Yang ; en conséquence, dans le schéma d'union, le couplage Yin-Yang manifeste une particularité équilibrée. Cette position marque la transition du Yang au Yin.

En position x_2 , dans le schéma de division, le Yin parvient à son maximum, alors que le Yang est infinitésimalement petit ; en conséquence, dans le schéma d'union, le couplage Yin-Yang conçoit une particularité de Yin. Cette position révèle le début de la réduction du Yin.

En position x_3 , le Yin égale quantitativement le Yang – $y_{\text{Yin}} = y_{\text{Yang}}$ – ; le couplage Yin-Yang conçoit une particularité équilibrée. Cette position indique la transition du Yin au Yang.

En position x_4 , dans le schéma de division, le Yang arrive à son maximum, alors que le Yin est infinitésimalement petit ; par conséquent, dans le schéma d'union, le couplage Yin-Yang véhicule une particularité de Yang. Cette position désigne le commencement de la réduction du Yang.

En position x_5 , le Yin égale quantitativement le Yang – $y_{\text{Yin}} = y_{\text{Yang}}$ – ; le couplage Yin-Yang extériorise une particularité équilibrée comme la position x_1 . Cette position représente la transition du Yang au Yin.

Entre x_1 et x_3 , dans le schéma de division, le Yin l'emporte sur le Yang – $y_{\text{Yin}} > y_{\text{Yang}}$ – ;

dans ce contexte, dans le schéma d'union, le couplage Yin-Yang manifeste davantage une particularité de Yin. Et inversement, entre x_3 et x_5 , dans le schéma de division, le Yang dépasse le Yin – $y_{Yin} < y_{Yang}$ – ; en l'occurrence, dans le schéma d'union, le couplage Yin-Yang manifeste davantage une particularité de Yang.

Il faut en conclure que, en toute position sur l'axe transversal x , la totalité de la valeur – les saisies longitudinales des deux courbes sur l'axe longitudinal y auxquelles correspond une même position sur l'axe transversal x – égale y_{Yin} plus y_{Yang} . D'où la formule suivante : en toute position x , la valeur $Y_{totalité} = y_{Yin} + y_{Yang}$. Plus précisément, en toute position x , la valeur $Y_{totalité} = p \times Y_{in_{max}} + q \times Y_{ang_{max}}$ ($p + q = 1$, $0 < p < 1$ et $0 < q < 1$). Ou plus simplement, en toute position x , la valeur $Y_{totalité} = pY_{in_{max}} + qY_{ang_{max}}$ ($p + q = 1$, $0 < p < 1$ et $0 < q < 1$).

Les deux types de mouvement opposés mais complémentaires sont omniprésents dans la vie. À titre d'exemple, la vicissitude des quatre saisons s'explique par le résultat de deux mouvements, à savoir le refroidissement – le Yin – et le réchauffement – le Yang –. Dès lors, l'automne se trouve en position x_1 , il ne fait ni trop chaud ni trop froid, mais le refroidissement – le Yin – commence à dépasser le réchauffement – le Yang – ; l'hiver se situe en position x_2 , le refroidissement – le Yin – atteint son maximum et le réchauffement – le Yang – est infinitésimalement petit, mais ce lieu de transition marque le début de la chute du refroidissement – du Yin – et de l'augmentation du réchauffement – du Yang – ; le printemps réside en position x_3 , il ne fait ni trop chaud ni trop froid, mais le réchauffement – le Yang – commence à dépasser le refroidissement – le Yin – ; l'été se trouve en position x_4 , le réchauffement – le Yang – arrive à son maximum et le refroidissement – le Yin – est infinitésimalement petit, mais ce lieu de transition marque le commencement de la chute du réchauffement – du Yang – et de l'augmentation du refroidissement – du Yin – ; et en position x_5 , on revient en automne. C'est la concurrence des deux mouvements opposés, mais complémentaires, qui donne naissance à l'intégralité de ce cycle.

Divagation ou superstition ? point du tout ! La compréhension de notre monde a besoin de la voie dite rationnelle.

4.1.4. De la théologie à la philosophie et de la superstition au rationalisme

Au sens strict, le *Yi Jing* est, *de facto*, un livre de divination : il nous invite d’abord à comprendre notre situation présente tout en faisant face à un problème particulier et à « [...] formuler une question contenant *un verbe d’action dont on est le sujet* » (Javary & Faure, 2012 : 30) ; l’usage de différentes méthodes²⁸ s’impose ensuite de lui-même ; enfin, il nous permet, si nous le croyons, de prévoir le développement de ce problème et de prendre la décision adéquate par l’intermédiaire des analyses et des interprétations. D’où les trois étapes successives de pratique de la divination à l’aide de *Yi Jing* : la description de la circonstance présente et la mise au point de la question ; l’exécution du tirage ; l’interprétation des résultats du tirage. Le *Yi Jing*, qui peut englober presque toutes les circonstances possibles, possède une structure autonome – un système des systèmes si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume – tout comme un dictionnaire, ce qui nous permet de le consulter selon les résultats du tirage.

Néanmoins, du *Yi Jing* au *Zhuangzi* écrit par Tchouang-tseu, en passant par le *Tao-te king* écrit par Lao-tseu, nous ne cessons de souligner le penchant philosophique et rationnel imposé par le Tao au détriment de son penchant divinatoire. D’où le commentaire de Zeng Shiqiang : « Qui comprend vraiment le *Yi Jing* ne pratique pas la divination » (notre traduction) (mandarin “善易不卜”) (2017 : 103). Il n’en demeure pas moins que, du point de vue mathématique, le *Yi Jing* n’est qu’un système s’établissant sur les analyses combinatoires ainsi que sur les analyses de probabilité.

Dans l’ensemble, le Tao nous invite à comprendre dialectiquement le monde tout en synthétisant les pôles contradictoires. Ce que le Tao nous apprend, c’est une manière de concevoir le monde, une épistémologie dite relativiste et dynamique à entendre les êtres du monde, y compris le langage. Il est temps d’appliquer ces épistémologies au langage.

4.2. Dynamique du langage

4.2.1. Guillaume et le Tao : les exigences théoriques selon Bernard Pottier

²⁸ Les méthodes fréquentes sont la méthode des pièces et la méthode des baguettes (*cf.* Javary & Faure, 2012 : 31-34). Comme nous ne nous intéressons pas à l’aspect divinatoire du *Yi Jing*, nous n’étudierons pas les détails de divination dans notre présente investigation.

Bernard Pottier fut le premier²⁹ à évoquer, avec perspicacité, un lien analogique entre la psychomécanique du langage et le Tao, dans le but d'expliquer le fonctionnement interne de la langue au sens guillaumien avec les principes du Yin-Yang. Son article – *Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le yang et le yin* (1980) – établit un pont de communication entre la psychomécanique du langage et le taoïsme, ce qui nous permet de comprendre la psychomécanique du langage par une piste phénoménologique esquissée par la philosophie taoïste. Les principaux résultats de cette recherche se résument ainsi :

Tout d'abord, Bernard Pottier a révélé la dissemblance évidente entre les pensées occidentales et les pensées orientales, et il a affirmé la nécessité de l'approche épistémologique ternaire : étant donné que les choses du monde connaissent souvent une complémentarité, telles que la vie et la mort, la haine et l'amour, la « logique occidentale » contribue habituellement à ce que nous envisageons les objets du monde par une approche binaire, c'est-à-dire que les Occidentaux ont l'habitude de diviser un fait en deux parties, la thèse et l'antithèse par exemple. D'où l'affirmation de Y. M. Lotman : « La relation de binarité constitue l'un des mécanismes organisateurs fondamentaux de toute structure » (cité dans Pottier, 1980 : 23). Or, ils ignorent davantage la continuité entre deux pôles considérés comme opposés et incompatibles et le pôle neutre s'éloignant desdits pôles. À titre d'exemple, à part le vrai et le faux, il existe un lieu comprenant à la fois le vrai et le faux, et il existe aussi un lieu neutre n'étant ni vrai ni faux ; inversement, compte tenu qu'il n'existe pas, en théorie, de choses absolues, et qu'il n'existe que des choses relatives, le taoïsme s'en tient à l'harmonie entre deux pôles dits contradictoires. En d'autres termes, la complémentarité et la superposition des deux pôles opposés constituent la totalité du phénomène qui n'appartient proprement ni à l'un ni à l'autre, mais qui comprend à la fois l'un et l'autre. Dès lors, l'approche ternaire s'impose d'elle-même, parce que les deux pôles opposés coexistent toujours, nous ne saurions comprendre vraiment l'un sans l'autre.

Selon Bernard Pottier, la démarcation entre la psychomécanique du langage et le taoïsme

²⁹ *Stricto sensu*, Bernard Pottier fut le premier et l'unique linguiste à expliquer la pensée guillaumienne avec les principes du Yin-Yang, et nous n'avons pas trouvé d'autres linguistes s'intéressant au lien unissant les deux écoles de pensée.

s'estompe ensuite ainsi :

- 1) Qui dit Yin-Yang dit mutation, toute mutation demande du temps, l'acte de pensée présidant à notre énonciation ressort à une mutation – de la structure psychique à la structure sémiologique –, alors « [tout] acte de pensée demande du temps » (*ibid.* : 27) ;
- 2) D'après la pensée taoïste, le cinétique ressort à un phénomène absolu, et le statique ressort à un phénomène relatif. Autrement dit, le cinétique relève d'un phénomène perpétuel, alors que le statique n'est qu'une saisie ponctuelle du cinétique. Il en va de même pour la langue au sens guillaumien résidant dans la puissance, son cinétique se perpétue, alors que le statique temporaire que montre la langue ne dérive qu'une saisie du sujet pensant. D'où le commentaire de Bernard Pottier : « Le cinétique l'emporte sur le statique³⁰ » (*ibid.*) ;
- 3) Du point de vue extérieur, le Yin et le Yang se complètent l'un l'autre, ils ne font qu'un ; du point de vue intérieur, le Yin et le Yang s'opposent l'un à l'autre, ce qui leur permet d'être deux phénomènes différents. Le phénomène de la coprésence et de la complémentarité du couplage Yin-Yang est comparable au tenseur binaire de Gustave Guillaume : la tension I et la tension II s'opposent radicalement l'une à l'autre, or elles constituent la totalité du tenseur binaire, d'où « [la] complémentarité des deux tensions » (*ibid.* : 28). Roch Valin l'a ainsi affirmé : « La tension I est un mouvement de négativation et la tension II, un mouvement de positivation. On notera avec intérêt le caractère adverse et complémentaire de ces deux portions de mouvement » (cité dans *ibid.*). Ce qui va de pair avec les particularités du Yin-Yang, le Yin ressort à un mouvement centripète, alors que le Yang à un mouvement centrifuge ;
- 4) Qui dit changement dit avant et après, parce que le changement conçoit un avant et un après, il ne se comprend que d'une manière dite diachronique. La dynamique du monde qu'est le couplage Yin-Yang se modifie sans cesse, tous les êtres du monde

³⁰ Néanmoins, nous avons commenté : « Si le cinétique ne l'emporte pas sur le statique, c'est parce que tous les deux sont aussi importants et indispensablement complémentaires. Les particularités comportementales, soit le cinétique, soit le statique, ne dérivent que de différents points de vue. » (Xiong, 2022b : 273)

subissant les effets du Yin-Yang se transforment sans cesse, le petit et le grand, le jour et la nuit, le printemps et l'automne, nous ne cessons d'abandonner un rôle précédent en faveur d'un rôle suivant. Maintenant que le tenseur binaire de Gustave Guillaume conçoit un changement – l'alternance du mouvement de négativation et du mouvement de positivation –, cette successivité de tensions s'explique alors par la position d'avant et la position d'après. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « les binarités sont, non statiques, mais opératives et chronologiques. Ce sont des successivités de tensions, des oppositions d'*avant* et d'*après*. Elles sont conditionnées par un *temps opératif* » (cité dans *ibid.*).

- 5) D'après la philosophie dite dynamique du taoïsme, ce qui se situe en avant peut se retrouver en arrière et ce qui se situe en arrière peut se retrouver en avant. Le jour et la nuit, le printemps et l'hiver, le passé et le futur ; il n'existe ni d'avant absolu ni d'après absolu, il n'existe qu'un avant relatif et qu'un après relatif. Si nous appliquons cette logique dans la langue qui est un système de systèmes, ce qui se situe en avant dans un système peut se retrouver en arrière dans un autre système plus étroit ou plus grand, et *vice versa*. Il n'en reste pas moins vrai que l'alternance du mouvement de négativation et du mouvement de positivation du tenseur binaire de Gustave Guillaume connaît, si besoin est, l'inversion : tantôt celui-ci suit celui-là, tantôt celui-ci précède celui-là. À ce sujet, nous pouvons envisager le tenseur binaire de Gustave Guillaume comme un cycle du schème dit cyclique. Voire le tenseur binaire intégrant peut inclure un tenseur binaire intégré, Bernard Pottier l'a soutenu en citant la parole de Roch Valin : « possibilité offerte à la pensée d'enclorre dans l'une ou l'autre des tensions l'entier d'un cinétisme bi-tensionnel plus étroit » (cité dans *ibid.*).

De plus, au sein du couplage Yin-Yang, le Yin est tantôt supérieur au Yang, tantôt égale le Yang, tantôt est inférieur au Yang. Inspiré de la transformation réciproque et de la superposition du Yin et du Yang, Bernard Pottier a suggéré d'améliorer le schème binaire traditionnel de Gustave Guillaume en affirmant ceci : « On notera que les linguistes d'inspiration guillaumienne ont parfois besoin de schèmes s'interpénétrant » (*ibid.* : 32, note 33). Après tout, « [à] tout moment, on a une coprésence des complémentaires » (*ibid.* : 33).

D'où l'émergence du schème bi-ternaire de Bernard Pottier :

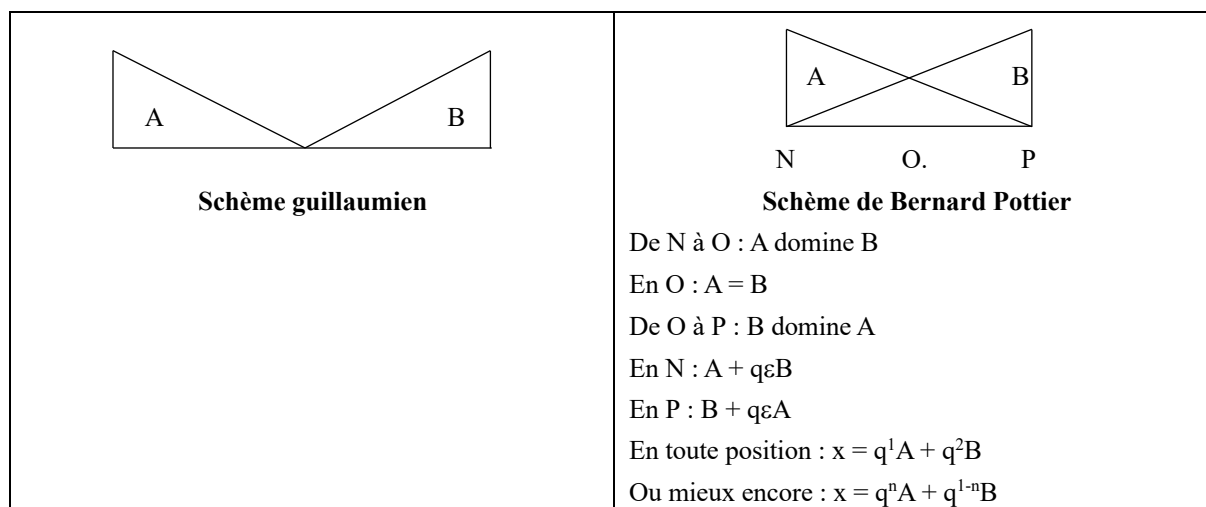


Tableau 4.2.1 – 1 : Le schème binaire de Gustave Guillaume *versus* le schème bi-ternaire de Bernard Pottier (*cf. ibid.*).

En effet, il semble que le schème binaire traditionnel de Gustave Guillaume envisage les deux tensions – un mouvement de négativation et un mouvement de positivation – comme deux sous-systèmes fonctionnant indépendamment l'un de l'autre et n'ayant pas nécessairement de lien entre eux. Néanmoins, le Yin et le Yang ne font qu'un, les deux sous-systèmes contradictoires ne font qu'un ; s'ils se réunissent harmonieusement autour d'un grand système, c'est parce qu'ils communiquent et se transforment l'un en l'autre. C'est la raison pour laquelle le schème bi-ternaire de Bernard Pottier adopte un point de vue se différenciant de celui de Gustave Guillaume et prend en considération le lien unissant les deux tensions binaires. Voire, nous pouvons aboutir à un schème dit sinusoïdal à partir du retour et du recommencement du schème bi-ternaire :

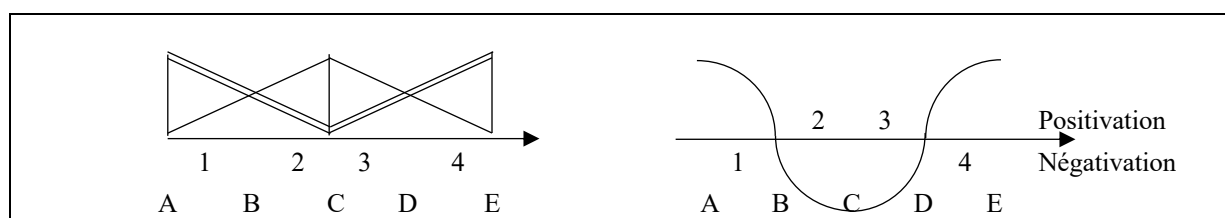


Tableau 4.2.1 – 2 : Du schème bi-ternaire à une sinusoïde (le schéma droit) en passant par la coprésence d'un schème bi-ternaire et d'un schème bi-ternaire inverse (le schéma gauche) (*cf. ibid.*) (avec nos adaptations).

Bernard Pottier n'a pas expliqué le processus des deux schèmes bi-ternaires à une sinusoïde, nous l'expliquons donc ainsi : si la double ligne dans le schéma gauche désigne une

succession de tensions de négativation et que la ligne simple indique une succession de tensions de positivation, alors, dans la zone 1 – du point A au point B – du schéma gauche, la tension de positivation atteignant son maximum commence à se réduire et, en même temps, la tension de négativation atteignant son minimum commence à augmenter, mais la tension de positivation l’emporte sur la tension de négativation, c’est la raison pour laquelle, dans la zone 1 – du point A au point B – du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessus de l’axe horizontal commence à se joindre à la négativation à partir de la positivation culminante ; à la frontière entre la zone 1 et la zone 2, c’est-à-dire au point B, la tension de positivation égale la tension de négativation, ce qui conduit le tracé sinusoïdal et l’axe horizontal à se croiser dans un lieu où la tension de positivation et celle de négativation connaissent une neutralisation ; dans la zone 2 – du point B au point C – du schéma gauche, la tension de positivation continue à se réduire et, en même temps, la tension de négativation continue à augmenter, mais la tension de négativation l’emporte sur la tension de positivation, c’est la raison pour laquelle, dans la zone 2 – du point B au point C – du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessous de l’axe horizontal commence à extérioriser la tension de négativation dans le but d’atteindre la tension de négativation culminante ; dans la zone 3 et 4 – du point C au point E –, c’est le cas inverse.

En outre, tout en profitant des mécanismes du fonctionnement du langage dans la perspective guillaumienne ainsi que dans la perspective taoïste, Bernard Pottier s’est engagé, à partir de son schème bi-ternaire, dans les études de différents modèles sémantiques susceptibles de s’appliquer à toutes les langues naturelles. Il a donc insisté sur ce point : « Notre objectif est de rechercher un mécanisme général susceptible de rendre compte de l’**ensemble des catégories sémantiques** des langues naturelles » (*ibid.* : 40).

D’une part, en ce qui concerne les personnes verbales qui constituent le support essentiel de tout événement, Bernard Pottier a adopté une approche binaire et a distingué la « personne exprimée » de la « personne non-exprimée ». Ce qui entre en relation avec les particularités du Yin-Yang : le Yin – un mouvement centripète – est ce qui intériorise, alors que le Yang – un mouvement centrifuge – est ce qui extériorise. Dans le cas du français, la « personne exprimée », étant extériorisée, réunit d’abord le « JE » qu’est le locuteur et le « TU » qu’est l’allocutaire, le « IL » personnel qu’est le sujet absent constitue un premier éloignement, et le

« ON », concevant à la fois la notion de « JE », celle de « TU » et celle d'« IL », constitue un deuxième éloignement ; la « personne non-exprimée », étant intériorisée, rassemble le « IL » non personnel et le « ÇA », ils n'ont rien à voir avec une personne quelconque et ne possèdent qu'une fonction grammaticale.

D'autre part, Bernard Pottier a recensé cinq modèles sémantiques sur lesquels s'établissent les langues naturelles :

- 1) Tout comme la mutation du couplage Yin-Yang, tantôt le Yin domine, tantôt le Yang le précède, on distingue la partie primordiale de la partie marginale au sein d'un énoncé. S'il existe deux éléments P et Q dans un énoncé, soit P est focalisé, soit Q est focalisé ; à titre d'exemple, « C'est à **Pierre** que j'ai donné un gâteau » et « C'est un **gâteau** que j'ai donné à Pierre » ne se focalisent pas sur le même élément. D'où un modèle de la « partition fondamentale » (*ibid.* : 41).
- 2) Qui dit Yin dit Yang, le Yin et le Yang sont indissociables, et il existe, dans une langue, des cas où deux éléments complémentaires, P et Q, sont inséparables – $P + Q = 1$ –. À titre exemple, « Il est probable que Pierre viendra » s'explique par l'idée actualisante appelle une thèse ; à l'inverse, « Il est possible que Pierre vienne » s'explique par l'idée virtualisante appelle une hypothèse. Thèse ou hypothèse ? Le résultat est conditionné par le fait que notre idée tombe dans une zone où l'actualisation prédomine, ou dans une zone où la virtualisation prime. D'où le « modèle binaire continu » (*ibid.* : 42), et ce modèle correspond au schème bi-ternaire de Bernard Pottier (*cf.* tableau 4.2.1 – 1).
- 3) L'harmonie entre le Yin et le Yang forme le couplage Yin-Yang. Nous obtenons, *ipso facto*, un troisième élément tout en combinant partiellement deux éléments P et Q. À titre d'exemple, le « NOUS » peut se comprendre par les rapports qu'entretiennent le « JE » et le « TU », ou le « JE » et le « IL », ou plus généralement le « JE », le « TU » et le « IL ». D'où le « modèle ternaire continu » (*ibid.* : 43).
- 4) Inversement, il peut exister un troisième élément qui ne concerne ni P ni Q, tout comme ce qu'indique l'exemple de Bernard Pottier, « IL (personnel) est non-JE et non-TU » (*ibid.*). D'où le « modèle ternaire discontinu » (*ibid.*).
- 5) Il y a, si besoin est, un schème bi-ternaire au-delà du schème bi-ternaire. Le

recommencement – un schème bi-ternaire – et le retour – un schème bi-ternaire inverse – constituent un cycle complet au sein d’un schème cyclique, d’où l’affirmation de Bernard Pottier : « Un cycle comprend deux schèmes binaires » (*ibid.* : 44). S’établissant sur le binaire continu – le bi-ternaire de Bernard Pottier –, le « modèle cyclique » (*ibid.*) se comprend par l’alternance itérative du schème bi-ternaire et de son inverse (*cf.* tableau 4.2.1 – 2). Après tout, nos pensées se déplacent, sans cesse, d’un pôle à un autre dans le temps infini.

Globalement, le travail que Bernard Pottier a mené dans cet article porte principalement sur la sémantique. Il a profité du taoïsme et particulièrement des principes Yin-Yang dans le but d’élaborer différents modèles sémantiques pour les langues naturelles et surtout pour la langue française. Sa méthode épistémologique appliquée est bel et bien innovatrice ; néanmoins, sa compréhension insuffisante du mandarin et la description déficiente de son schème sémantique nous conduisent à remettre en question ses conclusions.

4.2.2. Du tenseur binaire au tenseur ternaire

Qui dit tenseur binaire dit avant et après, mais l’ordre de « l’avant et l’après » (*ibid.* : 19) correspond-il à celui de « le yang et le yin » (*ibid.*) ?

Du point de vue du *Yi Jing*, en parlant de la valeur inéquivalente des principes Yin-Yang, Cyrille J.-D. Javary a fait le commentaire suivant : « [...] le *Yi Jing* est fondamentalement le grand livre du Yin » (2012 : 14). Et il a ajouté : « Tout au long du texte du *Yi Jing*, le Yin est valorisé au détriment du Yang et les stratégies Yin systématiquement recommandées deux fois plus souvent que les stratégies Yang » (*Ibid.*). Bien évidemment, une attitude retenue nous permet de bien réfléchir avant d’agir, alors que ce n’est pas le cas si nous adoptons une attitude exaltée. D’où la valorisation du Yin.

Du point de vue du *Tao-te king*, Lao-tseu a écrit : « Ce qui se plie se trouve entier, [ce] qui est tordu devient droit, [ce] qui est creux devient plein, [ce] qui est usé devient neuf, [qui] a peu acquerra, [qui] a beaucoup s’embrouillera » (mandarin “曲则全，枉则直，洼则盈，蔽则新，少则得，多则惑。”) (2016 : 136). En l’occurrence, si la faiblesse l’emporte sur la solidité, c’est parce que le faible possède le potentiel le plus riche ; si le Yin l’emporte sur le

Yang, c'est parce que le Yin est plein de promesses.

Du point de vue du *Zhuangzi*, Tchouang-tseu a souligné, en parlant de l'essence de tous les êtres qu'est le Tao :

Qui sort sans racine, qui rentre sans trou, qui possède la réalité sans localité, qui possède la longueur sans racine ni branche, ce par quoi tout être sort sans trou possède la réalité. Qui possède la réalité sans localité est l'espace, qui possède la longueur sans racine ni rameaux est le temps. Il y a la vie, il y a la mort. Il y a la sortie, il y a l'entrée. La sortie et la rentrée sans formes visibles se nomment la porte du ciel. La porte du ciel est le non-être d'où surgissent tous les êtres du monde. Car l'être ne peut tirer son être de l'être ; il sort nécessairement du non-être. Le non-être est de par lui-même, c'est là que réside le trésor du saint.

(Mandarin “出无本，入无窍。有实而无乎处，有长而无乎本剽，有所出而无窍者有实。有实而无乎处者，宇也；有长而无本剽者，宙也。有乎生，有乎死。有乎出，有乎入，入出而无见其形，是谓天门。天门者，无有也。万物出乎无有。有不能以有为有，必出乎无有，而无有一无有。圣人藏乎是。”) (2009 : 338-339)

De cette explication, découle le fait que ce qui est extériorisé – l'être – suit ce qui est intériorisé – le non-être –. Il n'en reste pas moins vrai que, au moins dans un cercle, le Yang suit le Yin.

Du point de vue cognitif, Cyrille J.-D. Javary a eu bien raison de préconiser qu'il existe une cause anthropolinguistique qui détermine l'ordre du couplage Yin-Yang :

Lorsque ces onomatopées sont construites sur une structure à deux syllabes comportant l'une la voyelle *i* et l'autre la voyelle *a*, il est remarquable de constater que c'est toujours celle-là qui précède celle-ci : on ne trace jamais une ligne en « zag-zig », on ne joue pas au « trac-tric », on ne passe jamais « rac-ric » ; les canapés-lits ne font pas « clac-clic », ni les réveils « tac-tic », ni les voleurs des « frac-fric » ou autres sortes de « mac-mic » ; rien ne va jamais « caha-cahin », voire « couça-couci » ni « comme ça, comme ci » ; on n'achète jamais rien dans les « brac-à-bric » et les ânes ne font pas « han-hi ». (2018 : 35-36)

Évidemment, la liste ne s'arrête pas là, le français n'est pas le dépositaire de cette particularité cognitive, ce phénomène est omniprésent dans beaucoup de langues naturelles. Par exemple, en mandarin, les oiseaux qui gazouillent font *jī jī zhā zhā* (mandarin 叽叽喳喳), le bébé énonce des sons sans significations comme *yī yī yā yā* (mandarin 咿咿呀呀), et ainsi de suite. L'économie du langage nous pousse à placer le son d'explosion à la fin du mot conformément à la volonté de notre cognition, comme la construction *i-a*, ce qui nous permet d'économiser largement l'énergie. Il n'en reste pas moins vrai que cette raison psychologique et phonétique s'ajoute aussi pour donner la priorité au Yin au sein du couplage Yin-Yang.

En un mot, bien que le couplage Yin-Yang soit né en même temps, il existe le Yang après le Yin, et il existe le Yin après le Yang. Anthropologiquement et chronologiquement parlant, le Yin possède une priorité radicale, au moins dans un cercle particulier. Dès lors, l'idée que « [la] représentation élémentaire des deux principes complémentaires est ordonnée : yin est un après de yang [...] » (Pottier, 1980 : 31) ne se conforme pas aux idées primitives du Tao ; « l'avant et l'après » correspond, *ipso facto*, à « le Yin et le Yang ». Ce qui entre en résonance avec la parole de Roch Valin : « La tension I est un mouvement de négativation [le Yin] et la tension II, un mouvement de positivation [le Yang]. On notera avec intérêt le caractère adverse et complémentaire de ces deux portions de mouvement » (cité dans *ibid.* : 28).

Division ou union ? Cela ne dépend que de notre manière de concevoir le Yin-Yang. Mais pour bien comprendre la complémentarité des deux tensions binaires, il faut que nous passions du tenseur binaire au tenseur ternaire.

Néanmoins, il semble que le schème bi-ternaire de Bernard Pottier ne soit pas bien clair ; à vrai dire, ce que Bernard Pottier a voulu transmettre est indéniablement correct, or le moyen dont il s'est servi n'est pas suffisamment pertinent. Inspiré du schème de la coexistence et de la transformation réciproque du couplage Yin-Yang (*cf.* tableau 4.1.3 – 4), nous proposons, *mutatis mutandis*, un nouveau schème bi-ternaire (l'axe x signifie le temps ; l'axe y signifie la valeur respective) :

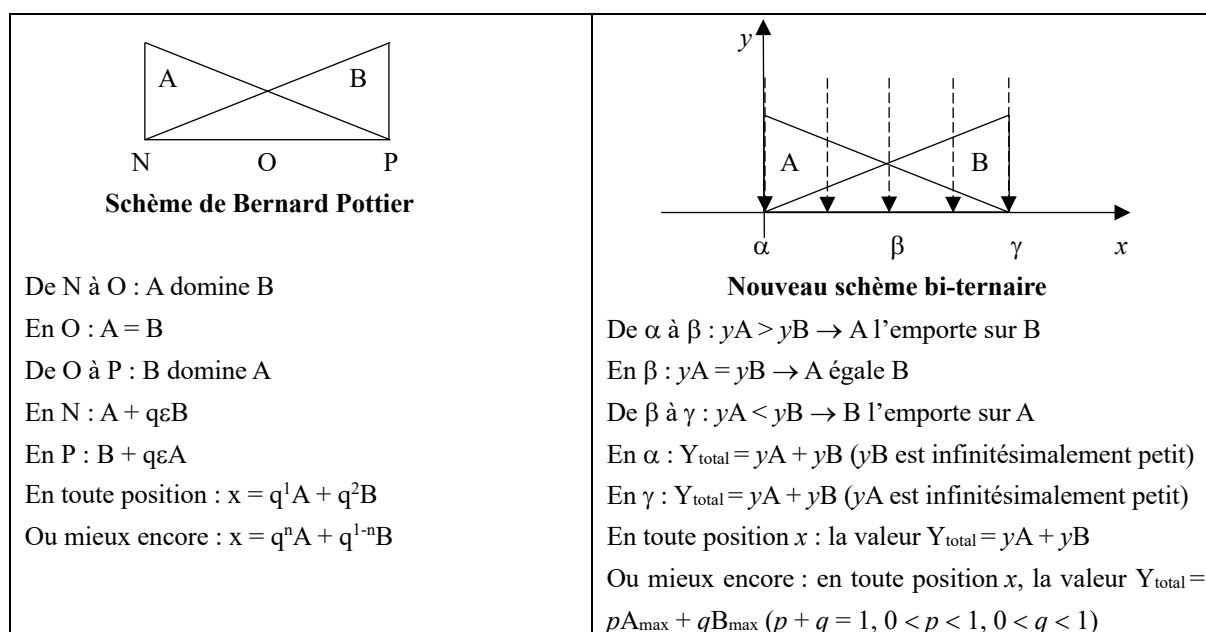


Tableau 4.2.2 – 1 : Le schème bi-ternaire de Bernard Pottier (*cf. ibid.* : 33) *versus* le nouveau schème bi-ternaire.

Bernard Pottier n'a pas expliqué la formule que conçoit son schème bi-ternaire, nous l'expliquons donc tout en situant le schème bi-ternaire dans le tableau de coordonnées xy . En comparant ce nouveau schème avec celui de Bernard Pottier, les détails se dévoilent peu à peu : d'un côté, la position x n'égale pas la valeur que conçoit la position x , il vaut mieux introduire, de ce fait, une autre notion y pour représenter la valeur que signifie la position x ; et de l'autre, Bernard Pottier n'a pas remarqué que, dans sa formule, $q^n + q^{1-n} = 1$, nous ne saurions entendre la formule et comprendre cette complémentarité sans cette remarque. C'est la raison pour laquelle nous préconisons de remplacer respectivement q^n et q^{1-n} par p et q , et nous imposons des restrictions au couplage p et q : $p + q = 1$, $0 < p < 1$ et $0 < q < 1$. Et nous esquissons une nouvelle formule : en toute position x , nous avons $Y_{\text{total}} = pA_{\text{max}} + qB_{\text{max}}$ ($p + q = 1$, $0 < p < 1$ et $0 < q < 1$)³¹.

Enfin, il faut remarquer que, en position β , A égale $B - yA = yB -$ ne veut pas dire que A et B sont la même chose ; *a contrario*, cela signifie que A et B se neutralisent, ils sont donc équilibrés. A et B peuvent être quantitativement identiques, alors qu'ils sont qualitativement hétérogènes. Si A se constitue de tensions de négativation et que B se constitue de tensions de positivation, alors de α à β , la tension de négativation l'emporte sur la tension de positivation $-yA > yB -$, nous obtenons, du point de vue global, une tension de négativation ; de β à γ , la tension de positivation l'emporte sur la tension de négativation $-yA < yB -$, nous obtenons, du point de vue global, une tension de positivation ; la position β renvoie donc à une position de transition qui sépare, du point de vue global, la tension de négativation et la tension de positivation au sein de ce continuum négativation-positivation.

Si le tenseur ternaire – ou plus précisément le tenseur bi-ternaire – s'impose de lui-même, c'est parce qu'il existe deux raisons suivantes :

D'une part, phénoménologiquement parlant, Cyrille J.-D. Javary a conclu globalement :

Contrairement aux apparences, Yin-Yang n'est pas binaire mais bien ternaire : de la coprésence de ces deux souffles naît le troisième, le vide médian. Il est indispensable : c'est lui, lieu de circulation vitale, qui aspire Yin et Yang et entraîne ceux-ci dans le processus d'interaction mutuelle. Le vide médian est

³¹ Si l'on n'a pas encore compris cette formule, c'est le moment de revenir au chapitre 4.1.3.

proprement le trois qui, né du deux, permet au deux de se dépasser. (2018 : 52)

À ce sujet, bien que la nuit et le jour soient inexorablement opposés, ils constituent l'intégralité d'une journée ; bien que le malheur et le bonheur soient indubitablement opposés, ils constituent l'intégralité d'une vie ; bien que l'amont et l'aval soient incontestablement opposés, ils constituent l'intégralité d'une rivière. En l'occurrence, il est indispensable de valoriser simultanément l'opposition et la complémentarité, d'où une exigence du tenseur bi-ternaire.

D'autre part, physiquement parlant, conformément au principe de conservation de l'énergie, celle-ci ne saurait apparaître *ex nihilo* et se réduire à néant ; et de même, le Yin et le Yang, la tension de négativation et la tension de positivation ne sauraient apparaître *ex nihilo* et se réduire à néant, il n'existe qu'une possibilité : le Yin et le Yang, la tension de négativation et la tension de positivation se résolvent l'un en l'autre. Si le schème bi-ternaire s'impose de lui-même, c'est parce que toute concession suppose indispensablement une contrepartie.

À dire vrai, le tenseur ternaire n'est pas encore suffisant pour l'entendement du changement de tensions ; or, le tenseur sinusoïdal souligne particulièrement le glissement de tensions dans le temps.

4.2.3. Du tenseur bi-ternaire au tenseur sinusoïdal

Comme dit le proverbe chinois, « Il y a un ciel au-delà du ciel » (mandarin 天外有天) (cité dans Chen, 2011/2 : 32). Le changement n'a ni fin ni commencement. Le retour et le recommencement révèlent les particularités du mouvement du Tao, si la réitération du tenseur bi-ternaire s'impose d'elle-même, c'est parce que nos pensées sont fluctuantes et ponctuelles dans le temps – le tenseur bi-ternaire qui s'en va poursuit le temps qui s'en va ; le tenseur bi-ternaire qui vient poursuit le temps qui vient – et que les concepts peuvent être toujours fluctuants – les concepts peuvent toujours être en état libre entre deux pôles opposés dans le temps –. D'où une exigence d'aller du tenseur bi-ternaire que nous avons reformulé au tenseur sinusoïdal.

Le phénomène du glissement de tensions sémantiques est ce que Gustave Guillaume a nommé la subduction. D'après lui, « [la] subduction (du latin *sub-ducere* "conduire en dessous") désigne l'opération de dématérialisation et de désémantisation des mots » (Boone & Joly, 2004 : 407) ; de plus, « [la] subduction est immanente lorsque la dématérialisation est partielle, elle est transcendante lorsque la dématérialisation est totale » (*Ibid.*). Il n'y a aucun doute que les langues flexionnelles, telle que le français, concernent à la fois l'immanence et la transcendance de la subduction. À titre d'exemple, la dématérialisation partielle du verbe *avoir* lui permet d'assumer la fonction d'auxiliaire – *j'ai* parlé, tu *as* parlé, il/elle *a* parlé, nous *avons* parlé, vous *avez* parlé, ils/elles *ont* parlé –, alors que la dématérialisation totale ne lui permet plus d'être un mot de la langue, dans ce cas-là, il se résout en désinences des verbes – telles que *-ai, -as, -a, -ons, -ez, -ont* –.

Pour illustrer le tenseur sinusoïdal, nous nous attardons sur la notion d'*être* en français – sur le « relief sémantique » (Vega y Vega, 2017 : 16) du verbe *être* en français si nous empruntons la terminologie de Jorge Juan Vega y Vega –.

D'une part, en ce qui concerne le sens d'*être*, Gustave Guillaume a préconisé de le comprendre d'une manière chronologique :

Le verbe qui signifie « être », en particulier, a posé lorsqu'il a fallu l'intégrer à un système temporel développé un problème difficile, relatif à la filiation idéale de l'être et du devenir, problème qui n'a pu être résolu que par les voies de la subduction.

L'« être » s'insère entre le devenir antécédent qui l'a créé, qui s'est accompli en lui, et le devenir conséquent et inaccompli que l'avenir lui destine. Cette insertion du verbe « être » entre les deux devenirs couvre un intervalle plus ou moins large. Appliqué strictement à cet intervalle, – et nullement à la matière contenue (l'idée d'existence) qui n'est pas directement visée et sortira indemne de l'opération – le mouvement subductif a pour effet de le réduire de plus en plus, l'idée d'existence se concentrant, se resserrant, au fur et à mesure que la subduction s'amplifie, dans un champ de plus en plus étroit, sans pour cela rien abandonner de sa tenseur : il ne se produit pas de dématérialisation qui appellerait, comme dans les cas étudiés précédemment, une restitution compensatoire. (1969 : 85)

Dès lors, le glissement des devenirs sur le plan chronologique nous conduit à révéler le fait que la notion d'*être* dérive de l'effet coopératif des deux pôles opposés et complémentaires, c'est-à-dire que la notion d'*être* conçoit deux thèmes vecteurs existentiels :

a) Un thème vecteur premier qui exprime, plus ou moins concrètement, l'idée d'existence et marque, comme tel, une *différence positive* entre le devenir antécédent et le devenir conséquent, discriminés ;

b) Un thème vecteur second qui exprime, aussi abstraitement que le permet la langue considérée, le « devenir » aperçu dans sa continuité, et marque ainsi une *différence négative*, c'est-à-dire inexistante, entre le devenir antécédent et le devenir conséquent, non discriminés. » (*Ibid.*).

De cette représentation, découle le fait que la notion d'*être* ne dérive que des résultats des deux forces vectrices opposées et complémentaires : à savoir la force désorganisatrice et la force organisatrice. Plus la force organisatrice possède une prédominance, plus la notion d'*être* s'approche de celle du verbe *exister* ; inversement, plus la force désorganisatrice possède une prédominance, moins le verbe *être* véhicule le sens existentiel.

Ainsi, selon le guillaumisme, les quatre tensions du verbe *être* s'étendent successivement ainsi : premièrement, l'intervention de la morphogénèse arrive tardivement tout en rencontrant une idéogénèse achevée, le verbe *être* conçoit l'idée pleinement existentielle. Par exemple, « Je pense, donc je suis » (cité dans Moignet, 1981 : 125) ; deuxièmement, l'intervention de la morphogénèse apparaît précocement tout en saisissant une idéogénèse inachevée qui précède l'idéogénèse achevée, le verbe *être* verse dans sa fonction copulative. Par exemple, « Paris est la capitale de la France » (cité dans *ibid.*) ; troisièmement, l'intervention de la morphogénèse se déroule plus précocement tout en saisissant une idéogénèse inachevée qui s'éloigne encore une fois de l'idéogénèse achevée, le verbe *être* abandonne son autonomie, et devient un verbe auxiliaire de la voix passive ou résultative. Par exemple, « Pierre est puni » (cité dans *ibid.*) ; quatrièmement, l'intervention de la morphogénèse se déclenche plus précocement tout en saisissant une idéogénèse inachevée qui s'éloigne largement de l'idéogénèse achevée, le verbe *être* abandonne radicalement son autonomie et devient un auxiliaire de l'aspect transcendant – l'aspect indiquant qu'il n'existe pas de coupure entre l'événement du passé et le temps du présent que conçoit l'acte d'énonciation –. Par exemple, « Pierre est tombé ; Pierre s'est trompé » (cité dans *ibid.*). Le verbe *être* est envisagé, ici, comme une particule grammaticale.

D'autre part, Jorge Juan Vega y Vega a mené une recherche approfondie sur le verbe *être* dans une perspective morphologique, syntaxique et sémantique, et il a préconisé de comprendre la fluidité de la notion d'*être* de la manière suivante :

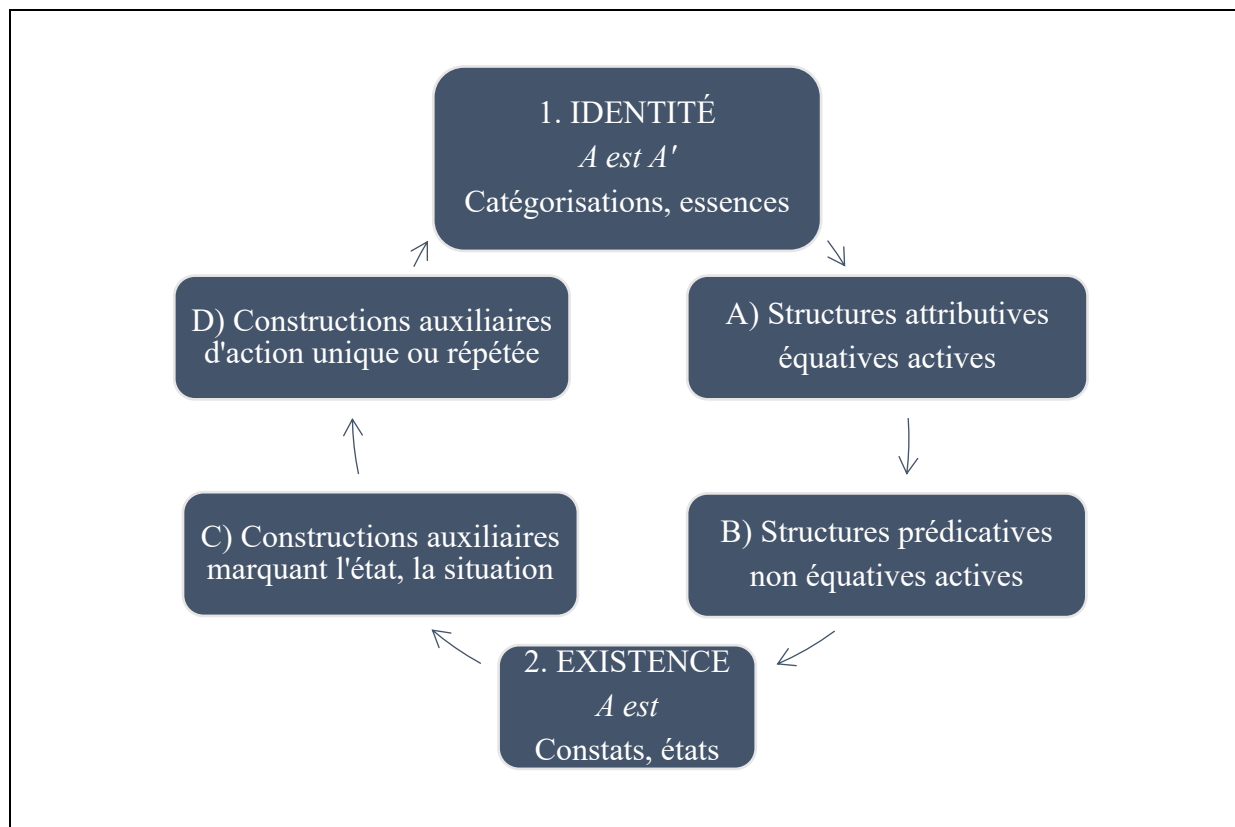


Tableau 4.2.3 – 1 : Le schéma général du verbe *être* (cf. Vega y Vega, 2017 : 255) (avec nos adaptations).

D’après ce schéma explicatif, la notion d’*être* fonctionne « [...] dans le sens des aiguilles d’une montre » (*ibid.* : 242). La rubrique 2 renvoie au sens existentiel le plus élevé tout comme celui du verbe *exister*, le verbe *être* n’accepte pas, ici, de compléments. Par exemple, « Dieu est » ; alors que la rubrique 1 renvoie au sens existentiel le plus bas, le verbe *être* copulatif fonctionne comme une particule logique soulignant un état consubstantiel³². Par exemple, « Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». Dès lors, plus on s’éloigne de la rubrique 2, moins le verbe *être* est doté du sens existentiel ; à l’inverse, plus on s’éloigne de la rubrique 1, plus le verbe *être* est doté du sens existentiel.

De plus, la distinction entre les constructions dites auxiliaires – les rubriques C et D – et les structures attributives et prédicatives – les rubriques A et B – s’explique par celle entre l’auxiliaire *être* et le verbe *être* (y compris le verbe copulatif *être*).

En outre, généralement, les structures prédicatives sont étroitement liées à la constatation du sujet parlant et à un état plutôt duratif ; alors que les structures attributives sont intimement

³² Selon Benveniste, « [entre] les deux termes qu’il joint, “être” établit un rapport intrinsèque d’identité : c’est l’état consubstantiel » (cité dans Vega y Vega, 2017 : 212).

associées à l'identification instantanée du sujet parlant. Par exemple, « Pierre est très impatient » ressort à une structure prédicative, c'est-à-dire à la rubrique B, quand il s'explique par le fait que nous constatons que, maintenant, Pierre est en état d'impatience ; néanmoins, cet exemple relève d'une structure attributive, c'est-à-dire de la rubrique A, quand il s'interprète par le fait que Pierre est une personne impatiente dans la vie quotidienne, il s'agit, *ipso facto*, d'une opération équative logique. En l'occurrence, la première explication relève de la sensibilité du sujet parlant ; alors que la seconde explication relève du jugement du sujet parlant.

Enfin, les constructions auxiliaires marquant l'état relèvent de la description, par exemple, « Pierre est venu » ; alors que les constructions auxiliaires marquant l'action relèvent de l'identification, par exemple, « Pierre est frappé ».

Néanmoins, il faut remarquer ceci : selon Jorge Juan Vega y Vega, il semble que nous ayons évoqué tous les choix notionnels possibles du verbe *être* dans ledit graphique simulant le fonctionnement des aiguilles d'une montre, cependant, il n'existe pas nécessairement de continuité entre ces choix notionnels, ils ne se présentent que d'une manière de mosaïque. Voire, il a soutenu que la copule *être* et le verbe *être* sont deux mots totalement différents, mais véhiculant le même signifiant selon la terminologie de Ferdinand de Saussure.

Bien sûr, Jorge Juan Vega y Vega a décrit minutieusement les sous-catégories de chaque rubrique, mais nous préconisons de comprendre la notion d'*être* tout en combinant les idées de Gustave Guillaume et les siennes.

Tirant leurs origines du fonctionnement du couplage Yin-Yang (*cf.* le tableau 4.1.3 – 5 et le tableau 4.1.3 – 6), le fonctionnement des deux forces vectrices et les subductions que conçoit la notion d'*être* s'expliquent successivement par les deux schémas suivants (l'axe *x* signifie le temps ; l'axe *y* signifie la valeur respective) :

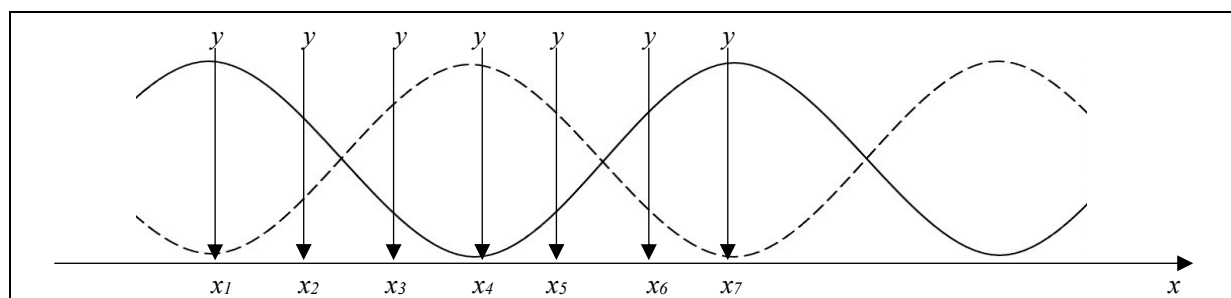


Tableau 4.2.3 – 2 : Le fonctionnement des deux forces vectrices (courbe discontinue : force désorganisatrice ; courbe continue : force organisatrice).

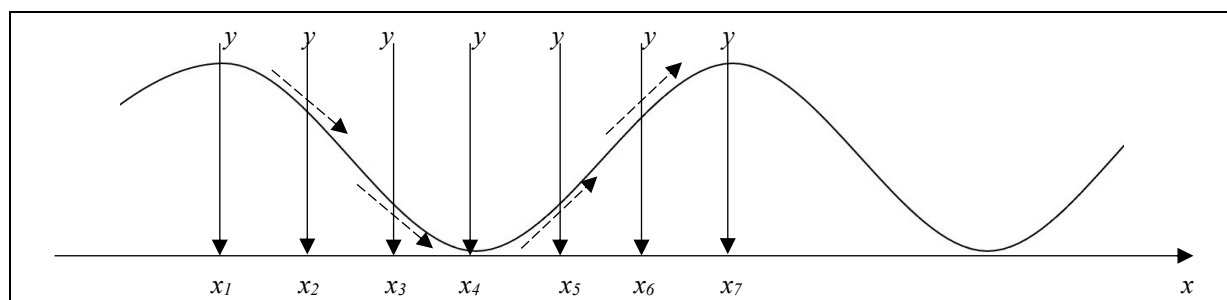


Tableau 4.2.3 – 3 : Les états subduits du verbe *être* en français sur le plan cinétique.

En comparant lesdits tableaux, nous constatons que la force désorganisatrice et la force organisatrice s'opposent l'une à l'autre et se métamorphosent l'une en l'autre d'une manière compensatoire ; et les états subduits du verbe *être* dans le temps sont assujettis aux effets conjoints des deux forces vectrices.

En saisie x_1 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force organisatrice parvient à son maximum et la force désorganisatrice est infinitésimalement petite. Maintenant que la force désorganisatrice est presque inobservable, le verbe *être* ne subit que l'effet de la force organisatrice. En l'occurrence, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* véhicule entièrement sa charge sémantique existentielle, il s'explique, *ipso facto*, par *exister* dans un sens infiniment philosophique ; le verbe *être* possédant le sens existentiel plein est totalement intransitif, il n'accepte donc pas de complément. À titre d'exemple, le verbe *être* fonctionne d'une manière hautement ontologique dans la parole suivante de Descartes : « Je pense, donc je suis » (cité dans Moignet, 1981 : 125).

En saisie x_2 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force organisatrice est en train de se réduire, et inversement, la force désorganisatrice est en train d'augmenter ; mais la force organisatrice prime encore sur la force désorganisatrice ($y_{\text{force organisatrice}} > y_{\text{force désorganisatrice}}$). Dans ce contexte, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* quitte sa charge sémantique pleine qu'est la saisie philosophique ; néanmoins, sa charge existentielle est encore facilement observable. Il constitue le premier pas d'éloignement de la saisie philosophique, le verbe *être* valorise ici des structures prédicatives considérées comme situationnelles, et le verbe *être* est suivi d'un

complément³³. À titre d'exemple, « Pierre est content / absent » ; « Pierre est en colère / en mission / de retour » ; « Pierre est pour cette idée / contre cette idée » ; « Pierre est à Paris / en Chine » ; « Nous sommes en vacances / en janvier / en été ». Il n'en reste pas moins vrai que cet état subduit du verbe *être* introduit un apport extérieur à un support préétabli, et que le verbe *être* relève d'un « [...] verbe locatif et situationnel » (Vega y Vega, 2017 : 124) qui engendre une structure situationnelle – une « structure en récipient » (*ibid.* : 152) selon la terminologie de Jorge Juan Vega y Vega –.

En saisie x_3 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force organisatrice est encore en train de diminuer, et à l'inverse, la force désorganisatrice est encore en train de s'accroître ; mais la force désorganisatrice dépasse la force organisatrice ($y_{\text{force désorganisatrice}} > y_{\text{force organisatrice}}$). En conséquence, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* connaît un deuxième éloignement de sa charge sémantique pleine, et sa charge existentielle est difficilement observable ; le verbe *être* véhicule des structures attributives. À titre d'exemple, « Pierre est (une personne) modeste / gentil(le) » ; « C'est drôle / magnifique » ; « C'est Pierre qui... » ; « Cette valise est à Pierre ». Le verbe *être* copulatif verse ici dans l'opération du raisonnement logique.

En saisie x_4 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force désorganisatrice atteint son maximum et la force organisatrice est infinitésimalement petite. Comme la force organisatrice est presque exclue, le verbe *être* ne subit que l'effet de la force désorganisatrice. Dans ce cas-là, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* ne véhicule aucune charge existentielle, il ne souligne que deux identités consubstantielles. À titre d'exemple, « Pierre est étudiant » ; « Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». Il ne s'agit que d'un processus d'identification.

En saisie x_5 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force désorganisatrice est en train de se réduire, et inversement, la force organisatrice est en train d'augmenter ; mais la force désorganisatrice l'emporte sur la force organisatrice ($y_{\text{force désorganisatrice}} > y_{\text{force organisatrice}}$). En l'occurrence, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* se déplace vers sa charge existentielle pleine, mais sa charge existentielle est difficilement observable, parce qu'il joue un rôle d'auxiliaire marquant

³³ Il faut remarquer que, selon Jorge Juan Vega y Vega, le verbe *être* existentiel pur, « Dieu est » par exemple, appartient aussi aux structures prédicatives marquant l'état (cf. Vega y Vega, 2017 : 256). Mais nous préconisons de le distinguer des structures prédicatives marquant l'état, comme nous distinguons la saisie x_1 de la saisie x_2 , l'une n'accepte pas de complément tout en s'intéressant à la dimension philosophique, alors que l'autre permet son intervention tout en s'intéressant à la dimension physique.

l'action instantanée. À titre d'exemple, « Pierre est frappé par Paul » ; « Pierre est puni encore une fois par son professeur » ; « Pierre s'est joint à la discussion ». Après tout, il s'agit d'une opération instantanée.

En saisie x_6 , dans le tableau 4.2.3 – 2, la force désorganisatrice est encore en train de diminuer, et à l'inverse, la force organisatrice est encore en train de s'accroître ; mais la force organisatrice dépasse la force désorganisatrice ($y_{\text{force organisatrice}} > y_{\text{force désorganisatrice}}$). En conséquence, dans le tableau 4.2.3 – 3, le verbe *être* s'approche de sa charge existentielle pleine, mais il joue un rôle d'auxiliaire marquant l'état et la situation. À titre d'exemple, « Le lac est entouré de montagnes » (*ibid.* : 256) ; « Pierre est suivi par un étranger » ; « Pierre est coincé au lit » ; « Pierre s'est ému » ; « Pierre s'est abstenu de fumer » ; « Pierre est en train de travailler » ; « Pierre est arrivé » ; « C'est parti ! » Après tout, il s'agit d'une opération descriptive.

En saisie x_7 , nous retournons au sens existentiel hautement philosophique du verbe *être*.

Globalement, le verbe *être* en français conçoit différentes dimensions existentielles. Physiquement parlant, ce qui est est toujours, or il possède différentes manières d'être ; chronologiquement parlant, ce qui est n'est pas toujours, tout objet n'échappe pas au changement ; et cognitivement parlant, ce qui est n'est pas de la même manière sous différents angles et aux yeux de différentes personnes. De la saisie x_1 à la saisie x_7 , nous avons parcouru un cycle des états subductifs du verbe *être* en français, et ce cinétisme ne s'arrête pas là. Bien sûr, il faut remarquer que la démarcation entre les saisies variées n'est pas totalement claire, elle s'estompe de temps en temps : par exemple, « Pierre est beau » renvoie généralement à une opération d'identification, le verbe copulatif *être* se trouve donc en saisie x_3 ; néanmoins, cet exemple peut s'expliquer aussi par le fait que nous trouvons que, aujourd'hui, Pierre est beau – Pierre est en beauté –, cette structure situationnelle conduit le verbe *être* à résider en saisie x_2 .

Tout en faisant face au cinétisme perpétuel de la subduction et de la construction des énoncés, Gérard Moignet a formulé le commentaire suivant :

La grande originalité de la pensée linguistique de Gustave Guillaume est d'avoir reconnu que tout est mouvement et saisie de mouvement dans la construction du langage. D'autres linguistes ont constaté dès longtemps que les faits de langue se présentent couramment sous forme d'oppositions binaires. Seul,

Gustave Guillaume a vu que ces oppositions sont des successivités, des positions d'avant et d'après dans des mouvements de pensée sous-tendus par du temps mental par le *temps opératif* dont l'existence a été magistralement démontrée dans la théorie de la chronogénèse. Seul, il a conçu les systèmes comme les produits d'une ordination. (1981 : 9)

À dire vrai, l'implantation du cinétisme dans le langage est une idée bel et bien novatrice ; mais il semble que Gustave Guillaume soit victime de son propre succès, et c'est parce que l'incorporation de la dynamique dans son schème binaire implique le rattachement de son schème binaire au temps. Néanmoins, la particularité du temps cosmique ne s'incarne pas explicitement dans son schème binaire, d'où la nécessité d'introduire notre schème sinusoïdal qui prend en considération à la fois le changement et le découlement du temps cosmique.

Le mot véhicule une tension sémantique selon qu'il a su être, il est selon qu'il a su se positionner. Néanmoins, l'acte de se positionner implique indispensablement le découlement du temps, et nous ne saurions jamais revenir en arrière, d'où une nécessité de ne pas clore les schémas. Cette « voie dite rationnelle » – cette logique constructrice – s'applique parfaitement à tous les êtres du monde, et bien sûr au langage ; nous profiterons de cet angle herméneutique pour réétudier la construction de l'image-espace et de l'image-temps en français et en mandarin.

**Deuxième partie : à la recherche de l'image
spatio-temporelle en français et en
mandarin**

V. Parties de la langue *versus* parties du discours

[...] la langue est un système de systèmes – un assemblage systématisé de systèmes contenant (ayant un contenu propre de positions intérieures) s'emboîtant les uns dans les autres et qui, inscrits chacun dans un plus étendu, le plus étendu de tous étant celui de l'assemblage qu'en fait la langue, différent entre eux sous toutes sortes de rapports, sauf celui de leur forme commune de contenant, laquelle se répète identique à elle-même, et en réalité invariante, du plus étendu au moins étendu, de sorte que celle du plus étendu, *la langue*, assemblage de tous, serait connue au cas où l'on réussirait à voir en traits nets la forme de l'un de ceux, riche ou pauvre de substance, qu'elle contient. (Guillaume, 1969 : 223)

Tout comme ce que Gérard Moignet l'a souligné, il semble qu'il soit démodé de dire que la langue serait un système. Pour répondre à la question de savoir si « [la] langue est-elle ou n'est-elle pas un système ? » (*Ibid.* : 220), Gustave Guillaume a suggéré que la langue serait un grand système intégrant dans lequel se trouvent une série de systèmes intégrés. Les systèmes intégrés, qui s'imbriquent les uns dans les autres, constituent les parties fondamentales d'une langue.

Traditionnellement, les grammairiens ne s'intéressaient qu'aux analyses des résultats du langage que sont les discours, et ils envisageaient les composants élémentaires d'une langue comme les parties du discours. Comme Gustave Guillaume a distingué la langue du discours, c'est-à-dire qu'il a distingué le système de représentation du système d'expression, sa grammaire systématique nous conduit à adopter une nouvelle terminologie – les parties de langue – pour désigner les éléments constitutifs du système de représentation, mais il n'en demeure pas moins que le centre de recherche guillaumienne remonte dans l'architecture de la pensée – dans la langue au sens guillaumien –. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « Ce système du signe est intégrateur à l'égard des parties dont la langue se compose, constituant ensemble ce qu'on appelle traditionnellement les “parties du discours”, et qu'il vaudrait mieux appeler les “parties de langue” » (1981 : 12).

Pour que nous puissions saisir les particularités intégrales de la construction de l'image spatio-temporelle en français et en mandarin, c'est-à-dire du fonctionnement des systèmes nominal et verbal dans ces deux langues, il vaut mieux jeter un bref regard sur la systématique du français ainsi que sur celle du mandarin. Nous allons maintenant réexpliquer l'architecture psychosystématique du français et celle du mandarin sous d'autres angles herméneutiques.

5.1. Parties de la langue en français

5.1.1. Du mot à la phrase

Le français, une langue pourvue de morphologie, ressort à une langue à mots. Si le français permet à son locuteur confirmé de transmettre la pensée et que les matières formelles – l'écriture – n'interviennent que pour noter les énoncés, c'est parce que la production des énoncés se réalise par le processus de la représentation à l'expression en passant par la rencontre des matières notionnelles et des matières formelles. Il n'existe, de ce fait, pas nécessairement de lien intime entre la pensée et l'écriture.

Au cours de la genèse du mot, la nécessité du croisement des matières notionnelles et des matières formelles s'explique par le fait que la genèse d'idée et celle de forme se réalisent séparément mais successivement, d'où les deux grandes phases successives : l'idéogénèse – la genèse d'idée – et la morphogénèse – la genèse de mots –. La première phase relève d'une opération de discernement allant de l'universalité du pensable à la genèse d'une idée particulière, alors que la seconde phase ressort à une opération d'entendement allant de la particularité d'une idée en cause à la généralité d'une partie de la langue ; la première opération nous permet d'obtenir le concept du mot – c'est-à-dire le signifié de puissance –, alors que la deuxième opération nous impose la forme et la particularité grammaticale du mot – c'est-à-dire le signifiant de puissance au niveau phonologique –. Pour le dire plus précisément, Gustave Guillaume a envisagé le processus de la genèse du mot comme le fonctionnement oscillatoire de la pendule, Vjekoslav Ćosić l'a ainsi résumé :

Pour donner de la plasticité à sa pensée, Guillaume exploite l'image de la pendule qui se cache derrière l'expression « mouvement oscillatoire ». La construction du mot, selon cette image, se fait en quatre

oscillations. La première oscillation va vers l'universel : « La pensée prend position en face de l'univers pensable. » (*LSL*, 89) L'univers pensable est « tout ce qui dans la pensée est susceptible de s'y résoudre en notions distinctes, concrètes ou abstraites ». (*LSL*, 89, note 6) C'est à peu près ce que de Ferdinand de Saussure appelait *magma*. La deuxième oscillation va en direction du singulier et le résultat en est la matière, le sens du mot. La troisième oscillation va vers l'universel, généralisation indéterminée, tout en « respectant la particularisation acquise ». Pour la quatrième oscillation (finale), l'auteur y distingue deux phases (analogiquement à la troisième oscillation) : la « singularisation intégrée immanente » (à l'univers formel indéterminé) et la « singularisation intégrante, transcendante » (à l'univers formel indéterminé). (2021 : 135-136)

En effet, la genèse du mot n'est qu'un processus d'isolation d'une forme particularisante intégrante véhiculant un sens particularisant intégré du mécanisme universalisant préconstruit dans la profondeur de la pensée. Dire que « [...] le physisme inventé pour signifier le mental est quelque chose comme un calque de celui-ci. L'ordination du phénomène n'est jamais : requête de mentalisme pour le physisme, mais toujours : requête de physisme pour le mentalisme » (Guillaume, 1969 : 33), ce qui revient à dire que la genèse du mental n'échappe pas à une parfaite cohérence, et que la genèse du physisme relève d'une suffisance expressive.

L'ordre du mental au physisme étant défini, nous allons toujours des unités de puissance aux unités d'effet. Si le vocable renvoyait à un « [terme] générique applicable à toutes les langues pour désigner l'unité de puissance, celle à partir de laquelle est construite l'unité d'effet qu'est la phrase » (Boone & Joly, 2004 : 462), le vocable en français prendrait alors la forme du mot. Les unités de puissance, qui constituent des parties de langue au sens guillaumien, forme dans la profondeur de la pensée un grand système contenant auquel se superposent des sous-systèmes contenus. Les unités d'effet, qui relèvent des éléments du discours au sens guillaumien, prennent la forme de la phrase constituée des unités de puissance activées.

La grammaire traditionnelle reconnaît qu'il existe neuf parties du discours en français, à savoir le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, le pronom, l'article, la préposition, la conjonction et l'interjection. Comme l'interjection échappe au système conceptuel, c'est-à-dire qu'elle intervient instantanément à la suite d'une émotion sans intervention de la construction formelle, elle n'existe pas dans l'architecture de représentation. Tout comme ce que Gérard Moignet a précisé :

Sa lexigénèse n'est faite que d'émotions ressenties et sa morphogénèse est inexistante, ou peut s'en faut.

En elle, la sémiologie s'adosse immédiatement à l'émotion sans que rien de formel vienne s'interposer. Elle s'apparente au cri et rejoint ainsi le langage animal. (1981 : 12-13)

Par exemple, l'interjection « Tiens ! » dans la phrase « Tiens ! Te voilà ! » n'a rien à voir avec son verbe original *tenir* ; ici, le verbe *tenir* se désémantise radicalement. Et il en va de même pour l'interjection « Allez ! » dans la phrase « Allez ! Dépêche-toi ! » En l'occurrence, l'interjection appartient au discours, mais pas à la langue.

Ainsi, les huit types d'éléments constructeurs, à savoir le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, le pronom, l'article, la préposition et la conjonction, se différencient l'un de l'autre au niveau de la langue au sens guillaumien. Néanmoins, les huit parties de langue se divisent en deux sous-systèmes, à savoir les parties de langue prédicatives et les parties de langue non prédicatives. Les parties de langue prédicatives rassemblent le substantif, le verbe, l'adjectif et l'adverbe, elles ont pour but d'associer un concept dérivant de l'expérience réelle à une structure linguistique ; alors que les parties de langue non prédicatives réunissent le pronom, l'article, la préposition et la conjonction, elles n'ont rien à voir avec la conceptualisation de l'expérience réelle, or elles se saisissent elles-mêmes.

5.1.2. Parties de langue prédicatives et mécanisme du Yin

En fonction de la terminologie de Gustave Guillaume, les parties de langue prédicatives ne fonctionnent pas indépendamment l'une de l'autre, or leur fonctionnement est assujéti au principe de l'incidence :

Insistons bien sur le fait que l'incidence désigne un mécanisme *prévisionnel*. Il s'agit d'une propriété définitoire de chacune des parties de langue prédicatives, attribuée au cours de la genèse de celle-ci, et qui prévoit le type de construction syntaxique auquel elles seront aptes. Le substantif, constituant le pilier central du système, est caractérisé par une incidence interne, « incidence de sa matière à une forme qui, de soi, n'implique pas un transfert de ce qu'elle porte sur un support extérieur ». L'adjectif et le verbe sont au contraire prévus, par leur genèse mentale, pour prédiquer hors d'eux-mêmes ; ils requièrent un support extérieur, qui est le substantif. À cette incidence externe de premier degré s'oppose l'incidence externe de deuxième degré caractéristique de l'adverbe, auquel, fondamentalement, est refusée l'aptitude à l'incidence au substantif : l'adverbe ne peut qu'être incident à une incidence – en premier lieu à celle de l'adjectif ou du verbe au nom et à celle de l'adverbe aux deux précédentes. (Monneret, 2003b : 48)

À vrai dire, il semble que le principe de l'incidence ne suffise pas à élucider

intégralement le fonctionnement des parties de langue prédicatives ; le principe de l'incidence esquisse bien le fonctionnement des parties de langue prédicatives sur le plan syntaxique, or il ne verse pas dans le fonctionnement des parties de langue prédicatives sur le plan sémantico-cognitif. Autrement dit, le principe de l'incidence n'implique pas l'origine des matières notionnelles.

Étant donné que « [l']incidence est l'une des formes vectrices du mot » (Anne & Joly, 2004 : 234), nous pensons que le fonctionnement des parties de langue prédicatives s'assujettit au mécanisme du Yin – mécanisme centripète –. Et ce mécanisme du Yin conçoit deux dimensions épistémologiques : une dimension sémantico-cognitive et une dimension syntaxique.

D'une part, du point de vue sémantico-cognitif, les parties de langue prédicatives entretiennent un rapport cognitif intime entre les objets du monde et le sujet parlant ; en d'autres termes, les matières notionnelles dérivant de l'environnement s'approchent du sujet pensant – du « moi pensant » (Moignet, 1981 : 13) selon la terminologie de Gérard Moignet – par l'intermédiaire d'un mouvement centripète, dans le but de rejoindre une forme linguistique. D'où le commentaire de ce dernier : « Ce qui en fait la substance, c'est l'univers auquel la pensée humaine est affrontée, c'est tout ce que le hors-moi présente à la concevabilité du moi pensant » (*Ibid.*). Dès lors, la formule des parties de langue prédicatives est la suivante : « MATIÈRE (tirée de l'expérience de l'univers) + forme » (*ibid.*). Bien évidemment, le substantif, le verbe, l'adjectif et l'adverbe ont besoin des matières notionnelles extérieures.

D'autre part, du point de vue syntaxique, les liens qu'entretiennent le substantif, le verbe, l'adjectif et l'adverbe ne sont rien d'autre que le jeu entre les supports et les apports ; les apports s'ajoutent aux supports à travers un mouvement centripète. Dès lors, les différentes parties de langue se réunissent, sous l'impulsion de la force Yin – de la force centripète –, autour d'un point d'ouverture du système – d'un support –, soient proches, soient lointains, il n'en demeure pas moins qu'il existe des parties de langue primordiales et qu'il existe aussi des parties de langue secondaires. Tout comme des électrons, qui circulent sur des orbites différentes – soient basses, soient hautes – se repoussent entre eux et sont attirés par le noyau ; mais chaque électron joue son propre rôle, plus la quantité d'énergie que possède l'électron

est grande, plus son orbite s'éloigne du noyau central, ce sont les dissociations qui peuvent garantir une stabilité globale. Inspiré du fonctionnement des électrons, les liens syntaxiques qu'entretiennent les parties de langue prédicatives s'articulent ainsi : « Plus la quantité de mouvement est grande, plus le support de la partie de la langue correspondante est trouvé loin du lieu d'origine (l'apport) » (Monneret, 2003b : 46) ; plus l'apport s'éloigne du support, plus la force centripète que subit cet apport est importante. Soit schématiquement :

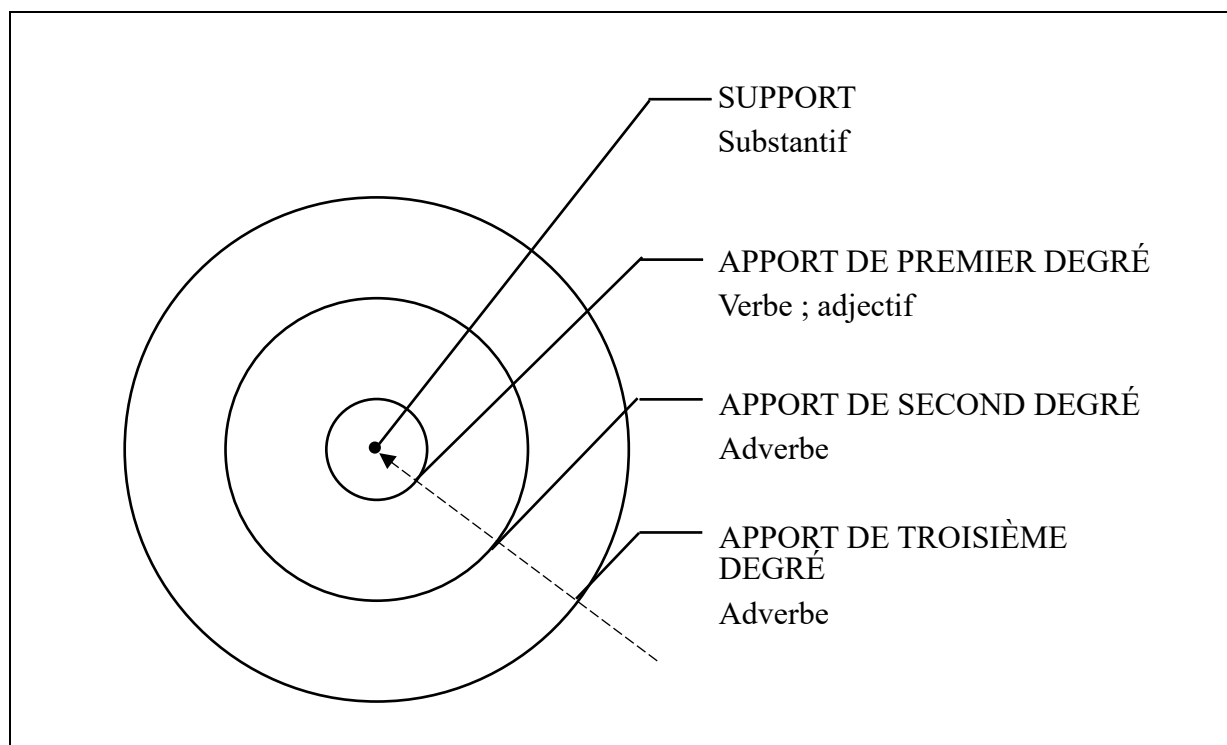


Tableau 5.1.1 – 1 : Le fonctionnement des parties de langue prédicatives en français et le mécanisme du Yin.

Conformément au dit schéma, nous constatons que, le substantif constitue normalement un support central ; il se prédique lui-même, c'est-à-dire qu'il n'a pas de support extérieur à assigner une matière notionnelle au niveau de la langue. Grâce au substantif, tous les êtres du monde peuvent être appelés et entrer dans le monde interne du sujet parlant à l'aide de nos capacités cognitives. Le substantif constitue l'incidence interne selon la terminologie de Gustave Guillaume :

Le substantif se caractérise donc par l'incidence interne, incidence de sa matière à une forme qui, de soi, n'implique pas un transfert de ce qu'elle porte sur un support extérieur (ceci, dans le plan de la langue, car, dans le discours, il arrive qu'un substantif soit déferé à un autre élément de la phrase). (Moignet, 1981 : 14)

L'adjectif constitue ensuite un apport extérieur de premier degré, il est au service du substantif. Plus précisément, la notion d'adjectif intervient pour participer à celle du substantif, dans le but d'apporter un complément sémantique à une notion substantivée. Par conséquent, l'adjectif ne se dit pas de lui-même, or il relève d'un soutien extérieur de premier degré saisi par le support interne. Néanmoins, l'adjectif substantivé, tels que *la belle* et *la bête*, ressort à un substantif de discours, parce que l'adjectif substantivé ne trouve pas son support au niveau de la langue.

De plus, les orbites du verbe sont plutôt variées : quand le verbe est aux modes personnels, c'est-à-dire au mode subjonctif et au mode indicatif, il constitue un apport externe de premier degré qui cherche à entrer en relation avec le support interne. Par exemple, « Pierre *travaille* », « Je veux qu'il *travaille* » ; quand le verbe est au mode participe, il exerce un rôle tout comme celui de l'adjectif, il relève donc d'un apport externe de premier degré. Par exemple, « Pierre est *connu* », « C'est *parti* ». Le verbe ressemble ici à un adjectif ; quand le verbe est au mode infinitif, c'est-à-dire au mode pseudo-nominal, il ressort à un support interne tout comme le substantif. Par exemple, « *Se promener* est bon pour la santé », « *Pratiquer* du sport régulièrement est une bonne habitude ». Ici, le verbe est à l'état virtuel, donc inactivé.

Enfin, généralement, l'adverbe constitue un apport externe de second degré. Il n'agit pas directement sur le support, or il agit sur le lien qu'élaborent le support et l'apport. Selon Philippe Monneret, « [le] fait que l'adverbe soit incident à un mécanisme (d'incidence) permettrait d'expliquer son invariabilité, puisqu'un mécanisme est par nature dépourvu de caractéristiques morphologiques » (2003b : 48). En d'autres termes, nous pouvons dire que l'adverbe agit sur le lien qu'élaborent le support et l'apport, ce qui revient à dire que l'adverbe n'entre pas directement en relation avec le support et l'apport, et qu'il n'a pas besoin de s'accorder en genre et en nombre avec les autres parties de la langue. L'adverbe constitue parfois un apport externe de troisième degré, parce qu'il peut agir sur un mouvement centripète en cours que déclenche un autre adverbe. Par exemple, « Pierre travaille *très* bien », « Pierre parle *vraiment* vite ».

Globalement, les supports fondamentaux – le substantif, et le verbe à l'infinitif –

constituent souvent un centre qui attire les apports – l’adjectif, le verbe au participe, le verbe au subjonctif, le verbe à l’indicatif et l’adverbe –. Le fonctionnement syntaxique des parties de la langue prédicatives se réalise donc davantage par le mouvement centripète, c’est le cas des apports ; *a contrario*, relativement parlant, les supports accueillent les apports en effectuant des mouvements centrifuges.

5.1.3. Parties de langue non prédicatives et mécanisme du Yang

Les parties de langue non prédicatives en français rassemblent le pronom, l’article, la préposition et la conjonction ; elles connaissent une idéogénèse partant du sujet parlant, mais pas de la conceptualisation du monde extérieur. Traditionnellement, le guillaumisme souligne que le pronom et l’article connaissent une transprédicativité, et que la préposition et la conjonction connaissent une transincidence (*cf.* Monneret, 2003b : 85) ; celles-ci, qui fonctionnent formellement comme des adverbes, ont pour fonction d’appeler les autres apports accessoires, alors que ceux-là, qui fonctionnent formellement comme des substantifs ou des adjectifs, ont pour objet de désigner les êtres du monde sans les nommer – c’est le cas du pronom – et d’appeler les substantifs en apportant précocement des particularités sémantiques des substantifs en cause – c’est le cas de l’article –.

À vrai dire, les quatre parties de langue non prédicatives, partant du moi-pensant pour rencontrer les matières notionnelles extérieures, n’échappent pas à un mouvement centrifuge, c’est la raison pour laquelle nous pensons que le fonctionnement des parties de langue non prédicatives s’assujettit au mécanisme du Yang – mécanisme centrifuge –. Et ce mécanisme du Yang conçoit aussi deux dimensions épistémologiques : une dimension sémantico-cognitive et une dimension syntaxique.

Du point de vue sémantico-cognitif, les parties de langue non prédicatives n’ont rien à voir, au moins directement, avec l’environnement extérieur, leurs matières notionnelles ne dérivent donc pas du monde extérieur ; les matières notionnelles des parties de langue non prédicatives se déclenchent dans le monde intérieur du sujet pensant, et elles sont *a priori* formelles. D’où le commentaire de Gérard Moignet : « Les parties de langue non prédicatives ne sont pas, elles, adossées à l’expérience du hors-moi. Leur matière notionnelle, tout entière

tirée du moi pensant, n'est faite que de ce que la pensée a pu saisir des conditions de son propre fonctionnement » (1981 : 13). En conséquence, les matières notionnelles des parties de langue non prédicatives partent du « moi pensant » pour accueillir celles des parties de langue prédicatives dérivant du « hors-moi » ; il n'en reste pas moins vrai que, relativement parlant, les matières notionnelles des parties de langue non prédicatives, qui sont au service de celles tirées du monde extérieur, connaissent des mouvements centrifuges. Dès lors, la formule des parties de langue non prédicatives est la suivante : « FORME EN POSITION DE MATIÈRE + FORME » (*ibid.*).

Du point de vue syntaxique, les quatre parties de langue non prédicatives ont davantage pour fonction de faire intervenir les autres apports d'une manière expansive, soit schématiquement :

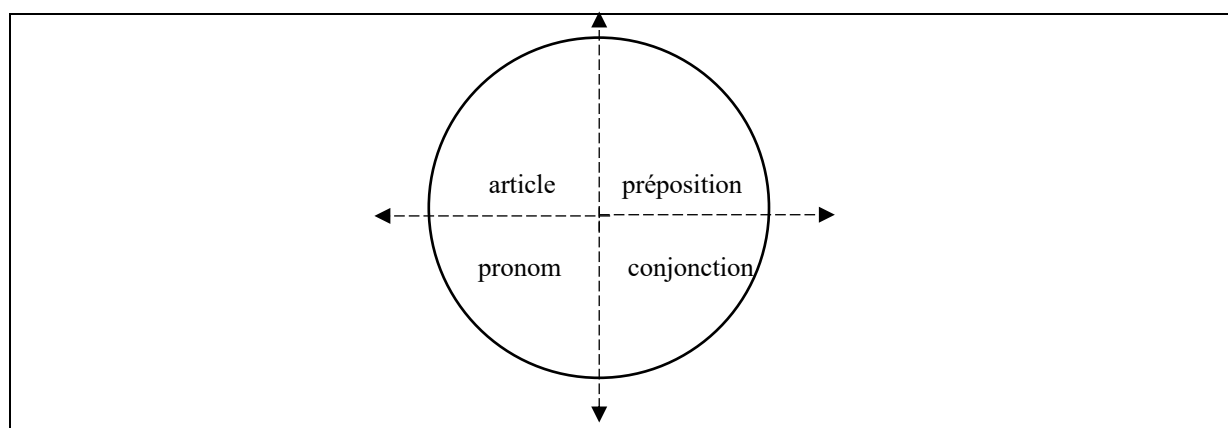


Tableau 5.1.2 – 1 : Le fonctionnement des parties de langue non prédicatives et le mécanisme du Yang.

En premier lieu, l'article est un mot vide de substance, c'est-à-dire une particule grammaticale dépourvue de sens à elle seule, le système de l'article est, *ipso facto*, en état virtuel avant de rencontrer le substantif ; mais l'article consiste à actualiser le substantif ou le substantivé, il véhicule une matière notionnelle lorsqu'il est accompagné d'un substantif. Gérard Moignet l'a ainsi décrit :

Actualisateur du substantif, l'article n'a, de soi, ni genre, ni nombre, ni cas, mais il possède la virtualité de ces catégories formelles à titre provisionnel, dans l'attente de la substance qui, elle, les possède dans le plan de la langue (du moins, dans le cas où l'article est le support d'un substantif de langue ; dans les autres cas, il conserve son caractère proprement *neutre*). Cette virtualité se manifeste par la variation morphologique de l'article en genre et en nombre (et aussi en cas, en ancien français), qui sont genres et nombres d'accord, et c'est justement l'article qui porte les marques les plus claires, sémiologiquement, du

genre et du nombre du substantif. Matérialisation de la personne cardinale du substantif, l'article assume les catégories formelles qui s'attachent à la personne cardinale, le genre (les trois genres), le nombre (les trois nombres), le cas (unique). Comme l'extensité du substantif, qu'il définit, est de l'ordre du continu, la pluralité externe, qui, elle, concerne le discontinu, est celle d'un substantif préalablement défini en extensité avant d'être pluralisé. (*Ibid.* : 131-132)

En l'occurrence, l'article appelle, le substantif répond en lui assignant une matière notionnelle en genre et en nombre ; l'article ressort, de ce fait, à « [...] un substantif sans substance » (*Ibid.* : 130), c'est-à-dire à un substantif dépourvu de matière notionnelle descendant directement du monde extérieur.

Bien que l'article aie pour fonction d'actualiser le substantif, tous les substantifs n'ont pas besoin de l'article. Cependant, il faut distinguer l'absence d'article de l'article zéro : le premier phénomène consiste en la conservation de traces anciennes de la langue. Par exemple, « Chat échaudé craint l'eau froide », « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » ; le deuxième phénomène concerne le fait que le substantif perd son rôle de support, c'est-à-dire qu'il relève de l'incidence externe selon la terminologie de Gustave Guillaume. Par exemple, le substantif *faim* dans la phrase « La faim me tenaille » constitue vraiment un support interne, alors qu'il perd sa fonction de support dans la phrase « Pierre a faim », dans ce cas-là, le substantif *faim* entre dans le verbe *avoir faim* et ce verbe conjugué ressort à un apport externe de premier degré.

Dans l'ensemble, si le substantif est à la fois formel et notionnel, alors l'article n'est que formel. L'article, le pseudo-substantif, articule le substantif en effectuant une opération expansive, il révèle particulièrement les informations en genre et en nombre du substantif en cause ; néanmoins, l'opération expansive de l'article commence par lui-même et se termine aussi par lui-même. D'où le mouvement centrifuge qu'il conçoit.

En second lieu, la situation du « pro-nom » est beaucoup plus complexe, il fonctionne comme le substantif, l'adjectif, voire l'adverbe, mais d'une manière peu ou prou virtuelle quant à sa notion ; il n'en demeure pas moins que le pronom nous permet de désigner des êtres du monde sans les nommer. Gérard Moignet a ainsi écrit :

Grâce à des pronoms, on pourra parler des êtres sans leur donner leur nom, sans avoir recours à la prédication. On pourra les évoquer d'après une situation spatiale : on usera de pronoms déictiques ; – par référence à une désignation contextuellement antérieure : on usera de pronoms anaphoriques ; – par

référence à leur rapport à d'autres êtres : ce seront les pronoms dits « possessifs » ; – par référence au rang qu'ils occupent dans le système des personnes engagées dans un acte de langage : ce seront les pronoms personnels. On pourra les remplacer par des termes symboles d'existence positive, sans plus : *quelqu'un, quelque chose*, – par des symboles de classification distributive : *chacun* ; – par des symboles dépositifs : *personne, rien* ; – par des symboles porteurs d'indétermination, propres à assumer l'expression de mouvements de pensée de l'ordre de l'énonciation, comme la percontation : *qui, quoi, que* (en emploi de « pronoms interrogatifs ») ; – ou encore, capables d'opérer des translations syntaxiques : *qui, que, quoi*, etc. en emploi de « pronoms relatifs », etc. (*Ibid.* : 150-151)

Les pronoms personnels constituent les pronoms les plus représentatifs, les personnes ordinales impliquées ou non dans l'allocution véhiculent différentes structures morphologiques selon le cas d'emploi : pour le cas du sujet, on compte *je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles* ; en ce qui concerne le cas du complément d'objet direct, on rassemble *me, te, le, la, nous, vous, les* ; pour ce qui est du cas du complément d'objet indirect, on réunit *me, te, lui, nous, vous, leur*. En l'occurrence, les pronoms personnels peuvent accomplir les fonctions de sujet, d'attribut du sujet, de complément d'objet et parfois d'apposition – c'est surtout le cas des pronoms personnels toniques, par exemple, « Moi, je suis Chinois », « Toi, viens ! » –. Les autres mots pronominaux peuvent véhiculer le rôle de substantif – tels que *quelqu'un, chacun, personne, tout, celui-ci, celui-là, celle-ci, celle-là* –, le rôle d'adjectif – tels que *même, autre, quelque, aucun, chaque, nul, rien, tel* –, voire le rôle d'adverbe – tels que *là, ainsi, ici, en, y, ailleurs* –. Dès lors, syntaxiquement parlant, les pronoms concevant le rôle de support – le rôle de substantif – connaissent des mouvements centrifuges ; alors que les pronoms véhiculant le rôle d'apport – le rôle d'adjectif et d'adverbe – connaissent des mouvements centripètes.

En troisième lieu, la préposition nous permet d'établir un lien syntaxique entre deux matières notionnelles, ce qui fait intervenir un complément notionnel pour illustrer une matière notionnelle préétablie, Gérard Moignet en a conclu :

Le support d'avant peut être de nature très diverse : substantif, pronom, adjectif, adverbe, verbe, énoncé phrastique. Le support d'après est nominal : substantif, pronom, adjectif, adverbe, infinitif, forme en *-ant* du verbe, syntagme prépositionnel, phrase nominalisée. (*Ibid.* : 217)

Forme contenante appelant un complément, la préposition n'est pas pour autant une forme vide. Toute préposition est porteuse d'une sémantèse propre, parfois très abstraite et quasi indéfinissable, mais jamais nulle. Cette sémantèse est de nature relationnelle, puisqu'elle consiste à établir un lien entre le support d'avant et le support d'après (son régime), ou, mieux, à mettre le support d'après en relation avec quelque autre support. (*Ibid.* : 218)

Il n'en reste pas moins vrai que la préposition se situe à mi-chemin entre deux supports pour qu'ils puissent entrer en relation, et que sa matière notionnelle est fondamentalement de nature relationnelle. Par exemple, « La femme *de* Pierre est très gentille », la forme contenant *de* appelle, le complément *Pierre* répond, ce qui permet de délimiter précisément la matière notionnelle du substantif *femme*.

Le syntagme prépositionnel fonctionne parfois comme l'adjectif et l'adverbe. Par exemple, « C'est un plat avec sauce = C'est un plat saucé », « Il écrit sa thèse avec prudence = Il écrit sa thèse prudemment ». Il en résulte que la préposition peut intervenir pour combler les blancs des adjectifs et des adverbes. Par exemple, « C'est une table en verre », « Il sort en sautant ». D'où le commentaire de Gérard Moignet : « D'une façon générale, on peut dire que la préposition intervient là où le mécanisme de l'incidence n'est pas en mesure de fonctionner. Elle établit un rapport qui n'est pas prévu par le système de rapports que constitue l'incidence » (*Ibid.* : 23).

Globalement, la préposition peut résoudre le problème de complémentation, par exemple, « Pierre arrive *à* huit heures », « Pierre part *en* voiture », « Pierre travaille *dans* son jardin ». Et elle résout surtout le problème posé par l'intransitivité. Par exemple, « C'est un film *pour* les adultes », « Il est prêt *à* partir », « Il meurt *de* soif », « Il est sanctionné conformément *à* la loi ». De ces analyses, découle le fait que, syntaxiquement parlant, la préposition ouvre une opération centrifuge : ce processus d'éloignement, commençant par la préposition et finissant par le syntagme prépositionnel, permet de rappeler une matière notionnelle supplémentaire pour le support en cause.

Enfin, comme la préposition, la conjonction joue aussi un rôle de ligature entre les éléments de l'énoncé ou entre deux énoncés différents pour qu'ils puissent entretenir une relation soit de coordination, soit de subordination. Néanmoins, la préposition assume la fonction de ligature au niveau intra-phrastique, alors que la conjonction assume la fonction de ligature au niveau inter-phrastique : « La différence est que la préposition opère au niveau du nom, tandis que la conjonction opère au niveau du discours organisé en phrase. Ce sont des énoncés phrastiques que la conjonction met en rapport » (*Ibid.* : 15-16).

D'une part, en ce qui concerne la conjonction de coordination, il existe deux sous-types :

l'un concerne le parallélisme, c'est-à-dire que les deux éléments de l'énoncé se situent sur le même plan syntaxique et véhiculent la même fonction. Il y a des conjonctions comme *et*, *ou*, *ni*, *mais*. À titre d'exemple, « Pierre aime le ski *et* la natation », « Pierre est Dijonnais *ou* Parisien ? », « Pierre n'aime *ni* le cinéma *ni* le théâtre », « Pierre est sérieux *mais* gentil ». Mais il faut remarquer que la coordination peut se réaliser sans la présence d'une conjonction de coordination, par exemple, « Pierre travaille la nuit, le jour » = « Pierre travaille la nuit et le jour. » ; l'autre concerne des particules considérées comme logiques du discours :

Ce qu'elles coordonnent, c'est l'articulation du discours, selon une logique simple, qui retient les opérations discursives d'*opposition* (*mais*), de *démonstration* (*car*), de *diversion* (*or*), de *conclusion* (*donec*). Les termes en cause sont généralement projetés en première position de la phrase (sauf *donec*, dont la place est plus libre) en sorte de définir d'entrée le rapport logique de ce qui suit avec ce qui précède, ce qui leur donne allure de ligature. (*Ibid.* : 245)

Ces particules logiques sont donc en position de « synapse ». À titre d'exemple, « Pierre adore son métier *mais* il ne veut plus rester là », « Pierre abandonne son poste *car* il veut partir loin », « Pierre veut sortir, *or* il ne fait pas beau », « Il pleut, *donec* Pierre reste chez lui ».

D'autre part, pour ce qui est de la conjonction de subordination, il s'agit d'incorporer une phrase subordonnée à une phrase principale en créant une dépendance hiérarchique, et en même temps, la matière notionnelle de la phrase subordonnée intervient pour s'ajouter à celle de la phrase principale. La phrase subordonnée peut constituer le sujet ou l'objet de la phrase principale comme un substantif, par exemple, « Pierre veut que sa copine retourne = Pierre veut le retour de sa copine », « Que sa copine parte déchire Pierre = Le départ de sa copine déchire Pierre » ; la phrase subordonnée introduite par le pronom relatif peut fonctionner comme un adjectif épithète ou apposé, par exemple, « C'est une ville qui attire beaucoup de touristes = C'est une ville touristique », « Paris, qui séduit beaucoup de touristes, est la capitale de la France = Paris, séduisant, est la capitale de la France » ; et la phrase subordonnée peut fonctionner tout comme un adverbe, par exemple, « Le voleur a fui sans que l'on s'en aperçoive = Le voleur a fui silencieusement ». Le fait de subordination ressort, *ipso facto*, à une opération d'arrangement au niveau du discours.

Nous avons des conjonction simples, telles que *quand*, *comme*, *si*, *que*, et des

conjonctions complexes, telles que *lorsque, puisque, quoique, parce que, bien que, au moment où*. Néanmoins, nous pouvons dire que la phrase subordonnée est assujettie à la phrase principale, ce qui ne revient pas à dire que la matière notionnelle que conçoit la phrase subordonnée est moins importante. Par exemple, « Pierre est un professeur *que* nous aimons », « Je sortirai *quand* Pierre revient », « *Comme* il pleut, Pierre sort avec un parapluie », « *Si* Pierre avait de l'argent, il achèterait une maison », « Pierre était au lit *lorsque* je suis rentré », « *Bien qu'*il ne fasse pas beau, Pierre sort sans hésitation ». Après tout, généralement, « [la] proposition introduite est appelée subordonnée parce qu'elle ne saurait avoir d'existence indépendante, ni constituer un énoncé complet sans s'appuyer sur une proposition régissante » (*Ibid.* : 246).

Quoi qu'il en soit, la conjonction ouvre, de manière générale, syntaxiquement une opération expansive en introduisant un autre élément ou un autre énoncé à la phrase en cause. Ce mouvement centrifuge, commençant par la conjonction qu'est l'intégrant, et finissant par l'élément conjonctif qu'est l'intégré, enrichit, *ad libitum*, la matière notionnelle préétablie.

Au sens strict, à part les quatre parties de langue non prédicatives, il existe aussi des adverbes non prédicatifs, tels que les adverbes de manière *largement, maximale*ment, les adverbes de qualité *beaucoup, assez, peu*, les adverbes de lieu *avant, après, dessus, dessous*, les adverbes de temps *hier, aujourd'hui, demain*, et les adverbes de discours *ainsi, néanmoins, en somme*. Il y a aussi des verbes auxiliaires – tels qu'*être, avoir, aller* – et des verbes dits présentatifs – tels que *vouloir, pouvoir, devoir* – qui ne sont pas prédicatifs. Syntaxiquement parlant, ils n'échappent pas au mécanisme Yin, c'est-à-dire au mouvement centripète. Cependant, les adverbes de discours perdent largement de leur charge adverbiale, et fonctionnent tout comme une interjection.

En résumé, les parties de langue prédicatives en français fonctionnent conformément au mécanisme du Yin – au mouvement centripète –, au niveau sémantico-cognitif ainsi qu'au niveau syntaxique : du point de vue sémantico-cognitif, les quatre parties de langue prédicatives – le substantif, l'adjectif, le verbe et l'adverbe – ont besoin des matières notionnelles tirant de la conceptualisation du monde extérieur ; et du point de vue syntaxique, les apports – tels que l'adjectif, le verbe à l'indicatif, le verbe au subjonctif et l'adverbe – sont au service des supports – tels que le substantif et le verbe à l'infinitif –, les apports

connaissent des mouvements centripètes, alors que, relativement parlant, les supports, qui accueillent les apports, connaissent des mouvements centrifuges. *A contrario*, les parties de langue non prédicatives en français fonctionnent conformément au mécanisme du Yang – au mouvement centrifuge –, au niveau sémantico-cognitif ainsi qu’au niveau syntaxique : du point de vue sémantico-cognitif, les quatre parties de langue non prédicatives – le pronom, l’article, la préposition et la conjonction – n’ont pas besoin des matières notionnelles tirant de la conceptualisation du monde extérieur, leurs matières notionnelles partent du sujet pensant lui-même en s’ajoutant à celles des parties de langue prédicatives ; et du point de vue syntaxique, l’article, la préposition et la conjonction se déclenchent d’une manière expansive en rappelant les matières notionnelles supplémentaires, mais le pronom connaît tantôt le mouvement centrifuge quand il fonctionne comme le substantif, tantôt le mouvement centripète quand il fonctionne comme l’adjectif ou l’adverbe.

5.2. Parties du discours en mandarin

5.2.1. Du caractère à la phrase en passant par le mot

À dire vrai, le chinois renvoie à un concept plutôt indistinct, parce qu’il existe, en Chine, plusieurs langues chinoises, telles que le mandarin, le wu, le cantonais, le min, le xiang, le hakka, le gan. Il n’en demeure pas moins que,

[d]ans toutes les sociétés et pour toutes les langues, on peut observer une variabilité des formes qui se manifeste sur tous les plans (phonétique, morphologique, syntaxique, lexical, discursif, pragmatique). L’hétérogénéité des formes linguistiques est constitutive de la notion même de langue (il n’y a aucune langue qui ne soit fortement diversifiée). (Yaguello, 2003 : 94)

Tant de dialectes issus de la langue chinoise, comme de la langue française, nous conduisent, *ipso facto*, à nous concentrer particulièrement, dans notre thèse, au mandarin moderne. Le mandarin, aussi nommé le *pǔtōnghuà* (mandarin 普通话; français *langue commune*), s’est institutionnalisé en 1956 après la fondation de la République populaire de Chine en 1949. Comme langue officielle et véhiculaire de la Chine, le mandarin se base particulièrement sur le dialecte du Nord du pays : son système phonétique s’appuie largement

sur celui du dialecte de Pékin – plus précisément, sur celui du dialecte du district Luánpíng (Chéngdé) – ; à l’écrit, nous avons abandonné le *wényán* au profit du *báihuàwén* sous l’impulsion du mouvement de *báihuàwén* à la fin du 19^e siècle, et le système d’écriture idéographique – ou le système d’écriture figurative selon la terminologie de Marcel Granet (*cf.* Granet, 1999) – a connu des simplifications en 1956 ainsi qu’en 1986, dans le but de faciliter l’apprentissage et de supprimer les illettrés ; l’alphabet *hànyǔ pīnyīn* est un système de transcription des caractères chinois lancé en 1958, mais nous ne l’utilisons que dans les dictionnaires, dans l’apprentissage élémentaire, ainsi que dans la saisie de caractères sur ordinateur. De cette représentation, découle le fait que le mandarin moderne n’a qu’une courte histoire.

À part des modifications de prononciation et d’écriture, le changement le plus évident est le suivant : « La formule constructive du chinois ancien était : 1 notion = 1 caractère. À cette formule primaire, on voit ensuite se substituer dans la nouvelle langue une formule secondaire qui est : 1 notion = n caractère (généralement deux) » (Wu, 2009 : 65). Autrement dit, le mot de l’ancien chinois ne possède qu’un morphème, alors que le mot du mandarin moderne conçoit un ou plusieurs morphèmes. Bien que Gustave Guillaume se soit interrogé davantage sur l’ancien chinois dans ses recherches, il a constaté ledit glissement linguistique en affirmant :

Au témoignage de Chinois que nous avons interrogés, le mot³⁴ chinois, sous des apparences qui n’en révèlent rien ou peu de chose, se rapprocherait de plus en plus du mot-concept de nos langues. Son psychisme interne serait actuellement en pleine et rapide évolution – évolution qui, évidemment, se heurte au système général de la langue. (1969 : 97, note 17)

Et il a ajouté :

Tout le particulier qui s’introduit dans le mot chinois est, sitôt appréhendé, soumis à une tension singularisatrice (§ 22) dont l’effet est une approche croissante du *mot* qu’on prononce et de la *chose* qu’il évoque. Quand cet effet d’approche avoisine son maximum, le mot n’est pas loin de satisfaire à l’équation : mot = chose. (*Ibid.*)

Ce glissement morphologique considéré comme interne concerne le changement le plus

³⁴ Il faut remarquer que, à ce moment-là, Gustave Guillaume n’a pas encore introduit la notion de caractère pour étudier la langue chinoise, et qu’il a distingué ensuite le caractère du mot.

profond du système de la langue ; et la métamorphose du mot-chose au mot-concept s'explique par le fait que nous assignons des puissances de signification aux caractères, et que la particularisation des matières notionnelles des caractères et l'assemblage possible de plusieurs caractères nous permettent d'obtenir des mots concevant des notions particulières.

Mais la question se pose de savoir si le caractère est la plus petite unité de langue et s'il constitue le vocable du mandarin moderne selon la terminologie de Gustave Guillaume.

D'une part, tout au début, Gustave Guillaume a envisagé le mot comme le vocable de l'ancien chinois en empruntant le modèle des langues indo-européennes. Néanmoins, tout en constatant l'évolution de la langue chinoise, il semble que cette terminologie ne relève pas de la particularité de la langue chinoise, Gustave Guillaume a envisagé, *ipso facto*, le caractère comme le vocable du mandarin moderne.

En 1943, il a introduit la notion de caractère dans les études de la langue chinoise :

Il existe des langues sans catégorie morphologiquement indiquée, des langues où le mot, qui n'est pas tout à fait un mot, mais un caractère, ne se déclare à première vue ni nom ni verbe ni quoi que ce soit qui relève d'une forme générale. Ceci est le cas du chinois. (1990 : 18)

L'unité de puissance de la langue est en chinois une unité singularisante, et cette unité, qui n'est pas encore tout à fait un mot, au sens où nous entendons ce terme, est un caractère. (*Ibid.* : 37)

Et en 1948, il a affirmé le fait que, en mandarin moderne, il n'existe pas de mots au niveau de la langue, et qu'il n'existe que des caractères puissanciers :

Aux langues à mots s'opposent catégoriquement les langues à caractères. Le chinois est une langue à caractères, et c'est, certainement, une erreur et un abus, à tout instant commis du reste, et par des personnes fort savantes, de parler du mot chinois. Il n'y a pas, en chinois, de mot : il y a des caractères, dont le propre est de singulariser, sous un symbole phonique ou graphique, une notion affirmant dans l'esprit son unicité, sa singularité parmi les autres, avec lesquelles elle n'entre pas, dans la langue, en combinaison. (1987 : 167)

D'autre part, certains grammairiens chinois sont d'accord avec l'idée que le caractère est la plus petite unité graphique complète pourvue ou parfois dépourvue de sens³⁵, et que le mot

³⁵ Il ne faut pas oublier que les radicaux des caractères chinois sont dotés de sens rudimentaires. Par exemple, le radical 氵 (français *trois gouttes d'eau*) révèle que le sens du caractère concerné est étroitement lié à l'eau, tels que *jiāng* (mandarin 江 ; français *fleuve*), *hú* (mandarin 湖 ; français *lac*), *hǎi* (mandarin 海 ; français *mer*), *xǐ* (mandarin 洗 ; français *laver*), *jiāo* (mandarin 浇 ; français *arroger*).

relève d'une unité plutôt sémantique que graphique. Selon eux, un mot peut se constituer d'un ou de plusieurs caractères, mais pas inversement.

Tout d'abord, Li Jinxi a préconisé que, dans *La Nouvelle grammaire du chinois* (mandarin 《新著国语文法》) qui fut le premier livre étudiant la grammaire du mandarin moderne, il fallait distinguer le *cí* (mandarin 词 ; français *mot*) du *zì* (mandarin 字 ; français *caractère* ou *morphème*). Selon lui, le mot ressort à une unité de langage pourvue d'idée dérivant de la cognition, alors que le caractère n'est qu'une syllabe du mot. Par exemple, le caractère *rén* (mandarin 人 ; français *homme*) peut former individuellement un mot ; le mot *yīngwǔ* (mandarin 鹦鹉 ; français *perroquet*) a besoin de deux caractères ; le mot *tuōlājī* (mandarin 拖拉机 ; français *tracteur*) se constitue de trois caractères. D'après lui, si les mots se distinguent l'un de l'autre, c'est parce qu'ils sont sémantiquement hétérogènes.

Ensuite, Lu Shuxiang a souligné, dans *Sommaire de la grammaire chinoise* (mandarin 《中国文法要略》) :

[Mot et caractère] sont bien différents. Un caractère représente seulement une syllabe, il peut devenir un mot, mais la plupart du temps, il ne forme pas en lui-même un mot. C'est le cas du chinois moderne et du *wenyan*³⁶ usuel. Mais en *wenyan* traditionnel, la différence entre un mot et un caractère n'est pas très nette, car la plupart des mots sont composés d'un seul caractère [...] (Cité dans Wu, 2010 : 19)

En l'occurrence, le caractère est immanquablement monosyllabique, alors que le mot est monosyllabique ou pluri-syllabique. Selon Lu Shuxiang, le mot monosyllabique – le mot simple –, constitué d'un morphème, est à la fois une unité de sens et une unité de représentation ; néanmoins, le mot pluri-syllabique – le mot composé –, constitué de plusieurs morphèmes, ne relève que d'une unité de représentation.

De plus, Wang Li était d'accord avec l'idée de Lu Shuxiang, il a écrit, dans *Théorie de la grammaire chinoise* (mandarin 《中国语法理论》) : « Dans la grammaire chinoise, on a

³⁶ WU Yunfeng a indiqué : « Le chinois littéraire (文言文, *wényánwén*) (III^e siècle après J.-C. – début du XX^e siècle) est généralement considéré comme la langue ayant succédé au chinois classique (VIII^e siècle avant J.-C. – III^e siècle après J.-C.). Cependant, la distinction entre chinois classique (古文, *gǔwén*) et chinois littéraire est imprécise ; au point que certains les considèrent comme équivalents. Toutefois, les sinologues les distinguent, faisant logiquement du chinois classique un état plus ancien de la langue écrite ; et dans la mesure où le chinois littéraire, bien qu'essentiellement fondé sur le chinois classique, diverge davantage des dialectes chinois [ndr]. » (2010 : 19, note 2)

distingué le caractère du mot. Un mot équivaut au mot *word* en anglais, alors qu'un caractère peut se traduire en anglais comme une syllabe représentée par un caractère » (cité dans *ibid.*). Et il a observé le mot du point de vue sémantique : « Le mot est la plus petite unité de sens de langue³⁷ » (*ibid.*). Il n'en demeure pas moins que le caractère ne signifie parfois aucun sens quand il se présente individuellement, par exemple, le mot *pútáo* (mandarin 葡萄 ; français *raisin*) se constitue de deux caractères vides de sens.

Enfin, dans *De la grammaire chinoise* (mandarin 《汉语语法论》), Gao Mingkai a défini le mot :

Un mot est une unité de langue³⁸. Il exprime un concept et a une forme sonore. Les composants d'un mot sont le sens comme contenu et la prononciation comme forme. Sans le sens, ce n'est qu'un son physique ; sans la prononciation, le concept n'est un effet psychique. Ces deux composants sont nécessaires pour donner naissance à un mot. Autrement dit, le mot est une combinaison de son et de concept. (*Ibid.*)

De cette représentation, découle le fait que le caractère n'a rien à voir avec le mot. Un caractère possède inmanquablement une symbolisation phonique, mais il ne possède pas nécessairement un concept.

Globalement, en combinant les idées de Gustave Guillaume et celles des grammairiens chinois, le caractère se distingue vraiment du mot dans les perspectives sémantique et morphologique. Si Xu Tongqiang a préconisé que :

[...] la détermination de l'unité minimale de la langue doit prendre en compte prioritairement la combinaison du son et du sens et s'appuyer sur la mise en évidence des trois caractéristiques suivantes : l'unité minimale existe toute faite dans la langue, peut être isolée et doit être « autonomisable psychologiquement parlant ». (*Ibid.* : 20)

Alors, en mandarin moderne, le caractère, qui ne possède qu'un morphème, relève d'une combinaison minimale du son et du sens – au moins en puissance –. Dès lors, le caractère, qui relève du vocable selon la terminologie de Gustave Guillaume, ressort à l'unité de langue ; alors que le mot ressort à l'unité de la phrase, et que celle-ci constitue l'unité du discours.

³⁷ Selon nous, en mandarin, le mot est la plus petite unité de langue portant un sens complet. Il n'en demeure pas moins que le caractère est pourvu ou dépourvu des sens puissanciers, et que les radicaux conçoivent déjà des sens rudimentaires conformément à leurs classifications.

³⁸ Ici, la langue ne relève pas de la langue au sens guillaumien.

D'où la conclusion suivante de Wu Yunfeng :

La relation entre le caractère, le mot, la phrase et le discours est la suivante : le caractère est puissance, le mot est effet ; mais par rapport à la phrase, le mot devient puissance et la phrase effet. Cette dernière devient puissance par rapport au discours, et dans ces trois intégrales, le discours constitue le dernier effet. (*Ibid.* : 21)

Il n'en reste pas moins vrai que, en mandarin, quand nous passons de la langue au discours, nous passons du caractère à la phrase en passant par le mot ; le caractère constitue l'unité de la langue, la phrase l'unité contenante du discours et le mot l'unité contenue du discours.

Mais le fait de langue en mandarin, comme celui des langues indo-européennes, a-t-il besoin à la fois d'une opération de discernement et d'une opération d'entendement ?

L'écriture idéographique du mandarin, étant figurative, relève directement de la pensée ; de plus, le système phonétique du mandarin nous permet aussi d'atteindre directement la pensée. Gustave Guillaume l'a ainsi confirmé :

La symbolisation accompagne une affirmation d'unité notionnelle. Et cette symbolisation est double : phonique d'une part, graphique d'une autre. Et les deux symbolisations, le graphique et la phonique, sont à tout le moins dans le principe, indépendantes. D'où cette conséquence, connue de tous ceux qui s'intéressent aux choses du langage, qu'il y a un chinois parlé, un chinois écrit, et que l'histoire du chinois est en partie régie par la résistance que le chinois écrit oppose aux tendances évolutives du chinois parlé, moins conservateur que le chinois écrit, tout en étant, de soi, conservateur. (1987 : 167)

D'où le commentaire de Wu Yunfeng :

Ce qui s'écrit, par des moyens graphiques en liaison directe avec elle, c'est la pensée. Et ce qui se parle, par des moyens phoniques en liaison non directe avec elle, c'est aussi la pensée. Autrement dit, le chinois écrit sa pensée. Et il parle sa pensée. Cela directement, la parole n'est pas médiatrice entre la pensée et l'écriture. (2009 : 53-54)

En l'occurrence, l'écriture idéographique et le système phonique du mandarin partent parallèlement de la pensée ; l'écriture idéographique, étant le représentant de la pensée, n'intervient pas simplement pour décrire la parole. Il n'en reste pas moins vrai que la genèse du caractère n'a pas besoin d'une opération d'entendement ; il n'en demeure pas moins que le système prévisionnel du mandarin est constitué lui-même des caractères. D'où la réponse de

Gustave Guillaume :

Ainsi le mot chinois [le caractère chinois] ne fait appel intérieurement qu'au seul mouvement de singularisation (discernement). L'opération d'entendement généralisatrice en est absente : elle lui est inutile, parce qu'il n'aborde pas le problème de la représentation intramentale des choses directement, ce qui le mettrait aux prises avec l'impossibilité qu'éprouve l'esprit de se les représenter une à une dans leur infinie singularité, et poserait, *ipso facto*, le problème de la représentation généralisée – mais par le biais de l'identique langage que tiennent des images intrinsèquement dégagées de toute impulsion généralisatrice, et que leur singularité, fût-elle extrême, ne fait pas moins parlantes, mais, tout au contraire, plus parlantes encore. (1969 : 97)

En 1957, Gustave Guillaume a esquissé un mouvement cinétique pour élucider les détails de la genèse du caractère :

La réduction quantitative du nombre des éléments formateurs peut, dans l'aire prime, être poussée jusqu'au moment où la condition nombre n'est plus satisfaite en saisie phrastique. On voit alors la saisie phrastique ne plus savoir opérer que la saisie d'un unique élément formateur : le caractère. Il apporte avec lui, successivement : une visibilité mentale, une dicibilité mentale, une dicibilité scripturale, une dicibilité orale. Il a sa définition optimum en dicibilité scripturale, à grande distance de la turbulence de la dicibilité orale libre qu'on voit, historiquement, se réduire à être un calque de la scripturale, la conséquence étant une construction de la dicibilité scripturale à laquelle se conforme la dicibilité orale. (1982 : 181)

Dès lors, nous pouvons dire que la genèse du caractère ne déclenche que l'opération de discernement, ce qui revient à dire que le fait de langue en mandarin consiste à isoler des matières notionnelles et formelles particularisantes des caractères puissanciers généralisants. Pour être plus précis, l'opération de discernement en mandarin se réalise successivement en deux phases : la première phase s'explique par le fait que le traitement mental se déplace du singulier du pensé vers l'universel du pensable ; la seconde phase se traduit par le fait que le traitement mental passe de l'universel du pensable au singulier des matières notionnelles et formelles. D'où un tenseur binaire radical. Par conséquent, de la visibilité mentale à la dicibilité orale en passant par la dicibilité mentale et la dicibilité scripturale, le fait de langue en mandarin consiste à isoler une singularité engagée de l'universalité puissancière.

En somme, en mandarin, le fait de langue s'explique par le discernement de caractères, le fait de discours se traduit par la construction de mots et celle de phrases. Néanmoins, la construction de mots relève de l'assemblage de caractères qui a pour objectif de saisir un sens complet et qui a besoin inmanquablement des traitements mentaux, ce qui conduit à la

superposition parfaite du fait de langue et du fait de discours, au moins au niveau pré-énonciatif.

5.2.2. Absence de parties de la langue

Maintenant que l'unité de la langue – le vocable – en mandarin s'explique par le caractère, les caractères se distinguent-ils les uns des autres en fonction de leurs catégories ? En empruntant les terminologies *shící* (mandarin 实词 ; français *mot plein*) – le mot qui conçoit une notion – et *xūcí* (mandarin 虚词 ; français *mot vide*) – le mot qui ne possède pas de notion évidente mais qui véhicule davantage une fonction grammaticale – des grammairiens chinois, Gustave Guillaume a distingué les caractères pleins des caractères vides :

Le chinois a des caractères pleins (des sémantèmes) et des caractères vides (des morphèmes) ; mais il ne crée pas des unités de langue réunissant dans un tout homogène et sous une intégration formelle finale les deux espèces de caractères. Un caractère chinois est ou bien le symbole d'une protérogénèse intégrant son hystérogénèse sémantique particulisatrice, ou bien le symbole d'une hystérogénèse généralisatrice morphologique intégrant la protérogénèse originelle. Les deux ordres de symboles n'entrent pas dans la langue en combinaison fermée. (1991 : 188)

Selon lui, la genèse du vocable en mandarin se constitue successivement d'une phase protérogénétique et d'une phase hystérogénétique ; la première phase consistant en l'identification des notions particulières va du singulier vers l'universel, alors la seconde phase relève des retrouvailles des notions particulières et de leurs extensions soient inférieures soient supérieures. En d'autres termes, de la phase protérogénétique à la phase hystérogénétique, le fait qu'un caractère extériorise un des cas particuliers de ses significations puissancielles le conduit à un sémantème, c'est-à-dire à un caractère plein ; et inversement, le fait qu'un caractère intériorise ses significations puissancielles le conduit à un morphème, c'est-à-dire à un caractère vide. Selon les terminologies de Wu Yunfeng, tout caractère extériorisant un des cas particuliers de ses significations puissancielles conçoit une « idée regardée » (2009 : 63) ; *a contrario*, tout caractère intériorisant ses significations puissancielles véhicule une « idée regardante » (*ibid.*). En manquant de variation morphologique, le même caractère peut intérioriser ou extérioriser ses significations

puissancielles au niveau de la langue, et sa particularité ne se manifeste qu'au niveau du discours.

Globalement, le vocable en mandarin – le caractère – n'évoque ni le genre, ni le nombre, ni le cas, ni la personne, ni l'aspect, ni le temps, ni le mode ; il n'a pas envie de faire des distinctions entre le nom et le verbe au niveau de la langue. En l'occurrence, il n'existe pas de parties de la langue, Gustave Guillaume a répondu, en 1938 :

Il n'en a pas dans le mot [caractère]. Un mot [caractère] chinois n'est pas immédiatement sous l'évocation nom ou verbe. Il échappe, dans l'immédiat, à ce dilemme. Mais par la suite, en s'avançant vers le discours, il tend vers l'une ou l'autre des deux catégories : nom ou verbe. Les moyens de distinction sont variés :

- a) ordre des mots dans la phrase : *ta kuok* = « le grand État » / *kuok ta* = « l'État est grand » ;
- b) changement de ton : *hao* [hǎo] = « bon » / *hao* [hào] = « aimer » ;
- c) mutation consonantique : *tsang* = « trésor » / *ts'âng* = « cacher » ; *tchouan* = « commentaire » / *tch'ouân* = « transmettre » ;
- d) des affixes.

Toutefois il convient de remarquer que l'on n'atteint pas exactement à ce que nous appelons la partie du discours, car il n'y a pas seulement changement de forme (course : nom, courir : verbe), mais changement, plus ou moins important, de matière.

« Aimer » est une autre idée que « bon » ; et *hao* « aimer » pourra exprimer l'idée « amour » qui est nom. En définitive, la partie du discours demeure en hypothèse. Le trait se retrouve dans d'autres langues extrême-orientales (tibétain, siamois). (1992 : 5)

Selon lui, les noms et les verbes en mandarin ne se distinguent pas les uns des autres au niveau du discours ; néanmoins, la pénurie morphologique du caractère en mandarin ne nous permet pas de discriminer clairement les différentes parties du discours. Et il a affirmé en 1958 :

Dans une langue amorphogénique comme le chinois, où la partie du discours n'existe pas, l'ontogénie du vocable (caractère dans la langue écrite, monosyllabe dans la langue parlée) est, par [dans un] premier temps, une universalisation vectrice de la substance-matière et, par [dans un] second temps, une singularisation formelle conclusive représentée par le caractère. (1969 : 34)

Néanmoins, il semble que Gustave Guillaume n'ait pas convaincu les grammairiens chinois : bien que nous ne puissions pas ignorer le fait qu'il n'existe pas de parties de la langue, certains de ceux-ci préconisent qu'il existe des parties du discours en mandarin.

Tout d'abord, Li Jinxi a émis l'idée, dans *La Nouvelle grammaire du chinois* (mandarin 《新著国语文法》), que les parties du discours n'existent qu'au niveau de la phrase ;

autrement dit, nous ne saurions délimiter définitivement les particularités grammaticales du mot sauf dans une phrase. En fonction de son idée, les neuf parties du discours suivantes ne se distinguent l'une de l'autre qu'au niveau de la phrase : le nom, le pronom, l'adjectif, le verbe, l'adverbe, la préposition, la conjonction, la particule modale et l'interjection.

Ensuite, Lu Shuxiang a formulé l'idée, dans *Sommaire de la grammaire chinoise* (mandarin 《中国语法要略》), qu'il existe des parties du discours en dehors de la phrase, conformément à leurs valeurs sémantiques ; si les parties du discours se distinguent l'une de l'autre, c'est parce qu'ils véhiculent différentes fonctions syntaxiques puissancielles avant d'entrer dans la phrase.

De plus, Wang Li, d'accord avec l'idée de Lu Shuxiang, a distingué, dans *Théorie de la grammaire chinoise* (mandarin 《中国语法理论》), neuf parties du discours pour le mandarin moderne d'une manière sémantique : le *shící* (mandarin 实词 ; français *mot plein*) – le mot qui conçoit une notion – comprend le nom, le numéral, l'adjectif et le verbe (y compris le verbe auxiliaire) ; alors que les particules considérées comme grammaticales impliquent le mot demi-plein (l'adverbe), le mot demi-vide (le pronom et la copule), et le mot vide (la conjonction et l'interjection).

Enfin, l'Université de Pékin a formulé une liste la plus exhaustive comprenant 20 parties du discours : le nom, le lieu, la position, le temps, le verbe, l'adjectif, le mot d'état, le spécificatif, le numéral, le différentiel, le démonstratif, l'adverbe, la préposition, l'interjection, la conjonction, l'onomatopée, le pronom, le quantitatif, la particule modale et la particule explétive.

De manière générale, peu importe que nous usions d'une manière sémantique, d'une manière syntaxique, ou d'une autre manière classificatoire pour classer les parties du discours, chaque manière classificatoire possède sa limite. Pour ne pas complexifier la classification, nous préconisons de répartir les parties du discours en mandarin d'une manière sémantico-syntaxique, tout en suivant les pas des grammairiens chinois. Les parties du discours en mandarin se constituent de trois grands groupes : les mots pleins, les mots vides et les mots ni pleins ni vides.

Wu Yunfeng a défini le mot plein et le mot vide comme ceci : « [...] tout mot qui a un sens et peut assumer une fonction grammaticale est un mot plein. Au contraire, tout mot qui

n'a pas de sens et ne peut pas assumer une fonction grammaticale est un mot vide. » (2009 : 161). À vrai dire, le mot vide n'a rien à voir avec le néant dans un sens absolu, il véhicule peu ou prou de sens et joue plus ou moins un rôle syntaxique dans une phrase. Tout d'abord, Gustave Guillaume a affirmé : « Et si à côté des mots pleins, il n'existe dans aucune langue de mots tout à fait vides, du moins rencontre-t-on dans toutes des mots à matière infiniment réduite (aussi voisine de zéro que l'on voudra) » (1969 : 78). De plus, M. Heidegger a dit : « Un mot vide, cela n'existe pas, il y a seulement des mots usés, qui ont encore un contenu » (1967 : 88). En outre, D. Leeman a affirmé : « Toute forme a sa justification dans la langue » (cité dans Vega y Vega, 2017 : 215). Il n'en reste pas moins vrai que la définition de Wu Yunfeng a besoin d'être reformulée. D'où une nécessité urgente de redéfinir la notion de mot plein et celle de mot vide.

Le mot plein renvoie à tout mot qui conçoit une notion évidente et une fonction grammaticale. Les mots pleins sont constitués des *tǐcí* (mandarin 体词 ; français *mots indiquant les êtres*) – le nom, le numéral, le spécifique, le pronom –, des *wèicí* (mandarin 谓词 ; français *mot prédicatif*) – l'adjectif, le verbe – et des *jiācí* (mandarin 加词 ; français *mot additionnel*) – le différentiel, l'adverbe, le démonstratif –.

Le mot vide indique tout mot qui conçoit plutôt une fonction syntaxique qu'une notion évidente. Les mots vides sont constitués des *guānxìcí* (mandarin 关系词 ; français *les relationnels*) – la préposition et la conjonction – et des *fúzhùcí* (mandarin 辅助词 ; français *les additionnels*) – la particule modale, la particule explétive –.

Wu Yunfeng a envisagé l'onomatopée et l'interjection comme les mots intermédiaires ; néanmoins, l'onomatopée ne transmet qu'un son et ne verse pas dans la notion originelle du mot, l'interjection ne concerne pas vraiment la syntaxe parce qu'elle constitue individuellement une phrase. Il n'en reste pas moins vrai que l'onomatopée et l'interjection ne se trouvent pas à mi-chemin entre les mots pleins et les mots vides, et qu'elles sont des mots ni pleins ni vides.

VI. Image spatio-temporelle en français et en mandarin

La représentation de l'espace étant plus aisée que celle du temps est acquise en premier lieu, et la représentation du temps n'est possible qu'au prix d'une opération de spatialisation du temps. Il faut d'abord savoir construire l'espace avant de savoir construire le temps. (Moignet, 1981 : 55)

À dire vrai, le système du nom nous permet de saisir l'univers-espace, et le système du verbe nous conduit à l'univers-temps. D'où le commentaire de Samir Bajrić :

Le nom et le verbe, qui appartiennent à ce que nous appelons *autosuffisance phrastique*, constituent une **représentation linguistique** de l'univers espace-temps. Ils correspondent, fonctionnellement, au sujet et au verbe (prédicat verbal) de la grammaire générale. (2014 : 139)

En effet, du point de vue extérieur, nos énoncés s'établissent largement sur le nom ainsi que sur le verbe ; et du point de vue intérieur, nos représentations effectuent des traitements de l'espace et ceux du temps. En d'autres termes, quand la genèse du mot s'achève à l'univers-espace, nous obtenons le nom ; et quand la genèse du mot s'achève à l'univers-temps, nous obtenons le verbe.

Mais quelle est l'image spatio-temporelle dans les esprits mentaux des locuteurs confirmés du français ? Et quelle est l'image spatio-temporelle dans les esprits mentaux des locuteurs confirmés du mandarin ? Existe-t-il des homogénéités dans la construction de l'image spatio-temporelle dans les esprits mentaux des locuteurs confirmés des deux langues ? Nous nous interrogeons successivement sur le système du nom et sur celui du verbe en français et en mandarin, tout en poursuivant les pas de Gustave Guillaume.

6.1. Architecture du nom en français

Nous avons déjà signalé que, le nom et le verbe en français se distinguent l'un de l'autre au niveau de la langue au sens guillaumien, et qu'ils se construisent, dans le mental, par l'intermédiaire d'une opération d'idéogénèse et d'une opération de morphogénèse,

c'est-à-dire par l'intermédiaire d'une opération de discernement et d'une opération d'entendement.

À vrai dire, l'opération de discernement et celle d'entendement – l'une concerne la genèse de l'idée, l'autre la genèse de la forme – ne connaissent pas de successivité au sens radical ; à l'inverse, elles se superposent grandement.

D'une part, nous reprenons les quatre oscillations de la pensée entre le singulier et l'universel pendant la construction du mot en français, Gustave Guillaume les a ainsi décrites :

1^{er} : vers l'universel servant de départ à la pensée ;

2^e : vers le singulier. Résultat : formation abstractive de l'idée particulière qu'exprime le mot ;

3^e : vers l'universel, derechef, en fonction de la position antécédente. Résultat : généralisation indéterminée (non spécifiée) du mot, respectant la particularisation acquise ;

4^e : vers le singulier, derechef, en fonction de la position antécédente. Résultat : substitution à la généralisation indéterminée acquise d'une généralisation déterminée (spécifiée).

Au quatrième battement achevé, la genèse mentale du mot est close. Tout le possible s'est accompli : à partir de l'universel le mot s'est constitué abstractivement en idée particulière ; l'idée particulière a été reversée à l'universel informe et l'universel informe a finalement pris forme. (1969 : 88)

Selon lui, l'élaboration de la forme du mot dans le mental est assujettie à la particularisation acquise, c'est-à-dire à la matière notionnelle singularisée. Il n'en reste pas moins vrai que la genèse notionnelle accompagne la genèse formelle d'une certaine façon, et que les deux opérations – l'opération de discernement et celle d'entendement – ne doivent pas ne pas se croiser dans un certain milieu.

D'autre part, quand Gérard Moignet parlait de l'opération de discernement et de celle d'entendement, il envisageait la genèse de la matière notionnelle comme une ligne se prolongeant horizontalement, et la genèse de la forme comme des saisies verticales préconclusives. Et il a remarqué : « En fait, la successivité des deux opérations de discernement et d'intellection est plutôt la successivité des moments de déclenchement de l'une et de l'autre, car elles sont, pour une bonne part, concomitantes » (1981 : 30). En effet, nous pouvons dire que l'opération d'entendement relève d'un traitement d'assigner la matière formelle à la matière notionnelle préétablie, ce qui revient à dire que le traitement d'attribution amalgame peu ou prou l'opération de discernement et celle d'entendement.

Globalement, la matière notionnelle du mot appelle, et la matière formelle du mot répond. Nous reprenons la parole suivante de David Lodge : « Comprendre un message, c'est le décoder. Le langage renvoie à un code. *Or, tout décodage est un nouvel encodage* » (1992 : 52). Il n'en reste pas moins vrai que le décodage et l'encodage s'imbriquent l'un dans l'autre, et que la genèse matérielle et la genèse formelle du mot s'entremêlent dans un certain milieu. Il n'en demeure pas moins non plus que l'opération de discernement accompagne celle d'entendement, pour que le déroulement de la genèse formelle du mot puisse avoir la direction d'avancement.

Dès lors, pour décrire l'opération de discernement et celle d'entendement, il est nécessaire d'abandonner le tenseur binaire radical au profit d'un schème entrelacé :

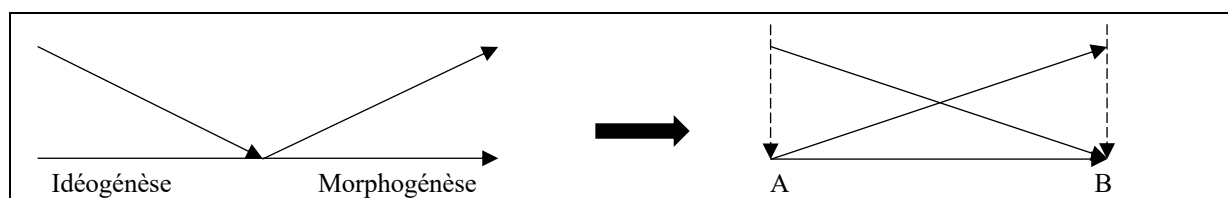


Tableau 6.1 – 1 : L'entrelacement de l'opération de discernement et de celle d'entendement.

Inspiré du schème bi-ternaire de Bernard Pottier, nous avons coupé le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume en deux, et nous avons superposé les deux opérations.

En phase A, l'opération de discernement est déjà activée alors que celle d'entendement n'est pas encore mise en route. Cette phase relève d'un rassemblement des matières notionnelles dérivant de l'expérience de l'univers, mais ce sont des matières notionnelles non identifiées.

Entre la phase A et la phase B, il y a une période où le décodage et l'encodage coexistent. Autrement dit, l'opération de discernement accompagne celle d'entendement tout au long de cette période, elles sont les deux faces d'une même médaille. En l'occurrence, au cours de cette période, la matière notionnelle est de plus en plus claire ; et en même temps, la matière formelle est de plus en plus complète. Néanmoins, ce sont des traitements pré-conclusifs.

En phase B, il s'agit d'un moment plutôt instantané et conclusif. Dès lors, la particularité du mot est ainsi définie, et sa nature le conduit à une partie de la langue correspondante.

En français, nous distinguons le nom-substantif du nom-adjectif. Il est nécessaire d'éclairer les détails des traitements mentaux du substantif et ceux de l'adjectif.

6.1.1. Système du substantif

Le substantif en français constitue un support au niveau de la langue, il possède une incidence interne selon la terminologie de Gustave Guillaume. Au cours de la genèse du substantif, ses natures et ses fonctions s'extériorisent successivement. En ce qui concerne ses natures, il faut savoir d'abord construire le genre avant de savoir construire le nombre, mais il n'en demeure pas moins que, morphologiquement parlant, la précision du genre précède celle du nombre. En ce qui concerne ses fonctions, il faut savoir d'abord préciser le cas avant de savoir préciser la personne, mais il n'en demeure pas moins que, syntaxiquement parlant, une fois que le cas d'emploi est défini, nous arrivons à la dernière étape de la genèse du substantif, c'est-à-dire à la rencontre avec le concept d'être. Ce qui permet le substantif se trouve au rang de la personne cardinale. Soit schématiquement :

	En idéogénèse	En morphogénèse
1	Discrimination entre l'inanimé et l'animé	Le genre
2	Discrimination entre le continu et le discontinu	Le nombre
3	Discrimination entre le dynamisme puissant et le dynamisme non puissant	Le cas
4	Rencontre avec le concept d'être	La personne cardinale

Tableau 6.1.1 – 1 : La genèse successive du substantif (cf. Moignet 1981 : 31) (avec nos adaptations).

De manière générale, la genèse successive du substantif s'explique par le syllogisme suivant : le substantif véhicule une forme correspondante selon qu'il a su être, et il est selon qu'il a su se positionner.

6.1.1.1. Genre

La première phase de la genèse du substantif à laquelle nous sommes confrontés est la discrimination du genre. En français, nous distinguons le genre animé du genre inanimé, et nous distinguons le féminin du masculin au sein du genre animé. Si l'ordination mentale des genres connaît une tension croissante, nous pouvons alors la décrire par le graphique suivant :

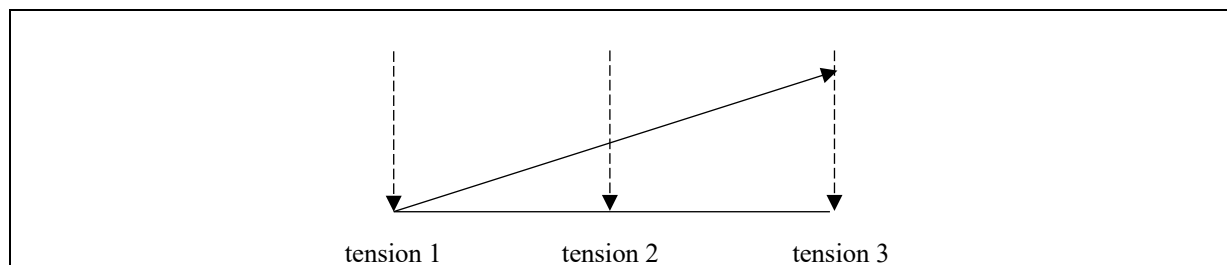


Tableau 6.1.1.1 – 1 : L'ordination mentale des genres.

La tension 1 correspond à une ordination mentale inactivée, le substantif lui-même nous impose arbitrairement un genre, et le sujet pensant n'active pas le processus de discrimination. La tension 2 s'explique par une ordination mentale activée mais faible, nous arrivons alors au genre féminin ; et la tension 3 s'explique par une ordination mentale activée mais forte, nous obtenons le genre masculin.

En tension 1, *stricto sensu*, la notion du genre inanimé n'a rien à voir avec la notion du « non-genre » (*ibid.* : 34) d'après la terminologie de Gérard Moignet ; néanmoins, le substantif du genre inanimé conçoit un genre préétabli – tels que *chaise* (féminin), *table* (féminin), *verre* (féminin), *stylo* (masculin), *papier* (masculin), *livre* (masculin) –, il n'est, de ce fait, pas nécessaire de penser à faire des choix entre le masculin et le féminin au cours de la genèse de matière formelle du substantif. Il n'en reste pas moins vrai que le genre inanimé s'explique par, pour le dire plus précisément, l'absence de la discrimination du genre au cours de l'ordination mentale ; bien évidemment, le genre de cette catégorie du substantif est déjà déterminé, sa particularité dérive de l'héritage du passé. D'où le commentaire suivant de Gérard Moignet :

Dans l'inanimé, où le genre est fictif, les substantifs se répartissent dans l'un ou l'autre genre grammatical sans que la répartition soit logiquement motivée. Elle est, le plus souvent, un héritage du passé, ce qui n'explique rien dans le plan systématique. Il n'y a pas, en principe, d'oppositions significatives. (*Ibid.* : 35)

En tension 2 et en tension 3, l'ordination mentale des genres est activée et nous parvenons

à la distinction des deux sexes. Pour établir une opposition sémantique, il existe, en français, plusieurs manières d'envisager la genèse de matière formelle des genres :

Du point de vue lexical, nous avons des couplages tels que *masculin / féminin, homme / femme, monsieur / madame, garçon / fille, père / mère, frère / sœur, neveu / nièce, mâle / femelle, coq / poule, bouc / chèvre, cerf / biche*.

Du point de vue morphologique, nous opposons premièrement la consonne fermante et inaudible à la consonne ouvrante et audible, ce qui accompagne, le cas échéant, un changement léger du vocalisme. Par exemple, *étudiant / étudiante, enseignant / enseignante, écolier / écolière, lycéen / lycéenne, lion / lionne, chat / chatte, cousin / cousine, copain / copine, avocat / avocate, renard / renarde* ; nous ajoutons en second un suffixe au nom masculin pour obtenir un nom féminin, et la terminaison du nom masculin subit, si besoin est, un changement léger. Par exemple, *maître / maîtresse, comte / comtesse, vicomte / vicomtesse, héros / héroïne, tigre / tigresse, âne / ânesse, duc / duchesse, docteur / doctoresse, demandeur / demanderesse*. Et inversement, il existe parfois des cas où nous ajoutons un suffixe au nom féminin pour obtenir un nom masculin. Par exemple, *compagne / compagnon, dinde / dindon, coche / cochon, cane / canard* etc. ; en troisième lieu, nous pouvons former un couplage à partir de la variation d'un même suffixe. Par exemple, *vendeur / vendeuse, pêcheur / pêcheuse, coiffeur / coiffeuse, pêcheur / pécheresse, acteur / actrice, animateur / animatrice, inspecteur / inspectrice, instituteur / institutrice*³⁹ ; en quatrième lieu, nous pouvons obtenir un nom féminin en ajoutant la marque graphique *-e* au nom masculin sans modifier sa prononciation. Par exemple, *rival / rivale, ami / amie, blessé / blessée, chéri / chérie, ingénieur / ingénieure, marié / mariée* ; enfin, la modification de la consonne finale conduit aussi à une opposition, telles que *veuf / veuve, époux / épouse*.

Du point de vue syntaxique, nous pouvons antéposer ou postposer un classificateur pour distinguer les deux sexes. À titre d'exemple, *un médecin / une femme médecin, un auteur / une femme auteur, un écrivain / une femme écrivain, un professeur / une femme professeur, une prise mâle / une prise femelle, une grenouille mâle / une grenouille femelle, un guépard mâle / un guépard femelle*.

³⁹ Selon la *Grammaire méthodique du français*, le couplage *empereur / impératrice* appartient aussi à cette catégorie (cf. Riegel, Pellat, Rioul, 2009 : 330).

Du point de vue du « substantif formel », la distinction des genres se manifeste parfois non pas par la variation morphosyntaxique, mais par celle de l'article ; il n'en demeure pas moins que l'article relève d'« [...] un substantif sans substance » (Moignet, 1981 : 130). Par exemple, *un / une élève, un / une concierge, un / une enfant, un / une choriste, un / une chef*.

En règle générale, les quatre manières nous aident à discriminer les genres en français ; morphologiquement parlant, si le genre inanimé nous place devant une alternative de masculin ou de féminin, alors le genre animé nous conduit à une alternance de masculin et de féminin. Néanmoins, il faut remarquer que l'opposition sémantique établie n'est parfois pas équilibrée, l'un des opposés désigne déjà tous les éléments d'une espèce et fonctionne d'une manière mentalement inanimée. Par exemple, le substantif *homme* recouvre déjà les hommes et les femmes, le substantif *abeille* implique déjà la totalité de l'espèce.

Mais pourquoi disons-nous que le féminin renvoie à une ordination mentale activée mais faible, et que le masculin renvoie à une ordination mentale activée mais forte ? À vrai dire, si le genre féminin s'approche, par rapport au genre masculin, du genre inanimé – c'est-à-dire du genre fictif –, c'est parce que les adjectifs, les verbes et les participes passés se résolvent en substantifs souvent sous forme du genre féminin. À titre d'exemple, *joliesse, finesse, étroitesse, petitesse, absurdité, énormité, immensité, infinité, profondeur, grandeur, hauteur, épaisseur, hypocrisie, sournoiserie, menterie, exactitude, inexactitude ; manifestation, disparition, apparition, observation, punition, remarque, consigne, écriture, fermeture, cuisson, vengeance, chute, baisse, montée, hausse ; venue, entrée, arrivée, sortie, mise, rentrée, découverte, allée, saisie*. Voire, nous empruntons souvent la voie du genre féminin pour construire un adverbe ou une locution adverbiale, par exemple, *légèrement, secrètement, doucement, complètement, délicatement, superficiellement, officiellement, solennellement, cérémonieusement, officieusement, à la légère, à la longue, à la française, à la fraîche, de plus belle* etc. D'où la légèreté du genre féminin dans la formation d'une idée peu ou prou abstraite.

6.1.1.2. Nombre

Nous envisageons le nombre des objets du monde soit d'une manière amorphe, soit d'une

manière quantifiable. Le point de vue amorphe nous conduit au substantif continu, c'est-à-dire à la pluralité interne ; *a contrario*, le point de vue quantifiable nous oriente vers le substantif discontinu, c'est-à-dire vers la pluralité externe.

Dès lors, en français, en ce qui concerne la matière formelle du substantif, nous avons le singulier et le pluriel ; et pour ce qui est de la matière notionnelle du substantif, nous avons la pluralité interne, le singulier et la pluralité externe. Gérard Moignet n'a pas expliqué, mentalement parlant, la raison de la priorité de la pluralité interne par rapport au singulier et à la pluralité externe (*cf.* Moignet, 1981 : 36-38), nous l'expliquons d'une manière cognitive.

Nous avons déjà dit que la catégorisation relève d'une des capacités cognitives, les recherches sur l'éthologie cognitive prouvent que les singes comprennent les fonctions de catégoriser et abstraire :

L'aptitude des singes à la catégorisation est également bien établie par de nombreuses études. L'animal sait reconnaître un être humain, un serpent, un oiseau, indépendamment de sa forme ou de sa couleur précise. S'il a vu une grenouille verte, il saura reconnaître le même animal si on lui présente une grenouille grise ou marron. Des tests précis démontrent sans conteste cette capacité à identifier un individu singulier, nouveau et différent à partir d'un type général. (Dortier, 2012 : 42-43)

Bien que les singes ne soient pas comparables aux hommes, nous comprenons que la capacité cognitive de catégorisation nous aide à extraire une notion abstraite sans prendre en considération explicitement son nombre. Autrement dit, avec l'aide de la catégorisation, l'homme cognitif envisage d'abord les objets du monde comme telle ou telle autre espèce concevant une pluralité interne, et nous prenons ensuite en compte, si la condition nous le permet, l'unité et la pluralité externe d'une espèce. D'où le graphique suivant :

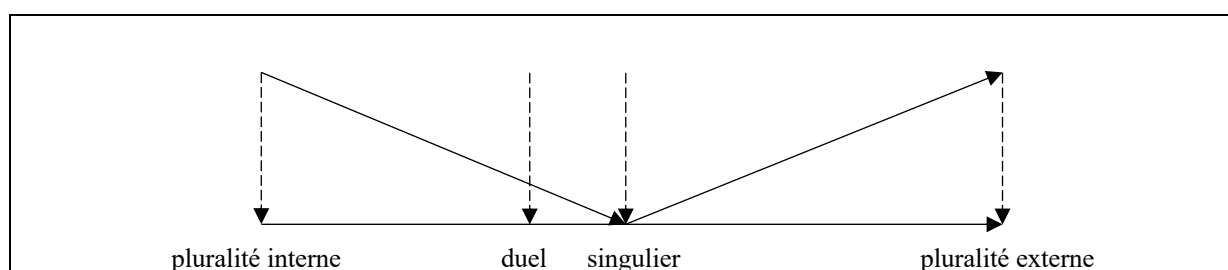


Tableau 6.1.1.2 – 1 : L'ordination mentale des nombres (*cf.* Moignet 1981 : 36) (avec nos adaptations).

De gauche à droite, nous allons du point de vue global intégré au point de vue global intégrant – c'est-à-dire du point de vue global fort au point de vue global faible –, et nous

nous déplaçons du point de vue local intégrant au point de vue local intégré – c'est-à-dire du point de vue local faible au point de vue local fort –.

La première tension de l'ordination mentale des nombres s'explique par la pluralité interne. Morphologiquement parlant, d'un côté, le substantif peut impliquer la pluralité interne sous la forme du singulier. Par exemple, *la farine*, étant un substantif massif, conçoit la pluralité interne, et il en va de même pour les substantifs *l'eau*, *le lait*, *le riz*, *la pluie*, *le vent*, *le ciment*, *le foin*, *le gravier* etc. De plus, les substantifs tels que *la canaille*, *la volaille*, *le bétail*, *la marmaille*, étant des substantifs considérés comme collectifs, impliquent l'ensemble des éléments d'une espèce vivante.

De l'autre, le substantif peut véhiculer la pluralité interne sous la forme du pluriel. Par exemple, *les fiançailles*, *les funérailles*, *les noces*, *les obsèques*, *les pourparlers*, ils soulignent l'ensemble des étapes d'une cérémonie ou des processus de déroulement d'une affaire. *Les mœurs*, *les repréailles*, impliquent, elles, l'ensemble des habitudes ou des comportements. *Les alentours*, *les environs*, comprennent l'ensemble des lieux proches. *Les appointements* et *les honoraires* désignent la somme de salaires. Et il existe aussi des substantifs qui se comprennent d'une manière composite, tels que *les annales*, *les archives*, *les dames*, *les décombres*, *les échecs*, *les fringues*, *les tomes* (un livre en plusieurs tomes), *les victuailles*, *les vivres*, *les volumes* (un livre en plusieurs volumes).

La deuxième tension de l'ordination mentale des nombres s'explique par le duel, c'est-à-dire par la pluralité interne constituée de deux éléments plutôt symétriques. Morphologiquement parlant, d'une part, le substantif peut impliquer le duel sous la forme du singulier, tels que *la culotte*, *le lorgnon*, *le pantalon* ; d'autre part, le substantif peut impliquer le duel sous la forme du pluriel, tels que *les chaussettes*, *les ciseaux*, *les jumelles*, *les lunettes*, *les pincettes*, *les tenailles*.

La troisième tension de l'ordination mentale des nombres s'explique par le singulier. Cette tension rassemble des substantifs comptables, tels que *l'arbre*, *la fleur*, *le garçon*, *la fille*, *l'avion*, *la voiture*.

La quatrième tension de l'ordination mentale des nombres s'explique par la pluralité externe. Normalement, pour obtenir un substantif concevant la pluralité externe, nous ajoutons une terminaison -s au substantif comptable au singulier. Par exemple, *un arbre* / *des*

arbres, une fleur / des fleurs, un garçon / des garçons, une fille / des filles, un avion / des avions, une voiture / des voitures.

Néanmoins, il existe en français des substantifs se terminant par *-s*, *-x* ou *-z*, et dans ce cas-là, pour obtenir un substantif concevant la pluralité externe, nous ne modifions pas la forme du substantif au singulier. Par exemple, *un avis / des avis, un devis / des devis, un fils / des fils, un nez / des nez, un permis / des permis, un prix / des prix, un sens / des sens.*

La pluralité externe peut se réaliser par un ajout de la terminaison *-x*. Par exemple, *un cheveu / des cheveux, un couteau / des couteaux, un taureau / des taureaux, un manteau / des manteaux, un noyau / des noyaux, un tuyau / des tuyaux, un bijou / des bijoux, un caillou / des cailloux, un chou / des choux, un genou / des genoux, un hibou / des hiboux, un joujou / des joujoux, un pou / des poux, un ripou / des ripoux.*

Les substantifs au singulier se terminant par *-al* possèdent souvent la terminaison *-aux* s'ils sont au pluriel. Par exemple, *un amiral / des amiraux, un bocal / des bocaux, un canal / des canaux, un cheval / des chevaux, un idéal / des idéals / des idéaux, un journal / des journaux, un rival / des rivaux, un val / des vals / des vaux, un végétal / des végétaux.* Bien sûr, il existe des exceptions comme *un aval / des avals, un bal / des bals, un carnaval / des carnivals, un chacal / des chacals, un festival / des festivals, un final / des finals, un récital / des récitals, un régal / des régals.*

Nous ajoutons souvent un *-s* aux substantifs se terminant par *-ail* pour construire la pluralité externe. Par exemple, *un ail / des ails*⁴⁰, *un détail / des détails, un rail / des rails.* Cependant, la terminaison du substantif *-ail* se résout parfois en *-aux*. Par exemple, *un bail / des baux, un corail / des coraux, un émail / des émaux, un soupirail / des soupiraux, un travail / des travaux, un vantail / des vantaux, un vitrail / des vitraux.*

Enfin, en ce qui concerne les substantifs composés – dont le substantif et l'adjectif sont éventuellement variables –, le verbe, l'adverbe et la phrase substantivée, étant constituants des substantifs composés, ne sont alors pas variables. Par exemple, *un bonhomme / des bonshommes, un gentilhomme / des gentilshommes, un contremaître / des contremaîtres, un rouge-gorge / des rouges-gorges, un laisser-aller / des laisser-aller, un laissez-passer / des*

⁴⁰ Nous pouvons dire aussi aulx.

*laissez-passer, un savoir-faire / des savoir-faire, un coupe-file / des coupe-files, un rendez-vous / des rendez-vous, un arrière-plan / des arrière-plans, une contre-attaque / des contre-attaques, un nouveau-né / des nouveau-nés*⁴¹, *un va-et-vient / des va-et-vient, un qu'en-dira-t-on / des qu'en-dira-t-on* etc. Néanmoins, la juxtaposition de deux substantifs au sein des substantifs composés se divise en deux cas : si les deux substantifs constituent tous les deux des supports, c'est-à-dire qu'ils sont coordonnés, alors tous les deux substantifs sont variables au pluriel. Par exemple, *une porte-fenêtre / des portes-fenêtres, un canapé-lit / des canapés-lits, un support-chaussette / des supports-chaussettes* ; si les deux substantifs constituent l'un et l'autre un support et un apport, c'est-à-dire qu'un des deux substantifs intervient pour compléter l'autre substantif avec ou sans l'aide d'une préposition, alors le complément reste invariable au pluriel. Par exemple, *un arc-en-ciel / des arcs-en-ciel, une pause-café / des pauses-café, un timbre-poste / des timbres-poste*. En règle générale, il faut prendre en considération le contexte dans la formation des substantifs composés au pluriel, par exemple, *un chasse-neige / des chasse-neige, un porte-avions / des porte-avions, un sèche-cheveux / des sèche-cheveux*. Comme la *neige* est incomptable, il reste invariable. Les substantifs dans *le porte-avions* et *le sèche-cheveux* sont toujours au pluriel, il n'en demeure pas moins qu'il existe toujours des avions et des cheveux même si les deux substantifs composés sont au singulier.

Bien sûr, le nombre d'un objet peut se comprendre différemment selon différents angles d'observation. Par exemple, le substantif au singulier *l'escalier* souligne un point de vue global, alors que le substantif au pluriel *les escaliers* implique un point de vue local, nous voulons préciser, dans ce contexte, l'ensemble des marches de l'escalier ; le substantif au pluriel *les yeux* souligne plutôt la pluralité interne, c'est-à-dire le duel, alors que le substantif au pluriel *les œils* implique plutôt la pluralité externe.

Globalement, la distinction entre la pluralité interne et la pluralité externe se réalise non seulement d'une manière morphologique, mais aussi parfois d'une manière syntaxique. Par exemple, « Les étudiants se réunissent dans la salle, la plupart *bavardent* », le verbe au pluriel *bavardent* souligne la pluralité sous l'unité ; l'exemple « Il y a deux étudiants dans la salle,

⁴¹ Il s'agit d'un emploi adverbial de *nouveau*.

l'un et l'autre *bavarde* » indique la pluralité interne, alors que l'exemple « Il y a deux étudiants dans la salle, l'un et l'autre *bavardent* » montre la pluralité externe. En outre, la distinction entre le singulier et le pluriel se réalise non seulement d'une manière morphologique, mais aussi, si besoin est, d'une manière phonique. Par exemple, *os* au singulier et celui au pluriel se prononcent successivement / ɔs / et / o /.

6.1.1.3. Cas

Le cas renvoie à la fonction que possède le substantif au sein de la phrase ; néanmoins, il n'existe, en français, aucune remarque casuelle ni au niveau sémantique, ni au niveau morphosyntaxique⁴². En langue, où la phrase n'existe pas encore, le substantif ne verse dans aucune fonction phrastique, mais il est doté des potentiels « synaptiques ». En revanche, quand nous nous déplaçons de la langue au discours, nous nous engageons dans la construction de la phrase, ces potentiels « synaptiques » commencent à se manifester, et les cas du substantif en français s'extériorisent au niveau du discours comme ceci :

Premièrement, le substantif peut jouer un rôle de sujet. À titre d'exemple, « *Pierre* marchait dans la rue », « Les *oiseaux* chantent joyeusement », « Le *printemps* arrive silencieusement ». *Pierre*, *oiseaux* et *printemps* sont considérés comme le support initial. Néanmoins, nous distinguons le sujet logique du sujet grammatical. Par exemple, « Il arrive, le bus », *il* ressort au sujet grammatical, alors que *bus* au sujet logique. Le problème de la voix intervient parfois, comme dans les deux exemples suivants : « Les étudiants aiment Pierre » ; « Pierre est aimé par les étudiants ». Il n'en reste pas moins vrai que *étudiants* dans le premier exemple relèvent du sujet, et que *Pierre* est envisagé comme objet ; néanmoins, dans le second exemple, *étudiants* renvoient au lieu – ou au « site » selon la terminologie de Jean-Claude Chevalier (cf. Moignet, 1981 : 104, note 1) – où le verbe se déclenche, autrement dit, *étudiants* sont envisagés comme le sujet logique ou le sujet dynamique ayant fonction

⁴² Gérard Moignet a remarqué que la variation morphologique du cas en français n'est visible qu'au niveau du pronom, il a dit ceci : « Le cas est visible, en revanche, dans certains pronoms comme le pronom personnel, où subsiste une flexion à deux cas morphologiques (je/me ; tu/te) ou à trois cas morphologiques (il/le/lui). » (1981 : 38)

d'agent, et *Pierre* n'est qu'un sujet grammatical ayant fonction de patient.

Deuxièmement, le substantif peut jouer un rôle d'objet. À titre d'exemple, « Pierre aime le *chien* », « Le lapin mange des *carottes* », « Pierre ressemble à son *père* », « Pierre s'intéresse au *piano* ». *Chien* et *carottes* sont des compléments d'objet direct ; *père* et *piano* sont des compléments d'objet indirect introduits par la préposition. Le substantif véhiculant une fonction de l'objet est envisagé comme une expansion nominale complétant le groupe verbal.

Troisièmement, le substantif peut jouer un rôle d'attribut. À titre d'exemple, « Pierre est *professeur* », « Pierre est mon *ami* », « Le directeur a nommé Pierre *responsable* », « Nous considérons Pierre comme notre *frère* ». Dans les deux premiers exemples, les substantifs *professeur* et *ami* sont des attributs du sujet ; néanmoins, dans le troisième exemple, le substantif *responsable* est l'attribut de l'objet qu'est *Pierre*, et dans le quatrième exemple, le substantif *frère* introduisant par la préposition *comme* constitue, sous forme d'un groupe prépositionnel, l'attribut de l'objet qu'est *Pierre*. Il faut remarquer que la fonction appositive du substantif relève aussi de la fonction attributive, par exemple, « Pierre, l'*ami* de Paul, est professeur », « Nous aimons Pierre, *responsable* de notre département ». L'un et l'autre ressortent à l'attribut du sujet et à l'attribut de l'objet.

Quatrièmement, le substantif, introduit ou non par une préposition, peut jouer un rôle de complément circonstanciel d'une manière adverbiale. À titre d'exemple, « Pierre va au travail à huit heures », « Pierre habite 6 rue Maréchal Leclerc », « Ça fait/ça coute 20 euros », « La chambre mesure 20 mètres carrés », « Pierre a la tête en l'air », « Pierre a mis son vêtement en chiffon ». Ce sont des compléments circonstanciels de temps, de lieu, de prix, de mesure, d'allure et de manière etc.

Ces quatre cas dénoncent les fonctions du substantif au sein de la phrase ; néanmoins, le cas vocatif, formant lui-même une phrase indépendante, se distingue desdits quatre cas. Par exemple, « Ami ! Entends-tu ? », « Les poussins, à table ! », « Les poulets ! / La police ! », « Silence ! », « Allez ! La musique ! ». Si un acte de langage est conçu, d'après Gustave Guillaume, comme une somme d'expression et d'expressivité⁴³, c'est-à-dire comme un

⁴³ Selon la formule de Gustave Guillaume, « expression + expressivité = 1 » (1973a : 148). Néanmoins, nous ne saurions généraliser le cas. Par exemple, « Pierre est marié » et « Pierre est *heureusement* marié », le premier

ensemble du recours à la langue instituée et de celui au discours improvisé, alors le cas vocatif augmente le degré d'expressivité tout en réduisant celui d'expression. Autrement dit, le déficit de la construction syntaxique du cas vocatif est comblé, en contrepartie, par son expressivité de haut niveau.

De manière générale, le cas du substantif en langue est indifférencié, alors qu'il s'extériorise de différentes manières en discours.

6.1.1.4. Personne

Le genre, le nombre et le cas du substantif ne sont que des particularités saisies de l'extérieur, ils doivent s'incarner à l'aide d'une plate-forme qu'est la personne cardinale. Une fois que les particularités saisies rencontrent sa raison d'être, la genèse du substantif s'achève en se construisant une incidence interne. En l'occurrence, la notion de la personne nous impose le *savoir-être* du substantif, ce qui conduit au résultat suivant : l'*être* du substantif.

Du genre à la personne en passant par le nombre et le cas, la genèse du substantif n'est qu'une attribution des particularités à une matière notionnelle ; il n'en demeure pas moins que le substantif extériorise des particularités selon qu'il a su être, et qu'il a su être selon qu'il a su savoir être.

En langue, le substantif concevant une incidence interne implique à la fois la forme et la matière ; en discours, grâce à l'intervention du substantif formel qu'est l'article, le substantif connaît une expansion, ce qui conduit au fait suivant : l'article est semblable à un substantif formel, et le substantif articulé par l'article est semblable à un substantif notionnel cherchant à attribuer une matière notionnelle au substantif formel qu'est l'article. D'où le commentaire de Gérard Moignet :

La mutation la plus remarquable de l'incidence interne dans le passage au discours consiste à extérioriser, par déflexité, la personne du substantif et de la signifier par un mot spécifique, qui est l'article. Cela a pour effet d'adjectiver le substantif, qui ainsi devient apport incident à un support externe. *La maison = la* (substantif formel, signe de la personne cardinale) / qui est / *maison*. (1981 : 41)

exemple concerne plutôt un fait, alors que le second rajoute l'attitude du sujet parlant. Dans ce contexte, nous prolongeons l'expression – l'ajout d'un adverbe *heureusement* – tout en augmentant l'expressivité – l'ajout d'un jugement du locuteur –.

En l'occurrence, le substantif formel qu'est l'article manifeste des particularités du substantif articulé, telles que le genre et le nombre.

Globalement, le substantif en langue véhicule immanquablement une incidence interne, néanmoins, il peut constituer, en discours, une incidence externe cherchant à trouver une incidence interne.

6.1.2. Système de l'adjectif

L'adjectif, étant un type de nom, dénomme les êtres du monde sans leur attribuer la notion d'être. En d'autres termes, la personne ne se présente pas dans l'adjectif, celui-ci ne décrit qu'une référence. En l'occurrence, l'adjectif, étant en position d'apport, cherche à apporter une matière notionnelle à un support. Comme l'adjectif s'emploie conformément au substantif, la genèse de l'adjectif est comme ceci :

	En idéogénèse	En morphogénèse
1	Discrimination entre l'inanimé et l'animé	Concordance du genre
2	Discrimination entre le continu et le discontinu	Concordance du nombre
3	Discrimination entre le dynamisme puissant et le dynamisme non puissant	Concordance du cas
4	Renoncement au concept d'être	Renoncement à la personne cardinale

Tableau 6.1.2 – 1 : La genèse de l'adjectif successive (cf. Moignet, 1981 : 31) (avec nos adaptations).

Tout comme la genèse du substantif, en phase A, l'opération de discernement est déjà activée alors que celle d'entendement n'est pas encore mise en route. Cette phase relève d'un rassemblement des matières notionnelles dérivant de l'expérience de l'univers, mais ce sont des matières notionnelles non identifiées ; en phase B, il s'agit d'un moment plutôt instantané et conclusif. Entre la phase A et la phase B, il s'agit d'une période où le décodage et l'encodage coexistent. En l'occurrence, au cours de cette période, la matière notionnelle est de

plus en plus claire ; et en même temps, la matière formelle est de plus en plus complète. Néanmoins, ce sont des opérations pré-conclusives.

En saisie 1, la concordance du genre se réalise de manière morphologique. Le substantif masculin appelle un adjectif masculin, et de même, le substantif féminin appelle un adjectif féminin. Par exemple, *un beau garçon / une belle fille, un petit avion / une petite voiture, un étudiant paresseux / une étudiante paresseuse*. Cependant, certains adjectifs se terminant par la voyelle *-e* ne connaissent pas de changement morphologique, tels qu'*un feu rouge / une fleur rouge, un pull jaune / une lumière jaune, un site agréable / une journée agréable, un goût acide / une remarque acide, il est malade / elle est malade*. Nous pouvons refuser parfois de distinguer le genre tout en profitant du pronom anaphorique *le*. Par exemple, *Hélène est étudiante, Sylvie le sera aussi*, ici, le pronom personne neutre *le* relève du non-genre.

En saisie 2, la concordance du nombre se concrétise aussi de manière morphologique. Le substantif au singulier appelle un adjectif au singulier, et de même, le substantif au pluriel appelle un adjectif au pluriel. Par exemple, *une jolie fleur / des jolies fleurs, un arbre grand / des arbres grands, une famille pauvre / des familles pauvres*. Néanmoins, certains adjectifs se terminant par *-s* ou *-x* ne connaissent pas de changement morphologique s'ils sont au masculin, tels qu'*un livre épais / des livres épais, un œil gros / des yeux gros, un étudiant paresseux / des étudiants paresseux, un homme courageux / des hommes courageux*. Il faut remarquer que les adjectifs considérés comme singuliers tels que *seul, unique* peuvent être au pluriel ; et que les adjectifs considérés comme pluriels tels que *multiforme, multiple, nombreux, varié* peuvent être au singulier. Par exemple, « Les célibataires sont seuls », « Ces peintures sont uniques au monde » ; « Notre action dans ce domaine est multiforme », « Son style est multiple », « Il a une famille nombreuse », « La nourriture variée est bonne pour la santé ». Les premiers se conçoivent d'une manière locale ; les seconds d'une manière globale.

En saisie 3, la concordance du cas se déclenche au niveau syntaxique. La fonction principale de l'adjectif est d'apporter une matière notionnelle à un support préétabli, mais elle se réalise de différentes manières. Ces manières se conçoivent par rapport aux liens syntaxiques qu'entretiennent les adjectifs et les substantifs : premièrement, si l'adjectif et le substantif constitue un groupe nominal, alors l'adjectif véhicule une fonction épithète. Par exemple, *un beau temps, une forte pluie, le ciel bleu* etc. ; deuxièmement, si l'adjectif est

l'attribut du substantif, alors l'adjectif possède une fonction d'attribution. Par exemple, « Pierre est paresseux », « Le temps est beau », « Je le trouve fatigué », « Je la vois paresseux ». Dans les deux premiers exemples, les adjectifs sont l'attribut du sujet, alors que dans les deux derniers exemples, les adjectifs sont l'attribut de l'objet ; troisièmement, si l'adjectif et le substantif se complètent l'un l'autre mais se séparent l'un de l'autre par une virgule ou une pause, alors l'adjectif conçoit une fonction d'apposition. Par exemple, « Paresseux, Pierre n'a pas pu réaliser son travail », « Travailleur, Pierre a fini son travail en avance », « Pierre, tout content, marche vite ».

En saisie 4, l'adjectif se distingue du substantif par le renoncement à la personne cardinale ; il refuse d'être un support accueillant les apports, or il attend un support tout en concevant un mouvement centripète. Comme l'adjectif et le substantif se ressemblent l'un l'autre, et qu'ils ne se distinguent l'un de l'autre que par le régime d'incidence, c'est-à-dire par la manière du mouvement vecteur, la transition entre l'adjectif et le substantif se déroule facilement. D'une part, le substantif et l'adjectif peuvent se métamorphoser l'un en l'autre au niveau de la langue. Par exemple, *difficile* → *difficulté*, *grand* → *grandeur*, *haut* → *hauteur*, *sens* → *sensible*, *constitution* → *constitutionnel*, *roi* → *royal* ; d'autre part, le substantif et l'adjectif peuvent se résoudre l'un en l'autre au niveau du discours. Par exemple, *la belle* = *une belle femme*, *le beau* = *un objet est considéré comme beau*, *le cinétique* = *le mouvement*, nous attribuons ici une notion d'être à un adjectif pour qu'il puisse devenir un substantif et représenter un être. *La tomate cerise* = *la tomate possédant une taille réduite comme la cerise*, *un succès monstre* = *une réussite brillante*, *une foule monstre* = *un groupe de gens nombreux*, les substantifs – cerise, monstre – refusent un article et fonctionnent comme un adjectif qualificatif. Néanmoins, bien que l'adjectif substantivé et le substantif dérivant de l'adjectif soient proches du point de vue sémantique, il faut remarquer qu'il existe, le cas échéant, une divergence sémantique. Si nous empruntons l'exemple de Gérard Moignet, l'adjectif substantivé *le beau* renvoie à l'ensemble des objets qui sont considérés comme beaux, alors que le substantif *la beauté*, dérivant de l'adjectif, désigne des caractères que possède une chose conformément aux critères esthétiques en cause.

De manière globale, le mouvement centripète que conçoit l'adjectif le conduit à apporter une matière notionnelle à son support qu'est le substantif. Du point de vue sémantique,

l'adjectif intervient pour définir le substantif de deux différentes manières : soit l'adjectif s'ajoute à un substantif d'une manière constative. Par exemple, *un palais royal, la loi constitutionnelle, le vin bourguignon, la banlieue parisienne, une compagnie aérienne* ; soit l'adjectif s'ajoute à un substantif d'une manière appréciative. Par exemple, *une histoire intéressante, un professeur gentil, une voiture nouvelle, une bibliothèque grande, un tournant significatif*. La première nous conduit à envisager la matière notionnelle du substantif et celle de l'adjectif comme une unité, et c'est cette unité qui conduit à la matière notionnelle du groupe nominal ; alors que la seconde nous conduit à envisager la matière notionnelle de l'adjectif comme une particularité qu'implique le substantif. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « Dans la fonction de spécification [la première], il y a addition d'une notion à une notion ; dans celle de qualification [la seconde], il y a explicitation d'une des virtualités sémantiques qu'implique la notion du substantif » (*Ibid.* : 45). Dès lors, la manière constative n'accepte pas d'adverbes considérés comme appréciatifs – tels que *très, peu, moins, plus* – qui modifient l'intensité d'énonciation, alors que la manière appréciative les accepte. Par exemple, sauf dans un jeu de mots, nous ne disons pas *la loi très constitutionnelle*, mais nous pouvons dire *une bibliothèque très grande*.

À vrai dire, d'une part, l'utilisation des adverbes considérés comme appréciatifs modifie la manière de comprendre le lien entre le substantif et l'adjectif. Par exemple, « C'est un plat bourguignon » ; « C'est un plat très bourguignon ». Dans le premier exemple, l'adjectif s'incorpore au substantif d'une manière constative, la phrase se comprend donc comme ceci : « On constate que c'est un plat bourguignon, il n'y a aucun doute » ; dans le deuxième exemple, l'adverbe *très* verse dans le jugement du locuteur, l'adjectif s'incorpore, *ipso facto*, au substantif d'une manière appréciative, la phrase se comprend donc comme ceci : « Je pense que c'est un plat cuisiné à la façon bourguignonne ».

D'autre part, la position de l'adjectif influence aussi la manière de comprendre le lien entre le substantif et l'adjectif. L'antéposition de l'adjectif épithète le conduit à abandonner parfois le mouvement centripète vers le substantif en cause, parce que, dans ce cas-là, l'adjectif antéposé et le substantif déterminé partagent parfois la même personne, et qu'ils sont toujours consubstantiels au cours de la genèse de l'idée et de la forme. En d'autres termes, dans certains cas, l'adjectif antéposé et le substantif déterminé forment une unité

morphologiquement dédoublée mais ne concernent qu'une matière notionnelle, tels qu'*un grand homme, un fieffé menteur, la légitime défense, la haute mer, la haute société, un petit ami, une petite amie*. Si l'adjectif antéposé concerne « la manière d'être la chose » (cité dans Moignet, 1981 : 46) selon les mots de Gustave Guillaume, alors l'adjectif postposé indique « la manière d'être de la chose » (cité dans *ibid.*). Pour le dire plus précisément, l'adjectif antéposé et le substantif en cause ne se comprennent que d'une manière globale, alors que l'adjectif postposé et le substantif en cause ne se comprennent que d'une manière locale. Si nous empruntons les formules de Gérard Moignet, « l'adjectif antéposé + le substantif = 1 », « l'adjectif postposé + le substantif = 1 + 1 = 2 » (*cf. ibid.*). En l'occurrence, l'adjectif antéposé fournit une matière notionnelle du point de vue interne, alors que l'adjectif postposé donne une matière notionnelle du point de vue externe ; l'adjectif antéposé révèle la nature de l'être, alors que l'adjectif postposé apporte une matière notionnelle supplémentaire à l'être ; l'adjectif antéposé intervient précocement tout au début de la genèse de la matière notionnelle du substantif, alors que l'adjectif postposé s'ajoute tardivement au substantif à l'issue de la genèse de la matière formelle du substantif.

Dès lors, nous constatons que l'intervention précoce ou tardive de l'adjectif au substantif détermine la manière de concevoir la relation entre l'adjectif et le substantif en cause. Soit figurativement :

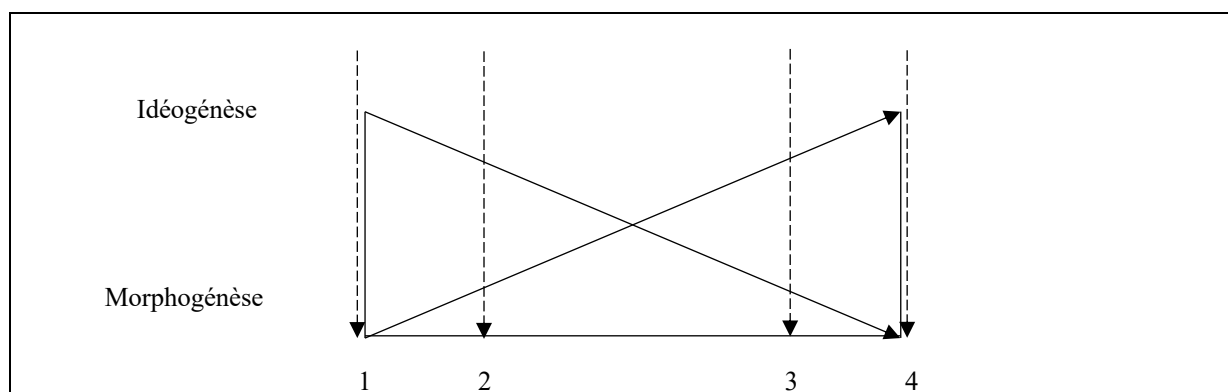


Tableau 6.1.2 – 2 : L'intervention de l'adjectif au substantif (*cf. Moignet, 1981 : 47*) (avec nos adaptations).

En saisie 1, l'adjectif intervient très précocement d'une manière plutôt constative et va de pair avec la genèse du substantif ; l'adjectif antéposé et le substantif déterminé ne constituent donc qu'une unité notionnelle. Comme les exemples que nous avons recensés : *un grand*

homme, un fieffé menteur, la légitime défense, la haute mer, la haute société, un petit ami, une petite amie. Voire, la démarcation entre l'adjectif antéposé et le substantif déterminé s'estompe largement, ils conduisent alors à un mot composé ou à un mot complexe. Par exemple, *un grand-père, une grand-mère, un grand-angle, un petit-fils, une petite-fille, un petit-déjeuner, un rouge-gorge, une chauve-souris, un bonhomme, un gentilhomme, un prud'homme* etc. Ce sont des syntagmes considérés comme lexicalisés.

En saisie 2, l'adjectif intervient précocement et assigne une matière notionnelle d'une manière plutôt appréciative au substantif. À titre d'exemple, *un grand buveur* veut indiquer ceci : on pense que quelqu'un boit en quantité ; *un bon kilo de carottes* veut signifier ceci : on estime que ces carottes sont dignes de peser un kilo ; *un vrai chef-œuvre* veut mentionner ceci : on juge que c'est vraiment un chef-œuvre. De plus, les jugements peuvent porter sur le temps, par exemple, *un ancien président, un ancien régime, un nouveau responsable, des nouveaux venus*. En outre, les jugements peuvent qualifier un objet sans avoir envie de le préciser, par exemple, *un certain temps* veut indiquer un moment en cause, mais on ne s'intéresse pas vraiment à sa durée précise ; *aller quelque part en bus* veut mentionner une destination sans avoir envie de la préciser. En l'occurrence, l'adjectif appréciatif fonctionne tout comme un adjectif adverbialisé qui apporte des connotations données par le sujet parlant. D'où le commentaire de Gérard Moignet : « L'adjectif, classificateur, évoque préjudiciellement dans quel cadre sémantique s'effectue la substantivation, mais sans que sa sémantèse⁴⁴ soit intimement intégrée » (*Ibid.*).

En saisie 3, l'adjectif intervient tardivement et il est presque absent au cours de la genèse du substantif ; en d'autres termes, l'adjectif rencontre un substantif mentalement achevé, et il ne verse pas dans la genèse du substantif. Dans ce cas-là, nous obtenons un adjectif antéposé. L'adjectif antéposé fonctionne, ici, tout comme l'adjectif postposé, néanmoins, sa position en priorité, par rapport au substantif, veut souligner une particularité en cause. À titre d'exemple, bien que les deux phrases – « C'est une belle présentation ! » et « C'est une présentation belle ! » – nous transmettent la même information, la première phrase souligne particulièrement la qualité de cette présentation. Et il en va de même pour les exemples

⁴⁴ Selon la terminologie de Gustave Guillaume, la sémantèse, n'ayant rien à voir avec la signification, implique les potentialités sémantico-syntaxiques du vocable.

suivants : *une jolie robe / une robe jolie, une efficace solution / une solution efficace, une terrible inondation / une inondation terrible* etc. L'adjectif antéposé tient, dans ce cas-là, une place plus importante par rapport à l'adjectif postposé ; néanmoins, sémantiquement parlant, celui-là se comprend tout comme celui-ci.

En saisie 4, l'adjectif intervient très tardivement et il est entièrement absent au cours de la genèse du substantif. Dans ce cas-là, nous obtenons un adjectif postposé. L'adjectif postposé constitue une tendance générale dans la langue française, par exemple, *le ciel bleu, les nuages blancs, une histoire intéressante, une salle claire, un professeur généreux, un étudiant travailleur* etc.

Globalement, il existe des adjectifs qui peuvent verser dans toutes les phases. Par exemple, *Aristote est un grand homme ; Il est un grand buveur ; C'est une grande maison ; C'est une maison grande*. Néanmoins, il existe aussi des adjectifs qui ne concernent pas toutes les phases. Par exemple, l'adjectif *vert* concerne les trois dernières phases : *les vertes années, une verte prairie, le thé vert*. L'adjectif *sévère* ne concerne que les deux dernières phases : *les sévères critiques, un entraînement sévère*. Bien sûr, la plupart des adjectifs constatifs et appréciatifs sont généralement postposés : *le feu rouge, un café sucré, un site inconnu, un palais royal, un mandat présidentiel, une idée convaincante, une histoire intéressante, une explication compliquée, un travail difficile*. En l'occurrence, la postposition des adjectifs constitue un mécanisme normal.

6.2. Architecture du verbe en français

6.2.1. Temps et langage

Avant de s'interroger sur l'architecture du verbe en français, vaut mieux préciser quelques notions concernant le temps ; il n'en demeure pas moins que le système du verbe, qui décrit des comportements identifiables, implique immanquablement le concept du temps.

Comme dit le syllogisme guillaumien : « On explique selon qu'on a su comprendre. On comprend selon qu'on a su observer » (Guillaume, 1969 : 25). En effet, nos compréhensions du temps s'établissent largement sur nos observations ; différents angles d'observation

conduisent à différents concepts de temps.

Du point de vue du temps lui-même, le panorama du temps se profile tout comme une ligne infinie où se trouvent successivement les trois époques, à savoir le passé, le présent et le futur. Si le présent « [...] ne peut donc “être” qu’en “cessant d’être” » (Julien, 2012 : 20), alors le passé constitue un lieu de la réalité, c’est-à-dire un lieu où un être a été, et inversement, le futur constitue un lieu du potentiel, c’est-à-dire un lieu de non-être. D’où la distinction entre le temps immanent et le temps transcendant :

Le temps qui s’en va est du temps qui a atteint l’être et que nous nommons, pour cette raison, le *temps immanent*.

Le temps qui vient, est, au contraire, du temps qui n’a pas atteint l’être et que nous nommons pour cette raison, le *temps transcendant*. (Guillaume, 1969 : 49)

Néanmoins, il semble que le temps immanent et le temps transcendant ne soient pas totalement symétriques : le temps transcendant, qui descend du futur et s’ajoute ensuite au passé en passant par le présent, renvoie à une image du temps plutôt complète ; alors que le temps immanent, qui part du présent et s’ajoute enfin au passé, concerne une image du temps plutôt incomplète, il lui manque le temps du futur. D’où la précision suivante de Gustave Guillaume :

La capacité de préhension du temps immanent n’est pas la même que celle du temps transcendant.

Le temps transcendant, en sa qualité de temps qui vient, a sa source dans le futur et se continue, *avec le caractère d’incidence qu’il doit à cette origine*, dans le passé. Il apparaît ainsi, par comparaison avec la notion intégrale de temps, comme du temps complet, *parfait*, auquel ne manque aucune époque.

Il n’en va pas de même du temps immanent. Le temps immanent, en sa qualité de temps qui s’en va, ne commence qu’à partir du présent et se continue, *avec le caractère de décadence qu’il doit à cette origine*, dans le passé. Toute quantité de temps qui se développe au-delà du présent, en direction du futur, échappe au temps immanent : c’est du temps qui vient.

Le temps immanent apparaît ainsi, par comparaison avec la notion intégrale de temps, comme du temps incomplet, *imparfait*, auquel il manque une époque : le futur. (*Ibid.* : 49-50).

Du point de vue de ses observateurs, le temps de l’énonciation – ou le « point de l’énonciation » (*cf.* Riegel, Pellat, Rioul, 2009 : 514) – renvoie au moment où le sujet parlant parle, il s’agit donc du présent instantané sur le plan chronologique.

De plus, le temps de l’événement – ou le « point de l’événement » (*cf. ibid.*) – indique le moment où le comportement se déroule. Le temps de l’événement peut se trouver dans le

passé, par exemple, « Pierre a obtenu le grade de docteur l'année dernière », le comportement d'obtention se situe donc dans le passé ; le temps de l'événement peut se situer dans le présent, par exemple, « Pierre lit dans son bureau », le comportement de lecture et le temps de l'énonciation se superposent, au moins partiellement⁴⁵, au temps du présent. En l'occurrence, le temps de l'événement coïncide, de fait, avec le temps de l'énonciation ; le temps de l'événement peut résider dans le futur, par exemple, « Pierre travaillera lundi prochain », le comportement de travail se passera donc dans le futur. Néanmoins, il faut remarquer que le temps de l'événement peut être aussi long que nous voulons et qu'il s'explique soit par un instant très court soit par une longue période, c'est la raison pour laquelle nous préférons de ne pas parler du « point de l'événement » (*cf. ibid.*).

En outre, le temps de référence – le « point de référence » (*cf. ibid.* : 515) selon la terminologie de H. Reichenbach – nous permet de localiser un événement par rapport à un autre, ou par rapport à un moment précis, tels que *le mois dernier, maintenant, lundi prochain*. Un temps de l'événement deviendra un temps de référence quand il existe plusieurs signes de temps, il n'en demeure pas moins que tout temps de l'événement est un temps de référence potentiel. Dès lors, il n'en reste pas moins vrai que le temps de référence, qui est fondamentalement le temps de l'événement, peut coïncider avec le temps de l'énonciation. Par exemple, dans « Pierre a obtenu le grade de docteur quand il avait 20 ans », nous avons deux événements qui se sont passés dans le passé, à savoir l'événement de l'obtention du grade de docteur et celui de son 20^{ème} anniversaire. Les deux événements précèdent le temps de l'énonciation, au surplus, le temps de l'événement de l'obtention du grade de docteur possède un temps de référence, à savoir le moment où il avait 20 ans ; dans « Maintenant que Pierre a obtenu le grade de docteur, il va chercher un poste », l'événement de l'obtention du grade de docteur est antérieur au temps de l'énonciation, alors que l'événement de la recherche d'un poste est postérieur au temps de l'énonciation. Dans ce cas-là, le temps de référence coïncide, *ipso facto*, avec le temps du présent, c'est-à-dire avec le temps de l'énonciation ; dans « Quand Pierre aura obtenu le grade de docteur, il cherchera un poste »,

⁴⁵ Le comportement de lecture renvoie, à dire vrai, à un événement continu ; quand on voit le fait que Pierre est en train de lire, il a déjà lu et il lira encore. En l'occurrence, au sens strict, le temps de l'énonciation coïncide avec une saisie instantanée de l'événement de lecture.

les deux événements sont postérieurs au temps de l'énonciation. Néanmoins, le moment de l'obtention du grade de docteur s'explique par le temps de référence, l'événement de la recherche d'un poste est postérieur à ce temps de référence. De ces analyses, découle le fait que le verbe en français contient lui-même une matière notionnelle du temps qui révèle peu ou prou les informations temporelles de l'événement.

Dès lors, le système du verbe nous permet de parler des événements qui s'en vont, de décrire des événements qui sont en train de se passer, et de prévoir des événements qui viennent ; il invite le sujet pensant à se promener mentalement sur le temps cosmique, et à identifier ponctuellement le déroulement des processus d'événements. Dans ce contexte, du point de vue du verbe en français, le temps impliqué dans le verbe en français, qui s'intéresse au processus de l'événement, se différencie du temps cosmique. Gustave Guillaume les a ainsi décrits :

Le temps impliqué est celui que le verbe emporte avec soi, qui lui est inhérent, fait partie intégrante de sa substance et dont la notion est indissolublement liée à celle de verbe. Il suffit de prononcer le nom d'un verbe comme « marcher » pour que s'éveille dans l'esprit, avec l'idée d'un procès, celle du temps destiné à en porter la réalisation.

Le temps expliqué est autre chose. Ce n'est pas le temps que le verbe retient en soi par définition, mais le temps divisible en moments distincts – passé, présent, futur et leurs interprétations – que le discours lui attribue. (1969 : 47-48)

De cette explication, découle le fait que le temps impliqué s'attarde sur le processus de l'événement dans une perspective intérieure, et que le temps expliqué s'attarde sur l'événement dans une perspective extérieure. Autrement dit, le temps impliqué révèle le déroulement de l'événement – qu'il soit accompli, soit en cours d'accomplissement, soit partiellement accompli et partiellement en cours d'accomplissement –, alors que le temps expliqué révèle la situation dans laquelle se trouve l'événement sur le plan chronologique. La disjonction entre le temps impliqué et le temps expliqué s'explique par celle entre l'aspect et le temps cosmique, ils interviennent pour que l'événement puisse se positionner précisément de deux manières complémentaires : l'une, du point de vue local, implique la position de l'événement sur lui-même, c'est-à-dire le moment où son processus est arrivé ; l'autre, du point de vue global, révèle la position de l'événement sur le temps chronologique.

Dès lors, la genèse du verbe accompagne celle du temps. Néanmoins, l'image du temps

dans notre mental ne se construit pas d'un seul coup ; du puissantiel à l'effectif, la genèse du verbe passe du mode quasi nominal au mode indicatif en passant par le mode subjonctif, et en même temps, l'image du temps dans notre mental est de plus en plus claire au fur et à mesure de la réalisation du verbe. D'où la tripartition de l'image-temps de Gustave Guillaume :

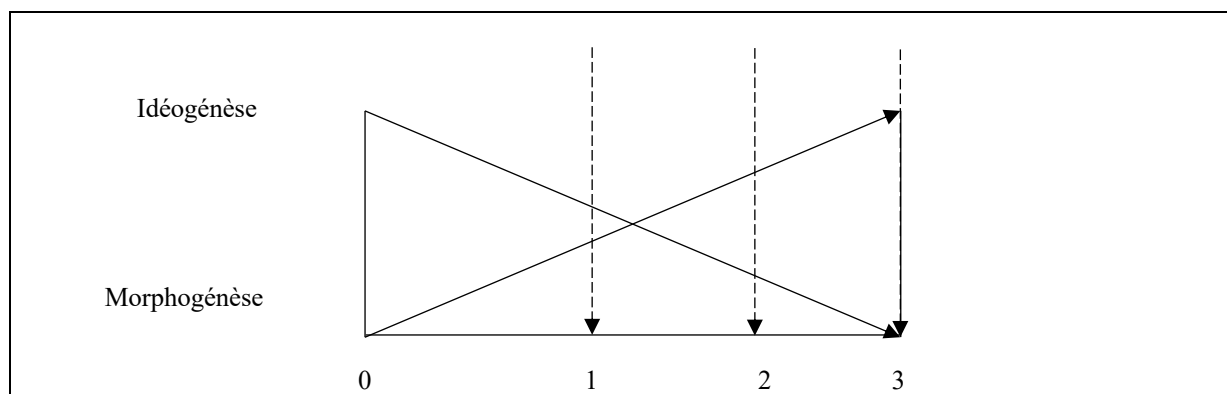


Tableau 6.2.1 – 1 : La genèse de l'image-temps selon Gustave Guillaume (cf. 1969 : 186) (avec nos adaptations).

La genèse du verbe, comme celle du nom, a besoin de l'idéogénèse et de la morphogénèse, les deux phases se superposent partiellement l'une à l'autre. L'idéogénèse du verbe implique indispensablement un support spatial – un « site » selon la terminologie de Jean-Claude Chevalier (cité dans Moignet, 1981 : 57) – et une image du comportement – une « image d'un devenir » conformément à la terminologie de Gérard Moignet (*ibid.* : 56) –, il n'en demeure pas moins que l'événement est indissociable du lieu où le comportement se réalise. Par exemple, le verbe *tomber* nous impose inmanquablement une image que quelque chose – tels que *pomme*, *homme*, *balle* – se déplace du haut vers le bas, ce support spatial nous aide à bien entendre le mouvement qu'impose le verbe. En l'occurrence, la compréhension du verbe a besoin de celle du nom. Et en même temps, la genèse de la matière formelle du verbe est assujettie à l'idée virtuelle ou actuelle de l'image du temps.

En saisie 0, l'idéogénèse est déjà déclenchée, alors que la morphogénèse n'est pas encore mise en route. Il s'agit un état préparatoire où le sujet pensant ramasse les fragmentaires du pensable.

En saisie 1, la première phase de la construction de l'image-temps s'explique par la genèse d'une idée virtuelle du comportement et de son site qui permet ce comportement ; elle correspond, du point de vue formel, au mode quasi nominal, y compris l'infinitif, le participe

passé et la forme en *-ant*. Par exemple, « *Pratiquer* un sport est bon pour la santé », « Merci de *valider* à chaque montée », « L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À *consommer* avec modération » ; « Pierre était *arrivé* », « Pierre est *arrivé* », « Pierre sera *arrivé* », « L'eau, *créée* par les volcans, est déjà emballée », « L'eau, *créée* par les volcans, est en train d'être emballée », « L'eau, *créée* par les volcans, sera emballée » ; « Pierre est sorti *en écoutant* la musique », « Pierre entre *en écoutant* la musique », « Pierre va aller à l'école *en portant* un sac », « Pierre, *étant* le responsable de ce projet, était présent à cette conférence », « Pierre, *étant* le responsable de ce projet, est présent à cette conférence », « Pierre, *étant* le responsable de ce projet, sera présent à cette conférence ». Nous constatons que les infinitifs *pratiquer*, *valider* et *consommer* ne s'adressent pas à une personne précise, et qu'ils concernent le temps indifférencié ; de plus, les participes passés *arrivé* et *créée* se comportent tout comme les adjectifs, ils ne s'intéressent donc pas au temps extérieur, or, ils conçoivent eux-mêmes un temps intérieur, c'est-à-dire une image du temps accompli ; en outre, les formes en *-ant*, comme le gérondif *en écoutant* et le participe présent *étant*, révèlent plutôt la manière de la réalisation d'un comportement ou la manière d'être, ils ne s'intéressent donc pas au temps extérieur ; néanmoins, le temps intérieur que conçoivent les formes en *-ant* s'explique par une image du temps en cours, c'est-à-dire une image du temps partiellement accomplie et partiellement inaccomplie. En l'occurrence, cette idée virtuelle du temps qu'impose le mode quasi nominal ne s'intéresse pas à la distinction précise des époques, c'est-à-dire à la distinction entre le passé, le présent et le futur. Cette image du temps précoce en toute puissance renvoie au temps *in posse* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

En saisie 2, la deuxième phase de la construction de l'image-temps s'explique par la genèse d'une idée actuelle du comportement et de son site qui permet ce comportement ; elle correspond, du point de vue formel, au mode subjonctif. Par exemple, « Je voulais qu'il fût arrivé », « Avec plus d'efforts, vous eussiez réussi », « Je regrette qu'il fût absent », « Je veux qu'il arrive », « Je souhaite que vous puissiez réussir », « Il est possible qu'il fasse beau demain ». Néanmoins, de ces exemples, découle le fait que le subjonctif nous rend une image du temps soit rétrospective soit prospective, et que l'absence du présent ne nous permet pas de distinguer le passé du futur. En l'occurrence, l'image du temps que véhicule le subjonctif s'explique par deux perspectives suivantes : une perspective rétrospective et une prospective ;

cette image du temps en devenir, c'est-à-dire activée mais incomplète, correspond au temps *in fieri* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

En saisie 3, la troisième phase de la construction de l'image-temps s'explique par la genèse d'une idée actuelle du comportement et de son site qui permet ce comportement associés à une époque précise ; elle correspond, du point de vue formel, au mode indicatif. Par exemple, « Pierre était absent », « Pierre a réalisé son travail », « Pierre arrive », « Pierre serait là », « Pierre voyagera pendant les vacances ». Avec l'intervention du présent, l'image du temps qu'impose l'indicatif est totalement claire et complète. Dès lors, nous pouvons situer des événements dans trois époques précises, c'est-à-dire dans le temps du passé, dans le temps du présent et dans le temps du futur. Cette image du temps en réalité, c'est-à-dire activée et complète, relève du temps *in esse* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Plus généralement, du point de vue latitudinal, la chronogénèse – l'opération constructrice de l'image-temps – passe du virtuel à l'actuel ; et du point de vue longitudinal, les chronothèses – les résultats attendus que sont les modes du verbe – sont saisies au cours de cette opération constructrice de l'image-temps. Autrement dit, ici, la construction de l'image-temps se réalise horizontalement, alors que la formation du mode verbal s'effectue verticalement. Il n'en reste pas moins vrai que cette opération constructrice de l'image-temps – la « visée » (Guillaume, 1984 : 10) selon la terminologie de Gustave Guillaume – conduit simultanément à deux résultats complémentaires, à savoir le temps et le mode. D'où l'affirmation suivante de Gustave Guillaume :

La visée, qui réalise le temps, réalise aussi le verbe. Les deux opérations sont simultanées. Il en résulte que la réalisation du verbe est sujette à se produire successivement sur les trois axes chronothétiques déterminés ci-dessus (*in posse, in fieri, in esse*) ; autrement dit sur les trois profils caractéristiques du phénomène de la formation de l'image-temps. (*Ibid.* : 10-11)

Il n'en reste pas moins vrai que l'image du temps et le mode sont consubstantiels au niveau de la langue en français. Cependant, le mode impératif en français n'existe pas au niveau de la langue, c'est parce que, morphologiquement parlant, le mode impératif prend la forme soit du présent de l'indicatif – par exemple, « Viens ! », « Dépêche-toi ! », « Éloignez-vous ! » –, soit du subjonctif – par exemple, « Soyez calme ! », « N'ayez pas de

crainte ! », « Veuillez agréer mes salutations distinguées ! » –. Voire, certains énoncés se résolvent en interjection, tels que « Allez ! », « Écoute ! », « Voyez ! », « Tiens ! ». En l'occurrence, le mode impératif en français ne peut pas ne pas être un mode de discours, ou pour le dire plus précisément, le mode impératif en français n'existe qu'au niveau du discours.

Globalement, le temps et le langage, ou plus précisément, le temps et le système verbo-temporel en français, sont étroitement liés ; ce système verbo-temporel intégrant comprend une série de systèmes intégrés, y compris celui de l'aspect, du mode, du temps, de la personne et de la voix. Par conséquent, au sens strict, le traitement mental du système verbo-temporel en français réalise non seulement le verbe, mais aussi l'aspect, le mode, le temps, la personne et la voix. Si le système verbo-temporel en français peut décrire un comportement, c'est parce qu'il s'intéresse non seulement au moment où le processus arrive – c'est-à-dire à l'aspect –, mais aussi à l'époque où se situe cet événement – c'est-à-dire au temps –. Il n'en reste pas moins vrai que le temps épouse harmonieusement le système verbo-temporel du français. Comme l'aspect en français se concrétise par l'emploi ou non d'un auxiliaire avant le verbe, alors que le temps grammatical s'exteriorise par les changements morphologiques du verbe. L'intervention de l'aspect dans le système verbo-temporel du français précède donc celle du temps, mieux vaut aborder le système verbo-temporel du français par le système de l'aspect.

6.2.2. Système de l'aspect

Quand Gustave Guillaume parlait du système verbo-temporel du français, il indiquait ceci : « C'est toujours après avoir assigné au verbe un aspect qu'on lui assigne un temps [grammatical] » (1969 : 190). En effet, syntaxiquement parlant, la variation de l'aspect en français – avec ou sans auxiliaire verbal – est toujours antérieure à celle du temps grammatical – changements morphologiques du verbe –. C'est la raison pour laquelle nous parlons d'abord du système de l'aspect.

Gustave Guillaume a défini le système de l'aspect dans une perspective lexico-syntaxique ainsi que dans une perspective sémantico-morphologique :

L'aspect est une forme qui, dans le système même du verbe, dénote une opposition transcendant toutes les autres oppositions du système et capable ainsi de s'intégrer à chacun des termes entre lesquels se marquent lesdites oppositions. (1984 : 109)

L'aspect est dans le système du verbe une distinction qui, sans rompre l'unité sémantique de ce dernier, le scinde en plusieurs termes différenciés, également aptes à prendre dans la conjugaison la marque du mode et du temps. (1969 : 46)

De ces définitions, découle le fait que le système de l'aspect selon Gustave Guillaume est tout comme un sous-système du verbe et qu'il s'extériorise par des oppositions formelles. Gérard Moignet n'a pas ignoré le fait que le système de l'aspect se différencie d'autres systèmes, et il a ainsi précisé la fonction du système de l'aspect :

La catégorie de l'aspect, dans le verbe, est intégrante, ce qui signifie qu'elle transcende toutes les autres et concerne la totalité des oppositions formelles du verbe.

D'une façon générale, elle concerne deux états opposables de la sémantèse verbale, c'est-à-dire de la durée qu'elle implique. L'aspect concerne, en effet, non pas, comme la catégorie du temps, la situation de l'événement dans le temps d'univers, mais le temps impliqué par l'image de l'événement, la représentation de la durée qu'il involue. (1981 : 97)

En effet, comme l'aspect concerne le temps impliqué dans le verbe, le système de l'aspect dénote particulièrement les informations du processus de l'événement. Mais la question se pose de savoir comment le système de l'aspect en français se réalise.

Premièrement, du point de vue de la relation qu'entretiennent le temps d'événement et la personne concernée, le système de l'aspect en français a pour but de traiter le décalage ou la concordance entre le temps d'événement où se situe l'événement dont nous parlons et la personne que concerne cet événement. Si le temps d'événement coïncide avec la personne concernée – c'est-à-dire que, dans la pensée du sujet parlant, la personne concernée existe dans l'événement –, alors la personne concernée s'immerge dans le processus de l'événement. Par exemple, « Pierre mange » nous impose une image selon laquelle Pierre et son comportement de consommation existent en même temps dans le temps du présent, « Pierre mangera » et « Pierre mangerait » nous fournissent une image selon laquelle Pierre et son comportement de consommation existent en même temps dans le temps du futur, « Pierre mangea » et « Pierre mangeait » nous conduisent aussi à une image selon laquelle Pierre et son comportement de consommation existent simultanément dans le temps du passé, c'est la raison pour laquelle le passé simple, souvent utilisé à l'écrit comme temps de narration, nous

permet de nous déplacer dans le temps du passé pour observer l'événement et la personne concernée tout en y nous immergeant. En l'occurrence, le fait que le verbe « [...] tient la pensée en dedans du procès » (Guillaume, 1969 : 71) est ce que nous appelons l'aspect immanent – ou l'aspect simple, l'aspect tensif –, l'aspect immanent situe le processus d'événement et la personne concernée dans une même époque ;

Si le temps d'événement se trouve au-delà du moment où se situe la personne concernée – c'est-à-dire que, mentalement parlant, il existe un décalage entre le temps d'événement et le moment où se situe la personne concernée –, alors la pensée du sujet parlant est obligée de se déplacer dans le temps. Par exemple, « Pierre a dîné » révèle un décalage entre le temps d'événement et le moment où se trouve la personne concernée, l'événement de dîner, se trouve en avant, et le moment où se trouve la personne concernée se situe en arrière et coïncide avec le temps d'énonciation. Cet exemple peut se comprendre par « Maintenant, Pierre a déjà dîné », dans ce cas-là, nous parlons, *ipso facto*, d'un aperçu historique, c'est-à-dire d'un résultat. Dans l'exemple « Une fois que Pierre aura dîné, il fera une promenade », l'événement de dîner se trouve en avant, et le moment où se trouve la personne concernée se situe dans l'événement de la sortie, donc en arrière, nous retirons notre pensée du processus de dîner pour que nous puissions envisager sa sortie. En l'occurrence, le fait que le verbe « [...] porte la pensée au-delà du procès, dans sa subséquence » (*ibid.*) est ce que nous appelons l'aspect transcendant – ou l'aspect composé, l'aspect extensif –, l'aspect transcendant postpose la personne concernée par rapport au processus d'événement ;

Si le temps d'événement se trouve au-delà d'un temps de référence et que celui-ci se situe au-delà du moment où se situe la personne concernée – c'est-à-dire qu'il existe un décalage entre le temps d'événement et le temps de référence et qu'il existe aussi un décalage entre celui-ci et le moment où se situe la personne concernée –, alors la pensée du sujet parlant est obligée de se déplacer encore une fois dans le temps. Par exemple, « Dès qu'il a eu annoncé cette nouvelle, des applaudissements ont éclaté », l'annonce de nouvelle se trouve en avant dans le temps du passé, l'éclatement des applaudissements se situe en arrière dans le temps du passé, et le moment où se trouve la personne concernée coïncide avec le temps d'énonciation. L'événement de l'annonce de nouvelle se trouve donc au-delà d'un temps de référence qu'est l'événement de l'éclatement des applaudissements, et ce temps de

référence se situe au-delà du temps d'énonciation où se trouve la personne concernée. Quant à l'événement de l'annonce de nouvelle, nous parlons, *ipso facto*, d'un aperçu historique d'un autre aperçu historique. En l'occurrence, le fait que le verbe « [...] introduit à la subséquence de la subséquence » (*ibid.*) est ce que nous appelons l'aspect ultra-transcendant – ou l'aspect bi-transcendant, l'aspect surcomposé, l'aspect bi-extensif –, l'aspect ultra-transcendant postpose la personne concernée par rapport à un événement de référence postposé ;

Deuxièmement, du point de vue du processus de l'événement lui-même, l'aspect immanent – ou l'aspect simple, l'aspect tensif – « [...] éveille dans l'esprit l'image même du verbe dans son déroulement » (Guillaume, 1984 : 21). Autrement dit, l'aspect immanent – ou l'aspect simple, l'aspect tensif – nous donne une image mentale que l'événement qu'évoque le verbe est en train de se dérouler, peu importe qu'il soit dans le temps du passé, dans le temps du présent ou dans le temps du futur. Par exemple, « Pierre parla », « Pierre parlait », « Pierre parle », « Pierre parlera », « Pierre parlerait », nous parlons, ici, des processus en accomplissement ; l'aspect transcendant – ou l'aspect composé, l'aspect extensif – « [...] éveille dans l'esprit non plus le déroulement même de l'image verbale, mais le déroulement d'une "séquelle"⁴⁶ de cette image [...] » (*ibid.*). En d'autres termes, l'aspect transcendant – ou l'aspect composé, l'aspect extensif – nous impose une image mentale que l'événement qu'évoque le verbe est déjà réalisé, peu importe qu'il soit dans le temps du passé ou dans le temps du futur. Par exemple, « Pierre a parlé », « Une fois que Pierre aura parlé, la conférence se terminera », nous parlons, ici, des processus accomplis dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur, l'aspect transcendant décide déjà du fait que la séquelle verbale n'est qu'« [...] un simple point d'observation situé au-delà du verbe, mais ne portant pas de signification individuelle appréciable » (*ibid.* : 22) ; l'aspect ultra-transcendant – ou l'aspect bi-transcendant, l'aspect surcomposé, l'aspect bi-extensif – n'éveille pas dans l'esprit le déroulement même de l'image verbale, mais le déroulement d'une séquelle verbale précédant

⁴⁶ « [...] le mot séquelle étant pris ici comme terme général pour désigner n'importe quelle situation résultante susceptible de se déterminer dans la pensée comme suite dans le temps d'une action ou d'un état qui a existé antérieurement. *Avoir mis son chapeau*, par exemple, n'exprime pas l'idée du chapeau que la main conduit à la tête, contenue dans le verbe *mettre*, mais l'idée consécutive (idée-séquelle) du chapeau déjà placé sur la tête. » (Guillaume, 1984 : 21)

de celui d'une autre séquelle verbale. Par exemple, « Pierre a eu parlé, la conférence s'est terminée », chronologiquement parlant, l'événement de la prise de parole par Pierre précède celui de la fin de la conférence, et tous les deux événements sont survenus dans le temps du passé. Par conséquent, l'aspect bi-transcendant nous permet de parler d'une antériorité sans avoir besoin de changer l'époque. Par rapport au passé composé selon la terminologie de la grammaire traditionnelle, l'emploi du plus-que-parfait, selon la grammaire systématique, ne s'explique pas, de ce fait, par le changement de temps, or il se traduit par le changement d'aspect ;

Troisièmement, du point de vue formel, les terminologies – l'aspect simple, l'aspect composé et l'aspect surcomposé – révèlent déjà leurs matières formelles au niveau de la désignation. L'aspect simple s'explique par l'absence de l'auxiliaire, par exemple, « Pierre *chanta* », « Pierre *chantait* », « Pierre *chante* », « Pierre *chantera* », « Pierre *chanterait* » ; l'aspect composé se traduit par la présence de l'auxiliaire *avoir* – par exemple, « Pierre *avait* chanté », « Pierre *eut* chanté », « Pierre *a* chanté », « Pierre *aura* chanté », « Pierre *aurait* chanté » – ou de l'auxiliaire *être* – par exemple, « Pierre *était* rentré.», « Pierre *fut* rentré », « Pierre *est* rentré », « Pierre *sera* rentré », « Pierre *serait* rentré » – ; l'aspect surcomposé se concrétise par la présence de deux auxiliaires, par exemple, « Pierre *a eu* chanté quand je suis entré dans la salle », « Après *avoir eu* chanté, Pierre a quitté la salle », « Une fois que Pierre *a été* sorti, sa femme a commencé à écouter la musique », « Après *avoir été* élu comme responsable, Pierre a organisé une soirée ». En conséquence, les variations syntaxiques nous permettent de nous déplacer de l'aspect simple à l'aspect surcomposé en passant par l'aspect composé.

Enfin, le système de l'aspect en français peut s'expliquer, du point de vue de la psychologie cognitive, par le graphique suivant :

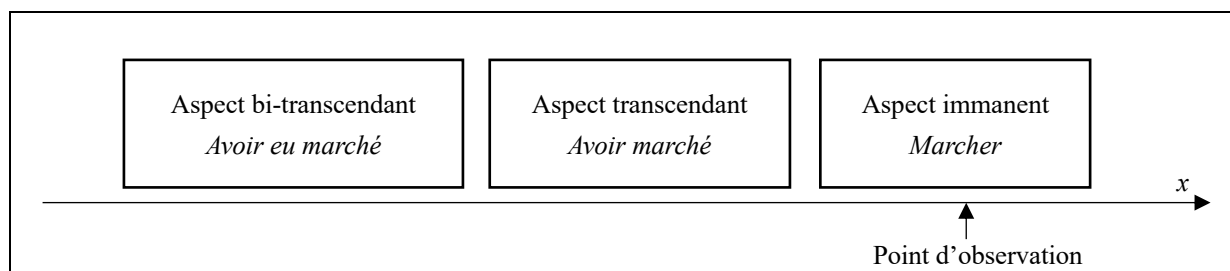


Tableau 6.2.2 – 1 : Le système de l'aspect en français (cf. Guillaume 1969, : 190) (avec nos adaptations).

En règle générale, l'aspect bi-transcendant, l'aspect transcendant et l'aspect immanent se situent successivement sur l'axe x , c'est-à-dire sur l'axe du temps chronologique. Dans l'aspect immanent, le « moi présent » – l'être du sujet pensant – coïncide avec la personne que concerne l'événement au point d'observation ; le point d'observation où se trouve le « moi présent » et la personne que concerne l'événement sont postérieurs à l'événement dans l'aspect transcendant ; le point d'observation où se trouve le « moi présent » et la personne que concerne l'événement sont postérieurs à un événement déjà postposé dans l'aspect bi-transcendant.

6.2.3. Construction de l'image verbale dans le temps *in posse*

Comme nous avons déjà dit, le temps *in posse* renvoie au temps que le verbe emporte avec soi, il s'agit du temps considéré comme intérieur ; néanmoins, le temps extérieur, c'est-à-dire le temps cosmique, ne s'extériorise pas encore dans ce cas-là, il est en toute puissance. D'où la définition de Gustave Guillaume : « Le temps *in posse* étant par définition du temps intérieur à l'image verbale, il se conçoit que c'est à l'intérieur du verbe qu'il convient d'en faire étude » (1984 : 15).

Le temps *in posse* renvoie au moment où le verbe est au mode quasi-nominal, y compris l'infinitif, le participe en *-ant* et le participe passé. Morphologiquement parlant, la personne est absente du mode quasi-nominal ; autrement dit, la construction morphologique du mode quasi-nominal ne s'intéresse pas à l'incidence de la personne. Mais la question se pose de savoir comment fonctionne le mode quasi-nominal.

Pour élucider l'empreinte dynamique que conçoit le verbe, Gustave Guillaume a introduit les deux terminologies suivantes, à savoir la *tension* et la *détension*. Et il a expliqué ceci : « La présence du temps *in posse* est particulièrement sensible dans le verbe, qui lui doit ce qu'on pourrait appeler sa *tension*, c'est-à-dire l'impression de mobilité progressive qui en est inséparable » (*Ibid.*). Dès lors, la tension selon Gustave Guillaume s'explique, de ce fait, par la trace comportementale que véhicule une forme verbale, et à l'inverse, la détension se traduit par l'absence de trace comportementale au sein d'une forme verbale. À dire vrai, la

tension et la détension s'apparentent manifestement à deux forces constructrices de la trace comportementale du verbe : l'une, organisatrice, active une empreinte dynamique dans notre esprit mental ; l'autre, désorganisatrice, désactive une empreinte dynamique dans notre esprit mental. Étant donné qu'il existe à la fois une opposition et une complémentarité entre la tension et la détension, nous pouvons emprunter le mécanisme du Yin-Yang pour expliquer le fonctionnement du mode quasi-nominal. Soit schématiquement :

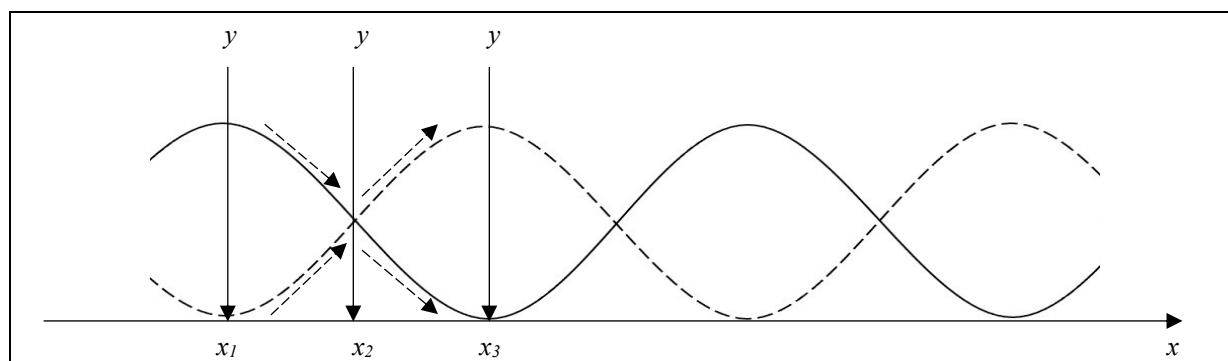


Tableau 6.2.3 – 1 : L'opposition et la complémentarité entre la tension et la détension (courbe discontinue : la détension ; courbe continue : la tension).

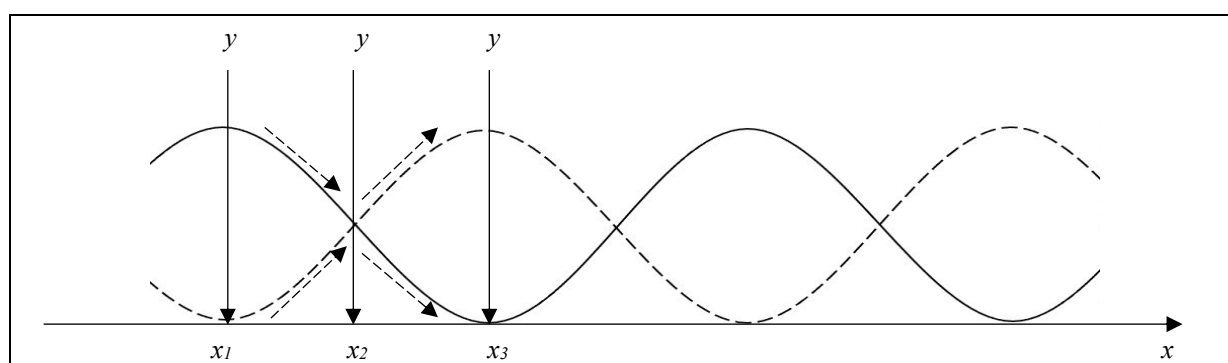


Tableau 6.2.3 – 2 : Les résultats attendus sous les influences de la tension et de la détension (courbe discontinue : image accomplie ; courbe continue : image en accomplissement).

Conformément aux dits graphiques, nous constatons que, dans le tableau 6.2.3 – 1, le fonctionnement des deux forces *tension* et *détension* est assujetti à un mécanisme compensatoire, et que, dans le tableau 6.2.3 – 2, les résultats attendus – soit une image en pur accomplissement, soit une image partiellement accomplie et partiellement inaccomplie, soit une image complètement accomplie – dérivent des influences de la tension et de la détension.

En saisie x_1 , dans le tableau 6.2.3 – 1, la force de tension atteint son maximum, alors que celle de détension est infinitésimalement petite. Dans ce cas-là, le verbe ne subit que l'influence venant de la force de tension ; en l'occurrence, dans le tableau 6.2.3 – 2, la forme

verbale véhiculant une image en pur accomplissement correspond à l'infinitif, et l'image accomplie est absente de l'infinitif. L'infinitif du verbe nous rend une image entièrement puissantielle, il s'agit d'une forme verbale « par position⁴⁷ » (*ibid.* : 18) selon la terminologie de Gustave Guillaume.

En saisie x_2 , dans le tableau 6.2.3 – 1, la force de tension s'éloigne de sa charge pleine, et celle de détension est déjà activée. Néanmoins, la force de tension et celle de détension sont qualitativement hétérogènes⁴⁸. Dans ce cas-là, le verbe est sous les influences coopératives de la force de tension et de celle de détension ; en l'occurrence, dans le tableau 6.2.3 – 2, le verbe, tout en prenant la forme en *-ant*, nous impose une image partiellement accomplie et partiellement inaccomplie. Pour être plus précis, la forme verbale en *-ant* concerne un comportement en cours dans notre esprit mental, il s'agit d'une forme verbale « par composition » (*ibid.*) selon la terminologie de Gustave Guillaume.

En saisie x_3 , dans le tableau 6.2.3 – 1, la force de détension parvient à son maximum, alors que celle de tension est infinitésimalement petite. Dans ce cas-là, le verbe ne subit que l'influence venant de la force de détension ; en l'occurrence, dans le tableau 6.2.3 – 2, la forme verbale concevant une image entièrement accomplie correspond au participe passé, et l'image en accomplissement est absente du participe passé. Le participe passé du verbe nous donne une image totalement achevée, une « image morte » (*ibid.*), il s'agit d'une forme verbale « par position » (*ibid.*).

6.2.3.1. Infinitif du verbe

⁴⁷ Selon la terminologie de Gustave Guillaume, la *position* s'oppose à la *composition*, l'une à l'autre. Le verbe par position ne manifeste qu'une particularité interne, alors que le verbe par composition extériorise deux particularités différenciées. Le présent par position se comprend du point de vue global, c'est-à-dire qu'il se distingue du passé ainsi que du futur ; alors que le présent par composition s'entend du point de vue local, c'est-à-dire qu'il se constitue d'une parcelle du passé et d'une parcelle du futur.

⁴⁸ Il faut remarquer que, *stricto sensu*, la position de x_2 , se situant entre x_1 et x_3 , est plutôt libre : tantôt la force de tension l'emporte sur la force de détension, c'est-à-dire que la position de x_2 s'approche du côté de x_1 ; tantôt la force de tension et celle de détension s'équilibrent, c'est-à-dire que la position de x_2 se trouve au milieu de x_1 et x_3 ; tantôt la force de détension précède la force de tension, c'est-à-dire que la position de x_2 s'approche du côté de x_3 .

L'infinitif du verbe nous rend une image du temps virtuelle, il concerne un comportement inactivé. D'où une possibilité de remplacer, si besoin est, l'infinitif du verbe par un substantif. En l'occurrence, syntaxiquement parlant, en discours, l'infinitif du verbe s'apparente largement au substantif, et il peut jouer un rôle de sujet, d'objet, d'attribut et de complément. Par exemple, « *Manger gras* est mauvais pour la santé », « Pierre aime *cuisiner* », « Veillez à *fermer la porte* », « On se sépare pour *se retrouver* ». Nous pouvons aussi dire : « *La consommation des aliments gras* est mauvais pour la santé », « Pierre aime *la cuisine* », « Veillez à *la fermeture de la porte* », « On se sépare pour *des retrouvailles* ».

Néanmoins, si l'infinitif du verbe se distingue du substantif, c'est parce que l'infinitif du verbe lui-même ne conçoit pas un support spatial qui permet son déroulement. Gérard Moignet a eu bien raison d'indiquer :

La différence entre le substantif déverbal et l'infinitif réside dans le fait qu'au terme de sa formalisation, l'infinitif ne se conclut pas à la personne cardinale (d'où l'impossibilité de le référer, aujourd'hui, à l'article), mais à la personne ordinale virtuelle, non différenciée, non traduisible par un pronom. (1981 : 66)

En l'occurrence, la préhension de l'infinitif du verbe a besoin que nous lui attribuions une personne virtuelle, ce qui permet la concrétisation d'un comportement attachée à son site. Par exemple, « *Appuyer* avant de *parler* », « Ne pas *toucher* », « Merci de *valider* à chaque montée », « Défense d'*afficher* » etc. Ces verbes à l'infinitif ne s'adressent pas particulièrement à une personne précise, or ils mentionnent potentiellement toutes les personnes virtuelles.

Et bien sûr, l'infinitif du verbe peut concerner un comportement puissantiel dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur, tout comme dans le temps du présent. Par exemple, « Pierre entendit *chanter* les oiseaux », « Pierre aimait *faire* du sport », « Pierre décida de ne pas *assister* à cette réunion », « Pierre entendra *chanter* les oiseaux », « Pierre aimerait *faire* du sport », « Pierre déciderait de ne pas *assister* à cette réunion ». Tous ces comportements sont à l'état virtuel à un moment donné.

6.2.3.2. Forme en *-ant* du verbe

La forme verbale en *-ant* – le gérondif et le participe présent selon la terminologie de la grammaire traditionnelle –, impliquant un événement en devenir, nous rend une image mentale partiellement accomplie et partiellement inaccomplie. Néanmoins, la forme verbale en *-ant* ne s'intéresse pas vraiment aux résultats que sont la partie accomplie et la partie inaccomplie, or elle ne s'attarde que sur l'état de devenir ; pour être plus précis, la partie accomplie et la partie inaccomplie du comportement peuvent être, si besoin est, aussi grande ou petite que nous voulons, or la forme verbale en *-ant* souligne davantage la coexistence de la partie accomplie et de la partie inaccomplie. Par exemple, « Pierre regardait la télévision *en s'allongeant* sur le canapé », « Pierre récite *en fermant* les yeux », « Elle assistera à la soirée *en portant* une robe de soirée » ; « Pierre, *voulant* obtenir un bon résultat, travaillait sans cesse », « Pierre *portant* un parapluie est sorti », « Pierre *aimant* des fleurs construira un jardin ». De ces exemples, découle le fait que la partie accomplie et la partie inaccomplie de l'événement – tels que l'allongement sur le canapé, la fermeture des yeux, l'envie d'obtenir un bon résultat, l'amour des fleurs – ne se précisent pas, et que nous ne soulignons pas ici l'état de devenir d'un événement au cours de la réalisation d'un autre événement. Les deux événements consubstantiels nous permet de remplacer, le cas échéant, la forme verbale en *-ant* par un syntagme prépositionnel : « Pierre regardait la télévision *avec le corps allongé* sur le canapé », « Pierre récite *avec les yeux fermés* », « Elle assistera à la soirée *avec une robe de soirée* » ; « Pierre, *avec l'envie d'obtenir un bon résultat*, travaillait sans cesse », « Pierre est sorti *avec un parapluie* », « Pierre construira un jardin *avec l'amour des fleurs* ». La préposition *avec* souligne une concomitance de deux états.

Dès lors, le fonctionnement de la forme verbale en *-ant* s'avère ainsi :

D'une part, la forme verbale en *-ant* peut fonctionner d'une manière adverbiale au niveau du discours. À titre d'exemple, « Pierre avance *en sautant* », « Pierre conduit *en chantant* », « Pierre mange *en parlant* ». Il n'en reste pas moins vrai que la forme verbale en *-ant* peut combler les lacunes d'adverbe. Néanmoins, il est possible de remplacer, si besoin est, la forme verbale en *-ant* par un adverbe, par exemple, « Pierre travaille *en soignant des détails* (Pierre travaille *soigneusement*) », « Pierre répond *en négligeant des détails* (Pierre répond *négligemment*) ». En l'occurrence, la forme verbale en *-ant* est incidente à une incidence en cours, c'est-à-dire qu'elle agit sur le lien qu'entretiennent le substantif et le verbe.

D'autre part, la forme verbale en *-ant* peut fonctionner d'une manière adjectivale au niveau du discours. À titre d'exemple, « Ce monsieur *portant* des lunettes est le frère de Pierre », « L'étudiant travaillant d'arrache-pied réussira son examen », « *Ayant* un diplôme de doctorat, Pierre trouvera un poste à un établissement supérieur », « Pierre, doutant du résultat obtenu, a retravaillé ». La forme verbale en *-ant* fonctionne, ici, tout comme des adjectifs jouant un rôle d'épithète ou un rôle d'apposition ; elle est incidente au substantif. Voire, la forme verbale en *-ant* peut quitter le champ de verbe et se résoudre en un adjectif dans un sens général, par exemple, *une histoire intéressante, un théâtre amusant, un fait convaincant, une surface réfléchissante, une question gênante, une situation embarrassante* etc. Dans ce cas-là, ces adjectifs n'acceptent plus d'expansion syntaxique.

6.2.3.3. Participe passé du verbe

Le participe passé du verbe nous impose une image mentale entièrement réalisée, c'est-à-dire qu'il s'explique par une image en être. À dire vrai, syntaxiquement parlant, le participe passé du verbe s'apparente à un adjectif, d'où une possibilité de remplacer, si besoin est, l'adjectif dans un sens général par le participe passé du verbe adjectivé. Par exemple, *une bataille fameuse* → *une bataille connue, un film médiocre* → *un film inconnu, un équipement moderne* → *un équipement avancé*. Dès lors, le participe passé du verbe peut fonctionner comme un adjectif, il s'accorde, de ce fait, en genre et en nombre avec le substantif défini. Tels qu'*un artiste méconnu, un travail fini, un président élu, une maison abandonnée, une date fixée, une robe démodée, les jours passés, les filles mariées, les journaux déchirés*. De plus, le participe passé du verbe peut se métamorphoser en un substantif en masculin, ou plus souvent en un substantif en féminin, par exemple : *un marié, un passé, un reçu, un rôti, un pendu, un couvert, un commis, un dû, un nanti, un condamné, un fait, un noyé, un demandé ; une arrivée, une entrée, une sortie, une vue, une revue, une venue, une tenue, une tranchée, une battue, une volée, une découverte, une gelée, une prise, une tripotée*. Ces images en être ne permettent plus au participe passé du verbe d'appartenir au système du verbe, or le participe passé du verbe entre, d'une certaine manière, dans le système du nom.

Mais pour revivre le participe passé du verbe qui n'est plus sous l'influence de la force de

tension, il faut que nous lui assignions un auxiliaire verbal *avoir* ou *être*, il n'en demeure pas moins que le verbe est avant tout un signe sous tension.

D'une part, l'auxiliaire verbal *avoir* – l'« auxiliaire de l'opérativité » (*ibid.* : 69) selon la terminologie de Gérard Moignet – et le participe passé du verbe constituent l'aspect transcendant ou l'aspect bi-transcendant du verbe. À titre d'exemple, « Pierre *a réalisé* son projet », « Pierre *a nettoyé* sa chambre », « Pierre *a mangé* une pomme » ; « Pierre *a eu réalisé* son projet et il a commencé à en entreprendre un autre », « Pierre *a eu nettoyé* sa chambre et il a préparé le dîner », « Pierre *a eu mangé* une pomme et il a repris son travail ». Chronologiquement parlant, l'aspect transcendant du verbe nous permet de concevoir un événement passé tout en nous situant au temps du présent ; alors que l'aspect bi-transcendant du verbe nous permet de concevoir un événement se passant avant un autre événement passé tout en nous situant au temps du présent. Si l'auxiliaire verbal est *avoir*, il n'existe pas d'accord en genre et en nombre entre le participe passé du verbe et le substantif, sauf si le complément d'objet direct est antéposé. Par exemple, « Les projets que Pierre *a réalisés* sont intéressants », « La chambre que Pierre *a nettoyée* donne sur le sud », « La pomme que Pierre *a mangée* est délicieuse ».

D'autre part, avec l'auxiliaire verbal *être* – l'« auxiliaire de la résultativité » (*ibid.*) selon la terminologie de Gérard Moignet –, le participe passé du verbe fonctionne, d'une certaine manière, comme un adjectif, d'où une nécessité de s'accorder en genre et en nombre avec le substantif. Par exemple, « La femme de Pierre *est tombée* malade », « Les filles de Pierre *sont sorties* », « La grand-mère de Pierre *est morte* », « Elle *s'est lavée* », « Nous *nous sommes rencontrés* dans une rue », « Elles *se sont déplacées* de Paris à Rome ». Néanmoins, l'accord ne s'extériorise pas lorsque le verbe pronominal est suivi par un complément d'objet direct, par exemple, « Elle *s'est lavé les mains* », « Elles *se sont brossé les dents* », « Ils *se sont serré la main* ».

Dans l'ensemble, l'auxiliaire verbal *avoir* s'intéresse plutôt au processus d'événement, il retient en soi une image en devenir à un moment donné ; alors que l'auxiliaire verbal *être* s'attarde plutôt sur le résultat d'événement, il retient en soi une image en être à un moment donné.

6.2.4. Construction de l'image verbale dans le temps *in fieri*

Le temps *in fieri*, c'est-à-dire le temps en devenir dans le système du verbe en français, s'explique par le mode subjonctif, parce que l'image du temps que donne le mode subjonctif ne s'interprète pas par différentes époques précises. Pour être plus précis, dans le mode subjonctif, nous ne parlons ni du temps du passé, ni du temps du présent, ni du temps du futur, nous ne parlons que de la rétrospectivité ou de la prospectivité, c'est-à-dire d'une hypothèse rétrospective ou d'une hypothèse prospective. Si nous empruntons les exemples suivants de Gustave Guillaume : « J'attendrai qu'il soit venu ; je regrette qu'il soit venu » (1984 : 31), la construction du mode subjonctif *qu'il soit venu* peut impliquer la rétrospectivité aussi bien que la prospectivité, or elle ne s'intéresse pas à la distinction des époques. D'où l'idée suivante de Gustave Guillaume : « [...] le mode subjonctif serait le mode du temps amorphe, non divisible en époques [...] » (*ibid.*).

Bien que le mode subjonctif soit le mode intemporel, il implique déjà des particularités rudimentaires de temps. La rétrospectivité s'explique par une image descendante du temps allant du futur au passé ; *a contrario*, la prospectivité s'entend par une image ascendante du temps allant du passé au futur. Soit figurativement :

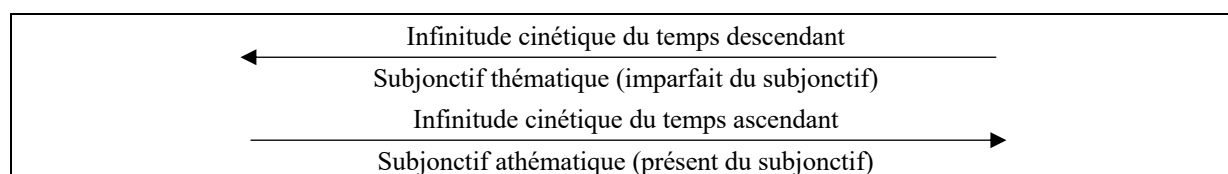


Tableau 6.2.4 – 1 : La rétrospectivité et la prospectivité qu'implique le temps *in fieri* (cité dans Guillaume, 1969 : 195).

Conformément à la grammaire traditionnelle, le subjonctif en français comprend quatre temps grammaticaux, à savoir le présent – qu'il parle –, le passé – qu'il ait parlé –, l'imparfait – qu'il parlât – et le plus-que-parfait – qu'il eût parlé –⁴⁹. Étant donné que le mode subjonctif

⁴⁹ Il faut remarquer que, dans le français courant, n'existe que le présent et le passé du subjonctif, et que l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif ne s'utilisent que rarement d'une manière soutenue dans des textes littéraires. L'absence de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif dans la langue parlée est comparable à celle du passé simple et du passé antérieur, Gustave Guillaume l'a ainsi décrit : « Et ce n'est pas non plus par simple raison d'euphonie que la langue parlée tend à exclure de son usage et les parfait défini et parfait antérieur de l'indicatif et les imparfait et plus-que-parfait du subjonctif. *Le vrai est qu'on trouve en présence, dans les*

nous permet de concevoir un irréel d'une manière prospective ou d'une manière rétrospective, sa dimension hypothétique ne nous permet pas d'envisager ladite hypothèse comme un fait achevé.

En l'occurrence, pour concevoir une hypothèse qui se passerait dans le futur, il suffit d'utiliser le présent du subjonctif, mais il n'en demeure pas moins que le temps du présent est constitué d'une parcelle du passé et d'une parcelle du futur. L'hypothèse prospective s'accorde avec la particularité virtuelle du mode subjonctif, d'où le commentaire suivant de Gustave Guillaume :

Du point de vue psycho-systématique, le propre de ce temps de subjonctif est de n'emporter avec soi rien qui, temporellement, soit en contradiction avec la virtualité propre du mode subjonctif. La visualisation ascendante du temps qui oriente l'esprit en direction du futur s'accorde, en effet, avec le caractère virtuel du dit mode. (1969 : 194)

Néanmoins, le passé est immanquablement en être, et pour concevoir une hypothèse se passant dans le passé, nous avons besoin, d'une manière compensatoire, d'une image mentale, au moins partiellement, inaccomplie, d'où une nécessité de faire appel à l'imparfait du subjonctif. Comme l'hypothèse rétrospective, se déplaçant vers la réalité du passé, ne s'accorde pas avec la particularité virtuelle du mode subjonctif, Gustave Guillaume a fait ce commentaire :

Du point de vue psycho-systématique, le propre de ce temps de subjonctif est d'emporter avec soi, dans un mode *virtuel* où l'image-temps surprise en cours de construction n'a pas encore atteint sa pleine réalité, une visualisation du temps descendante allant à la réalité du passé : il y a ainsi dans la forme verbale qu'est l'imparfait du subjonctif une contradiction entre la virtualité propre du mode et le cinétisme anti-virtuel (le mouvement descendant oriente l'esprit du côté de la réalité du passé) impartie au temps ; et le rôle de la voyelle thématique est de signifier cette contradiction. (*Ibid.*)

Il n'en reste pas moins vrai que, le temps *in fieri* rétrospectif, qui nous conduit à la réalité du passé, prend le contre-pied de la particularité virtuelle du mode subjonctif, et que le temps

deux modes, d'un seul et même fait psychique, à savoir une sorte de répulsion de la langue parlée pour les formes rétrospectives qui ont comme support le chronotype α » (1984 : 74). Et il a ajouté : « Cette répulsion est due à une sorte de conflit entre l'affectif et l'intellectuel. La langue parlée, plus affective et moins intellectuelle que la langue écrite, ne se rend pas aux raisons abstraites en vertu desquelles le chronotype α prospectif s'introduit dans le passé rétrospectif et dans le temps *in fieri* engendré rétrospectivement. Elle sent en cela une contradiction qu'elle ne peut accepter. » (*Ibid.* : note 1)

in fieri prospectif, qui nous oriente à la virtualité du futur, va de pair avec la particularité virtuelle du mode subjonctif.

Dès lors, le temps *in fieri* rétrospectif, concernant une image du temps descendante, correspond à l'imparfait du subjonctif selon la terminologie de la grammaire traditionnelle. Par exemple, « Il fallait que j'*aim-a-ss-e* la grammaire », « Je n'étais pas sûr que je *p-u-ss-e* réaliser ce travail », « Il semblait que je *pr-i-ss-e* beaucoup de temps pour réaliser ce travail » ; « Sans l'aide de Pierre, je n'*e-u-ss-e* pas réussi », « Sans l'intervention de Pierre, je n'*e-u-ss-e* pas réalisé mon travail ». Ces hypothèses rétrospectives ne sont que des choses imaginaires, par conséquent, peu importe que le temps soit à l'aspect immanent ou à l'aspect transcendant, « [le] subjonctif imparfait, de par son orientation rétrospective, convient à l'expression des idées auxquelles aucune chance de réalisation ne saurait être reconnue » (Moignet, 1981 : 71). En d'autres termes, le temps *in fieri* rétrospectif ne concerne que l'idée purement hypothétique qui ne s'est pas réalisée dans le passé. De plus, l'inclusion d'une voyelle thématique – comme *-a*, *-u* et *-i* – et d'un suffixe de protection – *-ss-* – conduit Gustave Guillaume à envisager l'imparfait du subjonctif comme le subjonctif thématique ; il n'en demeure pas moins que le subjonctif ne s'intéresse pas à la distinction des époques, et que la terminologie *imparfait du subjonctif* de la grammaire traditionnelle n'y convient plutôt pas.

A contrario, le temps *in fieri* prospectif, concernant une image du temps ascendante, correspond au présent du subjonctif selon la terminologie de la grammaire traditionnelle. Par exemple, « Je veux que tu viennes dans ma chambre », « Je souhaite que tu m'aimes », « Il est possible que Pierre parte demain ». Nous envisageons, ici, une chose incertaine d'une manière prospective. En outre, l'absence d'une voyelle thématique – comme *-a*, *-u* et *-i* – et d'un suffixe de protection – *-ss-* – conduit Gustave Guillaume à envisager le présent du subjonctif comme le subjonctif athématique ; il n'en demeure pas moins que le subjonctif ne s'intéresse pas à la distinction des époques, et que la terminologie *présent du subjonctif* de la grammaire traditionnelle n'y convient non plus.

À dire vrai, il semble que la démarcation entre le subjonctif et l'indicatif ne soit pas parfois nettement distincte dans la langue française, et il faut que nous prenions en considération l'idée à travers laquelle nous concevons l'événement ; l'idée virtualisante d'un événement nous conduit au mode de subjonctif – telle que l'idée de possibilité –, en revanche,

l'idée actualisante d'un événement nous oriente au mode d'indicatif – telle que l'idée de probabilité –. D'où la conclusion suivante de Gustave Guillaume : « Le mode ne dépend à aucun degré du verbe regardé, mais de l'idée à travers laquelle on regarde ce verbe » (1984 : 30). Et Vjekoslav Ćosić l'a ainsi commentée :

En effet, l'auteur a raison dans ce cas particulier, étant donné que l'emploi des modes dans la proposition complétive en français dépend de la sémantèse de la principale. C'est là qu'il trouve une limite entre le « possible » (subjonctif) et le « probable » (indicatif). Dans la classe du « possible » sont présents les verbes de volonté, de souhait, de sentiments, en un mot les verbes et les expressions (interrogation, négation) qui ont une signification virtuelle (*cf.* TV, 32). (2021 : 110)

Pour être plus précis, le choix entre le subjonctif et l'indicatif n'est qu'un jeu entre l'idée virtualisante et l'idée actualisante d'un événement ; l'idée virtualisante d'un événement s'explique par le fait que les chances de non-être précèdent celles d'être, et à l'inverse, l'idée actualisante d'un événement se traduit par le fait que les chances d'être l'emportent sur celles de non-être. Dès lors, il semble qu'il soit inapproprié de dire ceci : « Il va être démontré qu'il en est ainsi. Dans le possible, lit-on dans le vocabulaire philosophique de Goblot, les chances d'être et de ne pas être sont égales ; quant au probable, c'est un possible qui a plus de chances d'être que de ne pas être » (Guillaume, 1984 : 32). Si les chances d'être et de ne pas être étaient égales – ou pour l'expliquer par la formule mathématique suivante : les chances d'être + celles de ne pas être = 50% + 50% = 1 –, alors l'idée virtualisante et l'idée actualisante seraient consubstantielles, ce qui nous conduirait soit au subjonctif, soit à l'indicatif. D'où une nécessité d'attribuer au subjonctif la prédominance des chances de non-être.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il existe deux forces opposées et complémentaires qui traitent cette alternative entre le subjonctif et l'indicatif, à savoir la force virtualisante et la force actualisante. Soit figurativement :

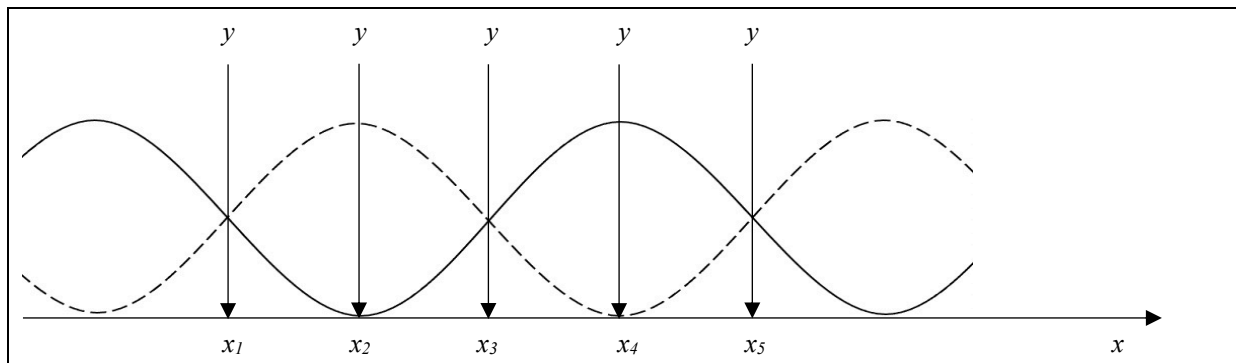


Tableau 6.2.4 – 2 : Le fonctionnement de la force virtualisante et de la force actualisante (courbe discontinue : force virtualisante ; courbe continue : force actualisante).

Conformément au dit graphique, la force virtualisante et la force actualisante fonctionnent d'une manière compensatoire : en saisie x_1, x_3 et x_5 , la force virtualisante et la force actualisante sont quantitativement homogènes, alors qu'elles sont qualitativement hétérogènes ; en saisie x_2 , la force virtualisante arrive à son maximum, alors que la force actualisante est infinitésimalement petite ; en saisie x_4 , la force actualisante parvient à son maximum, alors que la force virtualisante est infinitésimalement petite ; entre saisie x_1 et x_3 , la force virtualisante l'emporte sur la force actualisante, et inversement, entre saisie x_3 et x_5 , la force actualisante précède la force virtualisante.

D'après Gustave Guillaume, « [le] sentiment de *présence* à l'actualité entraîne l'indicatif. Le sentiment d'*absence*, le subjonctif » (1984 : 41). Si le sentiment d'absence – la notion de non-être – nous conduit au mode subjonctif, c'est parce que la force virtualisante que subit l'événement dépasse la force actualisante ; et inversement, si le sentiment de présence – la notion d'être – nous conduit au mode indicatif, c'est parce que la force actualisante que subit l'événement précède la force virtualisante. Dès lors, il est, *ipso facto*, possible d'écrire les résultats attendus s'assujettissant au fonctionnement de la force virtualisante et de la force actualisante, soit schématiquement :

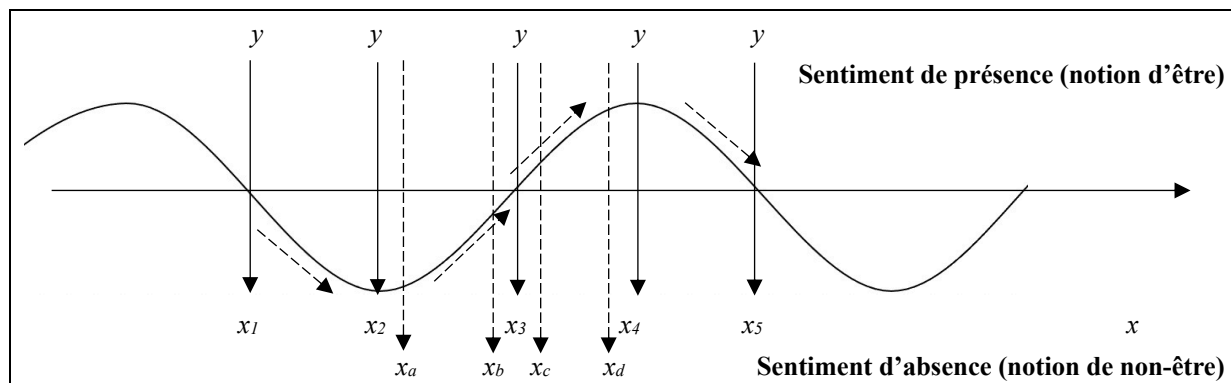


Tableau 6.2.4 – 3 : Les résultats attendus sous les influences de la force virtualisante et de la force actualisante (zone au-dessous : sentiment d'absence (notion de non-être) ; zone croisée avec l'axe x : physiquement inexistante ; zone au-dessus : sentiment de présence (notion d'être)).

En combinant le graphique du tableau 6.2.4 – 2 et celui du tableau 6.2.4 – 3, le choix entre le subjonctif et l'indicatif se comprend ainsi :

Entre saisie x_1 et x_3 , dans le tableau 6.2.4 – 2, la force virtualisante l'emporte sur la force actualisante, ce qui nous conduit, dans le tableau 6.2.4 – 3, au sentiment d'absence, c'est-à-dire à la notion de non-être. Dans ce cas-là, nous avons une idée virtualisante d'un concept, et le potentiel de non-être atteint son maximum en saisie x_2 . Par exemple, « Je voudrais trouver un étudiant qui *soit* sinophone », « Je vais acheter une chaise qui *convienne* à notre table », « Je vais choisir un cadeau qui *plaise* à ma femme ». Avant d'arriver au résultat final, il s'agit d'un étudiant, d'une chaise et d'un cadeau totalement virtuel et non actualisé, ce qui nous oriente obligatoirement à la virtualisation du concept, c'est-à-dire à la notion de non-être. D'où la nécessité de choisir le mode subjonctif. Néanmoins, il faut remarquer que le vouloir-dire de la langue française ne permet pas à la dimension de possibilité d'être actualisée. Par exemple, « Il est possible qu'il *fasse* beau demain », « Il est possible qu'il y *ait* une solution efficace », « Il est possible qu'il *vienn*e demain ». Cette idée virtualisante décide déjà que, la notion de possibilité s'approche, de ce fait, du côté d'être par le côté de non-être – saisie x_b par exemple –. Et le sentiment d'absence s'applique, *a fortiori*, à ses formes négatives, par exemple, « Il *n'est pas possible* qu'il y *ait* un chemin », « Il *n'est pas possible* qu'il *soit venu* », « Il est *impossible* qu'il *soit* en retard », « Il est *impossible* qu'il *fasse* beau demain ». De plus, il existe une série de verbes concevant implicitement une idée virtualisante, ils incombent donc à la dimension de possibilité. Par exemple, « Je *veux* qu'il *vienn*e ce soir », « Je *désire* qu'il *soit* ponctuel », « Je *souhaite* que la pandémie *parte* le plus vite possible ».

En outre, nous avons besoin parfois du subjonctif pour exprimer des sentiments et des jugements. Par exemple, « Je regrette qu'il *soit* absent », « C'est dommage que je ne *puisse* pas être présent », « Il semble qu'il *soit* trop tard pour recommencer ». Au surplus, certaines expressions ont inmanquablement besoin du subjonctif pour élucider des hypothèses inachevées. Par exemple, « *Bien qu'il fasse* beau, je sors avec un parapluie », « Pierre marche très vite *pour qu'il puisse* attraper le train », « Vous devez agir *avant qu'il soit* trop tard », « *Si tu échoues* dans ton examen et *que tu n'obtiennes* pas ton diplôme, tu ne trouveras pas de poste⁵⁰ », « Ils parlent tout bas *de peur que* le bébé ne *se réveille* », « Nous allons au marché en voiture *de crainte qu'il ne ferme* ». De manière générale, le subjonctif intervient généralement là où un fait ne s'accomplit pas ; les idées hypothétiques, étant virtualisantes, ne se situent qu'entre saisie x_1 et x_3 .

A contrario, entre saisie x_3 et x_5 , dans le tableau 6.2.4 – 2, la force actualisante l'emporte sur la force virtualisante, ce qui nous oriente, dans le tableau 6.2.4 – 3, au sentiment de présence, c'est-à-dire à la notion d'être. Dans ce cas-là, nous avons une idée actualisante d'un concept, et le potentiel d'être arrive à son maximum en saisie x_4 . Par exemple, « Je connais une solution qui *peut* résoudre ce problème », « Pierre a trouvé un étudiant qui *est* sinophone », « Pierre a acheté une chaise qui convient à la table ». La solution, l'étudiant et la chaise renvoient respectivement à une notion précise et actualisante, ce qui nous conduit inévitablement à l'actualisation du concept, c'est-à-dire à la notion d'être. D'où la nécessité de choisir le mode indicatif. Cependant, il faut remarquer que le vouloir-dire de la langue française permet à la dimension de probabilité d'être actualisée. Par exemple, « Il est probable qu'il fera beau demain », « Il est probable que Pierre viendra ce soir », « Il est probable que Pierre a commis une faute ». En l'occurrence, la dimension de probabilité s'approche du maximum d'être – saisie x_d par exemple –⁵¹. Néanmoins, ses négations symétriques, telles

⁵⁰ Selon Gustave Guillaume, si la construction « Si... (indicatif) et que... (subjonctif) » peut véhiculer une série d'hypothèses dont la deuxième hypothèse s'établit sur la première hypothèse, c'est parce qu'elle s'explique par la formule suivante : la particule virtualisante *si* × une idée actualisée = la particule actualisante *que* × une idée virtualisée. (cf. Guillaume, 1984 : 49-50)

⁵¹ Il faut remarquer que, selon Gustave Guillaume, le *probable* exerce la même dimension existentielle que celle du *certain* : « Le certain n'est qu'une très grande quantité de probable. De l'un à l'autre, c'est la quantité qui a varié et non la qualité » (1984 : 33, note 1). En l'occurrence, selon lui, si le *probable* se distingue du *certain*, c'est parce que le *probable* ne concerne qu'une petite partie de fait.

qu'« Il n'est pas probable qu'il y ait une solution », « Il est improbable que Pierre vienne », « Il n'est pas probable qu'il fasse beau demain », s'approchent, *ipso facto*, du maximum de non-être – saisie x_a par exemple –. Ces formes négatives conçoivent un sentiment d'absence, ce qui ne permet pas à la signification d'être actualisée. De plus, il existe aussi une série de verbes concevant implicitement une idée actualisante, ils s'attardent donc à la dimension de probabilité. Par exemple, « Je *pense* qu'il *viendra* ce soir », « J'*espère* qu'il *sera* ponctuel », « Je *crois* que la pandémie *partira* le plus vite possible ».

En saisie x_1 , x_3 et x_5 , la force virtualisante s'identifie avec la force actualisante, ce sont des zones qui distinguent le sentiment d'absence – la notion de non-être – du sentiment de présence – la notion d'être –. Tout comme le « chat de Schrödinger » qui ne peut être à la fois 50% vivant et 50% mort, une signification ne saurait être 50% virtualisante et 50% actualisante. Au sens strict, une signification ne saurait se trouver à la fois 50% dans l'état d'être et 50% dans l'état de non-être, il n'en demeure pas moins que l'état d'être et l'état de non-être ne sauraient être consubstantiels. En conséquence, du point de vue physique, les zones croisées avec l'axe x renvoie au concept inexistant.

En somme, tout en faisant face à ces deux choix, soit le sentiment d'absence nous dirige vers la notion de non-être – c'est-à-dire que, si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume, il existe une idée regardante⁵² qu'est le possible qui nous oriente vers une idée regardée qu'est le subjonctif – ; soit le sentiment de présence nous mène à la notion d'être – c'est-à-dire que, si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume, il existe une idée regardante qu'est le probable qui nous conduit à une idée regardée qu'est l'indicatif –.

Morphologiquement parlant, si le mode quasi-nominal se distingue du subjonctif, c'est parce que le mode quasi-nominal ne connaît pas de variation morphologique imposée par la personne et que la personne intervient dans le subjonctif ; néanmoins, le subjonctif et

⁵² « L'esprit humain est comme un tableau profond dont le plus proche horizon porte ce qui, dans la pensée même, est regardé et le plus lointain horizon, ce qui, non encore regardé, n'est en elle que du regardant. À l'horizon du regardé appartiennent le discours, les phrases qui le constituent et les mots assemblés dans ces phrases. À l'horizon du regardant appartiennent les mots dont se recompose la langue et dont la condition d'existence en elle est une attente du traitement transitionnel qui les portera de l'horizon du regardant, où ils siègent en permanence, à l'horizon du regardé où ils peuvent éventuellement être appelés à siéger » (Guillaume, 1973a : 263). Et de même, l'idée regardante du possible ou du probable décide déjà le lieu où se trouve l'idée regardée, c'est-à-dire le subjonctif ou l'indicatif.

l'indicatif ne se distinguent pas l'un de l'autre par la présence ou l'absence de personne, parce que la personne intervient à la fois dans les deux modes. À dire vrai, la différence entre le subjonctif et l'indicatif s'explique radicalement par le temps : avec l'intervention du présent, le passé se distingue du futur, il n'en demeure pas moins que, « [...] pour pouvoir diviser le temps en époques, il faut disposer du *présent* » (Guillaume, 1984 : 31). Si le subjonctif correspond au temps en devenir, alors l'indicatif correspond au temps en être. Nous allons donc étudier le temps *in esse* qui possède, *in extenso*, les trois époques.

6.2.5. Construction de l'image verbale dans le temps *in esse*

Sans la présence du présent dans un sens général, le passé ne se distingue pas du futur ; grâce à l'intervention du présent, l'image du temps qu'impose le temps *in esse* est totalement complète, nous y trouvons les trois époques précises qui constituent l'ensemble de la linéarité du temps cosmique, à savoir le passé, le présent et le futur. Le temps *in esse* correspond au mode indicatif dans la langue française, parce que le mode indicatif en français peut révéler les trois époques.

Du point de vue de la position, le présent, qui distingue le passé du futur, se trouve entre le temps qui s'en va et celui qui vient ; ce présent que nous concevons du point de vue global renvoie à ce que Gustave Guillaume a nommé le « présent de position » (1969 : 210). Dès lors, le temps du passé s'explique par un temps mentalement vécu et rétrospectif qui s'éloigne du présent de position, et à l'inverse, le temps du futur s'entend par un temps mentalement non vécu et prospectif qui s'approche du présent de position.

Néanmoins, du point de vue local, nous pouvons dire que le présent constitue un lieu où le futur se résout en passé, ce qui revient à dire que le présent lui-même se constitue d'une parcelle du passé infinitésimalement petite et d'une parcelle du futur infinitésimalement petite – c'est-à-dire par le chronotype ω et le chronotype α selon la terminologie de Gustave Guillaume –. Ce présent que nous concevons du point de vue local renvoie à ce que Gustave Guillaume a nommé le « présent de composition » (*ibid.* : 210). La parcelle du passé, comme un temps décadent, renvoie à un temps accompli du présent ; inversement, la parcelle du futur, comme un temps incident, renvoie à un temps inaccompli du présent.

Si le présent ne peut être qu'en cessant d'être (cf. Jullien, 2012 : 20), alors « [...] le présent est un être sténonome » (Guillaume, 1969 : 196). Autrement dit, le présent relève d'un être fugace, d'où la nécessité d'envisager la parcelle du passé et la parcelle du futur comme un tout. Les deux parcelles se superposent l'une à l'autre, soit schématiquement :

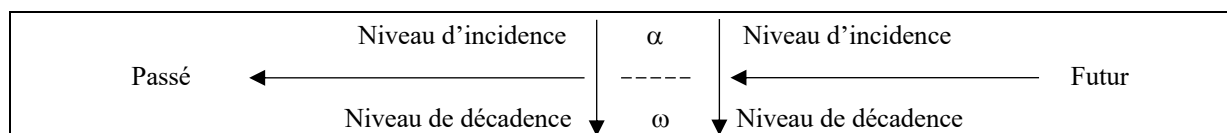


Tableau 6.2.5 – 1 : L'architecture du temps selon Gustave Guillaume (1969 : 211).

De ce graphique, découle le fait qu'à tout moment, le temps se profile comme une synchronie des diachronies, si nous empruntons les mots de Gustave Guillaume. Ou pour être plus précis, il y a non seulement le passé et le futur au sens strict qui se distinguent du présent, mais aussi le passé et le futur au sens relatif qui existent dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur.

Si nous saisissons précocement le présent, nous obtiendrions la partie incidente du présent, c'est-à-dire la partie en accomplissement du présent. Par exemple, « Pierre arrive tout de suite », « Le bus part bientôt », « Attention ! Le train entre en gare ». Nous pouvons constater que, l'arrivée de Pierre, le départ du bus et l'entrée du train en gare sont tous des événements inachevés, et qu'ils sont en cours d'accomplissement. En l'occurrence, le fait que nous profitons du temps de présent pour parler d'un événement en accomplissement s'explique par nous nous positionnons dans le chronotype α du présent, c'est-à-dire dans la partie inachevée du présent.

Si nous saisissons un peu tardivement le présent, nous obtiendrions le présent en incidence sur décadence engagée, c'est-à-dire que nous toucherions à la fois la partie accomplie et la partie en accomplissement du présent. Par exemple, « Pierre lit », « Il pleut », « Les feuilles tombent ». Il n'en reste pas moins vrai que, l'événement de lecture, celui de pluie et celui de la chute sont déjà enclenchés dans le temps du présent, et qu'ils continueront dans le futur proche. Dans ce cas-là, le fait que nous profitons du temps du présent pour parler d'un événement partiellement accompli et partiellement en accomplissement s'explique par le fait que nous nous positionnons à la fois dans le chronotype ω et le chronotype α du présent, c'est-à-dire à la fois dans la partie achevée et la partie inachevée de ce présent.

Si nous saisissons très tardivement le présent, nous obtiendrions la partie décadente du présent, c'est-à-dire sa partie accomplie. Par exemple, « Pierre sort », « Il meurt », « Le train s'arrête ». Force est de constater que, l'événement de la sortie, celui de la mort et celui de l'arrêt sont déjà réalisés, et qu'ils ne connaissent pas de continuité. En l'occurrence, le fait que nous profitons du temps du présent pour parler d'un événement accompli s'explique par le fait que nous nous positionnons dans le chronotype ω du présent, c'est-à-dire dans sa partie achevée.

Après tout, le temps du présent renvoie au seul moment qui peut concevoir à la fois l'opération mentale et l'événement dont nous parlons. La particularité transitoire du présent nous conduit à un seul et unique présent, néanmoins, ce n'est pas le cas pour l'époque du passé ainsi que pour l'époque du futur. Tout en constatant les homogénéités et les symétries entre les terminaisons du passé simple – *parl-ai, parl-as, parl-a, parl-âme, parl-âtes, parl-èrent* – et celles du futur simple – *parler-ai, parler-as, parler-a, parler-ons, parler-ez, parler-ont* –, ainsi qu'entre les terminaisons de l'imparfait – *parl-ais, parl-ais, parl-ait, parl-ions, parl-iez, parl-aient* – et celles du conditionnel – *parler-ais, parler-ais, parler-ait, parler-ions, parler-iez, parler-aient* – selon les terminologies de la grammaire traditionnelle, Gustave Guillaume a constaté que nous avons, dans la langue française, deux types de passé et deux types de futur selon les moments que nous les saisissons. Soit schématiquement :

(1)	Présent		
saisie transversale précoce (premier profil caractéristique) :	Passé 1 : tenu en incidence (= prétérit défini)	α	Futur 1 : tenu en incidence (= futur catégorique)
	-----		Néant (décadence exclue, refusée).
(2)	Présent		
saisie transversale tardive (second profil caractéristique) :	Passé 2 : en incidence sur décadence engagée (= imparfait)	α	Futur 2 : en incidence sur décadence engagée (= futur hypothétique conditionnel).
	-----		ω

Tableau 6.2.5 – 2 : L'architecture du temps à laquelle correspond le mode indicatif selon Gustave Guillaume (*ibid.* : 200).

En ce qui concerne le temps du passé, si nous le saisissons d'une manière précoce, nous obtiendrions la partie incidente du passé, c'est-à-dire sa partie en accomplissement. Par exemple, « Pierre étudia », « Le Roi régna sur tout le pays », « Il voyagea quand il faisait ses études en France ». Nous envisageons ces événements – l'étude, le règne et le voyage – d'une

manière prospective dans le temps du passé, et ces événements ne connaissent aucune dimension accomplie dans ledit temps. En l'occurrence, le fait que nous nous positionnions dans la dimension en pur accomplissement du passé correspond à ce que Gustave Guillaume a nommé le prétérit défini – le passé simple selon la terminologie de la grammaire traditionnelle – ; si nous le saisissons d'une manière tardive, nous obtiendrions un passé en incidence sur décadence, c'est-à-dire que nous saisissons un événement partiellement accompli et partiellement inaccompli dans le temps du passé. Par exemple, « Pierre lisait quand je suis rentré », « Pierre habitait à Paris en 2020 », « Autrefois, le magasin Carrefour était fermé le dimanche ». Nous concevons ces événements – la lecture, le séjour et la fermeture du magasin – d'une manière descriptive dans le temps du passé, ces événements sont partiellement accomplis et partiellement inaccomplis dans ledit temps. Nous ne nous intéressons pas au commencement ou à la fin de l'événement, or nous ne soulignons qu'un état consécutif de l'événement. En l'occurrence, le fait que nous nous positionnions à la fois dans la dimension accomplie et dans la dimension en accomplissement du passé correspond à l'imparfait.

À dire vrai, la partie accomplie et la partie en accomplissement de l'imparfait ne sont pas stables, tantôt l'une prédomine, tantôt l'autre la dépasse. Conformément à la particularité hétérogène de l'imparfait, nous pouvons en déduire la formule suivante : la partie accomplie + la partie en accomplissement = l'imparfait ; étant donné que l'imparfait signifie une entité complète, cela donne la formule suivante : la partie accomplie + la partie en accomplissement = 1 ($0 < \text{la partie accomplie} < 1$, $0 < \text{la partie en accomplissement} < 1$). Comme ladite formule fonctionne d'une manière compensatoire, il n'en reste pas moins vrai qu'il existe deux forces opposées, mais complémentaires, qui contrôlent la répartition de la partie accomplie ainsi que de la partie en accomplissement de l'imparfait, à savoir la force centripète qui nous conduit à nous positionner dans la partie accomplie de l'imparfait et la force centrifuge qui nous amène à nous attarder sur la partie en accomplissement l'imparfait. Soit figurativement :

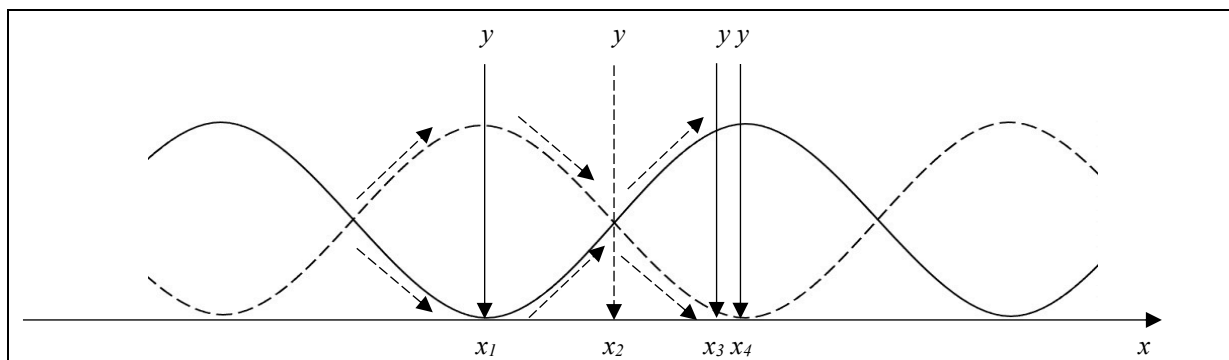


Tableau 6.2.5 – 3 : Les deux forces opposées mais complémentaires
(courbe discontinue : force centripète ; courbe continue : force centrifuge).

Dès lors, conformément au fonctionnement de deux forces opposées mais complémentaires, il est, de ce fait, possible de décrire les résultats attendus, soit schématiquement :

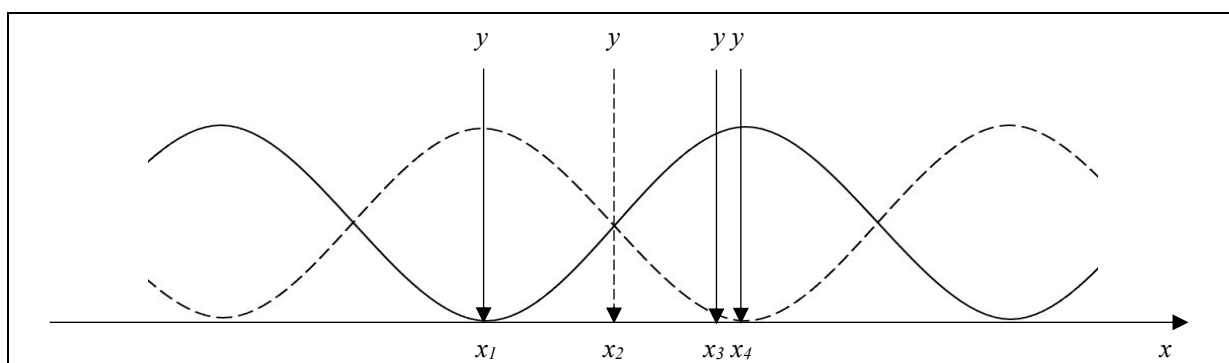


Tableau 6.2.5 – 4 : Les résultats attendus s'assujettissant au fonctionnement de la force centripète et de la force centrifuge (courbe discontinue : y_{accompli} ; courbe continue : $y_{\text{accomplissement}}$; $y_{\text{accompli}} + y_{\text{accomplissement}} = 1$).

En comparant les deux graphiques, nous pouvons obtenir les résultats suivants :

En saisie x_1 , dans le tableau 6.2.5 – 3, la force centripète parvient à son maximum, et inversement, la force centrifuge est infinitésimalement petite. Dans ce cas-là, dans le tableau 6.2.5 – 4, y_{accompli} égale approximativement 1, et $y_{\text{accomplissement}}$ égale approximativement 0. Ce qui nous conduit à nous positionner dans le pur accompli de l'imparfait ; en d'autres termes, la partie en accomplissement est presque inobservable. Par exemple, « Au moment de son abdication, Édouard VIII régnait depuis quelques mois seulement » (Moignet, 1981 : 79), « Le magasin Carrefour était fermé tous les dimanches jusqu'à la semaine dernière », « Il était très jeune quand il est mort ». Ces événements – le règne, la fermeture du magasin et la jeunesse – n'ont rien à voir avec l'idée d'accomplissement, or ils sont considérés comme des événements achevés par rapport à un moment donné. Plus précisément, ces événements ne

connaissent que la partie accomplie, et la partie en accomplissement leur est absente ; ils nous imposent une image immanquablement en être, mais pas en devenir.

La saisie x_2 renvoie à une saisie plutôt libre qui peut se déplacer entre saisie x_1 et saisie x_3 . Nous constatons que, dans le tableau 6.2.5 – 3, tantôt la force centripète l'emporte sur la force centrifuge, tantôt celle-ci dépasse celle-là, tantôt celle-ci s'identifie avec celle-là⁵³. En l'occurrence, dans le tableau 6.2.5 – 4, tantôt y_{accompli} l'emporte sur $y_{\text{accomplissement}}$, tantôt $y_{\text{accomplissement}}$ dépasse y_{accompli} , tantôt y_{accompli} égale $y_{\text{accomplissement}}$. Ce qui s'explique par le fait que, dans beaucoup de cas, le contexte ne nous permet pas de délimiter clairement le commencement et la fin de l'événement. Néanmoins, il existe, sans aucun doute, un fait : la partie accomplie et la partie en accomplissement sont consubstantielles. Par exemple, « Quand j'entrai, Pierre lisait » (*Ibid.*), « Pierre regardait la télévision en buvant hier soir », « Il faisait beau quand j'étais à Paris ». Ces événements – la lecture, regarder la télé, le beau temps – nous imposent à la fois une image en être et une image en devenir dans le temps du passé, et nous ne savons pas précisément le commencement et la fin de l'événement. Il n'en reste pas moins vrai qu'ici, l'imparfait met en même temps un pied dans l'accompli et un autre pied dans l'inaccompli, et que nous marginalisons peu ou prou l'étendue d'accompli et celle d'accomplissement.

En saisie x_3 , dans le tableau 6.2.5 – 3, la force centrifuge l'emporte largement sur la force centripète. Dans ce cas-là, dans le tableau 6.2.5 – 4, $y_{\text{accomplissement}}$ prédomine, et y_{accompli} est très restreint. Autrement dit, la partie en accomplissement tient une place très importante et la partie accomplie est très limitée. C'est le cas d'un style littéraire, par exemple, « Le lendemain, je recevais une lettre de mon frère » (*Ibid.*). Ce qui nous donne une image en accomplissement dans le temps du passé, cette utilisation entre donc en résonance avec le prétérit défini, il est possible pour nous de remplacer, ici, l'imparfait par le prétérit défini : « Le lendemain, je reçus une lettre de mon frère ». Néanmoins, l'imparfait souligne un état quand le prétérit défini souligne un comportement.

En saisie x_4 , dans le tableau 6.2.5 – 3, la force centrifuge arrive à son maximum, et à

⁵³ Bien que la force centripète et la force centrifuge puissent être quantitativement homogènes, elles sont qualitativement hétérogènes. C'est la raison pour laquelle nous ne dirions pas que « tantôt celle-ci égale celle-là ».

l'inverse, la force centripète est infinitésimalement petite. Dans ce cas-là, dans le tableau 6.2.5 – 4, $y_{\text{accomplissement}}$ égale approximativement 1, et y_{accompli} égale approximativement 0. Ce qui nous conduit à nous positionner dans la partie en pur accomplissement de l'imparfait ; en d'autres termes, la partie accomplie est radicalement absente. Par exemple, « Sans toi, il se noyait » (*Ibid.*), « Si j'avais eu de l'argent, j'aurais acheté une maison », « S'il avait fait beau hier, je ne serais sorti ». Ce ne sont que des hypothèses à titre rétrospectif, ces irréalités ne connaissent aucune dimension accomplie.

En un mot, généralement, la saisie précoce du temps du passé s'intéresse plutôt à un acte imminent dans ledit temps, alors que la saisie tardive du temps du passé s'intéresse plutôt à un état continu dans ledit temps ; néanmoins, la particularité homogène que conçoit le prétérit défini ne lui permet que de se cantonner dans l'époque du passé, alors que l'antériorité logique que conçoit l'imparfait lui permet d'aller au-delà de l'époque du passé ; il verse dans l'époque du présent, voire dans l'époque du futur, d'où la nécessité d'évoquer cette particularité de l'imparfait dans le temps du futur.

Pour ce qui est du temps du futur, si nous le saisissons d'une manière précoce, nous obtiendrions la partie incidente du futur, c'est-à-dire la partie en accomplissement du futur. Par exemple, « Pierre habitera à Paris l'année prochaine », « Nous voyagerons en Chine pendant les vacances d'été », « Je réaliserai ce projet le mois prochain ». Nous envisageons ces événements – le séjour, le voyage et la réalisation du projet – d'une manière proprement prospective dans le temps du futur, et ces événements connaissent une dimension purement inaccomplie dans le temps en question. En l'occurrence, le fait que nous nous positionnions dans la dimension en pur accomplissement du futur correspond à ce que Gustave Guillaume a nommé le futur catégorique – le futur simple selon la terminologie de la grammaire traditionnelle – ; si nous le saisissons d'une manière tardive, nous obtiendrions un futur en incidence sur décadence, c'est-à-dire que nous saisissons un événement partiellement accompli et partiellement en accomplissement dans le temps du futur. Dans ce cas-là, le fait de nous positionner à la fois dans la dimension accomplie et dans la dimension en accomplissement dans le temps du futur correspond à ce que Gustave Guillaume a nommé le futur hypothétique – le conditionnel selon la terminologie de la grammaire traditionnelle –. Néanmoins, nous préconisons de distinguer le futur hypothétique relatif – le

conditionnel-temps selon la terminologie de la grammaire traditionnelle – du futur hypothétique logique – le conditionnel-mode selon la terminologie de la grammaire traditionnelle –⁵⁴.

Le futur hypothétique relatif s'explique par une idée prospective débutant au temps du passé, ce qui nous permet d'obtenir une idée prospective relative. Pour être plus précis, dans ce cas-là, nous ne parlons pas de l'époque du présent et de l'époque du futur qui se trouve dans le futur de l'époque du passé, nous ne parlons que du passé et du non-passé – c'est-à-dire du futur relatif, ou du « futur du passé » (*ibid.* : 84, note 7) si nous empruntons les mots de Gustave Guillaume –. Par exemple, « Je pensais que Pierre *réussirait* », « Pierre a promis qu'il ne *fumerait* plus », « Pierre a insisté sur le fait qu'il *trouverait* une solution ». Ces exemples dérivent de la transposition au temps du passé des exemples suivants : « Je pense que Pierre *réussira* », « Pierre promet qu'il ne *fumera* plus », « Pierre insiste sur le fait qu'il *trouvera* une solution⁵⁵ ». Dans l'aspect transcendant du futur hypothétique relatif, il existe les exemples suivants : « Pierre a déclaré qu'il réaliserait ce projet quand il *aurait trouvé* une solution », « Pierre a dit qu'il trouverait un emploi quand il *aurait obtenu* un diplôme de doctorat », « Pierre a annoncé qu'il aiderait tout le monde quand il *aurait pris* cette fonction ». Ces exemples dérivent de la transposition au temps du passé des exemples suivants : « Pierre déclare qu'il réalisera ce projet quand il *aura trouvé* une solution », « Pierre dit qu'il trouvera un emploi quand il *aura obtenu* un diplôme de doctorat », « Pierre annonce qu'il aidera tout le monde quand il *aura pris* cette fonction ». De ces analyses, découle le fait que, peu importe qu'il soit dans l'aspect immanent ou dans l'aspect transcendant, le futur hypothétique relatif relève d'une postériorité relative par rapport à un passé, et que l'aspect transcendant du futur hypothétique relatif relève d'une antériorité relative par rapport à l'aspect immanent du futur hypothétique relatif. En conséquence, il n'y a que des hypothèses s'établissant sur le passé.

Le futur hypothétique logique s'explique par une idée prospective débutant au chronotype ω du présent, c'est-à-dire à la partie accomplie du présent, ce qui nous permet d'obtenir une

⁵⁴ Gérard Moignet a envisagé respectivement le conditionnel-temps et le conditionnel-mode de la grammaire traditionnelle comme le futur hypothétique I et le futur hypothétique II. (*cf.* 1981 : 82-83)

⁵⁵ En français, nous ne disons pas « Je ne sais pas que vous êtes malade », or nous disons « Je ne savais pas que vous étiez malade ». En conséquence, il n'existe pas nécessairement de transposition de temps entre « Je ne sais pas que vous êtes malade » et « Je ne savais pas que vous étiez malade ».

idée prospective s'établissant à partir du présent vécu. Par exemple, « Je dirais que ce n'est pas une bonne solution », « Je voudrais faire mes études en France », « J'aimerais avoir deux enfants », « Un train déraile, il y aurait une dizaine de blessés », « (Deux enfants jouent dans un parc en imaginant, et l'un dit à l'autre) Moi, je serais le conducteur. Toi, tu serais le passager », « Pourriez-vous me donner un coup de main ? », « On ne saurait comprendre ce message sans l'aide d'un interprète », « Si j'avais de l'argent, j'achèterais une maison ». Ce sont en totalité des hypothèses s'établissant sur le présent vécu, c'est-à-dire sur le chronotype ω du présent, elles nous imposent une image imminente de l'événement. Bien évidemment, la construction « Si... (imparfait)... (futur hypothétique logique) » peut évoquer non seulement une hypothèse s'établissant sur le présent vécu, mais aussi une hypothèse s'établissant sur le futur. Par exemple, « Si je travaillais lundi prochain, je vous enverrais mon projet », « Si je voyageais l'année prochaine en France, je visiterais la Tour Eiffel », « Si j'obtenais un diplôme de doctorat dans le futur, je travaillerais dans une université ». C'est la raison pour laquelle nous parlons, ici, du futur hypothétique logique. Bien sûr, nous pouvons arriver à l'aspect transcendant desdits exemples : « Si j'avais travaillé lundi dernier, je vous aurais envoyé mon projet. », « Si j'avais voyagé l'année dernière en France, j'aurais visité la Tour Eiffel. », « Si j'avais obtenu un diplôme de doctorat, j'aurais travaillé dans une université. ». La dimension transcendante de cette construction nous permet de parler d'un irréel du passé, d'un regret d'une manière rétrospective ; néanmoins, il faut remarquer qu'elle concerne une idée prospective débutant au temps du passé, ce qui nous permet, de ce fait, d'obtenir une idée prospective relative.

En un mot, si le futur catégorique ne concerne que le temps non vécu, alors le futur hypothétique logique concerne à la fois le temps vécu et le temps non vécu. Il n'en demeure pas moins que le futur catégorique n'implique qu'une hypothèse dans l'époque du futur proprement dite, et que le futur hypothétique logique implique une hypothèse s'établissant sur la partie accomplie du présent ; si le futur catégorique verse dans la dimension de probabilité, alors le futur hypothétique logique verse dans la dimension de possibilité, l'exemple « Pierre connaît une personne qui pourra corriger votre thèse » exerce un degré de faisabilité beaucoup plus fort que l'exemple « Pierre connaît une personne qui pourrait corriger votre thèse ».

Enfin, il faut remarquer que le mode impératif n'est qu'un mode du discours.

Morphologiquement parlant, étant donné que le mode impératif ne s'emploie que dans le temps du présent, sa morphologie dérive du présent de l'indicatif. Par exemple, « Lisez-le ! », « Dépêchez-vous ! », « Allez-y ! ». Ces exemples peuvent dériver des exemples suivants : « Vous lisez (ce livre) », « Vous vous dépêchez (de marcher) », « Vous allez (aux toilettes) ». Néanmoins, les quatre verbes français – être, avoir, vouloir, savoir – empruntent la morphologie du subjonctif dans le mode impératif. Par exemple, « Soyez calme ! », « Soyons prudents ! », « Sois sérieux ! », « N'ayez pas de peur ! », « N'ayons pas de panique ! », « N'aies pas de crainte ! », « Veuillez attendre ici ! », « Veuillez vous asseoir ! », « Sachez que la bibliothèque est fermée aujourd'hui ! ». L'utilisation du mode impératif peut se comprendre par l'augmentation de l'expressivité au détriment de l'expression⁵⁶.

6.2.6. Personne verbale

Morphologiquement parlant, la personne est incidente aux verbes en français : dans le temps *in posse*, c'est-à-dire au mode quasi-nominal du verbe, la personne est absente ; néanmoins, dans le temps *in fieri* et dans le temps *in esse*, c'est-à-dire au mode subjonctif et au mode indicatif du verbe, la personne est présente. Cependant, il faut remarquer que, au mode infinitif du verbe, la matière notionnelle de la personne est présente, elle est virtuelle et parfois indifférenciée. L'exemple « *Pratiquer un sport est bon pour la santé.* » s'adresse à tout le monde, or il n'intéresse pas une personne en particulier. La forme en *-ant* et le participe passé du verbe doivent chercher son support personnel en dehors du verbe, la matière notionnelle de la personne est bien déterminée selon le contexte, par exemple, « Pierre sort en *portant* un sac à dos », « Après *avoir dîné*, Pierre est sorti », il n'en reste pas moins vrai que c'est Pierre qui constitue le support. Après tout, en français moderne, l'incidence de la personne aux verbes s'explique par l'accord des désinences personnelles. Par exemple, au mode subjonctif, nous avons *je parl-e, tu parl-es, il/elle parl-e, nous parl-ions, vous parl-iez,*

⁵⁶ Gustave Guillaume a envisagé l'acte de langage comme une somme d'expression et d'expressivité, c'est-à-dire comme une somme de matières grammaticales et de manières verbales ou non-verbales d'énonciation. Si l'expression et l'expressivité ne font qu'une et qu'elles soient assujetties à la loi de compensation, nous pouvons obtenir la formule suivante : « expression + expressivité = 1 ». (Boone & Joly, 2004 : 173)

ils/elles parl-ent ; au mode indicatif, nous avons *je parl-e, tu parl-es, il/elle parl-e, nous parl-ons, vous parl-ez, ils/elles parl-ent*. Ce pseudo-chiasme – pronom, verbe, désinence – prend le verbe comme le centre de symétrie, le pronom appelle, la désinence correspondante répond.

Le langage implique obligatoirement un support fondamental, parce que nous ne cessons pas de parler des êtres ou des choses liées aux êtres, d'où la nécessité de la personne dans le langage. C'est la raison pour laquelle Gustave Guillaume a affirmé : « La personne est universellement le support que se cherche, plus ou moins tôt ou tard en langue ou en discours, l'apport de signification dont fait usage le discours (LL3 64) » (cité dans Boone & Joly, 2004 : 317). En effet, la personne cardinale, appartenant à la personne de troisième rang, est absente de l'interlocution ; comme une personne substantivée, la personne cardinale relève d'une personne de langue. Alors que les personnes ordinales concernent les êtres impliqués dans l'acte de langage, y compris le sujet parlant – c'est-à-dire la première personne –, le sujet écoutant – c'est-à-dire la deuxième personne – et le sujet physiquement absent – c'est-à-dire la troisième personne – etc., il n'en reste pas moins vrai que les personnes ordinales relèvent des personnes de langage.

Traditionnellement, nous estimons que la première personne est celle qui parle, que la deuxième personne est celle à qui nous nous adressons et que la troisième personne est celle dont nous parlons (*cf. ibid.* : 318). Néanmoins, Gustave Guillaume n'était pas satisfait desdites définitions. Selon lui, ces définitions ne se cantonnent que dans la dimension des relations discursives, elles n'intéressent pas à la dimension des contenus discursifs. D'où l'affirmation suivante de Gustave Guillaume :

La distinction [...] d'une personne locutive qui parle, d'une personne allocutive à qui l'on parle, et d'une personne délocutive de qui l'on parle, est, certes, d'une exactitude absolue ; il n'en pourrait, vu la simplicité des faits observés, être autrement. Mais cette distinction, toute exacte qu'elle est, présente les choses d'une manière incomplète. La personne locutive n'est pas seulement la personne qui parle ; elle est, de plus, *celle qui, parlant, parle d'elle*. De même, la personne allocutive n'est pas seulement la personne à qui l'on parle ; elle est, de plus, *la personne à qui l'on parle d'elle*. Seule la troisième personne est vraiment une, n'étant que *la personne de qui l'on parle*. (Cité dans *ibid.* : 318-319)

En effet, la personne doit se définir non seulement en fonction des rôles que jouent les participants de l'allocution, mais aussi conformément aux axes dont nous parlons. Dès lors, la

personne locutive est celle qui énonce des idées concernant elle-même, la personne allocutive est celle à qui nous nous adressons ainsi que celle dont nous parlons, la personne délocutive est celle dont nous parlons.

À dire vrai, de la personne locutive à la personne délocutive en passant par la personne allocutive, nous nous déplaçons du « Moi » au « Hors-Moi » (*cf. ibid.* : 319) d'une manière expansive. Il n'en reste pas moins vrai que le « Moi » constitue le centre de l'allocation ; plus nous nous éloignons du point de départ qu'est le « Moi », moins nous sommes impliqués dans l'allocation. Nous préconisons de situer les personnes ordinales successivement sur les orbites suivantes, soit schématiquement :

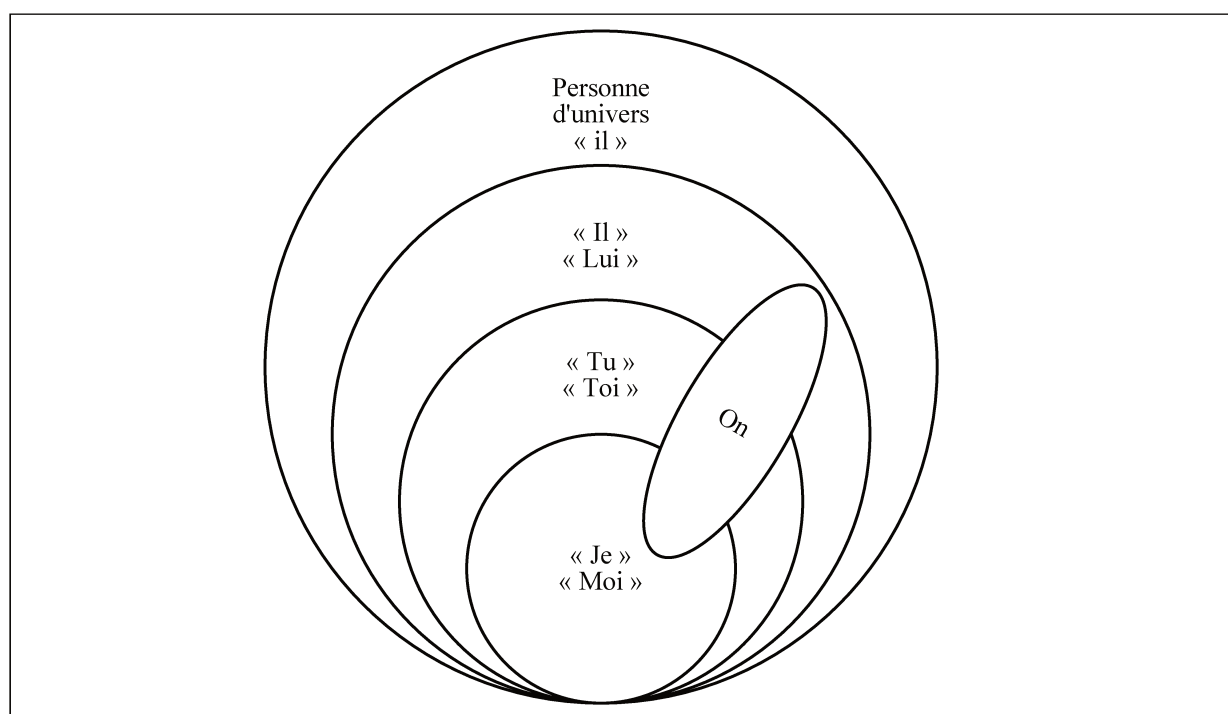


Tableau 6.2.6 – 1 : Les personnes ordinales du point de vue discursif (*cf. Moignet 1981 : 94*) (avec nos adaptations)⁵⁷.

Conformément au dit graphique, les personnes ordinales circulent respectivement sur les orbites que nous avons esquissées, leurs fonctionnements et leurs stabilités relatives s'expliquent par le fait que la force centripète qu'elles subissent s'identifie avec la force centrifuge qu'elles subissent également : le « Moi » constitue le noyau central, il est

⁵⁷ Nous abandonnons, ici, le tenseur binaire radical qu'a employé Gérard Moignet au profit de notre graphique, parce que celui-ci est beaucoup plus représentatif en termes de relations discursives, et que celui-ci implique parfaitement la notion d'expansion et la possibilité de former une notion au pluriel.

indéniable qu'il se trouve sur la première orbite de l'allocution, toutes les autres personnes circulent autour de lui ; le « Toi » se situe sur la deuxième orbite de l'allocution ; le « Lui » réside sur la troisième orbite qui est physiquement en dehors de l'allocution ; et enfin, la « personne d'univers » (*ibid.* : 93), concernant les verbes unipersonnels et les usages unipersonnels des verbes éventuellement pluripersonnels, s'apparente à un simple support grammatical, elle n'implique donc aucune personne réelle.

La personne d'univers « Il » montre plutôt sa particularité grammaticale que sa particularité sémantique, par exemple, « Il pleut », « Il neige », « Il gèle », « Il semble qu'il fasse beau demain », « (Il) vaudrait mieux y aller à pied », « Il paraît qu'il n'y a plus de bus », « Il est arrivé un contretemps ». Ces usages n'ont rien à voir avec une personne différenciée, ils concernent des événements d'univers. Nous pouvons envisager les événements comme ceux qui arrivent à l'univers, par exemple, c'est l'univers qui gèle, un contretemps est arrivé à l'univers etc. La personne d'univers « Il » se différencie de la personne délocutive « Il », celle-ci possède un support déterminé, par exemple, « Il arrive, mon copain », « Il vient, le protagoniste », « Mon mari, il part ». La personne délocutive « Il » conçoit inmanquablement un support précis.

Tout comme ledit graphique le montre, dans le système de l'interlocution, les rôles que jouent les participants peuvent changer à tout moment, autrement dit, la personne locutive et la personne allocutive peuvent échanger leurs rôles, voire la personne délocutive peut participer à l'interlocution et devenir une personne locutive. D'où la probabilité de former une notion au pluriel.

Si le « Je » connaissait une expansion d'une manière quantitative, alors nous arriverions à la première personne du pluriel « Nous ». Dans ce cas-là, la personne locutive ne parle plus d'elle-même, or elle parle de plusieurs personnes, y compris elle-même. La notion du « Nous » s'explique par le lien qui s'esquisse entre la personne locutive et ce qui lui est extérieur, dès lors, la formule de la notion du « Nous » est ceci : « Nous » = « Je » \Leftrightarrow « Tu » ou « Je » \Leftrightarrow « Il(s) » ou « Je » \Leftrightarrow « Tu » \Leftrightarrow « Il(s) ». Si le langage est la langue associée au discours, mais pas simplement la langue plus le discours, alors la notion du « Nous » implique obligatoirement un processus cognitif où la personne locutive cherche à entrer en relation avec une personne qui lui est extérieure ou avec des personnes qui lui sont extérieures. C'est

la raison pour laquelle nous ne sommes pas d'accord avec la formule suivante : « “nous” = “moi” + (“toi”) + (“lui”) » (Boone & Joly, 2004 : 319), nous estimons que la notion du « Nous » s'entend par la personne locutive associée à une personne qui lui est extérieure ou à des personnes qui lui sont extérieures.

Si le « Tu » connaissait une expansion d'une manière qualitative en termes de distanciation relative, nous arriverions alors à la deuxième personne « Vous » de politesse. L'utilisation du « Vous » de politesse peut élargir la distance entre la personne locutive et la personne allocutive dans le but de souligner, justement, la politesse et le respect. Si le « Tu » connaissait une expansion d'une manière quantitative, alors nous arriverions à la deuxième personne « Vous » au pluriel. Dans ce cas-là, la personne locutive parle de la personne allocutive ainsi que de la personne délocutive ou des personnes délocutives, or la personne locutive ne parle pas d'elle-même. La notion de « Vous » au pluriel se traduit par le lien qui s'esquisse entre la personne allocutive et la personne délocutive ou les personnes délocutives ; dès lors, la formule de la notion de « Vous » au pluriel est : « Vous » = « Tu » \Leftrightarrow « Il(s) ». De même, il semble que la formule suivante soit peu ou prou incorrecte : « “vous” = “toi” + (“lui”) » (*ibid.*), or, la notion du « Vous » au pluriel s'entend par la personne allocutive associée à la personne délocutive ou aux personnes délocutives.

Si la première personne au pluriel « Nous » et la deuxième personne au pluriel « Vous » relèvent du pluriel interne – les personnes sont hétérogènes, or elles ne font qu'une –, alors la troisième personne au pluriel « Ils / Elles » relèvent du pluriel externe – les personnes sont homogènes –. La notion de la troisième personne au pluriel « Ils/Elles » se comprend par le lien qui s'esquisse entre la personne délocutive et une autre personne délocutive ou les autres personnes délocutives ; dès lors, la formule de la notion d'« Ils / Elles » est : « Ils / Elles » = « Il » \Leftrightarrow « Il(s) ». En l'occurrence, la troisième personne au pluriel « Ils / Elles » s'explique par la personne délocutive associée à une autre personne délocutive ou aux autres personnes délocutives. La troisième personne au pluriel « Ils / Elles », se situant en dehors de l'allocation, constitue l'objet de l'acte de langage dont le protagoniste – la personne locutive – parle.

Le pronom « On » conçoit normalement une image de la troisième personne du singulier ; par exemple, « On m'a dit que Pierre était absent », « On a arrêté le train », « On est

gravement blessé, ce qui engendre le retour de notre avion ». Le pronom « On » se présente, ici, pour désigner une personne imprécise, il peut donc être remplacé par « Quelqu'un ». Néanmoins, le pronom « On » peut jouer un rôle de « Je », par exemple, « (Le chef est en train de présenter la préparation d'un plat) On va ajouter un peu d'huile dans la casserole », le chef veut dire que « Je vais ajouter un peu d'huile dans la casserole ». De plus, le pronom « On » peut jouer un rôle de « Tu » ou de « Vous » à l'oral, par exemple, « On est (Tu es / Vous êtes) élégante, aujourd'hui », « Alors, on (tu) ne me répond(s) pas au téléphone ? ». En outre, le pronom « On » peut jouer un rôle de « Nous », par exemple, « On ne saurait (Nous ne saurions) vivre sans eau », « On y va (Nous y allons) alors ? », « Allez ! Ma chérie, on va (nous allons) faire des courses ». En conséquence, le pronom « On », tout en prenant la troisième personne du singulier « Il » comme le centre de mouvement, connaît tantôt un mouvement centripète – de la personne locutive « Je » à la personne délocutive « Il » en passant par la personne allocutive « Tu / Vous » –, tantôt un mouvement centrifuge – de la personne délocutive « Il » à la personne locutive « Je » en passant par la personne allocutive « Tu / Vous » –.

6.2.7. Voix verbale

La grammaire traditionnelle admet, en français, trois voix verbales, à savoir la voix active, la voix passive et la voix pronominale ; la voix verbale se réalise d'une manière sémantico-syntaxique, mais pas d'une manière morphologique.

Syntaxiquement parlant, l'exemple « Pierre aime (quelqu'un) » s'explique par la voix active, parce que Pierre ressort à l'agent ; pour obtenir la voix passive, il suffit d'insérer un auxiliaire verbal *être* : « Pierre est aimé (par quelqu'un) », dans ce cas-là, nous allons de l'aspect immanent du verbe à son aspect transcendant, et la situation de Pierre connaît un changement, il n'est plus l'agent, il devient le patient. Dès lors, il est, de ce fait, possible de modifier la voix par un simple changement syntaxique, nous pouvons même obtenir la voix pronominale à partir de la voix active ou de la voix passive ; par exemple, si « Pierre aime Sylvie / Sylvie est aimée par Pierre » et que « Sylvie aime Pierre / Pierre soit aimé par Sylvie », nous obtiendrions alors la phrase suivante : « Pierre et Sylvie s'aiment bien », nous passons,

ici, de la voix active ou de la voix passive à la voix pronominale. De plus, dans l'exemple « Pierre se trompe », Pierre relève à la fois de l'agent et du patient, et pour renverser cet équilibre, il suffit d'insérer un auxiliaire verbal *être* : « Pierre [s'] est trompé (par quelqu'un) », en l'occurrence, Pierre relève du patient. En outre, dans l'exemple « Pierre se coupe les cheveux », Pierre est à la fois l'agent et le patient ; pour renverser cet équilibre, nous pouvons ajouter le verbe *faire* ou *laisser* : « Pierre se fait / laisse couper les cheveux (par quelqu'un) » ; dans ce contexte, Pierre devient le patient. Et de même, « Pierre lave son linge » relève de la voix active, alors que « Pierre fait / laisse laver son linge (par quelqu'un) » relève de la voix passive. Au surplus, il faut remarquer que la voix pronominale peut parfois exprimer le passif, par exemple, « Nous ne prononçons pas le *h* en français » relève de la voix active ; pour obtenir la voix passive, soit nous dirons « Le *h* en français n'est pas prononcé », soit nous dirons « Le *h* en français ne se prononce pas ». En fin, nous profitons parfois des constructions impersonnelles pour exprimer la voix passive, telles que « Il a été attesté que... », « Il a été prouvé que... », « Il a été décidé que... », « Il a été annoncé que... », « Il est recommandé de... », « Il est déconseillé de... », « Il est interdit de... ».

Sémantiquement parlant, l'exemple « Pierre a donné un cadeau (à quelqu'un) » se traduit par la voix active, Pierre constitue l'agent ; *a contrario*, l'exemple « Pierre a reçu un cadeau (de quelqu'un) » se comprend par la voix passive, Pierre constitue le patient. Et il en va de même pour les deux exemples suivants : « Pierre a envoyé une lettre (à quelqu'un) » et « Pierre a reçu une lettre (de quelqu'un) », Pierre est respectivement l'agent et le patient.

Néanmoins, il semble que lesdites « lois » ne s'appliquent pas à tous les verbes : les verbes intransitifs ne connaissent pas la voix passive, par exemple, « Il meurt » et « Il est mort », « Il part » et « Il est parti », « Il entre » et « Il est entré », « Il pleut » et « Il a plu », « Il neige » et « Il a neigé », « Il fait beau » et « Il a fait beau ». Ils ne représentent que l'aspect immanent et l'aspect transcendant du verbe, et le sujet « Il » – la troisième personne du singulier « Il » ou la personne d'univers « Il » – constitue immanquablement l'agent dans lesdits exemples ; comme nous l'avons montré, il est possible de faire des va-et-vient entre la voix active et la voix passive, et il est possible d'atteindre la voix pronominale à partir de la voix active ou de la voix passive. Cependant, certains verbes ne nous permettent pas de former la voix pronominale, tels que *sauter*, *tomber*, *disparaître*, *apparaître*, *survenir*,

constater ; et inversement, certains verbes ne connaissent que la voix pronominale, tels que *s'absenter*, *s'abstenir*, *s'en aller*, *s'enfuir*, *s'envoler*, *s'évanouir*, *se méfier*, *se souvenir* ; de plus, le verbe *avoir* en français ne possède pas de forme passive, parce qu'il ne concerne pas une action, mais un état. Nous pouvons dire que « Pierre a une nouvelle voiture », mais il est plutôt rare de dire ceci : « Une nouvelle voiture est eue par Pierre ». Nous pouvons aussi dire que « Pierre a une femme », mais il est plutôt impossible de dire ceci : « Une femme est eue par Pierre » ; en outre, le verbe *être* en français ne possède pas de forme passive, parce qu'il concerne non plus un comportement, mais un état. Par exemple, « Pierre est le responsable de notre entreprise », « Sylvie est la femme de Pierre », « Pierre est absent aujourd'hui », nous ne soulignons, ici, qu'une identité ou un état, nous ne parlons pas d'un comportement. Dès lors, il semble, de ce fait, que les terminologies de la grammaire traditionnelle – la voix active, la voix passive et la voix pronominale – ne s'appliquent pas à tout le système du verbe. D'où une exigence de les reformuler.

Gérard Moignet a préconisé de remplacer successivement la voix active, la voix passive et la voix pronominale par la voix opérative, la voix résultative et la voix opérative-résultative, en disant :

Le problème de la voix verbale peut être posé, et résolu en termes de catégorie intégrante, à condition de ne plus le concevoir selon l'opposition activité / passivité. L'opposition pertinente est celle de l'opérativité et de la résultativité. Il y a une voix verbale où le sujet est mis en position d'opérateur à l'égard de la sémantèse verbale, c'est-à-dire qu'il est placé à l'origine du mouvement de pensée qui fonde le verbe, de la causation à l'effection de sa sémantèse : c'est la « voix active » des grammairiens. Il y a une voix verbale où le sujet est placé en situation de résultat, c'est-à-dire qu'il est déclaré qualifié par l'effection à laquelle a abouti, au terme de son mouvement créateur, l'opérativité verbale, considérée ainsi dans le sens inverse de celui où elle fonctionne : c'est la voix passive traditionnelle. Il y a enfin une voix verbale où le sujet, déclaré opérateur, est aussitôt et dans le même instant déclaré résultatif, c'est-à-dire qu'il est le contenant de l'entier de la tension verbale : c'est la « voix pronominale », où peut ainsi s'exprimer un dosage variable d'opérativité et de résultativité. (1981 : 105)

Et il a précisé : le verbe *avoir* en français oppose le sujet à l'objet, il oppose aussi la causation à l'effection. Le sujet est un avant, l'objet est un après, la causation est un avant, l'effection est un après. Ceci va de pair avec la voix dite opérative en termes de syntaxe, soit la causation et l'effection se superposent au niveau du sujet – c'est le cas des verbes intransitifs –, soit la causation et l'effection interviennent successivement – c'est le cas des

verbes transitifs –. Dès lors, la voix dite opérative s'apparente à la « voix ayantive » (*ibid.*) ; le verbe *être* en français distingue aussi le sujet de l'objet, la causation de l'effection, néanmoins, il nous permet d'antéposer l'objet et l'effection. L'objet est un avant, le sujet est un après, l'effection est un avant, la causation est un après. Ceci va de pair avec la voix dite résultative, dès lors, la voix dite résultative s'apparente à la « voix étantive » (*ibid.*) ; et la voix pronominale se comprend par l'intervention très tôt de l'effection dans la causation, elle ressemble à la fois à la voix opérative et à la voix résultative, elle s'apparente, de ce fait, par la « voix ayantive-étantive » (*ibid.*). Dès lors, la voix verbale en français, concernant tous les verbes, constitue un système fermé.

Or, nous préconisons de comprendre la voix verbale en français tout en profitant des principes du Yin-Yang. Il n'en reste pas moins vrai que la voix verbale n'est qu'un jeu entre l'agent et le patient, les relations qu'esquissent l'agent et le patient s'expliquent par l'opérativité ainsi que par la résultativité. À dire vrai, l'opérativité se traduit par un mouvement centrifuge ; syntaxiquement parlant, nous nous déplaçons de la causation à l'effection, et l'image mentale que conçoit l'opérativité nous invite à nous déplacer de la causation à l'effection d'une manière expansive ; *a contrario*, la résultativité s'interprète par un mouvement centripète, nous ne pouvons pas nier le fait que, syntaxiquement parlant, nous nous déplaçons de l'effection à la causation, cependant, l'image mentale que véhicule la résultativité nous invite à nous déplacer de la causation à l'effection d'une manière régressive. Autrement dit, mentalement parlant, l'opérativité nous invite à envisager le sujet en cause à la fois comme le point d'observation et le point de départ causatif, et à l'inverse, la résultativité nous invite à envisager le sujet en cause comme le point d'observation, néanmoins, le point de départ causatif existe ailleurs. Soit figurativement :



	
Point d'observation Point de départ	Point d'observation Point d'arrivée
Point de départ Point d'arrivée	Point d'arrivée Point de départ
Voix opérative	Voix résultative
Ex : A punit B.	Ex : B est puni par A.

Tableau 6.2.7 – 1 : Les mouvements mentaux que conçoivent les deux voix.

Par exemple, sur le plan opératif, si nous disons que « Le responsable punit Pierre », nous envisageons alors le responsable comme le point d'observation, le responsable constitue le point de départ du comportement, et Pierre en constitue le point d'arrivée ; et inversement, sur le plan résultatif, si nous disons que « Pierre est puni par le responsable », nous envisageons alors Pierre comme le point d'observation, néanmoins, Pierre ne constitue pas le point de départ du comportement, il relève de son point d'arrivée, c'est le responsable qui constitue le point de départ du comportement. Dès lors, la distinction entre la voix opérative et la voix résultative se comprend par le lieu où se trouve le point d'observation du sujet pensant : la voix opérative s'interprète par la fusion entre le point d'observation du sujet pensant et le point de départ causatif du comportement, et *a contrario*, la voix résultative se traduit par la fusion entre le point d'observation du sujet pensant et le point d'arrivée du comportement.

En l'occurrence, la voix opérative-résultative – la voix pronominale – envisage généralement le sujet en cause non seulement comme le point d'observation, mais aussi comme le point de départ du comportement ainsi que comme le point d'arrivée du comportement. Soit schématiquement :

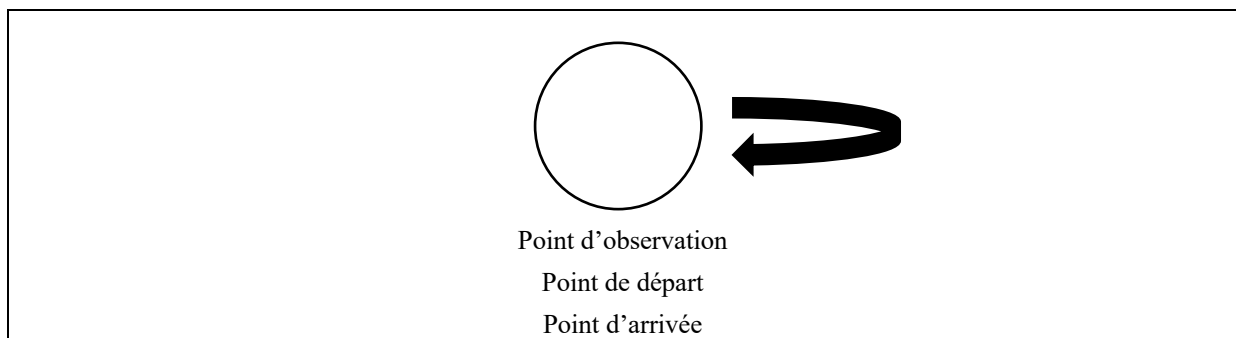


Tableau 6.2.7 – 2 : Le mouvement mentale que conçoit la voix opérative-résultative – la voix pronominale

–.

Par exemple, « Pierre se lève à neuf heures du matin », « Pierre se brosse les dents », « Pierre se dépêche pour ne pas manquer le train », le point d'observation du sujet pensant s'attarde inmanquablement sur Pierre, et Pierre conçoit lui-même non seulement le point de départ du comportement mais aussi son point d'arrivée. En d'autres termes, Pierre agit sur lui-même.

À dire vrai, la voix verbale en français relève d'un problème sémantico-syntaxique ; pour le dire plus clairement, la voix verbale s'entend par les liens qu'esquissent l'agent et le patient. Dès lors, il semble que la voix active selon la terminologie de la grammaire traditionnelle et la voix opérative selon la terminologie de Gérard Moignet soient peu ou prou insuffisantes, elles s'attardent sur l'agent d'un comportement ; et il semble aussi que la voix passive selon la terminologie de la grammaire traditionnelle et la voix résultative selon la terminologie de Gérard Moignet soient plus ou moins insuffisantes, elles se cantonnent sur le patient d'un comportement. Or, lesdites terminologies ne traduisent pas les mouvements mentaux qu'impliquent les liens entre l'agent et le patient, il n'en demeure pas moins que la voix verbale est au fond un système de relations. Dans ce contexte, nous reformulons les terminologies suivantes :


Voix de réflexion	Voix de déploiement	Voix de repliement
Causation  Effection	Causation \Rightarrow Effection	Effection \Leftarrow Causation
Conjonction de Causation et d'Effection	Disjonction de Causation et d'Effection	

Tableau 6.2.7 – 3 : Esquisse de nouvelles terminologies pour la voix verbale en français.

La voix de réflexion – la voix pronominale selon la terminologie de la grammaire traditionnelle et la voix opérative-résultative selon la terminologie de Gérard Moignet – s'explique par le fait que nous nous déplaçons mentalement tout en effectuant un aller-retour entre l'agent et le patient, mais il n'en demeure pas moins que, dans ce cas-là, l'agent et le patient ne font qu'un, d'où le mouvement de réflexion ; la voix de déploiement – la voix active selon la terminologie de la grammaire traditionnelle et la voix opérative selon la terminologie de Gérard Moignet – se traduit par le fait que nous nous déplaçons mentalement de l'agent au patient tout en nous focalisons sur l'agent, d'où le mouvement de déploiement ; la voix de repliement – la voix passive selon la terminologie de la grammaire traditionnelle et la voix résultative selon la terminologie de Gérard Moignet – se traduit par le fait que nous nous déplaçons mentalement de l'agent au patient tout en nous focalisant sur le patient, d'où le mouvement de repliement. Nous expliquerons les trois voix en détail avec des exemples précis.

6.2.7.1. Voix de réflexion

La voix de réflexion s'établit largement sur les emplois pronominaux, néanmoins, nous distinguons la voix de réflexion interne de la voix de réflexion externe : la voix de réflexion externe envisage le sujet en cause ou les sujets en cause comme une entité insécable, en l'occurrence, nous agissons directement sur nous-même ; et à l'inverse, la voix de réflexion interne envisage les sujets en cause comme une entité sécable, en l'occurrence, nous agissons sur nous-même avec détour, c'est-à-dire par les mains d'autrui. Soit schématiquement :

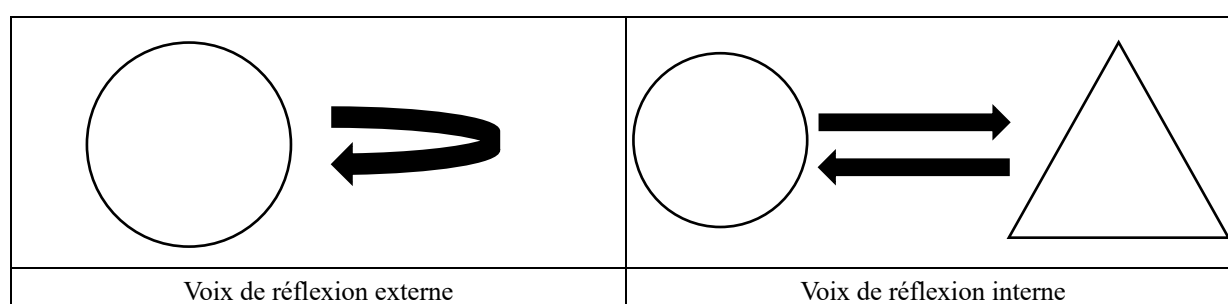


Tableau 6.2.7.1 – 1 : Voix de réflexion interne *versus* Voix de réflexion externe.

La voix de réflexion externe s'explique par le fait que le sujet agit sur lui-même sans détour ou que les sujets agissent sur eux-mêmes sans détour. À titre d'exemple, dans l'aspect immanent, « Pierre se couche à 23 heures », « Pierre ne s'attend pas à cet imprévu », « Pierre s'avance rapidement », « Pierre et Paul s'enfuient », « Ils se lèvent en même temps », « Nous nous attardons sur ce point » ; ou dans l'aspect transcendant, « Pierre s'est couché à 23 heures », « Pierre ne s'est pas attendu à cet imprévu », « Pierre s'est avancé rapidement », « Pierre et Paul se sont enfuis », « Ils se sont levés en même temps », « Nous nous sommes attardés sur ce point ». Dans ce cas-là, le(s) sujet(s) constitue(nt) à la fois l'agent et le patient.

La voix de réflexion interne se comprend par le fait que les sujets agissent sur eux-mêmes avec détour. À titre d'exemple, dans l'aspect immanent, « Pierre et Sylvie s'aiment bien », « Pierre et Paul se téléphonent l'un à l'autre », « Pierre et Paul s'entendent bien », « Le travail de Pierre et celui de Paul se complètent l'un l'autre », « Ils communiquent l'un avec l'autre », « Nous nous opposons l'un à l'autre » ; ou dans l'aspect transcendant, « Pierre et Sylvie se sont bien aimés », « Pierre et Paul se sont téléphonés l'un à l'autre », « Pierre et Paul se sont bien entendus », « Le travail de Pierre et celui de Paul se sont complétés l'un l'autre », « Ils

ont communiqué l'un avec l'autre », « Nous nous sommes opposés l'un à l'autre ». Dans ce cas-là, il existe inmanquablement à la fois l'agent et le patient au sein des sujets en cause, soit on est l'agent, soit on est le patient ; néanmoins, le rôle d'agent et celui de patient sont fluctuants, ils peuvent échanger leur rôle.

En un mot, les sujets que conçoit la voix de réflexion externe sont homogènes, ils sont donc au pluriel externe ; *a contrario*, les sujets que conçoit la voix de réflexion interne sont hétérogènes, ils sont donc au pluriel interne.

6.2.7.2. Voix de déploiement

La voix de déploiement s'explique par le fait que le déroulement syntaxique et le déroulement logico-mental vont de pair, elle nous impose une image mentale d'un mouvement expansif de la causation à l'effection, mais il n'en demeure pas moins que nous nous positionnons à l'état de la causation. Nous rassemblons la plupart des verbes intransitifs et des verbes transitifs, par exemple, dans l'aspect immanent, « Il meurt », « Pierre sort », « Elle part », « Il tombe à terre », « L'oiseau vole », « La machine circule », « Pierre parle à Paul », « Pierre téléphone à Paul », « Pierre participe à cette réunion », « Le professeur punit cet étudiant », « Pierre aime sa fille », « Pierre lance une pierre » ; ou dans l'aspect transcendant, « Il est mort », « Pierre est sorti », « Elle est partie », « Il est tombé à terre », « L'oiseau a volé », « La machine a circulé », « Pierre a parlé à Paul », « Pierre a téléphoné à Paul », « Pierre a participé à cette réunion », « Le professeur a puni cet étudiant », « Pierre a aimé sa fille », « Pierre a lancé une pierre ». Les agents constituent inmanquablement un support comportemental.

La voix de déploiement peut parfois prendre la forme du verbe pronominal. Par exemple, dans l'aspect immanent, « Pierre s'entend très bien avec ses camarades », « Pierre se joue de Paul », « Les nuages se résolvent en pluie », « La glace se métamorphose en eau », « Pierre se moque de Paul », « Nous nous intéressons au taoïsme », « Ils se préoccupent de la santé de Pierre », « Le développement social s'établit largement sur l'économie » ; ou dans l'aspect transcendant, « Pierre s'est très bien entendu avec ses camarades », « Pierre s'est joué de Paul », « Les nuages se sont résolus en pluie », « La glace s'est métamorphosée en eau »,

« Pierre s'est moqué de Paul », « Nous nous sommes intéressés au taoïsme », « Ils se sont préoccupés de la santé de Pierre », « Le développement social s'est établi largement sur l'économie ». Lesdits emplois pronominaux s'expliquent par le fait que les agents se dirigent vers les patients d'une manière expansive.

6.2.7.3. Voix de repliement

La voix de repliement s'entend par le fait que le déroulement syntaxique prend le déroulement logico-mental à contre-pied, elle nous impose une image mentale d'un mouvement régressif de la causation à l'effection ; il n'en demeure pas moins que nous nous positionnons à l'état de l'effection. Généralement, la forme grammaticale de la voix de repliement se concrétise par l'emploi de l'auxiliaire *être*, par exemple, « Pierre est puni par le professeur », « Il est renversé par une voiture », « Elle est frappée par une main », « Ce projet est réalisé », « La guerre est lancée par un pays », « La maison est entourée de fleurs », « Le professeur est admiré par ses étudiants », « Le verre est rempli d'eau » ; pour parler d'une antériorité, nous avons ceci : « Pierre a été puni par le professeur », « Il a été renversé par une voiture », « Elle a été frappée par une main », « Ce projet a été réalisé », « La guerre a été lancée par un pays », « La maison a été entourée de fleurs », « Le professeur a été admiré par ses étudiants », « Le verre a été rempli d'eau ». Il n'en reste pas moins vrai que la structure syntaxique fonctionne d'une manière expansive de l'effection à la causation, et que, inversement, la forme logico-mentale se déclenche d'une manière régressive de la causation à l'effection.

La voix de repliement peut parfois prendre la forme du verbe pronominal, par exemple, « Le *h* en français ne se prononce pa. », « *Bonjour* en français se dit en anglais *hello* », « Le vin blanc se boit frais », « La viande se conserve à une température basse », « Le chiasme ne se comprend pas par la superposition », « La pièce se joue dans l'auditorium », « Le médicament se consomme après le repas », « L'article s'écrit en italique » ; pour parler d'une antériorité, nous avons ceci : « Le *h* en français ne s'est pas prononcé », « *Bonjour* en français s'est dit en anglais *hello* », « Le vin blanc s'est bu frais », « La viande s'est conservée à une température basse », « Le chiasme ne s'est pas compris par la superposition », « La pièce s'est

jouée dans l'auditorium », « Le médicament s'est consommé après le repas », « L'article s'est écrit en italique ». Nous constatons donc ici que le patient est obligatoirement présent, et que la présence d'agent n'est pas nécessaire.

La construction de la voix de repliement peut profiter de *se faire* + *infinitif* ou de *se laisser* + *infinitif*, par exemple, dans l'aspect immanent, « Pierre se fait punir par le professeur », « Pierre se fait frapper par Paul », « Pierre se fait licencier par le patron », « L'enfant se laisse soigner par les grands-parents », « Pierre se laisse convaincre par le responsable », « Ils se laissent orienter par le guide » ; ou dans l'aspect transcendant, « Pierre s'est fait punir par le professeur », « Pierre s'est fait frapper par Paul », « Pierre s'est fait licencier par le patron », « L'enfant s'est laissé soigner par les grands-parents », « Pierre s'est laissé convaincre par le responsable », « Ils se sont laissés orienter par le guide ».

Enfin, certaines constructions impersonnelles se comprennent par la voix de repliement, par exemple, « Il est interdit de fumer dans la salle », « Il est décidé de licencier Pierre », « Il est recommandé de porter un manteau », « Il est attesté que Pierre est innocent », « Il est prouvé que l'abus d'alcool est dangereux », « Il est déconseillé de manger trop gras » ; pour parler d'une antériorité, nous pouvons dire : « Il a été interdit de fumer dans la salle », « Il a été décidé de licencier Pierre », « Il a été recommandé de porter un manteau », « Il a été attesté que Pierre est innocent », « Il a été prouvé que l'abus d'alcool est dangereux », « Il a été déconseillé de manger trop gras ». La personne d'univers qu'est le sujet grammatical, qui peut être remplacé par le sujet réel, constitue inmanquablement le patient, néanmoins, ici, la présence d'agent n'est pas nécessaire.

Globalement, le comportement possède inmanquablement l'agent et le patient, et la voix verbale traduit les relations qu'entretiennent l'agent et le patient. En toute logique, l'agent se trouve en amont, et le patient en aval ; syntaxiquement parlant, nous pouvons commencer par l'agent ou le patient, et parfois l'agent et le patient ne font qu'un. Si, syntaxiquement parlant, c'est-à-dire en aval, nous allons de l'agent au patient, alors, mentalement parlant, c'est-à-dire en amont, nous nous déplaçons de l'agent au patient d'une manière expansive, et nous concevons, dans ce cas-là, une image mentale d'un mouvement centrifuge ; Si, syntaxiquement parlant, c'est-à-dire en aval, nous allons du patient à l'agent, alors, mentalement parlant, c'est-à-dire en amont, nous nous déplaçons de l'agent au patient d'une

manière régressive, et nous concevons, dans ce cas-là, une image mentale d'un mouvement centripète ; Si, syntaxiquement parlant, c'est-à-dire en aval, l'agent et le patient ne font qu'un, alors, mentalement parlant, c'est-à-dire en amont, nous nous déplaçons de l'agent au patient d'une manière réflexive. Néanmoins, nous distinguons la réflexion externe de la réflexion interne, la première s'explique par l'homogénéité des sujets en cause, alors que la seconde se traduit par la bipolarisation desdits sujets. Nous concevons, dans ce cas-là, une image mentale d'un mouvement centrifuge-centripète.

L'architecture du verbe en français relève d'un grand système intégrant, où nous pouvons trouver des sous-systèmes intégrés, y compris l'aspect verbal, le mode verbal, le temps, la personne verbale et la voix verbale. Ces sous-systèmes intégrés, qui connaissent un parfait chiasme, nous imposent des informations concernées de l'événement. Le système verbal en français résout des problèmes suivants de l'événement : quand ? Qui ? Et comment ?

6.3. Architecture du nom en mandarin

Nous avons déjà dit que, les mots en mandarin ne se distinguent l'un de l'autre qu'au niveau du discours, ce qui nous conduit à observer le système nominal dans des énoncés. L'Université de Pékin a estimé qu'en mandarin, il existe 20 parties du discours : le nom, le lieu, la position, le temps, le verbe, l'adjectif, le mot d'état, le spécifique, le numéral, le différentiel, le démonstratif, l'adverbe, la préposition, l'interjection, la conjonction, l'onomatopée, le pronom, le quantitatif, la particule modale et la particule explétive. Conformément à cette classification, il semble que le nom, le lieu, la position et le temps existent indépendamment les uns des autres. En écho à ladite classification, Wu Yunfeng a distingué parallèlement le nom, le lieu, la position et le temps au sein des *tǐcí* (mandarin 体词 *tǐcí* ; français *mots indiquant les êtres*). Néanmoins, nous ne sommes pas d'accord avec ladite classification. À dire vrai, le nom, le lieu, la position et le temps, servant à désigner les êtres, appartiennent inmanquablement à une même classe. On a toujours tendance à diviser les classes pour obtenir une liste considérée comme la plus exhaustive, néanmoins, on oublie souvent qu'il existe d'abord, du point de vue global, une union et ensuite, du point de vue local, des éléments constructeurs. Il n'en reste pas moins vrai qu'il existe d'abord, du point de

vue global, un système intégrant et ensuite, du point de vue local, des systèmes intégrés, et qu'il existe d'abord, du point de vue global, le système nominal et ensuite, du point de vue local, le nom de lieu, le nom de position et le nom de temps. En conséquence, le nom, le lieu, la position et le temps ne connaissent pas une relation de coordination, ils connaissent une relation de subordination. Pour être plus précis, il existe en mandarin un système nominal, y compris le nom de lieu, le nom de position et le nom de temps.

Le nom sert à désigner des êtres, soient visibles, soient invisibles. Nous distinguons en mandarin, comme en français, le *zhuānyǒu míngcí* (mandarin 专有名词 ; français *nom propre*) du *pǔtōng míngcí* (mandarin 普通名词 ; français *nom commun*). Le *zhuānyǒu míngcí* (mandarin 专有名词 ; français *nom propre*) sert à désigner un être précis ou un groupe d'êtres précis, par exemple, *Chángjiāng* (mandarin 长江 ; français *le fleuve Yangtsé*), *Chángchéng* (mandarin 长城 ; français *la Grande Muraille*), *Běijīng* (mandarin 北京 ; français *Pékin*), *Zǐjìnchéng* (mandarin 紫禁城 ; français *la Cité interdite*), *Zhōngguó* (mandarin 中国 ; français *la Chine*), *Chénshì xiōngdì* (mandarin 陈氏兄弟 ; français *les frères Chen*). Et à l'inverse, le *pǔtōng míngcí* (mandarin 普通名词 ; français *nom commun*) sert à désigner tous les éléments d'une espèce, par exemple, *tóngshì* (mandarin 同事 ; français *collègue*), *lǎoshī* (mandarin 老师 ; français *enseignant*), *tóngxué* (mandarin 同学 ; français *camarade*), *niú* (mandarin 牛 ; français *bœuf*), *jī* (mandarin 鸡 ; français *poulet*), *yáng* (mandarin 羊 ; français *mouton*). Nous distinguons aussi en mandarin le *kěshù míngcí* (mandarin 可数名词 ; français *nom nombrable*) du *bù kěshù míngcí* (mandarin 不可数名词 ; français *nom non nombrable*). Les *kěshù míngcí* (mandarin 可数名词 ; français *noms nombrables*) rassemblent des êtres plutôt visibles et concrets, par exemple, *huǒchē* (mandarin 火车 ; français *train*), *lǎoshī* (mandarin 老师 ; français *enseignant*), *niú* (mandarin 牛 ; français *bœuf*), *huā* (mandarin 花 ; français *fleur*), *cuòwù* (mandarin 错误 ; français *faute*), *xìjié* (mandarin 细节 ; français *détail*). *A contrario*, les *bù kěshù míngcí* (mandarin 不可数名词 ; français *nom non nombrable*) réunissent des êtres plutôt invisibles et abstraits, par exemple, *qīngchūn* (mandarin 青春 ; français *jeunesse*), *zhìliàng* (mandarin 质量 ; français *qualité*), *jīngshén* (mandarin 精神 ; français *esprit*), *kuàilè* (mandarin 快乐 ; français *contentement*). Et il existe aussi en mandarin des *jítǐ míngcí* (mandarin 集体名词 ; français *noms collectifs*), tels que *bǎixìng* (mandarin 百姓 ; français *population*), *rénlèi*

(mandarin 人类 ; français *espèce humaine*), *shūjí* (mandarin 书籍 ; français *livres*), *qiāngzhī* (mandarin 枪支 ; français *fusils*).

6.3.1. Noms de lieu

Les noms marquant le lieu rassemblent non seulement les *zhuānyǒu míngcí* (mandarin 专有名词 ; français *noms propres*), mais aussi les *pǔtōng míngcí* (mandarin 普通名词 ; français *noms communs*). Pour les *zhuānyǒu míngcí* (mandarin 专有名词 ; français *noms propres*), nous réunissons les galaxies – *yínhéxì* (mandarin 银河系 ; français *la Voie lactée*), *tàiyángxì* (mandarin 太阳系 ; français *le système solaire*) –, les planètes – *dìqiú* (mandarin 地球 ; français *la terre*), *tàiyáng* (mandarin 太阳 ; français *le soleil*) –, les continents – *Yàzhōu* (mandarin 亚洲 ; français *l'Asie*), *Ōuzhōu* (mandarin 欧洲 ; français *l'Europe*) –, les pays – *Zhōngguó* (mandarin 中国 ; français *la Chine*), *Fǎguó* (mandarin 法国 ; français *la France*) –, les régions – *běifāng* (mandarin 北方 ; français *le Nord*), *nánfāng* (mandarin 南方 ; français *le Sud*) –, les villes – *Běijīng* (mandarin 北京 ; français *Pékin*), *Guǎngzhōu* (mandarin 广州 ; français *Canton*) –, les montagnes – *tàishān* (mandarin 泰山 ; français *le mont Tai*), *bólǎngfēng* (mandarin 勃朗峰 ; français *le mont Blanc*) –, les rivières – *chángjiāng* (mandarin 长江 ; français *le fleuve Yangtsé*), *huánghé* (mandarin 黄河 ; français *le fleuve Jaune*) –, les places – *tiān'ānmén guǎngchǎng* (mandarin 天安门广场 ; français *la place Tian'anmen*), *xiéhé guǎngchǎng* (mandarin 协和广场 ; français *la place de la Concorde*) –, les établissements – *Běijīng dàxué* (mandarin 北京大学 ; français *Université de Pékin*), *suǒbāng dàxué* (mandarin 索邦大学 ; français *Sorbonne Université*) – etc. ; en ce qui concerne les *pǔtōng míngcí* (mandarin 普通名词 ; français *noms communs*), nous réunissons les établissements – *xuéxiào* (mandarin 学校 ; français *l'école*), *yīyuàn* (mandarin 医院 ; français *l'hôpital*), *yóujú* (mandarin 邮局 ; français *la poste*), *yínháng* (mandarin 银行 ; français *la banque*), *chēzhàn* (mandarin 车站 ; français *la gare*), *chāoshì* (mandarin 超市 ; français *le marché*) –, les zones géographiques – *chéngshì* (mandarin 城市 ; français *la ville*), *nóngcūn* (mandarin 农村 ; français *la campagne*), *cǎoyuán* (mandarin 草原 ; français *la prairie*), *shānqū* (mandarin 山区 ; français *la région montagneuse*), *shāmò* (mandarin 沙漠 ; français *le désert*), *yǔlín* (mandarin 雨林 ; français *la forêt humide*) – etc.

La signification du mandarin nous invite à envisager les noms de lieu du point de vue global au point de vue local, c'est-à-dire des grandes adresses aux petites adresses. Par exemple, *zhōngguó chóngqìng shì héchuān qū sānhuì zhèn shùrén jiē 33 hào* (mandarin 中国重庆市合川区三汇镇树人街 33 号 ; français *Chine – chóngqìng – ville – héchuān – arrondissement – sānhuì – bourg – shùrén – rue – 33 – numéro : 33 rue shùrén, bourg de sānhuì, arrondissement de héchuān, ville de chóngqìng, Chine*).

Syntaxiquement parlant, les noms de lieu peuvent exercer des fonctions de sujet, d'apposition, d'objet, de déterminant, de circonstance et de complément etc. Par exemple :

Pinyin	<i>Zhōngguó zài Yàzhōu.</i> (Fonction de sujet)
Mandarin	中国在亚洲。
Français	<i>Chine – en (préposition) – Asie : La Chine (se trouve) en Asie.</i>
Pinyin	<i>Wǒ xǐhuān nánfāng.</i> (Fonction d'objet)
Mandarin	我喜欢南方。
Français	<i>Je – aimer – Sud : J'aime le Sud.</i>
Pinyin	<i>Shìjiè dìyī gāofēng, zhūmùlǎngmǎ (fēng), zài Yàzhōu.</i> (Fonction d'apposition)
Mandarin	世界第一高峰, 珠穆朗玛 (峰), 在亚洲。
Français	<i>Monde – premier – sommet, l'Everest, en (préposition) – Asie : Le plus haut sommet du monde, l'Everest, est en Asie.</i>
Pinyin	<i>Zhōngguó nánfāng hěn shīrùn.</i> (Fonction de déterminant)
Mandarin	中国南方很湿润。
Français	<i>Chine – sud – très – humide : Le sud de la Chine est très humide.</i>
Pinyin	<i>Tā zài Fǎguó dùjià.</i> (Fonction circonstancielle de lieu)
Mandarin	他在法国度假。
Français	<i>Il – à (préposition) – France – passer les vacances : Il passe les vacances en France.</i>
Pinyin	<i>Tā shēng yú Běijīng.</i> (Fonction de complément)
Mandarin	他生于北京。
Français	<i>Il – naître – à (préposition) – Pékin : Il est né à Pékin.</i>

En ce qui concerne la distinction entre la fonction de circonstance et celle de complément, nous en parlerons dans le chapitre *Fonctions de nom*.

6.3.2. Noms de temps

Les noms de temps rassemblent les moments-occasions, c'est-à-dire les périodes et les moments courts et précis. En ce qui concerne les périodes, nous avons les fêtes – *chūn jié*

(mandarin 春节 ; français *la fête du Printemps*), *guóqìng jié* (mandarin 国庆节 ; français *la fête nationale*), *láodòng jié* (mandarin 劳动节 ; français *la fête du Travail*), *értóng jié* (mandarin 儿童节 ; français *la fête des Enfants*), *fùqīn jié* (mandarin 父亲节 ; français *la fête des Pères*), *mǔqīn jié* (mandarin 母亲节 ; français *la fête des Mères*) – et les dates – *qùnián* (mandarin 去年 ; français *l'année dernière*), *qiántiān* (mandarin 前天 ; français *l'avant-hier*), *zuótiān* (mandarin 昨天 ; français *hier*), *jīntiān* (mandarin 今天 ; français *aujourd'hui*), *míngtiān* (mandarin 明天 ; français *demain*), *hòutiān* (mandarin 后天 ; français *après-demain*), *míngnián* (mandarin 明年 ; français *l'année prochaine*), – ; en ce qui concerne les moments courts et précis, nous avons des noms comme *xiànzài* (mandarin 现在 ; français *maintenant*), *zhèhuì'ér* (mandarin 这会儿 ; français *en ce moment*), *dāngshí* (mandarin 当时 ; français *à ce moment-là*) etc.

Pour ce qui touche aux noms temporels contenant les morphèmes considérés comme verticaux *shàng* et *xià* (mandarin 上 et 下 ; français *haut* et *bas*) – tels que *shànggèyuè* (mandarin 上个月 ; français *haut – spécifique – mois : le mois dernier*), *shàngzhōu* (mandarin 上周 ; français *haute – semaine : la semaine dernière*), *xiàzhōu* (mandarin 下周 ; français *basse – semaine : la semaine prochaine*), *xiàgèyuè* (mandarin 下个月 ; français *bas – spécifique – mois : le mois prochain*) –, nous avons déjà dit, dans *Les Locuteurs confirmés du mandarin peuvent-ils concevoir le temps verticalement ?*, que la signification du mandarin ne tient pas à nous inviter à comprendre les noms temporels contenant les morphèmes considérés comme verticaux d'une manière compositionnelle, « [ce] phénomène s'explique par le fait que les caractères *shàng* et *xià* (mandarin 上 et 下 ; français *haut* et *bas*) se désémantisent au niveau mental [...] » (Xiong, 2022a : 30). Néanmoins :

Nous avons constaté que, il existe quand même une petite partie de locuteurs confirmés du mandarin qui conçoivent les mots temporels contenant les morphèmes considérés comme verticaux *shàng* et *xià* (mandarin 上 et 下 ; français *haut* et *bas*) d'une manière compositionnelle, et qu'ils envisagent le temps, dans ce cas-là, d'une manière verticale. (*Ibid.*)

La signification du mandarin nous invite à envisager les noms de temps, comme les noms de lieu, du point de vue global au point de vue local, c'est-à-dire des grandes dates aux petites dates. Par exemple, *èrlíngèrèr nián bā yuè yī rì xīngqīyī shàngwǔ shí diǎn* (mandarin 二零二二年八月一日星期一上午十点 ; français *2022 – année – 8^{ème} – mois – 1^{er} – jour – lundi –*

matin – 10 – heures : le lundi, 1^{er} août 2022, à dix heures du matin).

Syntaxiquement parlant, les noms de temps peuvent véhiculer des fonctions de sujet, d'apposition, d'objet, de prédicat, de déterminant, de circonstance et de complément etc. Par exemple :

Pinyin	<i>Jīntiān shì láodòngjié.</i> (Fonction de sujet)
Mandarin	今天是劳动节。
Français	<i>Aujourd'hui – copule – fête du Travail : Aujourd'hui, c'est la fête du Travail.</i>
Pinyin	<i>Wúyuèyīrì, láodòngjié, wǒmen bù shàngbān.</i> (Fonction d'apposition)
Mandarin	五月一日, 劳动节, 我们不上班。
Français	<i>Premier jour du mai, fête du Travail, nous – particule négative – travailler : Le 1^{er} mai, la fête du Travail, nous ne travaillons pas.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen rè'ài chūn jié.</i> (Fonction d'objet)
Mandarin	我们热爱春节。
Français	<i>Nous – aimer – fête du Printemps : Nous aimons la fête du Printemps.</i>
Pinyin	<i>Jīntiān xīngqītiān.</i> (Fonction de prédicat)
Mandarin	今天星期天。
Français	<i>Aujourd'hui – dimanche : Aujourd'hui, c'est dimanche.</i>
Pinyin	<i>Míngtiān shàngwǔ wǒ zài jiā.</i> (Fonction de déterminant)
Mandarin	明天上午我在家。
Français	<i>Demain – matin – je – chez (préposition) – domicile : Je serai chez moi demain matin.</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngtiān shàngbān. / Míngtiān wǒ shàngbān.</i> (Fonction de circonstance)
Mandarin	我明天上班。/ 明天我上班。
Français	<i>Je – demain – aller au travail / Demain – je – aller au travail : Je vais au travail demain.</i>
Pinyin	<i>Wǒ shēng zài dōngtiān.</i> (Fonction de complément)
Mandarin	我生在冬天。
Français	<i>Je – naître – en (préposition) – hiver : Je suis né en hiver.</i>

Nous pouvons constater que, quand le nom de temps conçoit la fonction de circonstance, soit il précède le sujet, soit il suit le sujet, mais il précède toujours le prédicat.

6.3.3. Noms de position

Les noms de position sont constitués des formes simples ainsi que des formes composées, nous avons le tableau suivant :

	Mandarin	Français
Formes	Formes composées	

simples	... + 边 biān	... + 面 miàn	之 zhī + ...	以 yǐ + ...	
东 dōng	东边 dōngbiān	东面 dōngmiàn	∅	以东 yǐdōng	(À l') est
南 nán	南边 nánbiān	南面 nánmiàn	∅	以南 yǐnán	(Au) sud
西 xī	西边 xībiān	西面 xīmiàn	∅	以西 yǐxī	(À l') ouest
北 běi	北边 běibiān	北面 běimiàn	∅	以北 yǐběi	(Au) nord
上 shàng	上边 shàngbiān	上面 shàngmiàn	之上 zhīshàng	以上 yǐshàng	Dessus
下 xià	下边 xiàbiān	下面 xiàmiàn	之下 zhīxià	以下 yǐxià	Dessous
左 zuǒ	左边 zuǒbiān	左面 zuǒmiàn	∅	以左 yǐzuǒ	(À) gauche
右 yòu	右边 yòubiān	右面 yòumiàn	∅	以右 yǐyòu	(À) droite
前 qián	前边 qiánbiān	前面 qiánmiàn	之前 zhīqián	以前 yǐqián	Devant
后 hòu	后边 hòubiān	后面 hòumiàn	之后 zhīhòu	以后 yǐhòu	Derrière
里 lǐ	里边 lǐbiān	里面 lǐmiàn	∅	∅	(À l') intérieur
内 nèi	∅	∅	之内 zhīnèi	以内 yǐnèi	(À l') intérieur
外 wài	外边 wàibiān	外面 wàimiàn	之外 zhīwài	以外 yǐwài	(À l') extérieur
边 biān	∅	∅	∅	∅	(Au) bord (À) côté
旁 páng	旁边 pángbiān	∅	∅	∅	(À) côté
中 zhōng	∅	∅	之中 zhīzhōng	∅	(Au) milieu
间 jiān	∅	∅	之间 zhījiān	∅	Entre
	中间 zhōngjiān				Parmi
	上下 shàngxià				(En) haut et (en) bas, de haut en bas
	前后 qiánhòu				Devant et derrière, d'un bout à l'autre
	左右 zuǒyòu				(À) gauche et (à) droite, de la gauche à la droite
	里外 lǐwài, 内外 nèiwài				(À l') intérieur et (à l') extérieur, partout

Tableau 6.3.3 – 1 : Les formes simples et les formes composées des noms de position (cf. Roche, 2014 : 15) (avec nos adaptations).

Les noms de position s'emploient souvent avec les noms dans le but d'exprimer une position spatiale relative ou une position temporelle relative, néanmoins, les noms de position peuvent s'utiliser seuls, par exemple :

Pinyin	Zuǒbiān shì chūfāng, yòubiān shì kètīng. (Fonction de sujet)
--------	---

Mandarin	左边是厨房，右边是客厅。
Français	Gauche – copule – cuisine, droite – copule – salon : À gauche , c'est la cuisine, à droite , c'est le salon.
Pinyin	Fángzi dōngbiān/dōngmiàn/yǐdōng yǒu yī tiáo xiǎoxī. (Fonction de circonstance)
Mandarin	房子东边/东面/以东有一条小溪。
Français	Maison – est – il y a – un – spécifique – ruisseau : Il y a un ruisseau à l'est de la maison.
Pinyin	Wǒmen zài cǐ fēnkāi, nǐ wǎng běi, wǒ wǎng nán. (Fonction d'objet)
Mandarin	我们在此分开，你往北，我往南。
Français	Nous – (préposition engendrant un lieu) – ici – se séparer, vous – s'orienter – nord , je – s'orienter – sud : Nous nous séparons ici, vous vous orientez vers le nord , je m'oriente vers le sud .
Pinyin	Hòumiàn de shān shàng yǒu yī zuò miào. (Fonction de déterminant)
Mandarin	后面的山上有一座庙。
Français	Derrière – particule structurale de détermination – montagne – dessus – il y a – un – spécifique – temple : Il y a un temple dans la montagne de derrière .
Pinyin	Qī zhōng kǎoshì jiāng yú xiàzhōu jǔxíng. (Fonction de déterminant)
Mandarin	期中考试将于下周举行。
Français	Semestre – (au) milieu (de) – examen – adverbe marquant le futur – à (préposition) – semaine prochaine – avoir lieu : L'examen à mi -parcours aura lieu la semaine prochaine.
Pinyin	Kāixué qián, wǒ jiāng xiě wán lùnwén. (Fonction de circonstance)
Mandarin	开学前，我将写完论文。
Français	Rentrée – avant , je – adverbe marquant le futur – écrire – particule aspectuelle parfaite – thèse : Je vais finir ma thèse avant la rentrée.
Pinyin	Wǒ jiāng zài bìyè hòu zhǎo gōngzuò. (Fonction de circonstance)
Mandarin	我将在毕业后找工作。
Français	Je – adverbe marquant le futur – (préposition engendrant un temps) – obtenir le diplôme – après – chercher – boulot : Je vais chercher un boulot après avoir obtenu mon diplôme.

6.3.4. Genres du nom

Le nom en mandarin ne connaît ni genre, ni nombre, ni variation personnelle. Pour exprimer le genre, il suffit d'ajouter des mots marquant le sexe avant le nom, tels que *nán* / *nǚ* (mandarin 男/女 ; français *masculin* / *féminin*), *gōng* / *mǔ* (mandarin 公/母 ; français *masculin* / *féminin*), *cí* / *xióng* (mandarin 雌/雄 ; français *féminin* / *masculin*). *Nán* / *nǚ* (mandarin 男/女 ; français *masculin* / *féminin*) servent normalement à désigner l'espèce humaine, par exemple, *nán tóngshì* (mandarin 男同事 ; français (*un*) *collègue*), *nǚ tóngshì* (mandarin 女同事 ; français (*une*) *collègue*), *nán lǎoshī* (mandarin 男老师 ; français *enseignant*), *nǚ lǎoshī* (mandarin 女老师 ; français *enseignante*), *nán tóngxué* (mandarin 男同学 ; français (*un*) *camarade*), *nǚ tóngxué* (mandarin 女同学 ; français (*une*) *camarade*).

Gōng / mǔ (mandarin 公/母 ; français *masculin / féminin*) servent généralement à désigner les animaux domestiques, par exemple, *gōng niú* (mandarin 公牛 ; français *taureau*), *mǔ niú* (mandarin 母牛 ; français *vache*), *gōng jī* (mandarin 公鸡 ; français *coq*), *mǔ jī* (mandarin 母鸡 ; français *poule*), *gōng yáng* (mandarin 公羊 ; français *bélier*), *mǔ yáng* (mandarin 母羊 ; français *brebis*), *gōng zhū* (mandarin 公猪 ; français *verrat*), *mǔ zhū* (mandarin 母猪 ; français *truie*). *Cí / xióng* (mandarin 雌/雄 ; français *féminin / masculin*) servent souvent à désigner les espèces végétales et les animaux sauvages, par exemple, *cí lù* (mandarin 雌鹿 ; français *biche*), *xióng lù* (mandarin 雄鹿 ; français *cerf*), *cí tù* (mandarin 雌兔 ; français *lapin femelle*), *xióng tù* (mandarin 雄兔 ; français *lapin mâle*), *cí shī* (mandarin 雌狮 ; français *lionne*), *xióng shī* (mandarin 雄狮 ; français *lion*), *cí ruǐ* (mandarin 雌蕊 ; français *pistil*), *xióng ruǐ* (mandarin 雄蕊 ; français *étamine*), *cí huā* (mandarin 雌花 ; français *fleur femelle*), *xióng huā* (mandarin 雄花 ; français *fleur mâle*).

6.3.5. Nombres du nom

Le nom au singulier véhicule la même forme que le nom au pluriel, la construction *numéral + spécifique + nom* peut exprimer à la fois le singulier et le pluriel. Par exemple, *yī gè tóngxué* (mandarin 一个同学 ; français *un – spécifique – camarade : un camarade*), *sān gè tóngxué* (mandarin 三个同学 ; français *trois – spécifique – camarade : trois camarades*) ; *yī zhī yáng* (mandarin 一只羊 ; français *un – spécifique – mouton : un mouton*), *sān zhī yáng* (mandarin 三只羊 ; français *trois – spécifique – mouton : trois moutons*) ; *yī duǒ huā* (mandarin 一朵花 ; français *une – spécifique – fleur : une fleur*), *sān duǒ huā* (mandarin 三朵花 ; français *trois – spécifique – fleur : trois fleurs*). Et il existe d'autres moyens pour exprimer le pluriel : la répétition du nom nous permet d'obtenir un concept au pluriel, par exemple, *Rénrén yǒuzé* (mandarin 人人有责 ; français *Tout le monde – avoir – responsabilité : Tout le monde est responsable.*), *Jiājiāhùhù* (mandarin 家家户户 ; français *Toutes les familles*), *Niánniányǒuyú* (mandarin 年年有余 ; français *Chaque année – avoir – surplus : Qu'on ait chaque année le surplus.*) ; l'ajout du suffixe *men* (mandarin 们) nous permet aussi d'atteindre la notion de pluriel, par exemple, *Tóngshìmen hěn kāixīn* (mandarin 同事们很开心。 ; français *Collègues – très – content : Les collègues sont très contents*). *Wōde*

tóngxuémén dào le (mandarin 我的同学们到了。 ; français *Mes – camarades – arriver – particule aspectuelle parfaite : Mes camarades sont arrivés*). *Yáng’ermen chī zhe cǎo*. (Mandarin 羊儿们吃着草。 ; français *Moutons – manger – particule aspectuelle durative – herbe : Les moutons sont en train de manger des herbes*). Néanmoins, il faut remarquer que le suffixe *men* (mandarin 们) s’utilise pour l’espèce humaine ainsi que pour les espèces animales, et qu’il ne coïncide pas avec le numéral, nous ne disons donc pas *sān gè tóngxuémén* (mandarin 三个同学们 ; français *trois – spéculatif – camarade – men*).

6.3.6. Fonctions du nom

Bien sûr, nous distinguons les noms les uns des autres non seulement conformément au genre, au nombre et à l’aspect sémantique, mais aussi en fonction de la fonction qu’il conçoit. Syntactiquement parlant, le nom en mandarin peut concevoir généralement des fonctions de sujet, d’apposition, de prédicat, d’objet, de déterminant, de circonstance et de complément etc.

Tout d’abord, en ce qui concerne la fonction de sujet, le nom se trouve habituellement avant le prédicat, par exemple :

Pinyin	<i>Kōngqì hěn xīnxiān.</i>
Mandarin	<i>空气很新鲜。</i>
Français	<i>L’air – très – frais : L’air est très frais.</i>
Pinyin	<i>Běijīng zài zhōngguó běifāng.</i>
Mandarin	<i>北京在中国北方。</i>
Français	<i>Pékin – à (préposition) – Chine – nord : Pékin est au nord de la Chine.</i>
Pinyin	<i>Àoyùnhuì jiāng zài bālí jǔxíng.</i>
Mandarin	<i>奥运会将在巴黎举行。</i>
Français	<i>Jeux Olympiques – adverbe marquant le futur – à (préposition) – Paris – avoir lieu : Les Jeux Olympiques auront lieu à Paris.</i>

Le sujet peut parfois se situer après le prédicat, par exemple :

Pinyin	<i>Kàn ! Lái le sān gè rén.</i>
Mandarin	<i>看！来了三个人。</i>
Français	<i>Regard ! Venir – particule aspectuelle parfaite – trois – spéculatif – homme : Regard ! Trois hommes sont arrivés.</i>

Pinyin	Miào lǐ zuò zhe yī gè héshàng.
Mandarin	庙里坐着一个和尚。
Français	Temple – dans (préposition) – s’asseoir – particule aspectuelle durative – un – spéculatif – moine bouddhiste : Un moine bouddhiste s’assied dans le temple.
Pinyin	Jiē shàng zhàn zhe jǐ gè jǐngchá.
Mandarin	街上站着几个警察。
Français	Rue – dans (préposition) – se tenir – particule aspectuelle durative – quelques – spéculatif – policiers : Quelques policiers se tiennent dans la rue.

En ce qui concerne la fonction d’apposition, le nom se détache syntaxiquement peu ou prou de la phrase, par exemple :

Pinyin	Chángchéng, huòzhě Wànlǐ chángchéng, shì zhōnghuá míngzú de xiàngzhēng.
Mandarin	长城, 或者万里长城, 是中华民族的象征。
Français	Grande Muraille, ou – longue – Grande Muraille , copule – chinoise – nation – auxiliaire déterminatif – symbole : La Grande Muraille, ou la Longue Muraille , est le symbole de la nation chinoise.
Pinyin	Lǎowáng, bóshì, bìyè yú Běijīngdàxué.
Mandarin	老王, 博士, 毕业于北京大学。
Français	Lǎowáng, docteur , diplômé – à (préposition) – Université de Pékin : Lǎowáng, docteur , diplômé à l’Université de Pékin.
Pinyin	Gùgōng, yě jiào Zǐjìnchéng, shì míng qīng liǎng dài de huángjiā gōngdiàn.
Mandarin	故宫, 也叫紫禁城, 是明清两代的皇家宫殿。
Français	Le palais ancien, aussi – nommé – la Cité interdite , copule – la dynastie Ming – la dynastie Qing – deux – époques – auxiliaire déterminatif – royal – palais : Le palais ancien, aussi nommé la Cité interdite , est un palais royal de la dynastie Ming et de la dynastie Qing.

En ce qui concerne la fonction de prédicat, le nom peut suivre directement le sujet en cause, par exemple :

Pinyin	Jīntiān xīngqītiān.
Mandarin	今天星期天。
Français	Aujourd’hui – dimanche : Aujourd’hui, c’est dimanche .
Pinyin	Wúyuèyīrì láodòngjié.
Mandarin	五月一日劳动节。
Français	Premier jour du mai – fête du Travail : Le premier mai, c’est la fête du Travail .
Pinyin	Xiǎowáng shíbā suì.
Mandarin	小王十八岁。
Français	Xiǎowáng – dix-huit – ans : Xiǎowáng a dix-huit ans .
Pinyin	Xiànzài shí diǎn(zhōng).
Mandarin	现在十点(钟)。

Français	<i>Maintenant – dix – heures : Maintenant, il est dix heures.</i>
Pinyin	<i>Zhè běn shū èrshí ōuyuán.</i>
Mandarin	<i>这本书二十欧元。</i>
Français	<i>Ce – spécifique – livre – vingt – euros : Ce livre coûte vingt euros.</i>
Pinyin	<i>Wǒ zhōngguó rén.</i>
Mandarin	<i>我中国人。</i>
Français	<i>Je – Chinois : Je suis Chinois.</i>
Pinyin	<i>Wǒ bóshìshēng.</i>
Mandarin	<i>我博士生。</i>
Français	<i>Je – doctorant : Je suis doctorant.</i>

En ce qui concerne la fonction d'objet, le nom suit généralement le prédicat, par exemple :

Pinyin	<i>Māma zhèngzài xǐ yīfú.</i>
Mandarin	<i>妈妈正在洗衣服。</i>
Français	<i>Mère – particule aspectuelle durative – laver – linge : La mère est en train de laver le linge.</i>
Pinyin	<i>Wǒ zhèngzài xiě lùnwén.</i>
Mandarin	<i>我正在写论文。</i>
Français	<i>Je – particule aspectuelle durative – rédiger – thèse : Je suis en train de rédiger ma thèse.</i>
Pinyin	<i>Tā shì jǐngchá.</i>
Mandarin	<i>他是警察。</i>
Français	<i>Il – copule – policier : Il est policier.</i>

En outre, pour ce qui est de la fonction de déterminant, le nom précède ou suit directement le terme central, il intervient pour préciser la notion du terme central, par exemple :

Pinyin	<i>Zhéxuéjiā lǎozǐ shì zhōngguó rén.</i> (Déterminant du sujet)
Mandarin	<i>哲学家老子是中国人。</i>
Français	<i>Philosophe – Lao-tseu – copule – Chinois : Le philosophe Lao-tseu est Chinois.</i>
Pinyin	<i>Zhōu'ēnlái zǒnglǐ hěn hé'ǎi.</i> (Déterminant du sujet)
Mandarin	<i>周恩来总理很和蔼。</i>
Français	<i>Zhōu'ēnlái – premier ministre – très – gentil : Le premier ministre Zhōu'ēnlái est très gentil.</i>
Pinyin	<i>Wǒ yǒu yī běn yǔfǎ shū.</i> (Déterminant de l'objet)
Mandarin	<i>我有一本语法书。</i>
Français	<i>Je – avoir – un – spécifique – grammaire – livre : J'ai un livre de grammaire.</i>
Pinyin	<i>Wǒ zài fǎguó dìrǒng shàngxué.</i> (Déterminant de la circonstance)
Mandarin	<i>我在法国第戎上学。</i>
Français	<i>Je – à (préposition) – France – Dijon – faire des études : Je fais mes études à Dijon en France.</i>

Au surplus, pour ce qui est de la fonction de circonstance, le nom peut assumer les fonctions circonstancielle de lieu, de temps et de manière etc. ; dans ce cas-là, le nom précède normalement le prédicat, par exemple :

Pinyin	<i>Tā zài Fǎguó dùjià.</i> (Fonction circonstancielle de lieu)
Mandarin	他在法国度假。
Français	<i>Il – en (préposition) – France – passer les vacances : Il passe les vacances en France.</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngtiān shàngbān.</i> (Fonction circonstancielle de temps)
Mandarin	我明天上班。
Français	<i>Je – demain – aller au travail : Je vais au travail demain.</i>
Pinyin	<i>Liǎng guó juéding wǔlì jiějué lǐngtǔ zhēngduān.</i> (Fonction circonstancielle de manière)
Mandarin	两国决定武力解决领土争端。
Français	<i>Deux – pays – décider – violence – résoudre – territoire – différend : Les deux pays ont décidé de résoudre, par la violence, le différend territorial.</i>
Pinyin	<i>Zhǎngshēng huānyíng bàogàorén.</i> (Fonction circonstancielle de manière)
Mandarin	掌声欢迎报告人。
Français	<i>Applaudissement – accueillir – conférencier : Accueillons le conférencier avec des applaudissements.</i>

Enfin, pour ce qui est de la fonction de complément, la notion du nom peut compléter une notion préétablie, le nom se trouve normalement après le prédicat, par exemple :

Pinyin	<i>Tā sǐ yú jíbìng.</i> (Complément de cause)
Mandarin	他死于疾病。
Français	<i>Il – mourir – préposition marquant la raison – maladie : Il est mort de maladie.</i>
Pinyin	<i>Tā shēng yú Běijīng.</i> (Complément de lieu)
Mandarin	他生于北京。
Français	<i>Il – naître – à (préposition) – Pékin : Il est né à Pékin.</i>
Pinyin	<i>Wǒ shēng yú yījiǔjiǔsì nián.</i> (Complément de temps)
Mandarin	我生于1994年。
Français	<i>Je – naître – à (préposition) – 1994 – année : Je suis né en 1994.</i>
Pinyin	<i>Wǒ xué le liùnián yīngyǔ.</i> (Complément de durée)
Mandarin	我学了6年英语。
Français	<i>Je – apprendre – particule aspectuelle parfaite – 6 ans – anglais : J'ai appris l'anglais pendant 6 ans.</i>

De manière générale, les noms en mandarin n'ont pas besoin de l'article pour s'articuler, ils s'articulent eux-mêmes ; c'est le contexte qui nous permet de comprendre le genre et le

nombre du nom, le genre et le nombre en mandarin se concrétisent de manière syntaxique.

6.4. Architecture du verbe en mandarin

En mandarin, les représentations du temps se réalisent par le temps et l'aspect. Le temps nous permet de situer l'événement dans le temps cosmique, qu'il soit dans le temps du passé, qu'il soit dans le temps du présent, ou qu'il soit dans le temps du futur. Alors que l'aspect nous permet de situer notre point de vue sur le processus du déroulement de l'événement, qu'il soit totalement inachevé, qu'il soit partiellement inachevé et partiellement achevé, ou qu'il soit totalement achevé. D'où le commentaire suivant de Xu Dan :

Bref, avec les temps, nous observons l'événement de l'extérieur et le prenons comme un ensemble localisé par rapport au moment de l'énonciation ; avec les aspects, nous l'analysons de l'intérieur et le considérons comme une suite divisible qui est indépendante du moment de l'énonciation. Des aspects différents peuvent donc s'associer avec des temps différents. Si les temps ont un référent objectif (le moment de parler), les aspects sont plutôt des interprétations subjunctives de la part des locuteurs. (2010 : 15)

En effet, le système temporel et le système aspectuel en mandarin sont étroitement liés, nous parlons, de ce fait, du système aspecto-temporel du mandarin. Ce système se réalise aussi d'une manière syntaxique ; néanmoins, avant de l'étudier, il faut d'abord comprendre que, du point de vue sémantique, les verbes chinois gardent peu ou prou de trace comportementale de l'événement, d'où la nécessité d'aborder l'architecture du verbe en mandarin par les classes du verbe.

6.4.1. Classements des verbes

Sun Yingjie a remarqué, tout au début de sa thèse *Studies of the Mandarin Chinese Aspect System*, l'importance de la classification des verbes en mandarin en disant :

L'indice aspectuel qu'implique le verbe constitue la première base du système aspecto-temporel, elle est le fondement du système aspectuel, l'indice aspectuel que conçoit le verbe constitue l'un des facteurs décisifs de la description de la particularité aspectuelle. (Notre traduction)

Mandarin : “动词词汇体是‘时-体阶层’第一层，是整个体系统的基础，动词本身的体特征是述

谓体特征的决定因素之一。”(2006 : 69)

En effet, l'indice aspectuel qu'implique le verbe décide déjà peu ou prou du choix de la particule aspectuelle. Par exemple, le verbe considéré comme instantané *sǐ* (mandarin 死 ; français *mourir*) ne s'accorde pas avec la particule aspectuelle durative, il est donc impossible de dire en mandarin : *Tā zhèngzài sǐ* (mandarin 他正在死。 ; français *Il - particule aspectuelle durative – mourir : Il est en train de mourir*)⁵⁸. Soit il est mort, soit il n'est pas encore mort ; le verbe considéré comme accompli *dǎbài* (mandarin 打败 ; français *vaincre*) ne s'entend pas non plus avec la particule aspectuelle durative, il est donc impossible de dire en mandarin : *Wǒmen zhèngzài dǎbài dírén* (mandarin 我们正在打败敌人。 ; français *Nous - particule aspectuelle durative – vaincre - ennemi : Nous sommes en train de vaincre les ennemis*). Soit les ennemis sont vaincus, soit les ennemis ne sont pas encore vaincus ; le verbe considéré comme résultatif *wàngjì* (mandarin 忘记 ; français *oublier*) ne se conforme pas non plus avec la particule aspectuelle durative, en l'occurrence, il est également impossible de dire en mandarin : *Wǒ zhèngzài wàngjì zhè gè mìmi* (mandarin 我正在忘记这个秘密。 ; français *Je - particule aspectuelle durative – oublier – ce – spécificatif – secret : Je suis en train d'oublier ce secret*). Soit ce secret est oublié, soit ce secret n'est pas oublié. D'où la remarque suivante de Xu Dan :

Du fait que les verbes chinois peuvent être indépendants des particules aspectuelles et des mots (ou expressions) qui indiquent les temps, le sens du verbe lui-même devient quelquefois primordial. Précisément, un verbe en chinois peut quelquefois exprimer une ponctualité ou une durée à lui seul [...], sans recourir aux mots pleins ou vides. Pour cette raison, le classement des verbes se révèle important et beaucoup d'efforts ont été dépensés sur ce sujet. (2010 : 81)

Dès lors, il est, de ce fait, nécessaire de classer les verbes en mandarin conformément à leurs particularités comportementales.

6.4.1.1. Classements traditionnels

⁵⁸ Néanmoins, il est possible de souligner la manière en disant ceci : *Tā zhèngzài tòngkǔdì sǐqù* (mandarin 他正在痛苦地死去。 ; français *Il - particule aspectuelle durative – péniblement – mourir : Il est en train de mourir péniblement*).

À ce sujet, Xing Gongwan (1979) a estimé qu'il existe trois classes au sein des verbes chinois, à savoir le *jiéshù dòngcí* (mandarin 结束动词 ; français *verbe à caractère fini*), le *fēi jiéshù dòngcí* (mandarin 非结束动词 ; français *verbe à caractère infini*) et le *zhōngxìng dòngcí* (mandarin 中性动词 ; français *verbe à caractère neutre*). Le verbe à caractère fini ne s'accorde pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), mais il s'entend bien avec la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), tel que *sǐ* (mandarin 死 ; français *mourir*), *zhàn bài* (mandarin 战败 ; français *perdre (la bataille)*), *lí kāi* (mandarin 离开 ; français *partir*) ; le verbe à caractère infini s'accorde avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), tel que *chàng* (mandarin 唱 ; français *chanter*), *shēng bìng* (mandarin 生病 ; français *être malade*), *shuì* (mandarin 睡 ; français *dormir*) ; le verbe à caractère neutre ne s'entend ni avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), ni avec la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), tel que *xī wàng* (mandarin 希望 ; français *espérer*), *qǐ tú* (mandarin 企图 ; français *chercher à*), *xū yào* (mandarin 需要 ; français *avoir besoin de*).

Ma Qingzhu (1981) a distingué, tout d'abord, le *chíxùxìng dòngcí* (mandarin 持续性动词 ; français *verbe à caractère continu*) du *fēi chíxùxìng dòngcí* (mandarin 非持续性动词 ; français *verbe à caractère incontinu*). Le verbe à caractère continu s'accorde avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), tel que *kàn* (mandarin 看 ; français *regarder*), *shuō* (mandarin 说 ; français *parler*), *xǐ* (mandarin 洗 ; français *laver*) ; *a contrario*, le verbe à caractère incontinu ne s'entend pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), tel que *sǐ* (mandarin 死 ; français *mourir*), *jiā rù* (mandarin 加入 ; français *participer*), *yù jiàn* (mandarin 遇见 ; français *rencontrer*). Il a ensuite distingué, au sein des *chíxùxìng dòngcí* (mandarin 持续性动词 ; français *verbes à caractère continu*), le *qiáng chíxùxìng dòngcí* (mandarin 强持续性动词 ; français *verbe à caractère continu fort*) du *ruò chíxùxìng dòngcí* (mandarin 弱持续性动词 ; français *verbe à caractère continu faible*). Le verbe à caractère continu fort souligne la continuité du comportement, tel que *děng* (mandarin 等 ; français *attendre*), *tǎng* (mandarin 躺 ; français *s'allonger*), *yǎng* (mandarin 养 ; français *élever*), *dān rèn* (mandarin 担任 ; français *assumer (une fonction)*), *péi bàn* (mandarin 陪伴 ; français *accompagner*). Alors que le verbe à caractère continu faible implique la continuité courte du comportement, tel que *dǎ*

(mandarin 打 ; français *frapper*), *gǎi* (mandarin 改 ; français *corriger*), *késòu* (mandarin 咳嗽 ; français *tousser*) ; et le verbe à caractère continu faible peut parfois impliquer l’achèvement du comportement et la continuité d’un état engendré par ce comportement, par exemple, l’exemple *Tā guà zhe huà* (mandarin 他挂着画。 ; français *Il – accrocher – particule aspectuelle durative zhe – peinture : Il est en train d’accrocher la peinture*) indique la continuité du comportement, alors que l’exemple *Qiáng shàng guà zhe yì fú huà* (mandarin 墙上挂着一幅画。 ; français *Mur – dessus (sur) – accrocher – particule aspectuelle résultative zhe – une – spécifique – peinture : Une peinture est accrochée sur le mur*) indique un résultat et la continuité d’un état engendré par un comportement. Et il en va de même pour les deux exemples suivants : *Tā xiě zhe zì* (mandarin 他写着字。 ; français *Il – écrire – particule aspectuelle durative zhe – caractères : Il est en train d’écrire des caractères*) ; *Qiáng shàng xiě zhe zì* (mandarin 墙上写着字。 ; français *Mur – dessus (sur) – écrire – particule aspectuelle résultative zhe – caractère. : Il y a des caractères écrits sur le mur*). Le premier relève de la continuité du comportement, alors que le second d’un résultat et de la continuité d’un état engendré par un comportement.

Dai Yaojing (1997) a insisté sur le fait qu’il existe trois grandes classes pour les verbes en mandarin moderne, soit schématiquement :

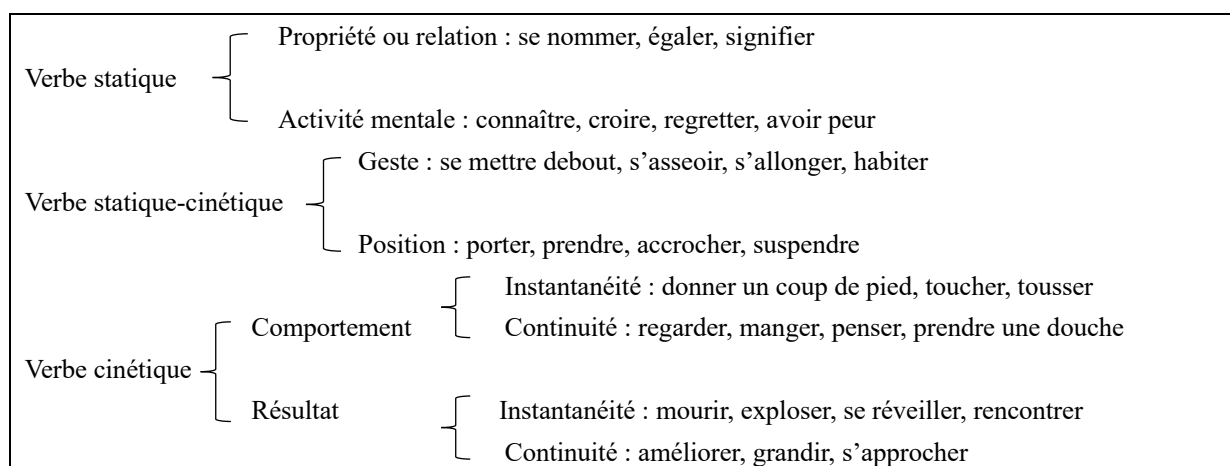


Tableau 6.4.1.1 – 1 : Les classes des verbes en mandarin moderne selon Dai Yaojing (cf. 1997 : 13) (notre traduction) (avec nos adaptations).

Selon lui, les verbes en mandarin moderne sont constitués du *jìngtài dòngcí* (mandarin 静态动词 ; français *verbe à caractère statique*), du *dòngtài dòngcí* (mandarin 动态动词 ; français *verbe à caractère cinétique*) et du *dòng-jìngtài dòngcí* (mandarin 动-静态动词 ;

français *verbe à caractère statique-cinétique*). Sémantiquement parlant, le verbe à caractère statique ne conçoit pas d'activité comportementale, il ne s'entend donc pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*). Néanmoins, les activités mentales – telles que connaître, croire, avoir peur –, tout en concevant un cinétique faible, s'accordent bien avec la particule aspectuelle inchoative *le* (mandarin 了 ; français *commencer à*), ce qui signifie que nous entrons dans un état psychique ; le verbe à caractère cinétique souligne soit le comportement, soit le résultat ; cependant, le verbe à caractère cinétique impliquant le résultat ne s'accorde pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), parce que le comportement peut être réalisé dans un instant très court, ce qui ne nous permet pas de concevoir son processus ; le verbe à caractère statique-cinétique met en relief soit la continuité d'un état – c'est le cas des gestes –, soit la continuité d'un état engendré par un comportement – c'est le cas des positions –, le verbe à caractère statique-cinétique s'accorde donc bien avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*).

Sun Yingjie (2006) a précisé, dans sa thèse, qu'il y a quatre grandes classes pour les verbes du mandarin moderne, à savoir le *zhuàngtài dòngcí* (mandarin 状态动词 ; français *verbe d'état*), le *huódòng dòngcí* (mandarin 活动动词 ; français *verbe d'activité*), le *jiéguǒ dòngcí* (mandarin 结果动词 ; français *verbe résultatif*) et le *wánchéng dòngcí* (mandarin 完成动词 ; français *verbe accompli*). Les verbes d'état rassemblent les verbes marquant la particularité – tels que *lǒngzhào* (mandarin 笼罩 ; français *envelopper*), *huánrào* (mandarin 环绕 ; français *entourer*), *shàncháng* (mandarin 擅长 ; français *être fort en*), *shǔyú* (mandarin 属于 ; français *appartenir*), *xiàng* (mandarin 像 ; français *ressembler*), *hào chēng* (mandarin 号称 ; français *se prétendre*) – et les verbes marquant les activités cognitives – tels que *ài* (mandarin 爱 ; français *aimer*), *hèn* (mandarin 恨 ; français *haïr*), *jìdù* (mandarin 嫉妒 ; français *jalouser*), *zūnjìng* (mandarin 尊敬 ; français *respecter*), *gǎndào* (mandarin 感到 ; français *éprouver*), *rènshí* (mandarin 认识 ; français *reconnaître*) – ; les verbes d'activité soulignent le comportement, tels que *jiànào* (mandarin 建造 ; français *construire*), *xuéxí* (mandarin 学习 ; français *apprendre*), *dú* (mandarin 读 ; français *lire*) ; les verbes résultatifs mettent en relief un résultat instantané, tels que *diūqì* (mandarin 丢弃 ; français *abandonner*), *sǐ* (mandarin 死 ; français *mourir*), *huòdé* (mandarin 获得 ;

français *obtenir*) ; alors que les verbes accomplis sont souvent considérés comme composés, c'est-à-dire qu'ils sont normalement constitués de deux mots. Le premier mot est souvent un verbe, il indique une activité. Le second mot peut être un verbe ou un adjectif, il implique un résultat ou un état dans le but de compléter le premier mot. Tels que *sīliè* (mandarin 撕裂 ; français *déchirer – divisé : déchirer*), *dúdǒng* (mandarin 读懂 ; français *lire – comprendre : assimiler*), *gǎnpǎo* (mandarin 逃跑 ; français *chasser – fuir : faire fuir*), *gǎndào* (mandarin 赶到 ; français *marcher – arriver : arriver*), *tīngjiàn* (mandarin 听见 ; français *écouter – voir : entendre*), *tiàojìn* (mandarin 跳进 ; français *sauter – entrer : se jeter*). En un mot, les verbes résultatifs, les verbes accomplis et la plupart des verbes d'état ne s'accordent pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), et inversement, les verbes d'activité s'entend bien avec ladite particule aspectuelle.

6.4.1.2. Sous les forces statique-cinétique

Il existe inmanquablement plusieurs façons d'envisager les classes de verbes en mandarin : le cinétique ou le statique, l'accompli ou l'inaccompli, le duratif ou le non-duratif, le résultatif ou le non-résultatif etc. Néanmoins, inspiré des principes statique-cinétique de Dai Yaojing (1997), nous préconisons de comprendre les classes de verbes en mandarin en les incluant dans le schème sinusoïdal que nous avons élaboré⁵⁹.

Le verbe sert fondamentalement à désigner un comportement, un processus, une sensation, un état ou un résultat. Nous pouvons envisager cette série d'états comme les résultats de deux forces vectrices, à savoir la force statique et la force cinétique. La force statique et la force cinétique fonctionnent d'une manière compensatoire, soit celle-ci précède celle-là, soit celle-ci suit celle-là, soit les deux forces vectrices s'identifient l'une avec l'autre. Soit figurativement :

⁵⁹ Mais cela ne veut pas dire que les classes de verbes en mandarin connaissent un mouvement cinétique dans notre esprit mental, nous profitons ici du schème sinusoïdal pour analyser les situations possibles des verbes.

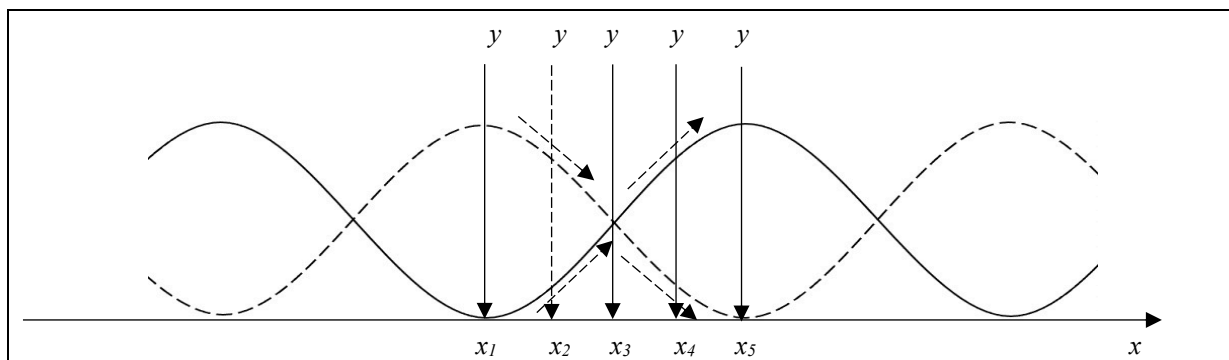


Tableau 6.4.1.2 – 1 : Les deux forces opposées mais complémentaires (courbe discontinue : force statique ; courbe continue : force cinétique).

Et conformément au fonctionnement des deux forces vectrices, nous pouvons obtenir les résultats suivants :

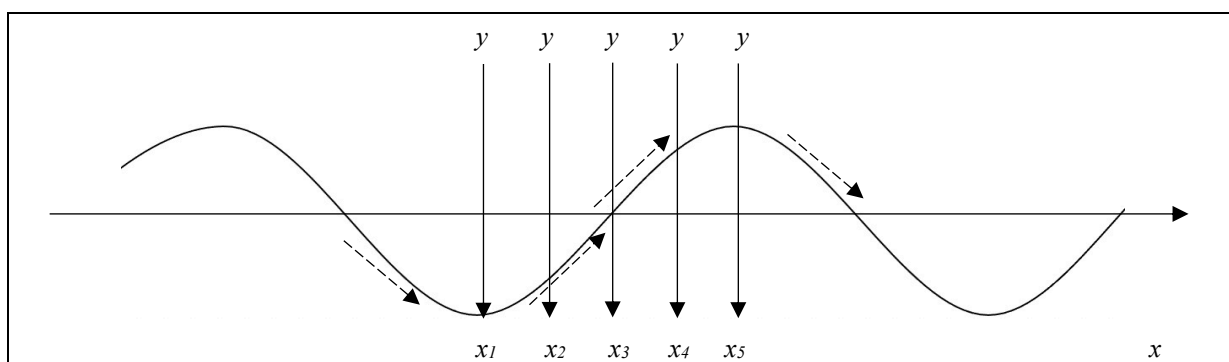


Tableau 6.4.1.2 – 2 : Les résultats attendus sous les influences des deux forces vectrices (zone au-dessous : verbe à caractère statique ; zone croisée avec l'axe x : verbe à caractère à la fois statique et cinétique ; zone au-dessus : verbe à caractère cinétique).

En comparant lesdits graphiques, nous estimons qu'il existe cinq classes pour les verbes en mandarin moderne :

En saisie x_1 , la force statique atteint son maximum, alors que la force cinétique est infinitésimalement petite, dans ce cas-là, nous arrivons aux verbes à caractère statique fort. Ces verbes rassemblent les verbes relevant de caractère ou de relation, tels que *fēnbù* (mandarin 分布 ; français *se répartir*), *sànlùò* (mandarin 散落 ; français *s'éparpiller*), *yīfù* (mandarin 依附 ; français *s'attacher*), *shǔyú* (mandarin 属于 ; français *appartenir*), *xiàng* (mandarin 像 ; français *ressembler*), *hàochēng* (mandarin 号称 ; français *se prétendre*), *děngyú* (mandarin 等于 ; français *égaler*). Les verbes à caractère statique fort n'impliquent presque aucune opération, ils ne coïncident donc pas avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*). Néanmoins, quelques verbes à caractère

statique fort peut s'utiliser avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*) dans le but de souligner un état, tels que *biāozhì* (mandarin 标志 ; français *signifier*), *yìwèi* (mandarin 意味 ; français *désigner*), *ànhán* (mandarin 暗含 ; français *impliquer*).

En saisie x_2 , la force statique l'emporte encore sur la force cinétique, en l'occurrence, nous arrivons aux verbes à caractère statique faible. Ces verbes réunissent les émotions – tels que *ài* (mandarin 爱 ; français *aimer*), *hèn* (mandarin 恨 ; français *hair*), *jìdù* (mandarin 嫉妒 ; français *jalouser*), *zūnjìng* (mandarin 尊敬 ; français *respecter*) – et les opérations cognitives – tels que *gǎndào* (mandarin 感到 ; français *éprouver*), *rènshí* (mandarin 认识 ; français *reconnaître*), *dīgū* (mandarin 低估 ; français *sous-estimer*), *wùhuì* (mandarin 误会 ; français *mal comprendre*) –. Les verbes marquant les émotions peuvent coïncider avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), alors que ce n'est pas le cas pour les verbes marquant les opérations cognitives ; il n'en demeure pas moins que les opérations cognitives ne sont pas considérées comme des comportements duratifs.

En saisie x_3 , la force statique s'identifie avec la force cinétique, en l'occurrence, nous arrivons aux verbes à caractère à la fois statique et cinétique. Ces verbes rassemblent les gestes – tels que *zuò* (mandarin 坐 ; français *s'asseoir*), *tǎng* (mandarin 躺 ; français *s'allonger*), *kào* (mandarin 靠 ; français *s'appuyer*), *shuì* (mandarin 睡 ; français *dormir*) – et les positions – tels que *ná* (mandarin 拿 ; français *prendre*), *guà* (mandarin 挂 ; français *accrocher*), *diào* (mandarin 吊 ; français *suspendre*), *dài* (mandarin 戴 ; français *se porter*) –. Si nous disons que ces verbes sont à caractère statique, c'est parce qu'il semble que nous agissions sans agir ; si nous disons que ces verbes sont à caractère cinétique, c'est parce que nous maintenons la continuité d'un état engendré par un comportement. En conséquence, les verbes à caractère à la fois statique et cinétique peuvent coïncider avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*).

En saisie x_4 , la force cinétique dépasse la force statique, dans ce cas-là, nous arrivons aux verbes à caractère cinétique faible. Ces verbes impliquent un résultat, tels que *sǐ* (mandarin 死 ; français *mourir*), *xǐnglái* (mandarin 醒来 ; français *se réveiller*), *shuìzháo* (mandarin 睡着 ; français *s'endormir*), *sīliè* (mandarin 撕裂 ; français *déchirer* – *divisé* : *déchirer*), *dúduǒng* (mandarin 读懂 ; français *lire* – *comprendre* : *assimiler*), *gǎnpǎo*

(mandarin 赶跑 ; français chasser – fuir : faire fuir), gǎndào (mandarin 赶到 ; français marcher – arriver : arriver), tīngjiàn (mandarin 听见 ; français écouter – voir : entendre), tiàojìn (mandarin 跳进 ; français sauter – entrer : se jeter), biànhǎo (mandarin 变好 ; français s’améliorer). Ces verbes, avec leurs caractères résultatifs, ne s’entendent pas avec la particule aspectuelle durative zhe (mandarin 着 ; français être en train de).

En saisie x_5 , la force cinétique atteint son maximum, alors que la force statique est infinitésimalement petite, dans ce cas-là, nous arrivons aux verbes à caractère cinétique fort. Ces verbes rassemblent des comportements n’impliquant pas de résultat, tels que tiào (mandarin 跳 ; français sauter), pǎo (mandarin 跑 ; français fuir), qiánjìn (mandarin 前进 ; français avancer), hòutù (mandarin 后退 ; français reculer), késòu (mandarin 咳嗽 ; français tousser), yánjiū (mandarin 研究 ; français rechercher). Avec leurs caractères duratifs, ces verbes peuvent coïncider avec la particule aspectuelle durative zhe (mandarin 着 ; français être en train de).

De manière globale, ces cinq classes des verbes en mandarin moderne nous permettent de comprendre les particularités ainsi que les restrictions des verbes, ce qui constitue la première étape d’étude du système aspecto-temporel en mandarin. D’où le commentaire suivant de Dai Yaojing :

Le verbe concentre et manifeste la signification de l’aspect, l’étude du verbe joue un rôle très important dans l’étude de l’aspect, néanmoins, le verbe n’est pas l’unique réalisateur de la signification de l’aspect, voire il n’est pas non plus l’unité porteuse de la signification de l’aspect. C’est la phrase qui constitue l’unité porteuse de la signification de l’aspect, c’est dans la phrase que le verbe manifeste la signification de l’aspect, tous les éléments de la phrase peuvent exercer une influence à la signification de l’aspect. (Notre traduction)

Mandarin : “动词是体意义的集中体现者，研究动词对于体的研究有特殊的重要作用，但是，动词并不是体意义的唯一体现者，甚至也不是体意义的承载单位。体意义的承载单位是句子，动词只有在句子中才能体现出体意义，句子中的每个要素都可以对体意义发生影响。” (1997 : 4)

Dès lors, après avoir compris les classes de verbes en mandarin, il est, de ce fait, possible d’entrer dans le système aspectuel du mandarin.

6.4.2. Système aspectuel en mandarin

6.4.2.1. Définitions de l'aspect

Wang Li (1943) a ainsi défini l'aspect, dans *Grammaire chinoise moderne* : « Ce qui implique le temps et souligne le lointain ou le proche, la durée et l'étape de l'événement est ce que nous appelons l'aspect » (notre traduction) (mandarin “凡时间的表示, 着重在远近、长短及阶段者, 叫做情貌。”) (cité dans 2015 : 157). Bien sûr, dans *Théorie de la grammaire chinoise* (1944), il a reconnu l'insuffisance de ladite définition, il a donc cherché à redéfinir l'aspect dans une perspective négative :

Dans la langue, pour l'événement, ce qui ne s'intéresse ni à l'époque du passé, ni à l'époque du présent et ni à l'époque du futur, et ce qui est étroitement lié au temps est ce que nous appelons l'aspect. (Notre traduction)

Mandarin : “在语言里, 对于动作的表现, 不着重在过去、现在或将来, 而又和时间性有关系者, 叫做情貌。” (Ibid.)

Sa première définition s'intéresse plutôt au temps impliqué dans l'événement, alors que sa seconde définition nous aide à comprendre le fait que l'aspect et le temps sont intimement liés.

Néanmoins, d'après Dai Yaojing (1997), bien que l'aspect et le temps soient intimement liés, il est peu ou prou incohérent de définir l'aspect du point de vue du temps, mais il n'en demeure pas moins que l'aspect et le temps sont deux choses différentes. Il a préconisé d'observer l'aspect du point de vue du comportement, du processus, et de l'événement lui-même : « L'aspect renvoie aux manières dont se construit l'événement que nous concevons dans le déroulement du temps » (notre traduction) (mandarin : “体是观察时间进程中的事件构成的方式。”) (1997 : 5). Pour le dire plus simplement, l'aspect s'intéresse au déroulement interne de l'événement.

Xu Dan (2010) a défini l'aspect tout en profitant de la notion du moment d'énonciation :

Temps et aspects sont étroitement liés, mais leurs traits diffèrent. Généralement, nous pouvons reconnaître facilement les trois temps fondamentaux : présent, passé et futur. En fait, ces notions prennent toutes le moment de l'énonciation comme seul référent. Or les aspects, eux, ne se situent pas dans le moment de l'énonciation mais se rapportent à la progression de l'événement lui-même. (2010 : 15)

En effet, le temps conçoit le moment d'énonciation comme le seul référent, ce qui s'en va

par rapport au moment d'énonciation renvoie au passé, ce qui arrive par rapport au moment d'énonciation au futur, et le moment d'énonciation constitue le temps du présent. À dire vrai, maintenant que nous nous intéressons à la progression de l'événement, l'aspect a besoin aussi d'un référent pour connaître le déroulement interne de l'événement : soit l'événement est accompli, soit l'événement est inaccompli, soit l'événement est en cours d'accomplissement. Or, c'est notre point de vue qui décide du lieu où se trouve le référent, et le référent n'existe pas nécessairement au moment d'énonciation.

Philippe Roche (2014) a ainsi défini l'aspect sans détour : « L'aspect envisage l'acte, comme un processus composé de phases successives, indépendantes du temps de la narration : l'imminence, l'apparition, le déroulement, la progression, la fin, l'accomplissement, etc. » (2014 : 234). En effet, si la notion de temps nous permet de situer, du point de vue global, l'événement dans le temps cosmique, alors la notion d'aspect nous permet de nous situer, du point de vue local, dans le déroulement interne de l'événement.

En clair, selon nous, l'aspect renvoie à l'état que montre l'événement lui-même. Bien sûr, différentes définitions conduisent aux différentes classifications du système aspectuel, il est donc temps d'aborder les classes aspectuelles.

6.4.2.2. Classifications traditionnelles

Wang Li (1943) a estimé, dans *Grammaire chinoise moderne*, qu'il existe 7 aspects en mandarin, à savoir le *pǔtōng mào* (mandarin 普通貌 ; français *aspect ordinaire*), le *jìnxíng mào* (mandarin 进行貌 ; français *aspect duratif*), le *wánchéng mào* (mandarin 完成貌 ; français *aspect accompli*), le *jìnguòqù mào* (mandarin 近过去貌 ; français *aspect du passé proche*), le *kāishǐ mào* (mandarin 开始貌 ; français *aspect inchoatif*), le *jìxù mào* (mandarin 继续貌 ; français *aspect de continuation*), le *duǎnshí mào* (mandarin 短时貌 ; français *aspect à court terme*). L'aspect ordinaire n'a pas besoin de particules aspectuelles, le sujet énonciateur et le sujet écouteur peuvent comprendre l'énoncé conformément au contexte, par exemple, *Wǒ yào qù běijīng* (mandarin 我要去北京。 ; français *Je – vouloir (auxiliaire verbal) – aller – Pékin : Je veux aller à Pékin*), nous pouvons comprendre que l'événement de déplacement à Pékin n'est pas accompli ; l'aspect duratif implique que l'événement est en

cours d'accomplissement, il coïncide avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), par exemple, *Wǒ kàn zhe tā xiào* (mandarin 我看着他笑。 ; français *Je – regarder – particule aspectuelle durative zhe – il – rire : Je le regarde en riant*) ; l'aspect accompli coïncide avec la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), par exemple, *Wǒ chī le yī gè píngguǒ* (mandarin 我吃了一个苹果。 ; français *Je – manger – particule aspectuelle parfaite le – une – spécifique – pomme : J'ai mangé une pomme*) ; l'aspect du passé proche s'utilise avec la particule aspectuelle *lái zhe* (mandarin 来着 ; français *venir de*), cette particule se trouve souvent à la fin de l'énoncé, par exemple, *Wǒ kàn diànshì lái zhe* (mandarin 我看电视来着。 ; français *Je – regarder – télévision – lái zhe : Je viens de regarder la télévision*) ; l'aspect inchoatif s'emploie avec la particule aspectuelle *qǐ lái* (mandarin 起来 ; français *commencer à*), cette particule se trouve souvent à la fin de l'énoncé, par exemple, *Tā dà kū qǐ lái* (mandarin 她大哭起来。 ; français *Elle – fortement – pleurer – qǐ lái : Elle commence à pleurer fortement*) ; l'aspect de continuation marque la poursuite d'un événement, il coïncide avec la particule aspectuelle *xià qù* (mandarin 下去), par exemple, *Qǐng dú xià qù!* (mandarin 请读下去! ; français *Veillez – lire – xià qù : Veillez continuer à lire !*) ; l'aspect à court terme marque un événement très court, il coïncide avec la superposition de deux verbes identiques, par exemple, *Wǒ yào cháng cháng zhè dào cài*. (mandarin 我要尝尝这道菜。 ; français *Je – vouloir (verbe auxiliaire) – goûter – goûter – ce – spécifique – plat : Je veux goûter ce plat*).

Dai Yaojing (1997) a affirmé, dans *Étude du système aspecto-temporel du mandarin moderne*, qu'il y a deux grands types aspectuels, et 6 sous-types aspectuels (cf. 1997 : 30-31).

D'une part, du point de vue externe, l'énoncé implique un événement insécable, et nous obtenons l'aspect parfait, y compris trois sous-types aspectuels : premièrement, l'aspect marquant la réalité, qui décrit un événement accompli rétrospectif ou prospectif, coïncide avec la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), par exemple, *Wǒ zhāi le yī gè píngguǒ* (mandarin 我摘了一个苹果。 ; français *Je – cueillir – particule aspectuelle parfaite le – une – spécifique – pomme : J'ai cueilli une pomme*), *Děngděng, wǒ chī le píngguǒ jiù chū mén* (mandarin 等等, 我吃了苹果就出门。 ; français *Attendez, je – manger – particule aspectuelle parfaite le – pomme – connecteur (particule marquant la continuité) – sortir : Attendez, après avoir mangé la pomme, je vais sortir*) ; deuxièmement, l'aspect marquant

l'expérience, qui ne décrit qu'une expérience accomplie dans le temps du passé, coïncide avec la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过), par exemple, *Wǒ qù guò běijīng* (mandarin 我去过北京。 ; français *Je – aller – particule aspectuelle expérientielle guò – Pékin : Je suis déjà allé à Pékin (et maintenant, je ne suis plus à Pékin)*) ; troisièmement, l'aspect à court terme, qui décrit un événement très court et complet, coïncide avec la superposition de deux verbes identiques, par exemple, *Tā kànkàn biǎo, chūqù le* (mandarin 他看看表, 出去了。 ; français *Il – regarder – regarder – montre, sortir – particule aspectuelle parfaite le : Il a jeté un coup d'œil sur la montre, et il est sorti*).

D'autre part, du point de vue interne, l'énoncé implique un événement sécable, et nous obtenons l'aspect imparfait, y compris aussi trois sous-types aspectuels : premièrement, l'aspect duratif, qui décrit un événement en accomplissement, coïncide avec la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), par exemple, *Chuāngwài xià zhe yǔ* (mandarin 窗外下着雨。 ; français *Fenêtre – en dehors de – tomber – particule aspectuelle durative zhe – pluie : Il pleut en dehors de la fenêtre*) ; deuxièmement, l'aspect inchoatif, qui décrit le fait qu'un événement est déjà enclenché et qu'il continuera, coïncide avec la particule aspectuelle *qǐlái* (mandarin 起来 ; français *commencer à*), par exemple, *Tā dà xiào qǐlái* (mandarin 她大笑起来。 ; français *Elle – fortement – rire – qǐlái : Elle commence à rire fortement*) ; troisièmement, l'aspect de continuation, qui marque la poursuite d'un événement déjà activé, coïncide avec la particule aspectuelle *xiàqù* (mandarin 下去), par exemple, *Duìyú zhè zhǒng jīngshén, wǒmen yào chuándì xiàqù* (mandarin 对于这种精神, 我们要传递下去。 ; français *Quant à – ce – spécifique – esprit, nous – devoir (verbe auxiliaire) – transmettre – xiàqù : Quant à cet esprit, nous devons le transmettre*).

Xu Dan (2010) a affirmé, dans *Initiation à la syntaxe chinoise*, que le système aspectuel en mandarin s'établit largement sur un système binaire, à savoir d'une part l'aspect accompli et d'autre part l'aspect inaccompli : « Les deux aspects fondamentaux sont alors “accompli” et “non accompli” » (2010 : 15). Elle n'a mentionné que trois particules aspectuelles en mandarin :

Premièrement, la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), qui suit toujours le verbe et qui se trouve souvent entre le verbe et le complément d'objet – n'oublions pas qu'il existe, bien sûr, des verbes intransitifs, et qu'il n'existe pas, dans ce cas-là de compléments –,

implique l'aspect accompli de l'événement. Par exemple, *Wǒ mǎi le yī gè píngguǒ* (mandarin 我买了一个苹果。 ; français *Je – acheter – particule aspectuelle parfaite le – une – spécifique – pomme : J'ai acheté une pomme*) ; *Tā yóu le yǒng* (mandarin 他游了泳。 ; français *Il – nager – particule aspectuelle parfaite le (se trouvant au milieu du verbe) : Il a nagé*). Néanmoins, la particule aspectuelle finale *le* (mandarin 了), qui se situe à la fin de l'énoncé, désigne soit l'aspect inchoatif – par exemple, *Huǒchē kāi le* (mandarin 火车开了。 ; français *Train – se déclencher – particule aspectuelle finale le : Le train se déclenche (maintenant)*) –, soit l'aspect accompli du présent – par exemple, *Nǐhǎo, nǐ de xìn dào le* (mandarin 你好, 你的信到了。 ; français *Bonjour, vous – particule liant un complément du nom – courrier – arriver – particule aspectuelle finale le : Bonjour, votre courrier est arrivé (maintenant)*) –. D'où la conclusion suivante de Xu Dan :

Le rôle aspectuel de *le* se divise en deux : *le₁* [particule aspectuelle parfaite *le*] marque l'accompli indépendant des temps tandis que *le₂* [particule aspectuelle finale *le*] marque soit l'inchoatif, soit l'accompli du présent, les deux derniers étant toujours liés au présent. (*Ibid.* : 19)

Deuxièmement, la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), qui suit toujours le verbe, rappelle l'aspect duratif. Néanmoins, Xu Dan a remarqué qu'il existe deux types de *zhe* (mandarin 着) :

Beaucoup de linguistes [Zhu Dexi (1990), Mucun Yingshu (1983), Ma Xiwen (1987)] ont remarqué que le marquage de *zhe* a deux significations, dépendant totalement de la propriété sémantique du verbe. Concrètement, parmi les V [+ Dur.] [Verbes duratifs], quand le verbe exprime une action, *zhe* désigne la durée du procès dont la fin est non déterminée ; quand le verbe indique un résultat, *zhe* insiste alors sur la durée, dont la fin est non limitée, de l'état résultant du procès antérieur. (*Ibid.* : 54)

Le premier s'attarde sur un événement continu – par exemple, *Tā kāi zhe chē* (mandarin 他开着车。 ; français *Il – conduire – particule aspectuelle durative zhe – voiture : Il est en train de conduire*) –, alors que le second met en relief un état continu résultant d'une action – par exemple, *Tā dài zhe màozi* (mandarin 他戴着帽子。 ; français *Il – porte – particule aspectuelle durative zhe – chapeau : Il porte un chapeau*) –. D'où le commentaire suivant de Xu Dan : « [...] sémantiquement *zhe₁* [le premier] insiste sur la notion de temps, *zhe₂* [le second] sur la notion d'espace » (*Ibid.* : 55). En effet, le premier s'intéresse au comportement continu, alors que le second s'intéresse à un état continu ou un résultat continu ;

le premier s'étend dans le temps, alors que le second se déploie dans l'espace.

Troisièmement, la particule aspectuelle expérientielle *guo* (mandarin 过), qui suit toujours le verbe, est étroitement liée à l'expérience vécue ; cette expérience vécue, qui s'est réalisée entièrement dans le temps du passé, n'a aucun lien avec le temps du présent. Xu Dan a souligné le fait que la particule aspectuelle *guo* (mandarin 过) et la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) peuvent être remplacées l'une par l'autre dans certains cas, d'où la distinction entre la particule aspectuelle résultative *guo* (mandarin 过) et la particule aspectuelle expérientielle *guo* (mandarin 过). La particule aspectuelle résultative *guo* (mandarin 过) et la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) sont interchangeable, par exemple, *Zuótiān, wǒ chī le / guo fàn jiù xiě wénzhāng* (mandarin 昨天, 我吃了/过饭就写文章。 ; français Hier – je – manger – particule aspectuelle parfaite *le* / particule aspectuelle résultative *guo* – repas – connecteur (particule marquant la continuité) – écrire – article : Hier, après avoir déjeuné / dîné, j'ai écrit l'article) ; *Míngtiān, wǒ chī le / guo fàn jiù xiě wénzhāng* (mandarin 明天, 我吃了/过饭就写文章。 ; français Demain – je – manger – particule aspectuelle parfaite *le* / particule aspectuelle résultative *guo* – repas – connecteur (particule marquant la continuité) – écrire – article : Demain, après avoir déjeuné / dîné, j'écrirai l'article). Cependant, la particule aspectuelle expérientielle *guo* (mandarin 过) ne désigne qu'une expérience vécue, l'exemple *Wǒ qù guò běijīng* (mandarin 我去过北京。 ; français Je – aller – particule aspectuelle expérientielle *guò* – Pékin : Je suis déjà allé à Pékin) veut dire ceci : « J'ai déjà visité Pékin, mais maintenant, ce voyage est réalisé, et je ne suis plus à Pékin ».

Globalement, il semble que la bipartition du système aspectuel en mandarin selon Xu Dan ne soit pas complète, nous pouvons y trouver l'aspect accompli, l'aspect résultatif, l'aspect expérientiel, l'aspect duratif et l'aspect inchoatif ; néanmoins, ce sont des saisies médianes – l'aspect duratif et l'aspect inchoatif⁶⁰ – et tardives – l'aspect accompli, l'aspect résultatif et l'aspect expérientiel –. Nous regrettons qu'il manque des saisies précoces des

⁶⁰ *Stricto sensu*, l'aspect inchoatif, qui saisit le commencement de l'événement, renvoie au fait du déclenchement de l'événement. Bien que la partie accomplie soit, le cas échant, très réduite, l'aspect inchoatif réside à la fois dans l'accomplissement et dans l'accompli. Par conséquent, nous estimons que l'aspect inchoatif n'est pas une saisie précoce de l'événement dans un sens strict qui envisage l'événement en pur accomplissement, il ne peut pas ne pas être une saisie médiane.

événements, c'est-à-dire les aspects en pur accomplissement, qui font partie intégrante du système aspectuel en mandarin.

Philippe Roche (2014) a confirmé, dans *Grammaire active du chinois*, que le système aspectuel en mandarin s'appuie grandement sur un système ternaire, soit schématiquement :

1	2	3	4	5, 6	7	8	9	10
Probabilité	(Futur proche)		Entrée en existence	Durée	Terminatif	Expérience	Accompli	Répétition
	Imminence	Immédiateté		T1 T2 T3 T4 etc.				
				Progressif				
Avant l'action			Pendant l'action		Après l'action			

Tableau 6.4.2.2 – 1 : Le système aspectuel selon Philippe Roche (cité dans 2014 : 234).

Il a observé le système aspectuel en mandarin de trois manières suivantes : nous pouvons envisager l'événement d'une manière précoce, c'est-à-dire que le point de référence se trouve avant l'action et que l'événement est en cours d'accomplissement ; nous pouvons envisager l'événement d'une manière médiane, c'est-à-dire que le point de référence se trouve pendant l'action et que l'événement est partiellement accompli et partiellement inaccompli ; nous pouvons aussi envisager l'événement d'une manière tardive, c'est-à-dire que le point de référence se trouve après l'action et que l'événement est totalement accompli. Les trois axes aspectuels établis par Philippe Roche entrent en résonance avec l'idée de la tripartition de l'architecture du temps de Gustave Guillaume, ce qui nous conduit à reconstruire le système aspectuel en mandarin tout en profitant des idées de Gustave Guillaume.

6.4.2.3. Tripartition du système aspectuel en mandarin

Nous avons déjà dit que l'aspect renvoie à l'état que montre l'événement lui-même ou le comportement lui-même. Pour comprendre les états du comportement, nous pouvons reprendre l'idée de tension⁶¹ qu'est la trace comportementale et l'idée de détension qu'est l'absence de trace comportementale, ce qui nous permet d'entendre le lieu où nous sommes

⁶¹ « La présence du temps *in posse* est particulièrement sensible dans le verbe, qui lui doit ce qu'on pourrait appeler sa tension, c'est-à-dire l'impression de mobilité progressive qui en est inséparable. » (Guillaume, 1984 : 15)

dans l'exécution du comportement. Dans la langue française, c'est le système verbo-temporel qui porte avec lui-même des tensions et des détensions, alors que dans la langue chinoise, les verbes ne connaissent pas de variations morphologiques, c'est le système aspectuel qui nous informe des états du comportement, en l'occurrence, le système aspectuel en mandarin contient lui-même des tensions et des détensions. Nous estimons que le processus de l'événement se base sur un système binaire, c'est-à-dire sur la partie accomplie ainsi que sur la partie inaccomplie, ce qui donne la formule suivante : le processus de l'événement = la partie accomplie + la partie inaccomplie = 1 ; nous pouvons concevoir la trace comportementale dans la partie accomplie, en revanche, la trace comportementale n'est pas percevable dans la partie inaccomplie, ce qui donne ensuite la formule suivante : tension + détension = 1 ($0 < \text{tension} < 1$; $0 < \text{détension} < 1$).

Il n'en reste pas moins vrai que les images-temps que conçoivent les particules aspectuelles en mandarin sont assujetties aux deux forces vectrices opposées et complémentaires, à savoir la force de tension et celle de détension. La consubstantialité de la force de tension et de celle de détension décide déjà du lieu où nous sommes dans l'exécution du comportement, soit figurativement :

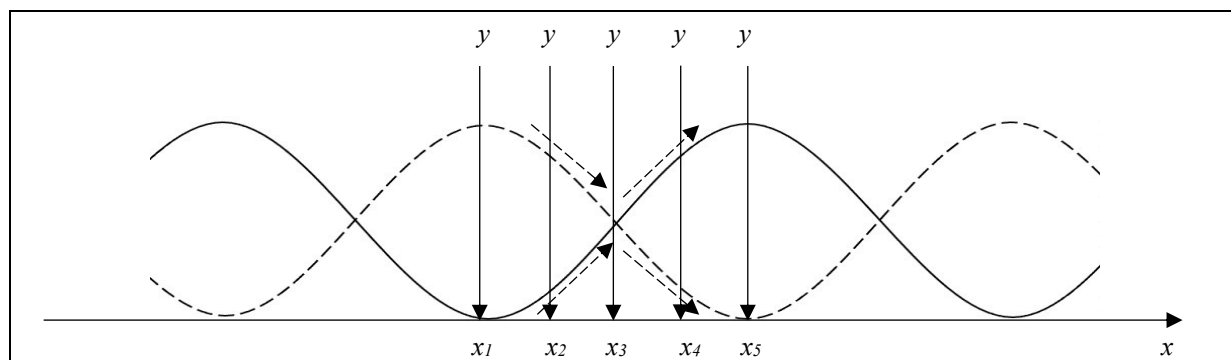


Tableau 6.4.2.3 – 1 : Le fonctionnement de la force de tension et de celle de détension (courbe discontinue : force de détension ; courbe continue : force de tension).

Nous pouvons élaborer en même temps un graphique pour décrire les particularités aspectuelles conformément au fonctionnement de la force de tension et de celle de détension, soit schématiquement :

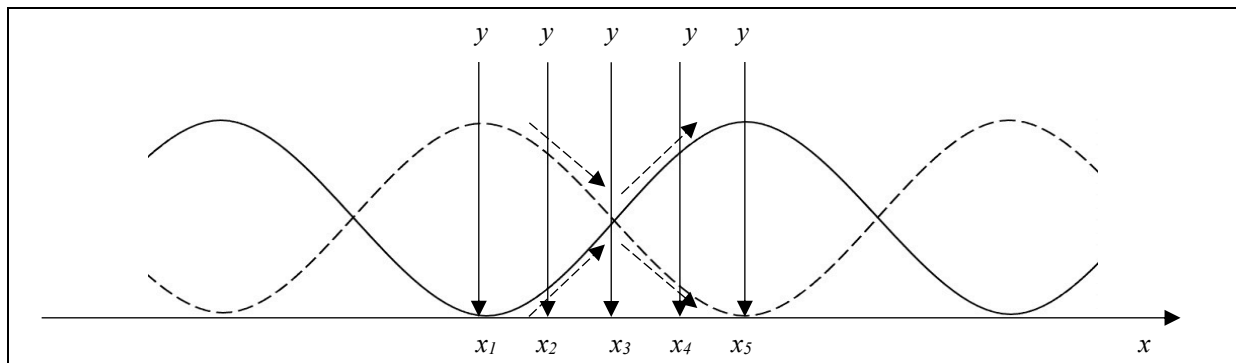


Tableau 6.4.2.3 – 2 : Les particularités aspectuelles attendues (courbe discontinue : partie en accomplissement ; courbe continue : partie accomplie).

En comparant lesdits graphiques, le système aspectuel en mandarin se comporte ainsi :

En saisie x_1 , dans le tableau 6.4.2.3 – 1, la force de détension parvient à son maximum, alors que la force de tension est infinitésimalement petite ; en l'occurrence, dans le tableau 6.4.2.3 – 2, la partie en accomplissement de l'événement s'approche au maximum de 1, et la partie accomplie est presque insaisissable. Autrement dit, l'état de l'événement que montrent les particules aspectuelles renvoie à une saisie précoce de l'événement, l'événement est totalement inaccompli, nous pouvons nommer cette saisie précoce de l'événement l'aspect *in posse*.

En saisie x_2, x_3 et x_4 , dans le tableau 6.4.2.3 – 1, la force de détension et la force de tension coexistent, tantôt la force de détension l'emporte sur la force de tension – c'est le cas de la saisie x_2 –, tantôt la force de détension égale quantitativement la force de tension – c'est le cas de la saisie x_3 –, tantôt la force de tension l'emporte sur la force de détension – c'est le cas de la saisie x_4 – ; en l'occurrence, dans le tableau 6.4.2.3 – 2, la partie accomplie et la partie en accomplissement de l'événement sont consubstantielles, tantôt la partie en accomplissement l'emporte sur la partie accomplie – c'est le cas de la saisie x_2 –, tantôt la partie en accomplissement égale quantitativement la partie accomplie – c'est le cas de la saisie x_3 –, tantôt la partie accomplie l'emporte sur la partie en accomplissement – c'est le cas de la saisie x_4 –. En d'autres termes, l'état de l'événement que montrent les particules aspectuelles renvoie à une saisie médiane de l'événement, l'événement est partiellement accompli et partiellement inaccompli, nous pouvons appeler cette saisie médiane de l'événement l'aspect *in fieri*.

En saisie x_5 , dans le tableau 6.4.2.3 – 1, la force de tension parvient à son maximum, et à

l'inverse, la force de détension est infinitésimalement petite ; en l'occurrence, dans le tableau 6.4.2.3 – 2, la partie accomplie de l'événement s'approche au maximum de 1, et la partie en accomplissement est presque inobservable. Autrement dit, l'état de l'événement que montrent les particules aspectuelles renvoie à une saisie tardive de l'événement, l'événement est totalement réalisé, nous pouvons nommer cette saisie tardive de l'événement l'aspect *in esse*.

Globalement, il existe, de ce fait, trois grandes saisies de l'événement : premièrement, une saisie précoce du point de référence nous permet de concevoir l'événement en pure « incidence » (Boone & Joly, 2004 : 232) si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume, c'est-à-dire en plein accomplissement ; deuxièmement, une saisie médiane du point de référence nous permet de concevoir l'événement en « incidence sur décadence engagée » (*ibid.* : 233), si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume, c'est-à-dire que l'événement est partiellement accompli et partiellement inaccompli ; troisièmement, une saisie tardive du point de référence nous permet de concevoir l'événement en « décadence » (*ibid.*), si nous empruntons la terminologie de Gustave Guillaume, c'est-à-dire que l'événement est complètement accompli. Le système aspectuel en mandarin est assujéti à un système binaire, c'est-à-dire au système tension-détension ; néanmoins, à partir du dit système binaire, nous arrivons à un système ternaire, le système aspectuel en mandarin s'établit selon nous sur un système ternaire, à savoir l'aspect *in posse*, l'aspect *in fieri* et l'aspect *in esse*. Nous allons illustrer successivement les trois sous-systèmes aspectuels en mandarin.

6.4.2.4. Aspect *in posse*

L'aspect *in posse* s'explique par une image-temps préparatoire de l'événement, nous saisissons précocement l'événement dont le processus est radicalement inaccompli ; le point de référence se trouve donc avant le processus de l'événement. Dans l'aspect *in posse* en mandarin, nous recensons principalement les particules aspectuelles suivantes :

Auxiliaire verbal *huì* (mandarin 会 ; français *le déclenchement possible de quelque chose*)

L'auxiliaire verbal *huì* (mandarin 会), qui indique le déclenchement possible de quelque chose, implique la probabilité de l'accomplissement de l'événement. La particule aspectuelle *huì* (mandarin 会) est acceptable dans les trois époques, par exemple :

Pinyin	<i>Tā bù huì zǒu le ba !</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他不会走了吧!
Français	<i>Il – ne pas – particule aspectuelle de probabilité – quitter - particule aspectuelle parfaite – particule modale de supposition : Il aurait quitté !</i>
Pinyin	<i>Tā zěnme yòu bìng le ? Tā bù huì piàn wǒmen ba !</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他怎么又病了? 他不会骗我们吧!
Français	<i>Il – pourquoi – encore – malade – particule aspectuelle parfaite ? Il – ne pas – particule aspectuelle de probabilité – mentir – nous – particule modale de supposition : « Comment se fait-il [qu'il] soit de nouveau malade ? Il n'aurait quand même pas osé nous mentir ! » (Roche, 2014 : 235).</i>
Pinyin	<i>Xiànzài lǎoshī huì zài bàngōngshì de.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	现在老师会在办公室的。
Français	<i>Maintenant – professeur – particule aspectuelle de probabilité – à (préposition) – bureau – particule modale affirmative : Maintenant, le professeur serait à son bureau.</i>
Pinyin	<i>Nǐ rènwéi xiànzài tā huì bāng nǐ mā ?</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	你认为现在他会帮你吗?
Français	<i>Vous – penser – maintenant – il – particule aspectuelle de probabilité – aider – vous – particule modale de supposition : Vous pensez qu'il vous aiderait maintenant ?</i>
Pinyin	<i>Míngtiān xiàbān hòu, tā huì qù kàn diànyǐng.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天下班后, 他会去看电影。
Français	<i>Demain – finir le travail – après, il – particule aspectuelle de probabilité – aller – voir – film : Demain, il irait voir le film après avoir fini son travail.</i>
Pinyin	<i>Wǒ xiàzhōu huì líkāi.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我下周会离开。
Français	<i>Je – la semaine prochaine – particule aspectuelle de probabilité – quitter : Je quitterais la semaine prochaine.</i>

Néanmoins, il faut remarquer que l'auxiliaire verbal qualificatif *huì* (mandarin 会), qui signifie *pouvoir*, n'a rien à voir avec la notion d'aspect, il s'agit d'un verbe modal exerçant un jugement subjectif de la qualification. Par exemple, *Wǒ huì yóuyǒng* (mandarin 我会游泳。 ; français *Je – pouvoir – nager : Je peux / sais nager*).

Auxiliaire verbal yào (mandarin 要 ; français être sur le point de)

L'auxiliaire verbal yào (mandarin 要), qui indique être sur le point de, implique la particularité imminente du déclenchement de l'événement ; il est accepté dans les trois époques. Et l'auxiliaire verbal yào (mandarin 要) se trouve souvent dans la construction yào... le (mandarin 要……了 ; français être sur le point de), ainsi que dans des constructions accessoires comme kuài yào... le (mandarin 快要……了 ; français être instantanément sur le point de), jiù yào... le (mandarin 就要……了 ; français être justement sur le point de) et mǎshàng yào... le (mandarin 马上要……了 ; français être instantanément sur le point de), ces constructions secondaires renforcent l'imminence du déclenchement de l'événement. Par exemple :

Pinyin	Tā shànggèyuè shuō ta yào zǒu le. (Dans le temps du passé)
Mandarin	他上个月说他要走了。
Français	Il – le mois dernier – dire – il – être sur le point de – partir – particule résultative : Le mois dernier, il a dit qu'il était sur le point de partir.
Pinyin	Qiánxīetiān, tā gēn wǒ shuō tā yào kāixué le. (Dans le temps du passé)
Mandarin	前些天, 他跟我说他要开学了。
Français	Il y a quelques jours, il – envers – je (moi) – dire – il – être sur le point de – reprendre les cours – particule résultative : Il y a quelques jours, il m'a dit qu'il était sur le point de reprendre les cours.
Pinyin	Tā jí dé yào kū le. (Dans le temps du présent)
Mandarin	他急得要哭了。
Français	Il – nerveux – particule de résultat ou de description – être sur le point de – pleurer – particule résultative : Il est tellement nerveux, et il est sur le point de pleurer.
Pinyin	Qìqiú yào bào le. (Dans le temps du présent)
Mandarin	气球要爆了。
Français	Ballon – être sur le point de – éclater – particule résultative : Le ballon est sur le point d'éclater.
Pinyin	Shí fēnzhōng hòu, huǒchē jiù yào kāi le. (Dans le temps du futur)
Mandarin	十分钟后, 火车就要开了。
Français	Dix – minute – après, train – justement – être sur le point de – partir – particule résultative : Le train va partir dans dix minutes.
Pinyin	Bàn gè xiǎoshí hòu, fēijī jiù yào zhàolù le. (Dans le temps du futur)
Mandarin	半个小时后, 飞机就要着陆了。
Français	Demi – spécifique – heure – après, avion – justement – être sur le point de – atterrir – particule résultative : L'avion va atterrir dans une demi-heure.

Il faut noter que, la construction *yào... de shíhou* (mandarin 要……的时候; français *au moment où*) indique intérieurement un moment-occasion, mais intérieurement l’accomplissement imminent de l’événement. Par exemple :

Pinyin	Zuótiān, yào huíjiā deshíhou, tā fāxiàn zìxíngchē huài le.
Mandarin	昨天, 要回家的时候, 他发现自行车坏了。
Français	Hier, (au moment où) – rentrer chez soi – (au moment où), il – trouver – vélo – être en panne – particule résultative : Hier, au moment où il rentrait chez lui, il a trouvé que son vélo était en panne.

Si nous nous attardons sur la partie « au moment où il rentrait chez lui », extérieurement, nous ne parlons que d’un moment-occasion où « il a trouvé que son vélo était en panne », or intérieurement, nous mentionnons aussi le fait qu’« il rentrait chez lui » était en plein accomplissement dans le temps du passé.

Et il faut remarquer que l’auxiliaire verbal désidératif *yào* (mandarin 要), qui signifie *vouloir*, n’a rien à voir avec la notion d’aspect, il s’agit d’un verbe modal exerçant une volonté subjective. Par exemple, *Wǒ yào táng* (mandarin 我要糖。 ; français *Je – vouloir – sucre : Je veux du sucre*).

Auxiliaire verbal *xiǎng* (mandarin 想 ; français *avoir envie de*)

L’auxiliaire verbal *xiǎng* (mandarin 想), qui indique *avoir envie de*, s’associe intimement avec l’événement radicalement inaccompli. Le potentiel du déclenchement de l’événement se concrétise d’une manière rétrospective ou d’une manière prospective, l’auxiliaire verbal *xiǎng* (mandarin 想) est ainsi accepté dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur. Par exemple :

Pinyin	Zuótiān, wǒ xiǎng chūqù sànbù, dànshì zuòyè méi wánchéng. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天, 我想出去散步, 但是作业没完成。
Français	Hier, je – avoir envie de – sortir – faire une promenade, mais – devoir – ne pas – finir : Hier, j’ai eu envie de sortir pour faire une promenade, mais mon devoir n’était pas encore fini.
Pinyin	Wǒ běn xiǎng xué wùlǐ, dàn wǒ hòulái xué le shùxué. (Dans le temps du passé)
Mandarin	我本想学物理, 但我后来学了数学。
Français	Je – au début – avoir envie de – apprendre – physique, mais – je – ensuite – apprendre – particule

	<i>aspectuelle parfaite – mathématiques : Au début, j’avais envie d’apprendre la physique, mais j’ai appris ensuite les mathématiques.</i>
Pinyin	<i>Tā běn xiǎng chūqù, dàn jiēdào le yī gè diànhuà. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>他本想出去, 但接到了一个电话。</i>
Français	<i>Il – au début – avoir envie de – sortir, mais – recevoir – particule aspectuelle parfaite – un – spécifique – appel : Au début, il a eu envie de sortir, mais il a reçu (ensuite) un appel.</i>
Pinyin	<i>Wǒ xiǎng míngtiān chūqù sànbù. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>我想明天出去散步。</i>
Français	<i>Je – avoir envie de – demain – sortir – faire une promenade : J’ai envie de sortir pour faire une promenade demain.</i>
Pinyin	<i>Tā xiàzhōu xiǎng chūqù dùjià. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>他下周想出去度假。</i>
Français	<i>Il – la semaine prochaine – avoir envie de – sortir – passer les vacances : Il a envie de sortir pour passer les vacances la semaine prochaine.</i>
Pinyin	<i>Wǒ xiǎng míngnián qù Běijīng. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>我想明年去北京。</i>
Français	<i>Je – avoir envie de – l’année prochaine – aller – Pékin : J’ai envie d’aller à Pékin l’année prochaine.</i>

Néanmoins, il faut remarquer que, le verbe *xiǎng* (mandarin 想), qui signifie *penser à quelqu’un ou à quelque chose*, n’a rien à voir avec la notion d’aspect, il s’agit d’un verbe à caractère statique faible. Par exemple, *Wǒ xiǎng tā* (mandarin 我想他。 ; français *Je – penser – il (lui) : Je pense à lui*).

Auxiliaire verbal *néng* (mandarin 能 ; français *avoir la possibilité de*)

L’auxiliaire verbal *néng* (mandarin 能), qui indique *avoir la possibilité de*, est étroitement lié à l’événement radicalement inaccompli. La possibilité du déclenchement de l’événement se manifeste d’une manière rétrospective ou d’une manière prospective, l’auxiliaire verbal *néng* (mandarin 能) est ainsi accepté dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur. Par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ zuótiān néng chūqù sànbù jiù hǎo le. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>我昨天能出去散步就好了。</i>
Français	<i>Je – hier – avoir la possibilité de – sortir – faire une promenade – particule conjonctive (servant à relier deux propositions d’une phrase dont la première sert de prémisse à la seconde) – bon – particule modale exclamative : Si j’avais eu la possibilité de sortir pour faire une promenade hier,</i>

	<i>cela aurait été une bonne chose.</i>
Pinyin	<i>Tā zuótiān néng lái jiù hǎo le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	<i>他昨天能来就好了。</i>
Français	<i>Il – hier – avoir la possibilité de – venir – particule conjonctive (servant à relier deux propositions d'une phrase dont la première sert de prémisse à la seconde) – bon – particule modale exclamative : S'il avait pu venir hier, cela aurait été une bonne chose.</i>
Pinyin	<i>Tā shàngzhōu néng wánchéng gōngzuò jiù hǎo le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	<i>他上周能完成工作就好了。</i>
Français	<i>Il – la semaine dernière – avoir la possibilité de – finir – travail – particule conjonctive (servant à relier deux propositions d'une phrase dont la première sert de prémisse à la seconde) – bon – particule modale exclamative : S'il avait pu finir son travail la semaine dernière, cela aurait été une bonne chose.</i>
Pinyin	<i>Tā míngtiān néng lái mā ?</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	<i>他明天能来吗？</i>
Français	<i>Il – demain – avoir la possibilité de – venir – particule interrogative : Pourrait-il venir demain ?</i>
Pinyin	<i>Tā xiàzhōu néng chūqù dùjià mā ?</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	<i>他下周能出去度假吗？</i>
Français	<i>Il – la semaine prochaine – avoir la possibilité de – sortir – passer les vacances – particule interrogative : Pourrait-il sortir pour passer les vacances la semaine prochaine ?</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngnián néng qù Běijīng mā ?</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	<i>我明年能去北京吗？</i>
Français	<i>Je – l'année prochaine – avoir la possibilité de – aller – Pékin – particule interrogative : Pourrais-je aller à Pékin l'année prochaine ?</i>

Néanmoins, il faut remarquer que l'auxiliaire verbal qualificatif *néng* (mandarin 能), qui signifie *pouvoir* ou *avoir la capacité de*, n'a rien à voir avec la notion d'aspect, il s'agit d'un verbe modal exerçant un jugement subjectif de la qualification. Par exemple, *Wǒ néng yóuyǒng* (mandarin 我能游泳。 ; français *Je – pouvoir – nager : Je peux / sais nager.*).

De manière globale, les quatre particules aspectuelles sont les plus représentatives au sein du système de l'aspect *in posse*, elles nous permettent de situer le point de référence avant le déclenchement de l'événement, et elles envisagent, de ce fait, l'événement en pur accomplissement.

6.4.2.5. Aspect *in fieri*

L'aspect *in fieri* nous impose une image-temps du développement de l'événement, c'est une saisie médiane de l'événement dont le processus est partiellement réalisé et partiellement

non réalisé. Nous avons déjà dit que la partie accomplie et la partie en accomplissement de l'événement constituent l'intégralité de l'événement. D'un côté, si la partie en accomplissement dépasse largement la partie accomplie et que la partie accomplie soit réduite, la particule aspectuelle implique, comme le montre la saisie x_2 dans le tableau 6.4.2.3 – 2 par exemple, dans ce cas-là, la particularité inchoative de l'événement ; ce sont les cas des particules aspectuelles suivantes : la particule finale *le* (mandarin 了 ; français *se mettre à*), le verbe auxiliaire *kāishǐ* (mandarin 开始 ; français *commencer à*), la particule aspectuelle *qǐ* (mandarin 起 ; français *commencer à*) ou *qǐlái* (mandarin 起来 ; français *commencer à*) ; et de l'autre, si la partie en accomplissement et la partie accomplie ne sont pas déterminées et que l'événement se trouve en état libre entre la saisie x_2 et x_4 dans le tableau 6.4.2.3 – 2 par exemple, dans ce cas-là, nous ne pouvons que dire que l'événement est déjà activé et qu'il est encore en voie de développement ; ce sont les cas des particules aspectuelles suivantes : la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*), la particule aspectuelle durative *xiàqù* (mandarin 下去 ; français *continuer à*), l'adverbe *hái* (mandarin 还 ; français *encore / toujours*), l'adverbe *zài* (mandarin 在 ; français *être en train de*) ou *zhèngzài* (mandarin 正在 ; français *être en train de*), la particule modale *ne* (mandarin 呢 ; français *être en train de*) et la construction figée ... *de shíhou* (mandarin …… 的时候 ; français *au moment où / quand / pendant que*).

Prédominance de l'accomplissement

Particule inchoative *le* (mandarin 了 ; français *se mettre à*)

Selon Xu Dan, la particule aspectuelle *le* (mandarin 了) ne possède que les trois fonctions suivantes :

Le rôle aspectuel de *le* se divise en deux : le_1 [particule aspectuelle parfaite *le*] marque l'accompli indépendant des temps tandis que le_2 [particule aspectuelle finale *le*] marque soit l'inchoatif, soit l'accompli du présent, les deux derniers étant toujours liés au présent. (2010 : 19)

De cette représentation, découle le fait que l'aspect inchoatif que véhicule la particule *le*

(mandarin 了 ; français *se mettre à*) se cantonne dans le temps du présent, il se trouve toujours à la fin de l'énoncé, par exemple :

Pinyin	<i>Xià xuě le.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	下雪了。
Français	<i>Tomber – neige – particule aspectuelle inchoative : Il commence à neiger.</i>
Pinyin	<i>Qǐ fēng le.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	起风了。
Français	<i>Se lever – vent – particule aspectuelle inchoative : Le vent commence à se lever.</i>
Pinyin	<i>Huǒchē kāi le.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	火车开了。
Français	<i>Train – rouler – particule aspectuelle inchoative : Le train commence à rouler.</i>
Pinyin	<i>Ānjìng ! Shàngkè le.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	安静!上课了。
Français	<i>Silence ! Faire la classe – particule aspectuelle inchoative : Silence ! On commence à faire la classe.</i>

Verbe auxiliaire *kāishǐ* (mandarin 开始 ; français *commencer à*)

Le verbe auxiliaire *kāishǐ* (mandarin 开始 ; français *commencer à*) est accepté dans les trois temps, il précède normalement le verbe. Par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ qī suì kāishǐ xué gāngqín.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我七岁开始学钢琴。
Français	<i>Je – sept – ans – commencer à – apprendre – piano : J'ai commencé à apprendre à jouer du piano quand j'avais sept ans.</i>
Pinyin	<i>Tā qùnián kāishǐ yùndòng.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他去年开始运动。
Français	<i>Il – l'année dernière – commencer à – pratiquer du sport : Il a commencé à pratiquer du sport depuis l'année dernière.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen xiànzài kāishǐ kǎoshì.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	我们现在开始考试。
Français	<i>Nous – maintenant – commencer à – passer l'examen : Nous commençons l'examen maintenant.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen xiànzài kāishǐ chī wǔfàn ba !</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	我们现在开始吃午饭吧!
Français	<i>Nous – maintenant – commencer à – prendre – déjeuner – particule modale : Maintenant, nous commençons à déjeuner !</i>
Pinyin	<i>Míngtiān wǒmen kāishǐ duànliàn.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天我们开始锻炼。
Français	<i>Demain – nous – commencer à – pratiquer du sport : Nous commençons à pratiquer du sport</i>

	<i>demain.</i>
Pinyin	<i>Xiàzhōu wǒmen kāishǐ xué fǎyǔ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	下周我们开始学法语。
Français	<i>La semaine prochaine – nous – commencer à – apprendre – français : Nous commençons à apprendre le français la semaine prochaine.</i>

Particule aspectuelle *qǐ* (mandarin 起 ; français commencer à) ou *qǐlái* (mandarin 起来 ; français commencer à)

La particule aspectuelle *qǐ* (mandarin 起 ; français commencer à) est la forme réduite de la particule aspectuelle *qǐlái* (mandarin 起来 ; français commencer à). La particule aspectuelle *qǐlái* (mandarin 起来 ; français commencer à) suit généralement le verbe ou le prédicat adjectival, elle est acceptée dans les trois temps. Par exemple :

Pinyin	<i>Cóng shàngzhōu kāishǐ, tiānqì biàn dé nuǎnhuo qǐlái.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	从上周开始, 天气变得暖和起来。
Français	<i>Préposition (par/de) – la semaine dernière – à partir (de), temps – devenir – particule de résultat ou de description – beau – commencer à : Il a commencé à faire beau depuis la semaine dernière.</i>
Pinyin	<i>Cóng shàngzhōu kāishǐ, júshì biàn dé mínglǎng qǐlái.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	从去年开始, 局势变得明朗起来。
Français	<i>Préposition (par/de) – l'année dernière – à partir (de), situation – devenir – particule de résultat ou de description – claire – commencer à : La situation a commencé à être claire depuis l'année dernière.</i>
Pinyin	<i>Duìle, wǒ huíyì qǐ yī jiàn shì.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	对了, 我回忆起一件事。
Français	<i>À propos, je – se souvenir – commencer à – une – spécifique - chose : À propos, je me souviens d'une chose. (À propos, un souvenir me survient.)</i>
Pinyin	<i>Zhǎngshēng xiǎng qǐlái !</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	掌声响起来!
Français	<i>Applaudissement – éclater – commencer à : Applaudissons maintenant !</i>
Pinyin	<i>Nǐ xiǎng qǐ(lái) zhè jiàn shì de shíhòu, nǐ zài gàosù wǒ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	你想起(来)这件事的时候, 你再告诉我。
Français	<i>Tu – se souvenir – commencer à – ce – spécifique - chose – au moment où, tu – ensuite – informe – je (me) : Quand tu te souviens de cette chose, tu me fais part.</i>
Pinyin	<i>Jīqì yùnzhuǎng qǐlái, wǒmen jiù kěyǐ huòdé yǐnyòngshuǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	机器运转起来, 我们就可以获得饮用水。
Français	<i>Machine – fonctionner – commencer à, nous – ensuite – pouvoir – obtenir – eau potable : Une fois que la machine commence à fonctionner, nous pouvons ensuite obtenir l'eau potable.</i>

Indétermination de la partie accomplie et de la partie en accomplissement

Particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*)

La particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*) exerce une image-temps continue de l'événement, la partie accomplie et la partie en accomplissement ne sont pas nécessairement précisées. Cette particule aspectuelle, qui suit toujours le verbe, est acceptée dans les trois temps, par exemple :

Pinyin	<i>Shàngzhōu yīzhí xià zhe yǔ.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	上周一一直下着雨。
Français	<i>La semaine dernière – toujours – tomber – particule aspectuelle durative zhe – pluie : Il pleuvait sans cesse la semaine dernière.</i>
Pinyin	<i>Qùnián zhè gè shíhòu, zhuāngjià jīnglì zhe gānhàn.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	去年这个时候, 庄稼经历着干旱。
Français	<i>Année dernière – ce – spécifique – moment, récoltes – justement – subir – particule aspectuelle durative zhe – sécheresse : À ce moment de l'année dernière, les récoltes étaient en train de subir la sécheresse.</i>
Pinyin	<i>Tā sīkǎo zhe wèilái.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	他思考着未来。
Français	<i>Il – penser – particule aspectuelle durative zhe – futur : Il pense au futur.</i>
Pinyin	<i>Tā kàn zhe tiānkōng fādāi.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	他看着天空发呆。
Français	<i>Il – regarder – particule aspectuelle durative zhe – ciel – sans rien faire : Il regarde le ciel sans rien faire.</i>
Pinyin	<i>Zàijiàn, wǒ huì yīzhí xiǎng zhe nǐ de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	再见, 我会一直想着你的。
Français	<i>Au revoir, je – probablement – toujours – penser – particule aspectuelle durative zhe – tu (toi) – particule modale affirmative : Au revoir, je penserai toujours à toi.</i>
Pinyin	<i>Jǐ qiān nián hòu, dìqiú huì jìxù rào zhe tàiyáng zhuàng.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	几千年后, 地球会继续绕着太阳转。
Français	<i>Quelques – milles – années – plus tard, Terre – peut-être – continuer – tourner autour de – particule aspectuelle durative zhe – soleil – rouler : Quelques milles d'années plus tard, la Terre continuerait à tourner autour du soleil.</i>

Particule aspectuelle durative *xiàqù* (mandarin 下去 ; français *continuer à*)

La particule aspectuelle durative *xiàqù* (mandarin 下去 ; français *continuer à*) marque

aussi la coexistence de la partie accomplie et de la partie en accomplissement. La particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着 ; français *être en train de*) n'implique aucune interruption entre la partie accomplie et la partie en accomplissement, alors que la particule aspectuelle durative *xiàqù* (mandarin 下去 ; français *continuer à*) conçoit, si besoin est, une coupure entre la partie accomplie et la partie en accomplissement. La particule aspectuelle durative *xiàqù* (mandarin 下去 ; français *continuer à*), qui poursuit normalement le verbe, est possible dans les trois temps, par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ ànzhào zhè gè xiǎngfǎ xiě xiàqù, zhōngyú wánchéng le lùnwén.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我按照这个想法写下去, 终于完成了论文。
Français	<i>Je – conformément à – ce – spécifique – idée – écrire – continuer à, enfin – finir – particule aspectuelle parfaite – thèse : J'ai continué à écrire conformément à cette idée, et j'ai enfin fini ma thèse.</i>
Pinyin	<i>Tā ànzhào zhè gè jiézòu duànliàn xiàqù, shēntǐ zhōngyú huīfù le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他按照这个节奏锻炼下去, 身体终于恢复了。
Français	<i>Il – conformément à – ce – spécifique – rythme – pratiquer du sport – continuer à, corps – enfin – se rétablir – particule aspectuelle parfaite : Il a continué à pratiquer du sport conformément à ce rythme, et enfin il s'est rétabli.</i>
Pinyin	<i>Bié tíng ! Jiǎng xiàqù.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	别停! 讲下去。
Français	<i>Ne... pas – cesser ! Présenter – continuer à : Ne cessez pas ! Continuez à présenter.</i>
Pinyin	<i>Bié pà ! Shuō xiàqù.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	别怕! 说下去。
Français	<i>Ne... pas – avoir peur ! Parler – continuer à : N'ayez pas de peur ! Continuez à parler.</i>
Pinyin	<i>Yán(zhe) zhè tiáo lù zǒu xiàqù, nǐ huì chénggōng de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	沿(着)这条路走下去, 你会成功的。
Français	<i>Le long de – ce – spécifique – chemin – marcher – continuer à, tu – probablement – réussir – particule modale affirmative : En continuant à suivre ce chemin, tu réussiras.</i>
Pinyin	<i>Rúguǒ wǒmen jiānchí xiàqù, jiù huì zhǎodào bànfǎ de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	如果我们坚持下去, 就会找到办法的。
Français	<i>Si – nous – persister – continuer à, connecteur – peut-être – trouver – solution – particule modale affirmative : Si nous persistons, nous trouverons une solution.</i>

Adverbe *hái* (mandarin 还 ; français *encore / toujours*)

L'adverbe *hái* (mandarin 还 ; français *encore / toujours*) nous impose aussi une image-temps ininterrompue de l'événement, et il peut renvoyer parfois à un acte répétitif. Il est accepté dans les trois temps, par exemple :

Pinyin	Nà shíhòu wǒ hái xiǎo, shénme dōu bù dǒng. (Dans le temps du passé)
Mandarin	那时候我还小，什么都不懂。
Français	Ce – moment – je – encore – petit, rien – tout – ne... pas – comprendre : « À ce moment-là, j'étais encore trop petit pour comprendre. » (Roche, 2014 : 242)
Pinyin	Qiánxiēnián, tā hái zài fǎguó. (Dans le temps du passé)
Mandarin	前些年，他还在法国。
Français	Il y a quelques années, il – encore – en (préposition) – France : Il était encore en France il y a quelques années.
Pinyin	Nǐ hái méi dǒng ma ? (Dans le temps du présent)
Mandarin	你还没懂吗？
Français	Vous – encore – ne... pas – comprendre – particule interrogative : Vous n'avez pas encore compris ?
Pinyin	Nǐ hái chī ma ? (Dans le temps du présent)
Mandarin	你还吃吗？
Français	Vous – encore – manger – particule interrogative : Vous mangez encore ?
Pinyin	Wǒ xiàxuéqī hái yào qù xuéxiào. (Dans le temps du futur)
Mandarin	我下学期还要去学校。
Français	Je – semestre prochain – encore – vouloir – aller – école : Je veux aller encore à l'école le semestre prochain.
Pinyin	Wǒ míngtiān hái chūmén. (Dans le temps du futur)
Mandarin	我明天还出门。
Français	Je – demain – encore – sortir : Je sors encore demain.

Adverbes zài (mandarin 在 ; français être en train de) et zhèngzài (mandarin 正在 ; français être en train de)

Les adverbes zài (mandarin 在 ; français être en train de) et zhèngzài (mandarin 正在 ; français être en train de) nous donnent aussi une image-temps de l'engagement actif de l'événement, or ils précèdent toujours le verbe. Ils sont acceptés dans les trois temps, par exemple :

Pinyin	Zuótiān wǒ jìn mén de shíhòu, kànjiàn tā zài / zhèngzài xiě lùn wén. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天我进门的时候，看见他在/正在写论文。
Français	Hier – je – entrer – au moment où, voir – il – être en train de – écrire – thèse : Hier, quand je suis entré dans la salle, j'ai vu qu'il écrivait encore sa thèse.
Pinyin	Qùnián zhè gè shíhòu, nóngmínmen zài / zhèngzài shōugē dàozi. (Dans le temps du passé)
Mandarin	去年这个时候，农民们在/正在收割稻子。
Français	Année dernière – ce – spécifique – moment, paysans – être en train de – cueillir – riz : À ce

	<i>moment de l'année dernière, les paysans étaient en train de cueillir le riz.</i>
Pinyin	<i>Wǒ yī jìn mén jiù kàn jiàn tā zài / zhèng zài xiě lùn wén.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	<i>我一进门就看见他在/正在写论文。</i>
Français	<i>Je – yī... jiù (aussitôt que) – entrer – yī... jiù (aussitôt que) – voir – il – être en train de – écrire – thèse : Il est en train d'écrire sa thèse aussitôt que j'entre.</i>
Pinyin	<i>Tā zài / zhèng zài fā dāi.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	<i>他在/正在发呆。</i>
Français	<i>Il – être en train de – sans rien faire : Il reste là sans rien faire.</i>
Pinyin	<i>Yàoshì tā míng tiān zài / zhèng zài xiě lùn wén, bùyào dǎrǎo tā.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	<i>要是他明天在/正在写论文, 不要打扰他。</i>
Français	<i>Si – il – demain – être en train de – écrire – thèse, ne... pas – déranger – il : S'il est (justement) en train d'écrire sa thèse demain, ne le dérange pas.</i>
Pinyin	<i>Rúguǒ wǒ míng nián zài xiě shū, shuō míng wǒ bù máng.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	<i>如果我明年在写书, 说明我不忙。</i>
Français	<i>Si – je – l'année prochaine – être en train de – écrire – livre, signifier – je – ne... pas – occupé : Si j'écris mon livre l'année prochaine, cela signifie que je ne suis pas occupé.</i>

Particule modale *ne* (mandarin 呢 ; français être en train de)

La particule modale *ne* (mandarin 呢 ; français être en train de) conçoit elle-même une image-temps de la constance de l'événement, elle se trouve toujours à la fin de l'énoncé. Généralement, la particule modale *ne* (mandarin 呢 ; français être en train de) s'emploie dans le temps du présent, parce qu'elle s'utilise davantage dans la langue parlée, par exemple :

Pinyin	<i>Tā xiě lùn wén ne.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	<i>他写论文呢。</i>
Français	<i>Il – écrire – thèse – être en train de : Il est en train d'écrire sa thèse.</i>
Pinyin	<i>Yéyé zài dì lǐ hàn huó ne.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	<i>爷爷在地里干活呢。</i>
Français	<i>Grand-père – dans (préposition) – champ – travailler – être en train de : Le grand-père est en train de travailler dans le champ.</i>
Pinyin	<i>Tā fā dāi ne.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	<i>他发呆呢。</i>
Français	<i>Il – sans rien faire – être en train de : Il reste là sans rien faire.</i>

Construction figée ... de shíhou (mandarin ……的时候 ; français au moment où / quand / pendant que)

La construction figée ... *de shíhou* (mandarin ……的时候; français *au moment où / quand / pendant que*) implique intérieurement l’aspect duratif et extérieurement un moment-occasion, elle est possible dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur, par exemple :

Pinyin	Zuótiān wǒ kànshū deshíhou, tā zài / zhèngzài xiě lùnwén. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天我看书的时候, 他在/正在写论文。
Français	Hier – je – lire – au moment où, il – être en train de – écrire – thèse : Hier, au moment où je lisais, il écrivait sa thèse.
Pinyin	Tā xiǎo deshíhou, kàn guò yī běn shū. (Dans le temps du passé)
Mandarin	他小的时候, 看过一本书。
Français	Il – petit – au moment où, voir – particule aspectuelle résultative – un – spécifique – livre : Quand il était petit, il a lu un livre.
Pinyin	Tā xiě lùnwén deshíhou, bùyào dǎrǎo tā. (Dans le temps du futur)
Mandarin	他写论文的时候, 不要打扰他。
Français	Il – écrire – thèse – au moment où, ne... pas – déranger – il : Ne le dérange pas quand il écrit sa thèse.
Pinyin	Nǐ míngnián huíjiā deshíhou, xiǎoxīn kāi chē. (Dans le temps du futur)
Mandarin	你明天回家的时候, 小心开车。
Français	Tu – demain – rentrer chez toi – au moment où, faire attention à – conduire – voiture : Quand tu rentres chez toi demain, conduis prudemment.

Si nous nous focalisons sur le premier exemple, du point de vue global, « *au moment où / quand je lisais* » désigne un moment-occasion pendant lequel « *il écrivait sa thèse* » ; et du point de vue local, nous exprimons aussi un événement duratif dans le temps du passé, à savoir « ma lecture », cet événement est partiellement réalisé et partiellement non réalisé dans le temps du passé. Et ce sont les mêmes cas dans les autres exemples.

6.4.2.6. Aspect *in esse*

L’aspect *in esse* manifeste une image-temps d’un événement parfait, il s’agit d’une saisie tardive de l’événement dont le processus est radicalement achevé ; en d’autres termes, la partie en accomplissement en est absente. Ce sont les cas des particules aspectuelles suivantes : la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), la particule finale *le* (mandarin 了), la particule aspectuelle résultative *zhe* (mandarin 着), la particule aspectuelle

expérientielle *guò* (mandarin 过), la particule aspectuelle résultative *guò* (mandarin 过).

Particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了)

La particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), qui suit toujours le verbe, implique une image-temps accomplie de l'événement. Elle est acceptée dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur, par exemple :

Pinyin	<i>Zuótiān wǒ xǐ le yīfú.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天我洗了衣服。
Français	<i>Hier – je – laver – particule aspectuelle parfaite – linge : Hier, j'ai lavé le linge.</i>
Pinyin	<i>Tā xiǎo deshíhou xué le gāngqín.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他小的时候学了钢琴。
Français	<i>Il – petit – au moment où – apprendre – particule aspectuelle parfaite – piano : Quand il était petit, il a appris à jouer du piano.</i>
Pinyin	<i>Shànggèyuè wǒ dú le yī běn shū.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	上个月我读了一本书。
Français	<i>Le mois dernier – je – lire – particule aspectuelle parfaite – un – spécifique – livre : J'ai lu un livre le mois dernier.</i>
Pinyin	<i>Míngtiān wǒ zhāi le pútáo jiù gěi nǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天我摘了葡萄就给你。
Français	<i>Demain – je – cueillir – particule aspectuelle parfaite – raisins – connecteur – donner – tu (te) : Demain, après avoir cueilli des raisins, je te les donnerai.</i>
Pinyin	<i>Wǒ děngxià xiě le zuòyè qù zhǎo nǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我等下写了作业去找你。
Français	<i>Je – tout à l'heure – écrire – particule aspectuelle parfaite – devoirs – aller – tu (te) – chercher : Après avoir fini mes devoirs, je te chercherai.</i>
Pinyin	<i>Míngnián wǒ chī le wǎnfàn jiù qù sǎnbù.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天, 我吃了晚饭就去散步。
Français	<i>Demain, je – manger – particule aspectuelle parfaite – dîner – connecteur – aller – faire une promenade : Demain, après avoir pris le dîner, je vais faire une promenade.</i>

Particule finale *le* (mandarin 了)

La particule finale *le* (mandarin 了), qui se distingue de la particule inchoative *le* (mandarin 了) se trouvant aussi à la fin de l'énoncé, ne conçoit qu'une image-temps accomplie dans le temps du présent. Elle ne suit pas nécessairement le verbe ; néanmoins, elle

se positionne toujours à la fin de l'énoncé mais avant la particule interrogative, par exemple :

Pinyin	-Nǐ chī wǎnfàn le ma ? -Wǒ chī le. (Dans le temps du présent)
Mandarin	-你吃晚饭了吗? -我吃了。
Français	-Tu – prendre – dîner – particule finale le – particule interrogative : Tu as dîné ? -Je – manger – particule finale le : J'ai dîné.
Pinyin	Kàn ! Tā xǐng le. (Dans le temps du présent)
Mandarin	看！他醒了。
Français	Regarde ! Il – se réveiller – particule finale le : Regarde ! Il se réveille.
Pinyin	Nǐ zhōngyú jiē diànhuà le ! (Dans le temps du présent)
Mandarin	你终于接电话了！
Français	Tu – enfin – répondre – téléphone – particule finale le : Tu réponds enfin au téléphone !
Pinyin	Kàn ! Tàiyáng shēng qǐlái le. (Dans le temps du présent)
Mandarin	看！太阳升起来了。
Français	Regarde ! Soleil – monter – se lever (complément du verbe) – particule finale le : Regarde ! Le soleil se lève.

Particule aspectuelle résultative zhe (mandarin 着)

La particule aspectuelle résultative *zhe* (mandarin 着) se distingue de la particule aspectuelle durative *zhe* (mandarin 着) : celle-ci implique un événement continu, alors que celle-là un événement réalisé ; celle-ci souligne le comportement, alors que celle-là souligne l'état engendré par un comportement ; la compréhension de celle-ci s'établit largement sur le temps, alors que la compréhension de celle-là s'appuie grandement sur l'espace. La particule aspectuelle résultative *zhe* (mandarin 着) suit toujours le verbe, et elle convient aux trois temps, par exemple :

Pinyin	Zuótiān tā chuān zhe yùndòng xié. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天他穿着运动鞋。
Français	Hier – il – chausser – particule aspectuelle résultative zhe – sport – chaussure : Hier, il portait des chaussures de sport.
Pinyin	Qùnián zhè gè shíhou, tián lǐ zhòng zhe dàozi. (Dans le temps du passé)
Mandarin	去年这个时候，田里种着稻子。
Français	Année dernière – ce – spécifique – moment, champ – dedans – cultiver – particule aspectuelle résultative zhe – riz : À ce moment de l'année dernière, il y avait du riz (cultivé) dans le champ.
Pinyin	Kàn ! Huāyuán lǐ zhòng zhe huā ne. (Dans le temps du présent)

Mandarin	看！花园里种着花呢。
Français	Regarde ! Jardin – dedans – planter – particule aspectuelle résultative zhe – fleurs – particule modale : Regarde ! Il y a des fleurs (déjà cultivées) dans le jardin.
Pinyin	Kàn ! Qiáng shàng huà zhe huà ne. (Dans le temps du présent)
Mandarin	看！墙上挂着画呢。
Français	Regarde ! Mur – au dessus de – accrocher – particule aspectuelle résultative zhe – tableau – particule modale : Regarde ! Il y a un tableau (déjà accroché) sur le mur.
Pinyin	Míngtiān wǒmen chuān zhe xiàofú qù xuéxiào. (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天我们穿着校服去学校。
Français	Demain – nous – porter – particule aspectuelle résultative zhe – uniforme scolaire – aller – école : Demain on porte l'uniforme scolaire pour aller à l'école.
Pinyin	Míngnián wǒ dài zhe màozi chūmén. (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天我戴着帽子出门。
Français	Demain – je – porter – particule aspectuelle résultative zhe – chapeau – sortir : Demain, je sortirai en portant un chapeau.

Nous pouvons constater que, le comportement de chausser, celui de cultiver, celui de planter et celui de porter sont tous des comportements réalisés, et que la particule aspectuelle résultative *zhe* (mandarin 着) ne met en relief qu'un état à la suite d'un comportement accompli.

Particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过)

La particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过) implique une notion sous-jacente : « au moins une fois » (cité dans Xu, 2010 : 62). Autrement dit, elle ne concerne qu'une expérience réalisée dans le temps du passé, et elle n'a rien à voir avec le temps du présent ainsi qu'avec le temps du futur. D'où le commentaire suivant de Xu Dan :

Guo marque une rupture totale avec le présent d'où la notion d'expérience par rapport à *le*. *Le* marque l'aspect [+ Acc.] soit dans un contexte passé, soit dans un futur proche, tandis que *guo* marque l'aspect [+ Exp.] mais uniquement dans un contexte au temps [+ passé.]. *Guo* coupe les liens entre l'événement qui a eu lieu et le moment de l'énonciation. (*Ibid.*)

En effet, la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过) ne rappelle qu'une expérience accomplie dans le temps du passé d'une manière rétrospective, elle suit normalement le verbe, par exemple :

Pinyin	Zuótiān tā qù guò xuéxiào. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天他去过学校。
Français	Hier – il – aller – particule aspectuelle expérientielle guò – école : Hier, il est allé à l'école. (Et il s'en est allé.)
Pinyin	Qùnián tā dào guò zhōngguó. (Dans le temps du passé)
Mandarin	去年他到过中国。
Français	Année dernière – il – arriver – particule aspectuelle expérientielle guò – Chine : L'année dernière, il est arrivé en Chine. (Et il s'en est allé.)
Pinyin	Huāyuán lǐ zhòng guò huā. (Dans le temps du passé)
Mandarin	花园里种过花。
Français	Jardin – dedans – planter – particule aspectuelle expérientielle guò – fleurs : Autrefois, il y avait des fleurs dans le jardin. (Mais maintenant, il n'y a plus de fleurs.)
Pinyin	Tā xué guò gāngqín. (Dans le temps du passé)
Mandarin	他学过钢琴。
Français	Il – apprendre – particule aspectuelle expérientielle guò – piano : Il a appris à jouer du piano. (Et maintenant, il ne suit plus les cours de piano.)
Pinyin	Wǒmen kàn guò yī chǎng diànyǐng. (Dans le temps du passé)
Mandarin	我们看过一场电影。
Français	Nous – regarder – particule aspectuelle expérientielle guò – un – spécifique – film : Nous avons regardé un film.
Pinyin	Wǒ ài guò tā. (Dans le temps du passé)
Mandarin	我爱过她。
Français	Je – aimer – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai aimée. (Et maintenant, je ne l'aime plus.)

Xu Dan a remarqué que, « [les] verbes cognitifs sont incompatibles avec *guo* [la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过)] » (*Ibid.* : 65). À dire vrai, son idée est quelque peu arbitraire. Les verbes cognitifs s'expliquent par les verbes à caractère statique faible, néanmoins, ils se constituent, de fait, de deux groupes : les verbes cognitifs sans limite – tels que *rènshí* (mandarin 认识 ; français *reconnaître*), *dǒng* (mandarin 懂 ; français *comprendre*), *míngbái* (mandarin 明白 ; français *entendre*), *jìdé* (mandarin 记得 ; français *se souvenir*) – et les verbes cognitifs avec limite – tels que *ài* (mandarin 爱 ; français *aimer*), *hèn* (mandarin 恨 ; français *hair*), *jìdù* (mandarin 嫉妒 ; français *jalouser*), *zūnjìng* (mandarin 尊敬 ; français *respecter*), *xìnrèn* (mandarin 信任 ; français *faire confiance à*), *dīgū* (mandarin 低估 ; français *sous-estimer*), *wùhuì* (mandarin 误会 ; français *mal comprendre*) –. Le comportement qu'impliquent les verbes cognitifs avec limite peut s'arrêter à tout moment, néanmoins, le comportement que conçoivent les verbes cognitifs sans limite

ne peut pas s'arrêter selon notre envie. À vrai dire, ce sont les verbes cognitifs sans limite qui sont incompatibles avec la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过) ; cependant, les verbes cognitifs avec limite peuvent coïncider avec la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过). Par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ ài guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我爱过她。
Français	<i>Je – aimer – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai aimée. (Et maintenant, je ne l'aime plus.)</i>
Pinyin	<i>Wǒ hèn guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我恨过她。
Français	<i>Je – haïr – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai haï. (Et maintenant, je ne la hais plus.)</i>
Pinyin	<i>Wǒ jìdù guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我嫉妒过她。
Français	<i>Je – jalouser – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai jalouée. (Et maintenant, je ne la jalouse plus.)</i>
Pinyin	<i>Wǒ dīgū guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我低估过她。
Français	<i>Je – sous-estimer – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai sous-estimée. (Et maintenant, je ne la sous-estime plus.)</i>
Pinyin	<i>Wǒ wùhuì guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我误会过她。
Français	<i>Je – mal comprendre – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je l'ai mal comprise. (Et maintenant, je la comprends.)</i>
Pinyin	<i>Wǒ xìnrèn guò tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我信任过她。
Français	<i>Je – faire confiance à – particule aspectuelle expérientielle guò – elle : Je lui ai fait confiance. (Et maintenant, je ne lui fais plus confiance.)</i>

En un mot, si les verbes cognitifs avec limite peuvent coïncider avec la particule aspectuelle expérientielle *guò* (mandarin 过), c'est parce que certains comportements cognitifs sont adaptables à notre volonté.

Particule aspectuelle résultative *guò* (mandarin 过)

Certains linguistes ont remarqué qu'il y aurait un type de *guò* (mandarin 过) qui joue le même rôle que celui de la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) :

Dans certaines grammaires, on distingue deux *guo*. Parce qu'on peut constater que parfois *guo* et *le*₁ [particule aspectuelle parfaite *le* (chinois 了)] sont interchangeable, Zhu Dexi appelle ce type de *guo* verbe résultatif (*guo* V Rés.) et le *guo* qui exprime une expérience une particule aspectuelle (*guo* P.A.). (*Ibid.*)

En effet, la particule aspectuelle résultative *guò* (mandarin 过) et la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) peuvent être remplacées, le cas échéant, l'une par l'autre. La particule aspectuelle résultative *guò* (mandarin 过), tout comme la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了), est accessible dans le temps du passé ainsi que dans le temps du futur. Par exemple :

Pinyin	Zuótiān wǒ xǐ le / guò yīfú jiù chūqù le. (Dans le temps du passé)
Mandarin	昨天我洗了/过衣服就出去了。
Français	Hier – je – laver – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – linges – connecteur – sortir – particule aspectuelle parfaite le : Hier, après avoir lavé les linges, je suis sorti.
Pinyin	Tā xiǎo deshíhou xué le / guò gāngqín. (Dans le temps du passé)
Mandarin	他小的时候学了/过钢琴。
Français	Il – petit – au moment où – apprendre – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – piano : Quand il était petit, il a appris à jouer du piano.
Pinyin	Shànggèyuè wǒ dú le / guò yī běn shū. (Dans le temps du passé)
Mandarin	上个月我读了/过一本书。
Français	Le mois dernier – je – lire – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – un – spécificatif – livre : J'ai lu un livre le mois dernier.
Pinyin	Píngguǒ xǐ le / guò cáinéng chī. (Dans le temps du futur)
Mandarin	苹果洗了/过才能吃。
Français	Pomme – laver – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – pouvoir – manger : Après avoir lavé la pomme, on peut la consommer.
Pinyin	Wǒ děngxià qù le / guò yínháng zài zhǎo nǐ. (Dans le temps du futur)
Mandarin	我等下去了/过银行再找你。
Français	Je – tout à l'heure – aller – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – banque – ensuite – chercher – tu (te) : Après avoir été à la banque, je te chercherai.
Pinyin	Míngnián wǒ chī le / guò wǎnfàn jiù qù sànbù. (Dans le temps du futur)
Mandarin	明天, 我吃了/过晚饭就去散步。
Français	Demain, je – manger – particule aspectuelle parfaite le / particule aspectuelle résultative guò – dîner – connecteur – aller – faire une promenade : Demain, après avoir pris le dîner, je ferai une promenade.

6.4.3. Système temporel en mandarin

Si l'aspect concerne l'intériorité de l'événement, c'est-à-dire le processus de l'événement, le temps est étroitement lié à l'extériorité de l'événement, c'est-à-dire à sa position dans le temps cosmique. Si le système aspectuel en mandarin est riche, comme la tripartition de l'aspect en mandarin que nous avons formulée, le système temporel en mandarin est lui relativement pauvre. Dans la langue parlée, en général, c'est le contexte qui décide de la position de l'événement dans le temps cosmique, par exemple :

Pinyin	- (<i>Nǐ qù nǎlǐ le ?</i>) - <i>Wǒ qù le yínháng.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	- (你到哪里了?) - 我去了银行。
Français	- (<i>Tu – aller – où – particule aspectuelle parfaite le : Où tu es allé ?</i>) - <i>Je – aller – particule aspectuelle parfaite le – banque : Je me suis rendu à la banque.</i>
Pinyin	<i>Wǒ qù le yínháng zài zhǎo nǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我去了银行再找你。
Français	<i>Je – aller – particule aspectuelle parfaite le – banque – ensuite – chercher – tu (te) : Après m'être rendu à la banque, je te chercherai.</i>

Dans le premier exemple, il n'existe qu'une particule aspectuelle dans la réponse, et il n'existe aucune particule temporelle, en l'occurrence, la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) nous permet de comprendre que l'événement se trouve dans le temps du passé. Néanmoins, dans le second exemple, nous ne modifions rien, mais nous ajoutons un adverbe logique *ensuite* et un autre événement inaccompli, ce qui nous permet d'entendre que les deux événements se situent successivement dans le temps du futur, et que la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) que conçoit le premier événement ne relève que d'un résultat dans le temps du futur. Et il en va de même pour les deux exemples suivants :

Pinyin	<i>Wǒ qù yínháng qǔ le qián.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我去银行取了钱。
Français	<i>Je – aller – banque – retirer – particule aspectuelle parfaite le – argent : Je me suis rendu à la banque et j'ai retiré de l'argent.</i>
Pinyin	<i>Wǒ qù yínháng qǔ le qián jiù zhǎo nǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我去银行取了钱就找你。
Français	<i>Je – aller – banque – retirer – particule aspectuelle parfaite le – argent – connecteur – chercher – tu (te) : Après avoir retiré de l'argent à la banque, je te chercherai.</i>

Dans le premier exemple, il y a deux événements, à savoir le déplacement à la banque et la récupération de l'agent. Il n'existe aucune particule temporelle dans la phrase, et une seule particule aspectuelle dans le deuxième événement ; la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) n'intervient pas, d'une manière considérée comme redondante, dans le premier événement, parce que nous comprenons que le déplacement à la banque précède logiquement la récupération de l'agent dans le temps cosmique. En l'occurrence, la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) nous permet de comprendre que les deux événements se trouvent successivement dans le temps du passé. Cependant, dans le second exemple, nous ne modifions rien, mais nous ajoutons un connecteur logique *jiù* (mandarin 就) et un troisième événement inaccompli. Ce qui nous permet de comprendre que la particule aspectuelle parfaite *le* (mandarin 了) que conçoit le deuxième événement ne relève que d'un résultat dans le temps du futur, et que les trois événements se situent successivement dans le temps du futur.

De ces analyses, découle le fait que la syntaxe en mandarin est très importante et qu'elle nous aide à saisir la notion temporelle ; il n'en demeure pas moins qu'elle est assujettie à la logique temporelle.

Bien sûr, nous pouvons profiter des particules marquant le temps pour déterminer précisément la position de l'événement sur la linéarité du temps cosmique. À vrai dire, il existe deux manières, pour l'événement, de se positionner dans le temps. Du point de vue direct, nous pouvons situer directement l'événement dans le temps cosmique ; autrement dit, l'événement s'adosse immédiatement à une notion temporelle plus ou moins abstraite. *A contrario*, du point de vue indirect, nous pouvons positionner l'événement par rapport à un autre événement résidant implicitement dans le temps ; en d'autres termes, l'événement s'adosse intimement à un autre événement précis, et cet autre événement précis s'adosse inmanquablement au temps cosmique.

6.4.3.1. Adossement direct au temps cosmique

En ce qui concerne les représentations temporelles s'appuyant sans détour sur la linéarité

du temps cosmique, nous faisons appel généralement aux noms de temps ou aux groupes nominaux marquant le temps. Nous avons les dates précises, telles que *qùnián* (mandarin 去年 ; français *l'année dernière*), *qiántiān* (mandarin 前天 ; français *avant-hier*), *zuótiān* (mandarin 昨天 ; français *hier*), *jīntiān* (mandarin 今天 ; français *aujourd'hui*), *míngtiān* (mandarin 明天 ; français *demain*), *hòutiān* (mandarin 后天 ; français *après-demain*), *míngnián* (mandarin 明年 ; français *l'année prochaine*), *xiànzài* (mandarin 现在 ; français *maintenant*), *zhèhuì'ér* (mandarin 这会儿 ; français *en ce moment*), *shànggèyuè* (mandarin 上个月 ; français *haut – spécifique – mois : le mois dernier*), *shàngzhōu* (mandarin 上周 ; français *haute – semaine : la semaine dernière*), *xiàzhōu* (mandarin 下周 ; français *basse – semaine : la semaine prochaine*), *xiàgèyuè* (mandarin 下个月 ; français *bas – spécifique – mois : le mois prochain*). Nous avons aussi les fêtes précises, telles que *chūn jié* (mandarin 春节 ; français *la fête du Printemps*), *guóqìng jié* (mandarin 国庆节 ; français *la fête nationale*), *láodòng jié* (mandarin 劳动节 ; français *la fête du Travail*), *értóng jié* (mandarin 儿童节 ; français *la fête des Enfants*), *fùqīn jié* (mandarin 父亲节 ; français *la fête des Pères*), *mǔqīn jié* (mandarin 母亲节 ; français *la fête des Mères*). Nous avons aussi les périodes précises, telles que *xiàtiān* (mandarin 夏天 ; français *l'été*), *qiūtiān* (mandarin 秋天 ; français *l'automne*), *chūnqiū shíqī* (mandarin 春秋时期 ; français *la Période des Printemps et des Automnes*), *tángcháo* (mandarin 唐朝 ; français *la dynastie des Tang*). Par exemple :

Pinyin	<i>Zuótiān tā chuān zhe yùndòng xié.</i> (Adossement au temps du passé)
Mandarin	昨天他穿着运动鞋。
Français	<i>Hier – il – chausser – particule aspectuelle résultative zhe – sport – chaussure : Hier, il portait des chaussures de sport.</i>
Pinyin	<i>Qùnián zhè gè shíhou, tián lǐ zhòng zhe dàozi.</i> (Adossement au temps du passé)
Mandarin	去年这个时候, 田里种着稻子。
Français	<i>Année dernière – ce – spécifique – moment, champ – dedans – cultiver – particule aspectuelle résultative zhe – riz : À ce moment de l'année dernière, il y avait du riz (cultivé) dans le champ.</i>
Pinyin	<i>Xànzài huāyuán lǐ zhòng zhe huā ne.</i> (Adossement au temps du présent)
Mandarin	现在花园里种着花呢。
Français	<i>Maintenant – jardin – dedans – planter – particule aspectuelle résultative zhe – fleurs – particule modale : Il y a des fleurs dans le jardin maintenant.</i>
Pinyin	<i>Zhèhuì'ér tā zài kàn shū.</i> (Adossement au temps du présent)
Mandarin	这会儿他在看书。

Français	<i>En ce moment – il – particule aspectuelle durative zài – regarder – livre : Il est en train de lire en ce moment.</i>
Pinyin	<i>Míngtiān wǒmen chuān zhe xiàofú qù xuéxiào.</i> (Adossement au temps du futur)
Mandarin	明天我们穿着校服去学校。
Français	<i>Demain – nous – porter – particule aspectuelle résultative zhe – uniforme scolaire – aller – école : Demain on portera l’uniforme scolaire pour aller à l’école.</i>
Pinyin	<i>Míngnián wǒ dài zhe màozi chūmén.</i> (Adossement au temps du futur)
Mandarin	明天我戴着帽子出门。
Français	<i>Demain – je – porter – particule aspectuelle résultative zhe – chapeau – sortir : Demain, je sortirai en portant un chapeau.</i>

En un mot, nous découpons directement la linéarité du temps cosmique en périodes précises, et le fait de situer l’événement directement à des périodes précises s’explique par l’adossement direct au temps cosmique.

6.4.3.2. Adossement indirect au temps cosmique

En ce qui concerne les représentations temporelles s’appuyant avec détour sur la linéarité du temps cosmique, nous ne faisons pas appel directement aux noms de temps ou aux groupes nominaux marquant le temps, mais nous positionnons l’événement par rapport à un autre événement. Elles se basent largement sur les constructions suivantes : ... *de shíhou* (mandarin ……的时候 ; français *au moment où / quand*), ... *qījiān* (mandarin ……期间 ; français *pendant*), ... *qián* (mandarin ……前 ; français *avant*), ... *hòu* (mandarin ……后 ; français *après*) etc., par exemple :

Pinyin	<i>Dàxué qījiān, tā huòdé guò jiǎngxuéjīn.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	大学期间, 他获得过奖学金。
Français	<i>Licence – pendant, il – obtenir – particule aspectuelle expérientielle guò – prime : Pendant ses études en licence, il a obtenu une prime.</i>
Pinyin	<i>Tā xiǎo deshíhou, kàn guò yī běn shū.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他小的时候, 看过一本书。
Français	<i>Il – petit – au moment où, voir – particule aspectuelle résultative – un – spécifique – livre : Quand il était petit, il a lu un livre.</i>
Pinyin	<i>Tā tiānhēi qián huílái le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他天黑前回来了。
Français	<i>Il – la tombée de la nuit – avant – rentrer – particule aspectuelle parfaite le : Il est rentré avant la tombée de la nuit.</i>

Pinyin	Tàiyáng shēngqǐ hòu, tā chūfā le. (Dans le temps du passé)
Mandarin	太阳升起后, 他出发了。
Français	Soleil – se lever – après, il – partir – particule aspectuelle parfaite le : Il est parti après que le soleil se soit levé.
Pinyin	Yìqíng qījiān, bù yào dào chù zǒu. (Dans le temps du futur)
Mandarin	疫情期间, 不要到处走。
Français	Pandémie – pendant, ne... pas – partout – se déplacer : Ne vous déplacez pas pendant la pandémie.
Pinyin	Tā xiě lùn wén de shíhòu, bù yào dǎrǎo tā. (Dans le temps du futur)
Mandarin	他写论文的时候, 不要打扰他。
Français	Il – écrire – thèse – au moment où, ne... pas – déranger – il : Ne le dérange pas quand il écrit sa thèse.
Pinyin	Kāixué qián, wǒ yào wánchéng lùn wén. (Dans le temps du futur)
Mandarin	开学前, 我要完成论文。
Français	Rentrée – avant, je – auxiliaire verbal marquant l'aspect in posse – finir – thèse : Je finirai ma thèse avant la rentrée.
Pinyin	Wǎnfàn hòu, wǒ yào chūmén. (Dans le temps du futur)
Mandarin	晚饭后, 我要出门。
Français	Dîner – après, je – auxiliaire verbal marquant l'aspect in posse – sortir : Je sortirai après le dîner.

En un mot, le fait de situer l'événement par rapport à un autre événement se traduit par l'adossement indirect au temps cosmique. Bien sûr, à part des noms de temps, nous avons aussi en mandarin des particules logiques concevant la notion de temps.

6.4.3.3. Particules logiques concevant la notion du temps

En mandarin, certains adverbes et prépositions conçoivent eux-mêmes la notion de temps, ils sont considérés comme des particules logiques marquant le temps. Nous avons les adverbes suivants : *gānggāng* (mandarin 刚刚; français *tout à l'heure*), *mǎshàng* (mandarin 马上; français *tout de suite*), *lìjǐ* (mandarin 立即; français *tout de suite*), *ǒu'ěr* (mandarin 偶尔; français *de temps en temps*), *zànshí* (mandarin 暂时; français *temporairement*), *hūrán* (mandarin 忽然; français *tout à coup*), *céngjīng* (mandarin 曾经; français *autrefois*), *yīzhí* (mandarin 一直; français *toujours*). Et nous avons aussi les prépositions marquant le temps : ... *qián* (mandarin ……前; français *avant*), ... *hòu* (mandarin ……后; français *après*), *wèile* (mandarin 为了; français *pour*), *yǐbiàn* (mandarin 以便; français *afin de*) etc., par exemple :

Pinyin	<i>Wó gānggāng chī le yī gè píngguǒ.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我刚刚吃了一个苹果。
Français	<i>Je – tout à l’heure – manger – particule aspectuelle parfaite le – un(e) – spécifique – pomme : J’ai mangé une pomme tout à l’heure.</i>
Pinyin	<i>Tā céngjīng kàn guò yī běn shū.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他曾经看过一本书。
Français	<i>Il – autrefois – voir – particule aspectuelle résultative – un – spécifique – livre : Autrefois, il a lu un livre.</i>
Pinyin	<i>Tā hūrán zhàn qǐlái.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	他忽然站起来。
Français	<i>Il – tout à coup – se mettre debout – se lever (complément du verbe) : Tout à coup, il se met debout.</i>
Pinyin	<i>Tā yīzhí hěn jǐnshèn.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	他一直很谨慎。
Français	<i>Il – toujours – très – prudent : Il est toujours très prudent.</i>
Pinyin	<i>Tā mǎshàng chūmén.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	他马上出门。
Français	<i>Il – tout de suite – sortir : Il sortira tout de suite.</i>
Pinyin	<i>Wèile huòdé hǎo chéngjì, tā hěn rènzhēn.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	为了获得好成绩, 他很认真。
Français	<i>Pour – obtenir – bon – résultat, il – très – travailleur : Il est très travailleur dans le but d’obtenir un bon résultat (dans le futur).</i>
Pinyin	<i>Tā dāi zài jiā, yǐbiàn zài kāixué qián wánchéng lùnwén.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	他呆在家, 以便在开学前完成论文。
Français	<i>Il – rester – chez (préposition) – maison, afin de – à (préposition) – rentrée – avant – finir – thèse : Afin de finir sa thèse avant la rentrée, il reste chez lui.</i>

6.4.4. Voix verbale en mandarin

La voix verbale en mandarin, comme en français, se concrétise d’une manière sémantico-syntaxique ; néanmoins, il n’existe pas de verbe pronominal en mandarin. Traditionnellement, la construction en *bǎ* (mandarin 把) s’explique par la voix active, et inversement, la construction en *bèi* (mandarin 被) s’explique par la voix passive. Cependant, la construction en *bǎ* (mandarin 把) n’est qu’un cas représentatif de la voix active, et de même, la construction en *bèi* (mandarin 被) n’est qu’un cas représentatif de la voix passive, il y a d’autres constructions qui peuvent concevoir la fonction de la voix active et celle de la voix passive. Étant donné le mouvement de déploiement que conçoit la voix active et le

mouvement de repliement que conçoit la voix passive, nous les nommons respectivement la voix de déploiement et la voix de repliement.

6.4.4.1. Voix de déploiement

La voix de déploiement en mandarin moderne s'explique par le fait que le déroulement syntaxique et le déroulement logico-mental vont de pair, elle nous impose une image mentale d'un mouvement expansif de la causation à l'effectation ; il n'en demeure pas moins que le point de référence se trouve à la causation. Comme la voix de déploiement a besoin obligatoirement, au moins implicitement, d'un agent et d'un patient, elle ne concerne que les verbes transitifs. De plus, la voix de déploiement implique peu ou prou un comportement cinétique, elle ne concerne donc ni les verbes considérés comme étantifs – tels que *cúnzài* (mandarin 存在 ; français *il y a*), *tíngliú* (mandarin 停留 ; français *rester*) –, ni les verbes considérés comme ayantifs – tels que *yǒu* (mandarin 有 ; français *avoir*), *yōngyǒu* (mandarin 拥有 ; français *posséder*), –, ni les verbes à caractère statique fort et faible. Pour la voix de déploiement en mandarin moderne, nous avons principalement les 5 constructions suivantes :

1) *Bǎ* + complément d'objet direct + verbe + complément d'objet indirect

Pinyin	<i>Wǒ bǎ yī gè píngguǒ gěi le tā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我把一个苹果给了他。
Français	<i>Je – bǎ – une – spécifique – pomme – donner – particule aspectuelle parfaite le – il (lui) : Je lui ai donné une pomme.</i>
Pinyin	<i>Tā bǎ yī běn shū dìgěi le wǒ.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他把一本书递给了我。
Français	<i>Il – bǎ – un – spécifique – livre – passer – particule aspectuelle parfaite le – je (me) : Il m'a passé un livre.</i>
Pinyin	<i>Nǐ kěyǐ bǎ yán dìgěi wǒ ma ?</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	(你) 可以把盐递给我吗？
Français	<i>Tu – pouvoir – bǎ – sel – passer – je (me) – particule interrogative : Tu peux me passer le sel ?</i>
Pinyin	<i>Qǐng bǎ dá'àn gàosù wǒ.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	请把答案告诉我。
Français	<i>S'il vous plaît – bǎ – réponse – informer – je (me) : Donnez-moi la réponse, s'il vous plaît.</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngtiān bǎ xiāoxī gàosù nǐ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我明天把消息告诉你。

Français	<i>Je – demain – bă – nouvelle – informer – tu (te) : Je te ferai part des nouvelles demain.</i>
Pinyin	<i>Tā xiàzhōu bă lǐwù dàigěi wǒ. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>他下周把礼物带给我。</i>
Français	<i>Il – la semaine prochaine – bă – cadeau – apporter – je (me) : Il m’apportera un cadeau la semaine prochaine.</i>

2) *Bă + complément d’objet direct + verbe + zài / dào / zhì (préposition) + locatif*

Pinyin	<i>Wǒ bă yī gè píngguǒ fàng zài le zhuōzi shàng. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>我把一个苹果放在了桌子上。</i>
Français	<i>Je – bă – une – spécifique – pomme – déposer – zài (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – table – dessus : J’ai déposé une pomme sur la table.</i>
Pinyin	<i>Tā bă yī běn shū sòng dào le xuéxiào. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>他把一本书送到了学校。</i>
Français	<i>Il – bă – un – spécifique – livre – envoyer – dào (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – école : Il a envoyé un livre à l’école.</i>
Pinyin	<i>Nǐ kěyǐ bă dàiyī guà zài qiáng shàng. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	<i>你可以把大衣挂在墙上。</i>
Français	<i>Tu – pouvoir – bă – manteau – accrocher – zài (préposition) – mur – dessus : Tu peux accrocher le manteau sur le mur.</i>
Pinyin	<i>Qǐng bă shǒu fàng zhì xiōng qián. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	<i>请把手放至胸前。</i>
Français	<i>S’il vous plaît – bă – main – poser – zhì (préposition) – poitrine – devant : Posez les mains devant la poitrine, s’il vous plaît.</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngtiān bă bāoguǒ sòng zhì nǐ jiā. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>我明天把包裹送至你家。</i>
Français	<i>Je – demain – bă – colis – envoyer – zhì (préposition) – vous (votre) – maison : J’enverrai le colis chez vous demain.</i>
Pinyin	<i>Tā xiàzhōu bă hái zi fàng dào yòu’èryuán. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>他下周把孩子放到幼儿园。</i>
Français	<i>Il – la semaine prochaine – bă – enfant – déposer – dào (préposition) – crèche : Il déposera son enfant à la crèche la semaine prochaine.</i>

3) *Bă + complément d’objet direct + verbe + numéral + spécifique*

Pinyin	<i>Wǒ bă chēzi cā le yī biàn. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>我把车子擦了一遍。</i>
Français	<i>Je – bă – voiture – nettoyer – particule aspectuelle parfaite le – une – fois (spécificatif) : J’ai nettoyé la voiture.</i>
Pinyin	<i>Tā bă shū dú le liǎng biàn. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>他把书读了两遍。</i>
Français	<i>Il – bă – livre – lire – particule aspectuelle parfaite le – deux – fois (spécificatif) : Il a lu ce livre deux fois.</i>
Pinyin	<i>Nǐ bă tā zài dǎ yī dùn yě méiyǒu yòng. (Dans le temps du présent)</i>

Mandarin	你把他再打一顿也没有用。
Français	<i>Tu – bă – il (le) – encore – frapper – une – fois (spécificatif) – particule modale marquant l'affirmation – ne... pas – utile : Il n'est pas utile de le frapper encore une fois.</i>
Pinyin	<i>Wōmen bă shī zài dú yī biàn.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	我们把诗再读一遍。
Français	<i>On – bă – poème – encore – lire – une – fois (spécificatif) : On lit encore une fois ce poème.</i>
Pinyin	<i>Wǒ míngtiān bă wénzhāng zài xiūgǎi yī cì.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我明天把文章再修改一次。
Français	<i>Je – demain – bă – article – encore – corriger – une – fois (spécificatif) : Je corrigerai encore une fois mon article demain.</i>
Pinyin	<i>Tā xiàzhōu bă bèizi zài xǐ yī cì.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	他下周把被子再洗一次。
Français	<i>Il – la semaine prochaine – bă – couverture – encore – laver – une – fois (spécificatif) : Il lavera la couverture encore une fois la semaine prochaine.</i>

4) Bă + complément d'objet direct₁ + verbe + complément d'objet direct₂

Pinyin	<i>Wǒ bă tā dāngchéng le hǎorén.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我把他当成了好人。
Français	<i>Je – bă – il (le) – prendre pour – particule aspectuelle parfaite le – un homme honnête : Je l'ai pris pour un homme honnête.</i>
Pinyin	<i>Wōmen bă tā xuǎnwéi le fùzérén.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我们把他选为了负责人。
Français	<i>On – bă – il (le) – élire – particule aspectuelle parfaite le – responsable : On l'a élu comme responsable.</i>
Pinyin	<i>Nǐ kěyǐ bă tā dāngzuò péngyǒu.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	你可以把他当作朋友。
Français	<i>Tu – pouvoir – bă – il (le) – prendre pour – ami : Tu peux le prendre pour ami.</i>
Pinyin	<i>Wōmen bă zǐjìnchéng jiàozuò gùgōng.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	我们把紫禁城叫做故宫。
Français	<i>On – bă – la Cité interdite – appeler – le palais ancien : On appelle la Cité interdite le palais ancien.</i>
Pinyin	<i>Yǐhòu, wǒmen yào bă dírén de dírén kànzuò péngyǒu.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	以后，我们要把敌人的敌人看作朋友。
Français	<i>Dans le futur, on – devoir – bă – ennemi – auxiliaire marquant la détermination – ennemi – envisager – ami : Dans le futur, on doit envisager l'ennemi de notre ennemi comme ami.</i>
Pinyin	<i>Tāmen jiāng bă zhè gè chéngshì dāngzuò shǒudū.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	他们将要把这个城市当作首都。
Français	<i>Ils – verbe auxiliaire marquant le futur proche – bă – cette – spécifique – ville – tenir pour – capitale : Ils tiendront cette ville pour la capitale.</i>

Parfois, dans ladite construction, le deuxième complément d'objet direct peut faire partie intégrante du premier complément d'objet direct, et nous obtenons la construction suivante :

Bǎ + complément d'objet direct₁ marquant l'ensemble + verbe + complément d'objet direct₂ marquant une partie. Par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ bǎ píngguǒ xiāo le pí.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我把苹果削了皮。
Français	<i>Je – bǎ – pomme – éplucher – particule aspectuelle parfaite le – peau : J'ai épluché la pomme.</i>
Pinyin	<i>Tā bǎ yú qù le lín.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他把鱼去了鳞。
Français	<i>Il – bǎ – poisson – écailler – particule aspectuelle parfaite le – écaille : Il a écaillé le poisson.</i>
Pinyin	<i>Nǐ kěyǐ bǎ dàsuàn qù pí mā ?</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	你可以把大蒜去皮吗？
Français	<i>Tu – pouvoir – bǎ – ail – éplucher – peau – particule modale interrogative : Tu peux éplucher l'ail ?</i>
Pinyin	<i>Wǒmen bǎ huāpíng chā shàng huā ba !</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	我们把花瓶插上花吧！
Français	<i>On – bǎ – vase – insérer – complément marquant le résultat – fleur – particule modale : On met des fleurs dans le vase !</i>
Pinyin	<i>Nǐ míngtiān bǎ yīfú ān shàng kòuzi.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	你明天把衣服安上扣子。
Français	<i>Tu – demain – bǎ – manteau – coudre – complément marquant le résultat – bouton : Demain, tu coudras un bouton sur le manteau.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen jīnwǎn bǎ lúzi shēng shàng huǒ.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	我们今晚把炉子生上火。
Français	<i>On – ce soir – bǎ – poêle – allumer – complément marquant le résultat – feu : On allumera le poêle ce soir.</i>

5) *Bǎ* + complément d'objet direct + verbe + complément

Pinyin	<i>Wǒmen bǎ dírén jī tuì le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我们把敌人击退了。
Français	<i>On – bǎ – ennemi – attaquer – repousser (complément du verbe) – particule aspectuelle parfaite le : On a repoussé l'ennemi.</i>
Pinyin	<i>Tā bǎ yú shā sǐ le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他把鱼杀死了。
Français	<i>Il – bǎ – poisson – tuer – mort (complément du verbe) – particule aspectuelle parfaite le : Il a tué le poisson.</i>
Pinyin	<i>Zhè gè xiāoxī bǎ tā jí de zhí kū.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	这个消息把她急得直哭。
Français	<i>Cette – spécifique – nouvelle – bǎ – elle (la) – inquiéter – particule de résultat ou de description – jusqu'à – pleurer : Cette nouvelle l'inquiète, elle pleure.</i>
Pinyin	<i>Tàiyáng bǎ dàolù shài de hěn tàng.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	太阳把道路晒得很烫。

Français	Soleil – <i>bǎ</i> – voie – éclairer – particule de résultat ou de description – très – chaude : Le soleil rend la voie très chaude.
Pinyin	Wǎnshàng de dà fēng huì bǎ yīfú chuī diào. (Dans le temps du futur)
Mandarin	晚上的大风会把衣服吹掉。
Français	Soir – auxiliaire marquant la détermination – grand – vent – particule aspectuelle de probabilité – <i>bǎ</i> – linge – souffler – tomber (complément du verbe) : Le grand vent de ce soir fera tomber le linge.
Pinyin	Kāixué hòu de gōngzuò huì bǎ wǒmen máng de bùkěkāijiāo. (Dans le temps du futur)
Mandarin	开学后的工作会把我们忙得不可开交。
Français	Rentrée – après – auxiliaire marquant la détermination – travail – particule aspectuelle de probabilité – <i>bǎ</i> – on – occupé – particule de résultat ou de description – ne pas avoir un moment à soi : Le travail après la rentrée nous occupera beaucoup.

Lesdites constructions en *bǎ* (mandarin 把) sont les plus représentatives de la voix de déploiement en mandarin moderne, néanmoins, nous pouvons remplacer parfois *bǎ* (mandarin 把) par les verbes considérés comme causatifs exprimant *faire faire* – tels que *shǐ* (mandarin 使), *ràng* (mandarin 让), *jiào* (mandarin 叫) – dans la construction *Bǎ* + complément d'objet direct₁ + verbe causatif + complément d'objet direct₂. Par exemple :

Pinyin	Nà zhī māo de chūxiàn bǎ wǒ xià le yī tiào.
Mandarin	那只猫的出现把我吓了一跳。
Français	Ce – spécificatif – chat – auxiliaire marquant la détermination – apparition – <i>bǎ</i> – je (me) – effrayer – particule aspectuelle parfaite le – un – bond : L'apparition de ce chat m'a effrayé.
Pinyin	Nà zhī māo de chūxiàn shǐ wǒ xià le yī tiào.
Mandarin	那只猫的出现使我吓了一跳。
Français	Ce – spécificatif – chat – auxiliaire marquant la détermination – apparition – <i>shǐ</i> – je (me) – effrayer – particule aspectuelle parfaite le – un – bond : L'apparition de ce chat m'a effrayé.
Pinyin	Nà zhī māo de chūxiàn ràng wǒ xià le yī tiào.
Mandarin	那只猫的出现让我吓了一跳。
Français	Ce – spécificatif – chat – auxiliaire marquant la détermination – apparition – <i>ràng</i> – je (me) – effrayer – particule aspectuelle parfaite le – un – bond : L'apparition de ce chat m'a effrayé.
Pinyin	Nà zhī māo de chūxiàn jiào wǒ xià le yī tiào.
Mandarin	那只猫的出现叫我吓了一跳。
Français	Ce – spécificatif – chat – auxiliaire marquant la détermination – apparition – <i>jiào</i> – je (me) – effrayer – particule aspectuelle parfaite le – un – bond : L'apparition de ce chat m'a effrayé.

Les verbes considérés comme causatifs exprimant *faire faire* – tels que *shǐ* (mandarin 使), *ràng* (mandarin 让), *jiào* (mandarin 叫) – ne peuvent parfois pas être remplacés par la construction en *bǎ* (mandarin 把), par exemple :

Pinyin	<i>Zhè gè huài xiāoxī shǐ tā zuòlibù'ān.</i>
Mandarin	这个消息使他坐立不安。
Français	<i>Cette – spécifique – mauvaise – nouvelle – shǐ – il (le) – nerveux : Cette mauvaise nouvelle le rend nerveux.</i>
Pinyin	<i>Zhè gè huài xiāoxī ràng tā zuòlibù'ān.</i>
Mandarin	这个消息让他坐立不安。
Français	<i>Cette – spécifique – mauvaise – nouvelle – ràng – il (le) – nerveux : Cette mauvaise nouvelle le rend nerveux.</i>
Pinyin	<i>Zhè gè huài xiāoxī jiào tā zuòlibù'ān.</i>
Mandarin	这个消息叫他坐立不安。
Français	<i>Cette – spécifique – mauvaise – nouvelle – jiào – il (le) – nerveux : Cette mauvaise nouvelle le rend nerveux.</i>
Pinyin*	<i>Zhè gè huài xiāoxī bǎ tā zuòlibù'ān. (x)</i>
Mandarin*	这个消息把他坐立不安。(x)
Français*	<i>Cette – spécifique – mauvaise – nouvelle – bǎ – il (le) – nerveux : Cette mauvaise nouvelle le rend nerveux. (x)</i>

En clair, nous constatons que, dans la construction en *bǎ* (mandarin 把) – c'est-à-dire dans la voix de déploiement en mandarin moderne –, l'objet en cause est souvent déterminé, il n'en demeure pas moins que la voix de déploiement implique un événement concret ; néanmoins, l'objet en cause peut être indéterminé, il peut concerner un des éléments d'une espèce. De plus, le groupe verbal dans la construction en *bǎ* (mandarin 把) se présente généralement sous forme complexe, il n'en demeure pas moins que la voix de déploiement implique un changement concret ou un résultat concret et que le complément du verbe intervient pour traduire minutieusement ce changement ou ce résultat.

6.4.4.2. Voix de repliement

La voix de repliement en mandarin moderne s'entend par le fait que le déroulement syntaxique prend le déroulement logico-mental à contre-pied, elle nous impose une image mentale d'un mouvement régressif de la causation à l'effection ; il n'en demeure pas moins que le point de référence se situe à l'effection. La voix de repliement en mandarin moderne se concrétise souvent par la construction en *bèi* (mandarin 被), il existe principalement les deux constructions suivantes :

1) *Sujet (patient) + bèi + complément d'objet direct (agent) + verbe*

Pinyin	<i>Wǒ bèi tā dǎ le. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	我被他打了。
Français	<i>Je – bèi – il – frapper – particule aspectuelle parfaite le : J'ai été frappé par lui.</i>
Pinyin	<i>Yī běn shū bèi tā sòng dào le xuéxiào. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	一本书被他送到了学校。
Français	<i>Un – spécifique – livre – bèi – il – envoyer – dào (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – école : Un livre a été envoyé par lui à l'école.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi bìngtòng zhémó zhe. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	他被病痛折磨着。
Français	<i>Il – bèi – maladie – torturer – particule aspectuelle durative zhe : Il est torturé par la maladie.</i>
Pinyin	<i>Zǐjìnchéng yě bèi wǒmen jiàozuò gùgōng. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	紫禁城也被我们叫做故宫。
Français	<i>La Cité interdite – aussi – bèi – nous – appeler – le palais ancien : La Cité interdite est aussi appelée par nous le palais ancien.</i>
Pinyin	<i>Yīfú huì bèi wǎnshàng de dà fēng chuī diào. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	衣服会被晚上的大风吹掉。
Français	<i>Linge – particule aspectuelle de probabilité – bèi – soir – auxiliaire marquant la détermination – grand – vent – souffler – tomber (complément du verbe) : Le linge sera renversé par le grand vent de ce soir.</i>
Pinyin	<i>Xiàzhōu, háizi jiāng bèi tā fàng dào yòu'eryuán. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	下周, 孩子将被他放到幼儿园。
Français	<i>La semaine prochaine, enfant – auxiliaire verbal marquant le futur – bèi – il – déposer – dào (préposition) – crèche : L'enfant sera déposé par lui à la crèche la semaine prochaine.</i>

Dans la voix de repliement en mandarin moderne, la présence du patient est indispensable, il n'en demeure pas moins que nous nous attardons sur ce patient ; néanmoins, l'agent peut être absent de la construction, peu importe qu'il soit déterminé ou indéterminé. D'où la construction suivante :

2) *Sujet (patient) + bèi + verbe*

Pinyin	<i>Wǒ bèi dǎ le. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	我被打了。
Français	<i>Je – bèi – frapper – particule aspectuelle parfaite le : J'ai été frappé.</i>
Pinyin	<i>Yī běn shū bèi sòng dào le xuéxiào. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	一本书被送到了学校。
Français	<i>Un – spécifique – livre – bèi – envoyer – dào (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – école : Un livre a été envoyé à l'école.</i>
Pinyin	<i>Zhè gè chéngshì bèi dāngzuò shǒudū. (Dans le temps du présent)</i>

Mandarin	这个城市被当作首都。
Français	<i>Cette – spécifique – ville – être – tenir pour – capitale : Cette ville est envisagée comme la capitale.</i>
Pinyin	<i>Zhègè chéngshì bèi jiàozuò gùgōng.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	紫禁城也被叫做故宫。
Français	<i>La Cité interdite – aussi – être – appeler – le palais ancien : La Cité interdite est aussi appelée le palais ancien.</i>
Pinyin	<i>Yīfú huì bèi chuī diào.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	衣服会被吹掉。
Français	<i>Linge – particule aspectuelle de probabilité – être – souffler – tomber (complément du verbe) : Le linge sera renversé (par le vent).</i>
Pinyin	<i>Xiàzhōu, háizi jiāng bèi fàng dào yòu'eryuán.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	下周, 孩子将被放到幼儿园。
Français	<i>La semaine prochaine, enfant – auxiliaire verbal marquant le futur – être – déposer – à (préposition) – crèche : L'enfant sera déposé à la crèche la semaine prochaine.</i>

De plus, la voix de repliement en mandarin moderne concerne implicitement un résultat, sa forme négative ne concerne qu'un résultat dans le temps du passé ou dans le temps du futur. La particule négative *méi / méiyǒu* (mandarin 没/没有) s'applique plutôt au temps du passé, alors que la particule négative *bù* (mandarin 不) et la particule aspectuelle de probabilité *huì* (mandarin 会), s'employant ensemble, s'appliquent plutôt au temps du futur. Ces particules négatives doivent nécessairement précéder *bèi* (mandarin 被), par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ méi / méiyǒu bèi dǎ.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我没/没有被打。
Français	<i>Je – particule négative – être – frapper : Je n'ai pas été frappé.</i>
Pinyin	<i>Yī běn shū méi / méiyǒu bèi sòng dào xuéxiào.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	一本书没/没有被送到学校。
Français	<i>Un – spécifique – livre – particule négative – être – envoyer – à (préposition) – école : Un livre n'a pas été envoyé à l'école.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen méi / méiyǒu bǎ huāpíng chā shàng huā.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我们没/没有把花瓶插上花。
Français	<i>On – particule négative – à – vase – insérer – complément marquant le résultat – fleur : On n'a pas mis de fleurs dans le vase !</i>
Pinyin	<i>Zhègè chéngshì bù huì bèi jiàozuò shǒudū.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	这个城市不会被当作首都。
Français	<i>Cette – spécifique – ville – particule négative – particule aspectuelle de probabilité – être – tenir pour – capitale : Cette ville n'aurait pas été envisagée comme la capitale.</i>
Pinyin	<i>Yīfú bù huì bèi chuī diào.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	衣服不会被吹掉。

Français	<i>Linge – particule négative – particule aspectuelle de probabilité – bèi – souffler – tomber (complément du verbe) : Le linge ne sera pas renversé (par le vent).</i>
Pinyin	<i>Xiàzhōu, háizi bù huì bèi fāng dào yòu'eryuán. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>下周, 孩子不会被放到幼儿园。</i>
Français	<i>La semaine prochaine, enfant – particule négative – particule aspectuelle de probabilité – bèi – déposer – dào (préposition) – crèche : L'enfant ne sera pas déposé à la crèche la semaine prochaine.</i>

À dire vrai, la voix de repliement en mandarin moderne, véhiculée par la construction en *bèi* (mandarin 被) souligne davantage une opération ponctuelle ou un résultat instantané ; pour exprimer un état ou un événement continu au sens passif, nous pouvons faire appel à *yóu* (mandarin 由 ; français *par*), *shòu* (mandarin 受 ; français *subir*) etc., par exemple :

Pinyin	<i>Èrlínglíngbā nián de Àoyùnhuì yóu Běijīng chénbàn. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>2008 年的奥运会由北京承办。</i>
Français	<i>2008 – année – auxiliaire marquant la détermination – Jeux Olympiques – par – Pékin – entreprendre : Les Jeux Olympiques de 2008 ont été organisés par Pékin.</i>
Pinyin	<i>Zhè běn shū zài dāngshí hěn shòu dàjiā huānyíng. (Dans le temps du passé)</i>
Mandarin	<i>这本书在当时很受大家欢迎。</i>
Français	<i>Ce – spécifique – livre – à (préposition) – ce moment-là – très – subir – tout le monde – accueillir favorablement : Ce livre a été favorablement accueilli par tout le monde à ce moment-là.</i>
Pinyin	<i>Cǐ cì kǎoshì yóu tā ānpái. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	<i>此次考试由他安排。</i>
Français	<i>Cette – fois (spécificatif) – examen – par – il (lui) – organiser : Cet examen est organisé par lui.</i>
Pinyin	<i>Zhè wèi lǎoshī hěn shòu dàjiā xǐhuān. (Dans le temps du présent)</i>
Mandarin	<i>这位老师很受大家喜欢。</i>
Français	<i>Ce – spécifique – professeur – très – subir – tout le monde – aimer : Ce professeur est aimé de tous.</i>
Pinyin	<i>Jīnnián de zhǎnlǎn jiāng yóu tā jiāndū. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>今年的展览将由他监督。</i>
Français	<i>Cette année – auxiliaire marquant la détermination – exposition – auxiliaire verbal marquant le futur – par – il (lui) – surveiller : L'exposition de cette année sera surveillée par lui.</i>
Pinyin	<i>Zhè kuǎn xīn chǎnpǐn jiāng shòu zhuīpěng. (Dans le temps du futur)</i>
Mandarin	<i>这款新产品将受追捧。</i>
Français	<i>Ce – spécifique – nouveau – produit – auxiliaire verbal marquant le futur – subir – recommander : Ce nouveau produit sera recommandé.</i>

En outre, en langue parlée, les verbes causatifs – comme *ràng* (mandarin 让), *jiào* (mandarin 叫), *gěi* (mandarin 给) –, qui signifient généralement *faire faire* ou *laisser faire*, peuvent concevoir le sens passif et remplacer *bèi* (mandarin 被), mais l'agent et le patient

doivent être obligatoirement présents. Par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ bèi / ràng / jiào / gěi tā dǎ le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	我被/让/叫/给他打了。
Français	<i>Je – bèi / ràng / jiào / gěi – il – frapper – particule aspectuelle parfaite le : J’ai été frappé par lui.</i>
Pinyin	<i>Nà běn shū bèi / ràng / jiào / gěi tā sòng dào le xuéxiào.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	那本书被/让/叫/给他送到了学校。
Français	<i>Ce – spécifique – livre – bèi / ràng / jiào / gěi – il – envoyer – dào (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – école : Un livre a été envoyé par lui à l’école.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi / ràng / jiào / gěi rén zhuā qī lái le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他被/让/叫/给人抓起来了。
Français	<i>Il – bèi / ràng / jiào / gěi – quelqu’un – saisir – complément résultatif – particule aspectuelle parfaite le : Il est saisi par quelqu’un.</i>
Pinyin	<i>Tā zhème lǎoshí, bèi / ràng / jiào / gěi rén piàn de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	他这么老实, 会被/让/叫/给人骗的。
Français	<i>Il – tellement – honnête, particule aspectuelle de probabilité – bèi / ràng / jiào / gěi – quelqu’un – tromper – particule modale d’affirmation : Il est tellement honnête, il sera trompé par quelqu’un.</i>
Pinyin	<i>Rúguǒ nǐ zhèyàng zuò, nǐ huì bèi / ràng / jiào / gěi rén mà de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	如果你这样做, 你会被/让/叫/给人骂的。
Français	<i>Si – tu – comme ça – agir, tu – particule aspectuelle de probabilité – bèi / ràng / jiào / gěi – quelqu’un – gronder – particule modale d’affirmation : Si tu agis comme ça, tu seras grondé par quelqu’un.</i>
Pinyin	<i>Rúguǒ xià yǔ, yīfú huì bèi / ràng / jiào / gěi yǔ línshī de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	如果下雨, 衣服会被/让/叫/给雨淋湿的。
Français	<i>Si – tomber – pluie, manteau – particule aspectuelle de probabilité – bèi / ràng / jiào / gěi – pluie – tremper – particule modale d’affirmation : S’il pleut, le manteau sera trempé par la pluie.</i>

Après avoir analysé les détails de la voix de déploiement et de la voix de repliement, nous allons à présent étudier leurs transformations réciproques.

6.4.4.3. Transformation entre la voix de déploiement et la voix de repliement

En général, la transformation réciproque entre la voix de déploiement et la voix de repliement est possible, il suffit de changer la position de l’agent et celle du patient dans un énoncé et de profiter de la construction en *bǎ* (mandarin 把) ou de la construction en *bèi* (mandarin 被), par exemple :

Pinyin	<i>Wǒ bǎ yī gè píngguǒ gěi le tā. ⇔ Yī gè píngguǒ bèi wǒ gěi le tā.</i>
--------	---

Mandarin	我把一个苹果给了他。↔ 一个苹果被我给了他。
Français	<i>Je – bă – une – spécifique – pomme – donner – particule aspectuelle parfaite le – il (lui) : Je lui ai donné une pomme. ↔ Une – spécifique – pomme – bėti – je – donner – particule aspectuelle parfaite le – il (lui) : Je lui ai donné une pomme.</i>
Pinyin	<i>Wǒ bǎ yī gè píngguǒ fàng zài le zhuōzi shàng. ↔ Yī gè píngguǒ bèi wǒ fàng zài le zhuōzi shàng.</i>
Mandarin	我把一个苹果放在了桌子上。↔ 一个苹果被我放在了桌子上。
Français	<i>Je – bă – une – spécifique – pomme – déposer – zài (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – table – dessus : J'ai déposé une pomme sur la table. ↔ Une – spécifique – pomme – bėti – je – déposer – zài (préposition) – particule aspectuelle parfaite le – table – dessus : Une pomme a été déposée sur la table par moi.</i>
Pinyin	<i>Tā bǎ shū dú le liǎng biān. ↔ Shū bèi tā dú le liǎng biān.</i>
Mandarin	他把书读了两遍。↔ 书被他读了两遍。
Français	<i>Il – bă – livre – lire – particule aspectuelle parfaite le – deux – fois (spécificatif) : Il a lu ce livre deux fois. ↔ Livre – bėti – il – lire – particule aspectuelle parfaite le – deux – fois (spécificatif) : Ce livre a été lu deux fois par lui.</i>
Pinyin	<i>Wǒ bǎ tā dāngchéng le hǎorén. ↔ Tā bèi wǒ dāngchéng le hǎorén.</i>
Mandarin	我把他当成了好人。↔ 他被我当成了好人。
Français	<i>Je – bă – il (le) – prendre pour – particule aspectuelle parfaite le – un homme honnête : Je l'ai pris pour un homme honnête. ↔ Il – bėti – je – prendre pour – particule aspectuelle parfaite le – un homme honnête : Il a été pris pour un homme honnête par moi.</i>
Pinyin	<i>Wǒ bǎ píngguǒ xiāo le pí. ↔ Píngguǒ bèi wǒ xiāo le pí.</i>
Mandarin	我把苹果削了皮。↔ 苹果被我削了皮。
Français	<i>Je – bă – pomme – éplucher – particule aspectuelle parfaite le – peau : J'ai épluché la pomme. ↔ Pomme – bėti – je – éplucher – particule aspectuelle parfaite le – peau : La pomme a été épluchée par moi.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen bǎ dírén jī tuì le. ↔ Dírén bèi wǒmen jī tuì le.</i>
Mandarin	我们把敌人击退了。↔ 敌人被我们击退了。
Français	<i>On – bă – ennemi – attaquer – repousser (complément du verbe) – particule aspectuelle parfaite le : On a repoussé l'ennemi. ↔ Ennemi – bėti – nous – attaquer – repousser (complément du verbe) – particule aspectuelle parfaite le : L'ennemi a été repoussé par nous.</i>

Néanmoins, les particularités hétérogènes entre la voix de déploiement et la voix de repliement décident déjà de leurs incompatibilités dans certains lieux, d'où l'impossibilité de se transformer entre la voix de déploiement et la voix de repliement. Il est donc nécessaire de recenser leurs particularités hétérogènes.

6.4.4.4. Hétérogénéités entre la voix de déploiement et la voix de repliement

Tout d'abord, syntaxiquement parlant, l'ordre des mots en mandarin moderne s'explique

généralement par SVO – sujet-verbe-objet –. La voix de déploiement nous permet d’obtenir la construction *SbǎOV* – sujet-*bǎ* (mandarin 把)-objet-verbe – en soulignant un mouvement de déploiement de l’agent au patient. Dans ce cas-là, le sujet renvoie à l’agent, et l’objet au patient ; *a contrario*, la voix de repliement nous permet d’obtenir la construction *SbèiOV* – sujet-*bèi* (mandarin 被)-objet-verbe – en soulignant un mouvement de repliement de l’agent au patient. Dans ce cas-là, le sujet renvoie au patient, et l’objet à l’agent.

Ensuite, dans la construction en *bǎ* (mandarin 把), l’agent et le patient doivent être obligatoirement présents. Néanmoins, dans la construction en *bèi* (mandarin 被), l’agent peut être absent de l’énoncé, peu importe qu’il soit déterminé ou indéterminé ; le patient doit être nécessairement présent, mais il n’en demeure pas moins que nous nous attardons sur le résultat imposé sur lui.

Enfin, la construction en *bèi* (mandarin 被) accepte beaucoup plus de verbes que la construction en *bǎ* (mandarin 把). Les verbes dits cognitifs, c’est-à-dire les verbes à caractère statique faible, sont acceptés dans la construction en *bèi* (mandarin 被), cependant, ils ne sont pas acceptés dans la construction en *bǎ* (mandarin 把). Par exemple :

Pinyin	<i>Tā bèi wǒmen wùhùi le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他被我们误会了。
Français	<i>Il – bèi – nous – mal comprendre – particule aspectuelle parfaite le : Il a été mal compris par nous.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi wǒmen dīgū le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他被我们低估了。
Français	<i>Il – bèi – nous – sous-estimer – particule aspectuelle parfaite le : Il a été sous-estimé par nous.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi háizimen suǒ ài zhe.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	她被孩子们所爱着。
Français	<i>Elle – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – enfants – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – aimer – particule aspectuelle durative zhe : Elle est aimée de ses enfants.</i>
Pinyin	<i>Zhè wèi lǎoshī bèi dàjiā suǒ àidài.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	这位老师被大家所爱戴。
Français	<i>Ce – spécificatif – professeur – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – tout le monde – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – aimer : Ce professeur est aimé de tous.</i>
Pinyin	<i>Yǔzhòu huì bèi rénlèi suǒ liǎojiě de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	宇宙会被人类所了解的。
Français	<i>L’univers – particule aspectuelle de probabilité – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – l’espèce humaine – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – comprendre – particule modale d’affirmation : L’univers sera compris par l’espèce humaine.</i>

Pinyin	<i>Zhè gè mìmì huì bèi biérén zhīdào de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	这个秘密会被别人知道的。
Français	<i>Ce – spécifique – secret – particule aspectuelle de probabilité – bèi – autrui – connaître – particule modale d'affirmation : Ce secret sera connu par autrui.</i>

Or il est impossible de transmettre lesdites constructions en *bèi* (mandarin 被) dans des constructions en *bǎ* (mandarin 把). Néanmoins, il est possible de se déplacer de la voix de repliement à la voix de déploiement, tout en évitant la construction en *bǎ* (mandarin 把), Par exemple :

Pinyin	<i>Tā bèi wǒmen wùhuì le.</i> ⇔ <i>Wǒmen wùhuì tā le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他被我们误会了。⇔ 我们误会他了。
Français	<i>Il – bèi – nous – mal comprendre – particule aspectuelle parfaite le : Il a été mal compris par nous.</i> ⇔ <i>Nous – mal comprendre – il – particule aspectuelle parfaite le : Nous l'avons mal compris.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi wǒmen dīgū le.</i> ⇔ <i>Wǒmen dīgū tā le.</i> (Dans le temps du passé)
Mandarin	他被我们低估了。⇔ 我们低估他了。
Français	<i>Il – bèi – nous – sous-estimer – particule aspectuelle parfaite le : Il a été sous-estimé par nous.</i> ⇔ <i>Nous – sous-estimer – il – particule aspectuelle parfaite le : Nous l'avons sous-estimé.</i>
Pinyin	<i>Tā bèi háizimen suǒ ài zhe.</i> ⇔ <i>Háizimen ài zhe tā.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	她被孩子们所爱着。⇔ 孩子们爱着她。
Français	<i>Elle – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – enfants – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – aimer – particule aspectuelle durative zhe : Elle est aimée de ses enfants.</i> ⇔ <i>Enfants – aimer – particule aspectuelle durative zhe – elle : Ses enfants l'aiment.</i>
Pinyin	<i>Zhè wèi lǎoshī bèi dàjiā suǒ àidài.</i> ⇔ <i>Dàjiā hěn àidài zhè wèi lǎoshī.</i> (Dans le temps du présent)
Mandarin	这位老师被大家所爱戴。⇔ 大家很爱戴这位老师。
Français	<i>Ce – spécifique – professeur – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – tout le monde – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – aimer : Ce professeur est aimé de tous.</i> ⇔ <i>Tout le monde – très – aimer – ce – spécifique – professeur : Tout le monde aime ce professeur.</i>
Pinyin	<i>Yǔzhòu huì bèi rénlèi suǒ liǎojiě de.</i> ⇔ <i>Rénlèi huì liǎojiě yǔzhòu de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	宇宙会被人类所了解的。⇔ 人类会了解宇宙的。
Français	<i>L'univers – particule aspectuelle de probabilité – bèi (bèi... suǒ : construction figée) – l'espèce humaine – suǒ (bèi... suǒ : construction figée) – comprendre – particule modale d'affirmation : L'univers sera compris par l'espèce humaine.</i> ⇔ <i>L'espèce humaine – particule aspectuelle de probabilité – comprendre – univers – particule modale d'affirmation : L'espèce humaine comprendra l'univers.</i>
Pinyin	<i>Zhè gè mìmì huì bèi biérén zhīdào de.</i> ⇔ <i>Biérén huì zhīdào zhè gè mìmì de.</i> (Dans le temps du futur)
Mandarin	这个秘密会被别人知道的。⇔ 别人会知道这个秘密的。
Français	<i>Ce – spécifique – secret – particule aspectuelle de probabilité – bèi – autrui – savoir – particule modale d'affirmation : Ce secret sera su par autrui.</i> ⇔ <i>Quelqu'un d'autre – particule aspectuelle</i>

<i>de probabilité – savoir – ce – spécifique – secret – particule modale d'affirmation : Quelqu'un d'autre saura ce secret.</i>

De ces analyses, découle le fait que la voix de déploiement en mandarin moderne ne profite pas nécessairement de la construction en *bā* (mandarin 把) et que la construction en *bèi* (mandarin 被) et la construction en *bǎ* (mandarin 把) ne sont pas toujours interchangeables.

De manière globale, nous ne pouvons pas nier le fait qu'il existe immanquablement des particules modales en mandarin ; néanmoins, les particules modales en mandarin s'utilisent au niveau de l'énoncé, elles n'interviennent pas dans le système aspeco-temporel. Dès lors, il n'en reste pas moins vrai que le système aspeco-temporel en mandarin est constitué de l'aspect, du temps et de la voix.

Troisième partie : espace et temps, Yin et Yang

VII. Esquisse de nouvelles terminologies pour le nom et le verbe

[Le] temps apparaît à l'homme, d'une part, comme le substrat de tout ce qui se détruit, de tout ce qui fuit, et d'autre part comme le substrat de tout ce qui se crée, de tout ce qui se produit. (Guillaume, 1969 : 49)

En revisitant le système nominal et le système verbal en français et en mandarin, nous pouvons constater que lesdits systèmes s'établissent largement sur la binarité et particulièrement sur la ternarité. Les particularités peu ou prou homogènes entre lesdits systèmes nous permettent de repenser le système nominal et le système verbal eux-mêmes, et d'esquisser une continuité entre l'espace et le temps, ainsi qu'entre le système nominal et le système verbal.

7.1. Système nominal en tant que système de description au niveau spatial

Grâce à la langue, nous pouvons parler des êtres du monde ; et pour être plus précis, c'est le système nominal qui nous permet d'appeler directement les êtres du monde. Dès lors, l'objet même du système nominal est de dénommer les êtres du monde, ce qui nous permet de désigner lesdits êtres sans leur présence physique. D'où l'affirmation suivante de Gérard Moignet : « La dénomination des êtres est l'une des tâches majeures que la pensée résout par la langue. L'univers se présente comme une collection d'êtres, ou mieux, de caractères, qu'il s'agit de dénommer, pour avoir prise sur eux » (1981 : 176). En effet, le système nominal s'apparente plutôt à un système de description au niveau spatial qu'à un système de dénomination.

Si Martin Heidegger a dit que, « [nommer] est appel. L'appel rend ce qu'il appelle plus proche » (1976 : 22), c'est parce que la dénomination révèle déjà peu ou prou les particularités de l'objet lui-même. D'où l'affirmation suivante de Gérard Moignet : « Un substantif est, de soi, une syntaxe, puisqu'il comporte l'apport d'un faisceau de qualifications de nature empirique à un support formel adéquat. Cette opération – la dénomination – se situe au plus profond de la langue et relève de la systématique » (1981 : 289). Dès lors, si L.

Wittgenstein a dit que « [les] phrase servent à décrire la façon dont toute chose se comporte, la phrase en tant qu'image » (2008 : 65) ; nous pouvons aussi dire ceci : les noms servent à décrire la façon dont toute chose se comporte, le nom en tant qu'image. Bien sûr, le nom n'est pas l'image elle-même, or il peut nous imposer une image mentale ; il n'en demeure pas moins que le nom décrit peu ou prou l'objet lui-même. Par exemple, l'arc-en-ciel, le tournesol, la souris – le dispositif manuel pour l'ordinateur –, le porte-avions, le cœur de bœuf – un type de tomate –, le pied du mouton – un type de champignon –, la corne de bœuf – un type de poivron –, la manche de couteau – un type de mollusque bivalve comestible –, l'amande de mer – un type de mollusque bivalve comestible –, et ainsi de suite. Nous ne cessons de décrire, le cas échant, les particularités que comportent les êtres du monde tout en les dénommant.

Davide Lodge a eu bien raison de dire ceci : « Comprendre un message, c'est le décoder. Le langage est un code. *Or, tout décodage est un nouvel encodage* » (1992 [1984] : 52). À dire vrai, le processus de dénomination relève immanquablement d'un encodage au niveau linguistique, de plus, il implique obligatoirement un décodage au niveau mental. Dès que nous nommons un objet, nous avons déjà compris cet objet ; dès que nous comprenons cet objet, nous avons déjà observé ses particularités. Dès lors, la dénomination des êtres du monde relève nécessairement de la systématique, néanmoins, la matière formelle du nom relève de la suffisance expressive. En l'occurrence, le système nominal ne doit pas ne pas être un système de description au niveau spatial.

7.2. Système verbal en tant que système de positionnement au niveau temporel

Si le système verbo-temporel en français connaît un parfait chiasme au niveau morpho-syntaxique, le système aspecto-temporel en mandarin connaît alors un parfait chiasme au niveau syntaxique ; Si le système verbo-temporel en français est plutôt au pluriel interne, le système aspecto-temporel en mandarin est alors plutôt au pluriel externe ; Si le système verbo-temporel en français s'établit largement sur la notion de temps, le système aspecto-temporel en mandarin s'établit alors pour une large part sur la notion d'aspect. Néanmoins, tant de particularités hétérogènes ne nous permettent pas de contourner la particularité similaire suivante : concernant l'événement en cause, le système verbo-temporel

en français, comme le système aspecto-temporel en mandarin, relève d'un système de positionnement au niveau temporel.

Le système aspectuel nous permet d'observer l'évolution interne de l'événement par rapport à un point de référence, et l'évolution interne de l'événement n'échappe pas à la tripartition suivante : soit l'événement est en pur incidence – c'est-à-dire qu'il est en pur accomplissement –, soit l'événement est en incidence sur décadence engagée – c'est-à-dire qu'il est partiellement inaccompli et partiellement accompli –, soit l'événement est en pur décadence – c'est-à-dire qu'il est totalement accompli –. De plus, le système temporel nous permet d'observer l'évolution externe de l'événement sur la linéarité du temps cosmique, et l'évolution externe de l'événement n'échappe non plus à la tripartition suivante : soit l'événement est dans le temps du passé, soit l'événement est dans le temps du présent, soit l'événement est dans le temps du futur. Les deux axes sont obligatoirement consubstantiels et obligatoirement complémentaires, ils permettent à l'événement de se positionner au niveau temporel.

Gustave Guillaume a affirmé qu'« [on] explique selon qu'on a su comprendre, on comprend selon qu'on a su observer » (1973a : 121). Nous pouvons emprunter son propos pour élaborer un nouveau syllogisme : on véhicule une forme correspondante selon qu'on a su être, on est selon qu'on a su se positionner. Ou pour être plus rapide, qui dit forme dit position. Dès lors, la matière formelle qu'est l'espace est étroitement liée à la matière temporelle qu'est le temps, il y aurait donc un continuum espace-temps dans les représentations du monde.

7.3. Nom et verbe, avant et après

À dire vrai, en mandarin, il n'existe pas de distinction morphologique entre le nom et le verbe, certains mots véhiculent à la fois la fonction du nom et celle du verbe, tels que *fāxiàn* (mandarin 发现; français *trouvaille* / *trouver*), *juédìng* (mandarin 决定; français *décision* / *décider*), *gǎibiàn* (mandarin 改变; français *changement* / *changer*), *bāozhuāng* (mandarin 包装; français *emballage* / *emballer*), *yāoqǐng* (mandarin 邀请; français *invitation* / *inviter*), *zhuīqiú* (mandarin 追求; français *poursuite* / *poursuivre*), *tígāo* (mandarin 提高; français *augmentation* / *augmenter*), *pòhuài* (mandarin 破坏; français *destruction* / *détruire*), *bǎohù*

(mandarin 保护; français *protection / protéger*), tǐyàn (mandarin 体验; français *expérience / faire l'expérience de quelque chose*), cèhuà (mandarin 策划; français *planification / planifier*), xìnren (mandarin 信任; français *confiance / faire confiance à*), jìngōng (mandarin 进攻; français *attaque / attaquer*), xūyào (mandarin 需要; français *besoin / avoir besoin de*), màoxiǎn (mandarin 冒险; français *risque / risquer*), jiànyì (mandarin 建议; français *suggestion / suggérer*). Il faut comprendre le contexte avant d'entendre la nature du mot, par exemple :

Pinyin	Zhè shì yī gè zhòngdà fāxiàn.
Mandarin	这是一个重大发现。
Français	<i>Ce – copule – une – spécifique – grande – trouvaille : C'est une grande trouvaille.</i>
Pinyin	Tā fāxiàn shū zhōng yǒu xiē cuòwù.
Mandarin	他发现书中有些错误。
Français	<i>Il – trouver – livre – dans – il y a – quelques – inconvénients : Il trouve qu'il y a quelques inconvénients dans le livre.</i>
Pinyin	Tā zhàntóng zhè gè juéding.
Mandarin	他赞同这个决定。
Français	<i>Il – approuver – cette – spécifique – décision : Il approuve cette décision.</i>
Pinyin	Tā juéding nǔlì xuéxí.
Mandarin	他决定努力学习。
Français	<i>Il – décider – avec effort – étudier : Il décide d'étudier avec effort.</i>
Pinyin	Zhè gè jiànyì fēicháng hǎo.
Mandarin	这个建议非常好。
Français	<i>Cette – spécifique – suggestion – très – bon : Cette suggestion est très bon.</i>
Pinyin	Tā jiànyì wǒ líkāi.
Mandarin	他建议我离开。
Français	<i>Il – suggérer – je (me) – quitter : Il me suggère de partir.</i>
Pinyin	Gǎnxiè nǐ de xìnren !
Mandarin	感谢你的信任！
Français	<i>Merci – tu – auxiliaire marquant la relation d'appartenance – confiance : Merci de ta confiance !</i>
Pinyin	Wǒ xìnren tā.
Mandarin	我信任他。
Français	<i>Je – faire confiance à – il (lui) : Je lui fais confiance.</i>
Pinyin	Gǎnxiè nǐ de yāoqǐng !
Mandarin	感谢你的邀请！
Français	<i>Merci – tu – auxiliaire marquant la relation d'appartenance – invitation : Merci de ton invitation !</i>
Pinyin	Wǒ yāoqǐng tā chī wǎnfàn.
Mandarin	我邀请他吃晚饭。
Français	<i>Je – inviter – il – manger – dîner : Je l'invite à dîner.</i>

Pinyin	<i>Tā de nénglì yǒu hěn dà tígāo.</i>
Mandarin	<i>他的能力有很大提高。</i>
Français	<i>Il – auxiliaire marquant la relation d'appartenance – compétence – connaître – très – grande – augmentation : Sa compétence connaît une très grande augmentation.</i>
Pinyin	<i>Wǒmen dě tígāo chǎnpǐn zhìliàng.</i>
Mandarin	<i>我们得提高产品质量。</i>
Français	<i>Nous – devoir – augmenter – produits – qualité : Nous devons augmenter la qualité des produits.</i>

À dire vrai, si le mot implique une matière notionnelle spatiale – c'est-à-dire un objet –, alors il fait partie intégrante du nom ; si le mot implique une matière notionnelle temporelle – c'est-à-dire un comportement –, alors il fait partie intégrante du verbe. En l'occurrence, si nous ne distinguons pas, en mandarin, le nom du verbe de manière stricte, c'est parce que nous estimons que la démarcation entre l'espace et le temps s'estompe peu ou prou au niveau mental.

L'espace qu'occupe un objet a besoin d'un support temporel pour traduire sa signification d'être, et inversement, le temps qu'occupe un comportement a besoin d'un support spatial pour interpréter sa trace de découlement. C'est la raison pour laquelle Gustave Guillaume a insisté maintes fois sur le fait que la représentation du temps s'établit inmanquablement sur la représentation de l'espace ; en écho à ladite proposition, Gérard Moignet a également affirmé le fait que, tout en empruntant la terminologie de Jean-Claude Chevalier, le verbe – ou pour le dire plus précisément, le comportement – a besoin d'un « site » (cité dans Moignet, 1981 : 57) pour s'activer. Sans le support spatial, il n'y a plus de concrétisation temporelle ; inversement, sans le support temporel, il semble que le support spatial ne possède plus de signification d'être.

Face à la complémentarité de l'espace et du temps, B. Pottier a souligné ceci : « l'espace demande du temps pour “être” » (cité dans Bajrić, 2014 : 126). Et Samir Bajrić a également fait le commentaire suivant : « Le temps n'est temps que parce qu'il est le temps dans un espace, et l'espace n'est espace que parce qu'il est l'espace dans un temps » (*Ibid.*). C'est la raison pour laquelle ce dernier a voulu compléter l'idée de B. Pottier, en écrivant ceci : « [...] le temps et l'espace ne peuvent “être” que l'un avec l'autre. Il n'y a pas d'espace en dehors du temps et il n'y a pas de temps en dehors de l'espace » (*Ibid.*). Et de même, le nom enserme dans ses bras l'espace tout en s'adossant au temps ; le verbe enserme dans ses bras le temps

tout en s'adossant à l'espace. D'où la signification d'un comportement ou d'un être, et d'où l'interdépendance entre le nom et le verbe.

Dès lors, le fonctionnement du couplage espace-temps s'apparente beaucoup à celui du couplage Yin-Yang, il existe à la fois une opposition et une complémentarité entre les deux pôles opposés.

D'une part, les particularités hétérogènes entre le Yin et le Yang ainsi qu'entre l'espace et le temps impliquent déjà qu'ils se distinguent l'un de l'autre :

Yin est ce qui stabilise, nourrit et transforme ; Yang ce qui dynamise, donc pousse à changer, mais aussi protège et donc stabilise d'une manière différente ; Yin ce qui défend, Yang ce qui attaque ; Yin ce qui s'étend dans le temps, Yang ce qui se déploie dans l'espace ; Yin ce qui mène à terme et Yang ce qui enclenche ; Yin ce qui restaure les forces et Yang ce qui les dépense ; Yin ce qui intériorise et Yang ce qui extériorise, etc. Yang invite au déploiement et Yin au repliement, en raison de la dynamique centrifuge qui anime celui-ci et de la dynamique centripète qui meut celui-là. (Javary, 2018 : 19-20)

En effet, le Yin prend radicalement le contre-pied du Yang, leur distinction s'explique par leurs manières de fonctionner, le Yin s'apparente à une force centripète et le Yang à une force centrifuge. Et de même, l'espace nous invite à être au niveau spatial, alors que le temps nous invite à être au niveau temporel. Le fait que l'espace est ce qui s'étend dans le temps, et que le temps est ce qui se déploie dans l'espace nous amène à envisager leur chiasme, ou plus précisément, leur complémentarité.

D'autre part, les particularités hétérogènes entre le Yin et le Yang ainsi qu'entre l'espace et le temps nous invitent aussi à transcender leurs hétérogénéités et à harmoniser les deux pôles opposés :

Contrairement aux apparences, Yin-Yang n'est pas binaire mais bien ternaire : de la coprésence de ces deux souffles naît le troisième, le vide médian. Il est indispensable : c'est lui, lieu de circulation vitale, qui aspire Yin et Yang et entraîne ceux-ci dans le processus d'interaction mutuelle. Le vide médian est proprement le trois qui, né du deux, permet au deux de se dépasser. (Javary, 2018 : 52)

En effet, c'est la consubstantialité du couplage Yin-Yang qui anime le fonctionnement de tous les êtres du monde. Et de même, tous les êtres du monde doivent enserrer dans leurs bras l'espace tout en s'adossant au temps.

De plus, chronologiquement parlant, nous devons comprendre d'abord l'espace avant

d'entendre le temps, Gérard Moignet a remarqué :

La représentation de l'espace étant plus aisée que celle du temps est acquise en premier lieu, et la représentation du temps n'est possible qu'au prix d'une opération de spatialisation du temps. Il faut d'abord savoir construire l'espace avant de savoir construire le temps. (1981 : 55)

En effet, c'est l'espace qui traduit visiblement le monde, mais pas le temps ; le temps, étant invisible, ne se construit que sur l'espace. Nous pouvons dire que la représentation de l'espace s'établit sur le système du nom et que la représentation du temps s'établit sur le système du verbe, ce qui revient à dire que les démarcations entre le nom et l'espace ainsi qu'entre le verbe et le temps s'estompent au niveau mental. Nous obtiendrions, de ce fait, le couplage nom-espace et le couplage verbe-temps.

Si le nom-espace égale le support spatial actualisant plus le support temporel virtualisant et que le verbe-temps égale le support spatial virtualisant plus le support temporel actualisant, la combinaison du nom-espace et du verbe-temps nous permet alors d'obtenir à la fois le support spatial actualisant et le support temporel actualisant :

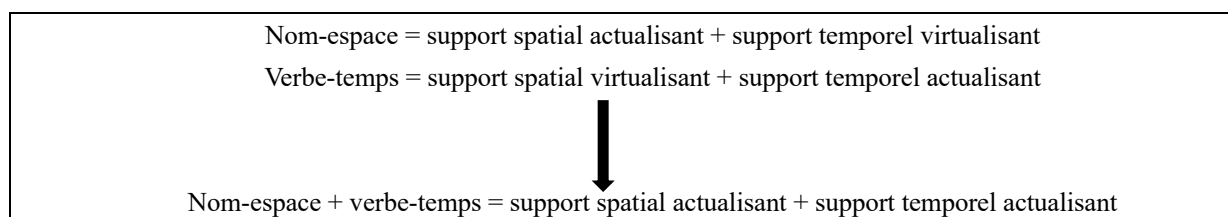


Tableau 7.3 – 1 : La consubstantialité nécessaire du nom-espace et du verbe-temps dans les représentations du monde.

D'où la confirmation suivante de Samir Bajrić :

Le nom-espace et le verbe-temps ont une double existence : l'une qui est individuelle et séparée, l'autre qui est commune et partagée. Les langues ne peuvent se passer d'aucune des deux existences, puisqu'elles assurent, tantôt séparément, tantôt ensemble, le fonctionnement de la faculté langagière. La sémantique extra-syntaxique entraîne l'opposition entre le nom-espace et le verbe-temps. La sémantique intra-syntaxique rend possible la position commune entre ces deux notions. (2014 : 123)

Il n'en demeure pas moins que c'est la consubstantialité du nom-espace et du verbe-temps qui peut répondre aux trois questions nécessaires dans les représentations du monde : qui ? Quand ? Et comment ?

Voire, nous pouvons emprunter le *Taiji tu* pour illustrer l'opposition et la complémentarité

entre le nom-espace et le verbe-temps, soit figurativement :

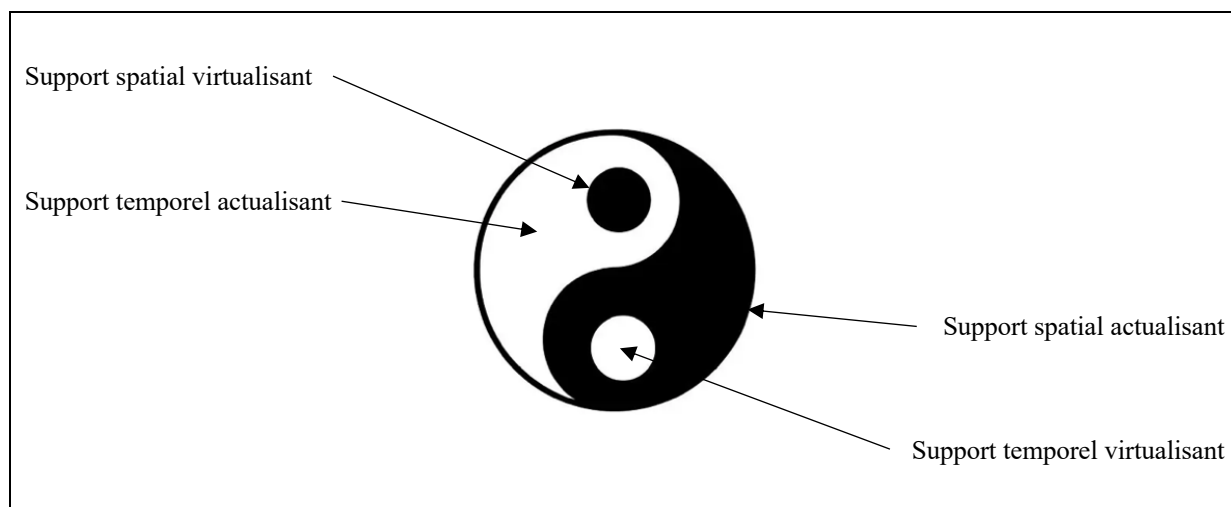


Tableau 7.3 – 2 : La consubstantialité nécessaire du nom-espace et du verbe-temps dans les représentations du monde au sein du *Taiji tu*.

En clair, le nom-espace, qui conçoit la particularité statique, est étroitement lié au Yin – c’est-à-dire à la partie noire –. Il égale le support spatial actualisant – c’est-à-dire la partie noire – plus le support temporel virtualisant – c’est-à-dire le point blanc – ; le verbe-temps, qui conçoit la particularité cinétique, est intimement associé au Yang – c’est-à-dire à la partie blanche –. Il égale le support spatial virtualisant – c’est-à-dire le point noir – plus le support temporel actualisant – c’est-à-dire la partie blanche –. Le parfait chiasme du nom-espace et du verbe-temps s’explique par l’harmonie systématique de la langue ; les représentations du monde s’établissent inmanquablement sur le nom-espace ainsi que sur le verbe-temps, ceux-ci sont diamétralement opposés et obligatoirement complémentaires.

Dès lors, en français et en mandarin, le nom s’apparente à un pré-verbe, et le verbe s’apparente à un post-nom. Un avant et un après, un statique et un cinétique, un visible et un invisible, l’espace et le temps, ou précisément dit le nom et le verbe, s’adossent intimement l’un à l’autre, leur consubstantialité s’impose obligatoirement d’elle-même dans les représentations du monde.

En reformulant le système nominal et le système verbal en français et en mandarin, et en les comparant, nous savons maintenant, au niveau linguistique, que le nom-espace et le verbe-temps constituent les clés dans les représentations du monde desdites langues. Néanmoins, que pouvons-nous en déduire au niveau méthodologique ? C’est ce que nous

allons étudier dans le chapitre suivant.

VIII. Pour une analogie entre la linguistique cinétique et la néoténie linguistique

Pour la science, ce qui importe, ce n'est pas ce qu'on voit, mais ce qui se cache derrière, la construction heuristique telle H₂O et non pas le liquide sans couleur, sans odeur ni goût, qui pèse 1kg par 1 dm³ [...] (Stéfanini, 1959 : 28)

D'après Maurice Merleau-Ponty, « [il] faut comprendre que c'est la visibilité qui comporte une non-visibilité » (1960 : 300). En effet, pour saisir l'intégralité du réel, il faut prendre en considération l'invisible à partir du visible. Et maintenant, il est temps de transcender les analyses que nous avons effectuées dans le but d'embrasser les méthodologies dont nous avons usées.

Dans ce chapitre considéré comme pré-conclusif, d'une part, nous recenserons les approches guillaumiennes élucidées par André Jacob ainsi que par Philippe Monneret ; d'autre part, nous reformulerons les exigences théoriques de la linguistique guillaumienne tout en prenant en considération les épistémologies élémentaires de la néoténie linguistique de Samir Bajrić, parce que le développement de celle-ci s'inspire largement de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume.

8.1. Psychomécanique du langage au prisme de la philosophie

Le philosophe français André Jacob a souligné, dans *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, que la psychomécanique du langage relève fondamentalement d'une phénoménologie du langage. Il a observé l'approche guillaumienne davantage d'une manière philosophique, nous en recensons principalement les quatre aspects suivants :

Tout d'abord, en soulignant un certain oubli de l'Être dans des recherches – attesté par Martin Heidegger –, André Jacob a envisagé, d'une certaine manière, l'approche guillaumienne comme une recherche métaphysique ; il n'en demeure pas moins que

l'approche guillaumienne cherche à éclaircir le mystère du langage à sa racine. Tout comme la confirmation suivante d'André Jacob : « En privilégiant la construction, la linguistique guillaumienne vise à répondre à la question de l'*être* plus encore qu'à celle de la *fonction* du langage » (2011 : 143). Les préoccupations génétiques de la linguistique guillaumienne nous conduisent à explorer la raison d'être du langage.

L'approche guillaumienne s'apparente ensuite à une approche phénoménologique, nous nous intéressons aux phénomènes qui président aux actes de langage. D'où le commentaire suivant d'André Jacob : « [...] la visée guillaumienne épousait essentiellement la forme de la réflexion. Ce qui est en cause, ce sont des structures qui se trouvent être coextensives à l'activité des sujets parlants » (*ibid.* : 102). Maintenant que nous distinguons le langage puissanciel – la langue – du langage effectif – le discours –, il faut que nous expliquions le caché par l'apparent, il faut que nous comprenions le puissanciel par l'effectif, et il faut que nous observions l'invisible par le visible. Il n'en demeure pas moins que :

Si la langue n'est pas directement observable, comme tout ce qui est virtuel dans la nature, ce n'est pas une raison pour refuser d'en restituer les potentialités sans lesquelles la réalité linguistique ne saurait être fondée. Se laisser hypnotiser par les signes extérieurs, c'est renoncer à l'explication scientifique. (*Ibid.* : 110)

En effet, ces mécanismes préétablis dont il est question dans des recherches considérées comme phénoménologiques décident déjà que l'approche guillaumienne relève d'une pré-linguistique, c'est la raison pour laquelle André Jacob a dit qu'« [...] on pourrait voir dans l'ambition guillaumienne la visée d'une hyperlinguistique [...] » (*ibid.* : 183), et il a précisé : « Hyperlinguistique qui s'est révélée être une *sublinguistique*, étant donnée la nature essentiellement anthropologique de l'objet que constitue le langage, à la racine de l'avènement de tout *sujet* proprement dit » (*ibid.* : 183-184). Cette recherche hyperlinguistique ne doit pas ne pas être une étude anthropologique, il n'en demeure pas moins qu'elle s'attarde sur l'origine même des actes de langage humain.

De plus, Gustave Guillaume n'a pas épargné ses forces pour harmoniser les systèmes apparemment opposés, et il a insisté sur le fait que ce sont les mouvements cinétiques sur lesquels s'appuie le pensable. D'où l'affirmation suivante d'André Jacob : « La linguistique de position dépasse celle des oppositions, en les intégrant à une dynamique des systèmes »

(*ibid.* : 108). Et il a insisté sur le fait qu'« [...] il y a un caractère concentrique des différents systèmes qui constituent la langue [...] » (*ibid.* : 177). Par exemple, le système de l'article en français se constitue d'un mouvement de particularisation et d'un mouvement de généralisation, ce sont les deux mouvements opposés qui peuvent garantir l'intégralité du système de l'article. Gustave Guillaume a eu bien raison de préconiser que ce sont les oppositions et les complémentarités qui peuvent décider de la stabilité du pensable, c'est la raison pour laquelle l'approche guillaumienne nous invite sans cesse à transcender les opposés.

In fine, en citant la parole du philosophe Henri Delacroix selon laquelle « [la] pensée fait le langage en se faisant par un langage intérieur » (cité dans Bonne & Joly, 2004 : 314), Gustave Guillaume a souligné que ce langage intérieur que nous cherchons constitue l'origine du discours, et que la pensée et les signes linguistiques connaissent un parfait chiasme au niveau de ce langage intérieur. En écho à ladite thèse de Gustave Guillaume, André Jacob a affirmé :

En fait, il y a entre la pensée et les signes une réciprocité d'appel empêchant sous peine d'inefficacité de les prendre absolument à part. Aussi intériorisée qu'elle devienne, la pensée se cherche à travers des signes, en particulier lorsqu'elle passe par le canal du dialogue. Inversement, le signe ne naît et ne se développe que pour informer ou transformer de la pensée, sinon il se perd lui-même et devient un son ou une trace sans signification. (2011 : 136)

En effet, si la pensée proprement dite peut engendrer le discours, c'est parce qu'il existe un relais cognitif – c'est-à-dire le langage intérieur – qui est constitué à la fois de la pensée et des signes linguistiques.

En clair, aux yeux d'André Jacob, l'approche guillaumienne épouse étroitement les champs philosophiques.

8.2. Psychomécanique du langage au prisme des neurosciences

Dans *Notions de neurolinguistique théorique*, Philippe Monneret a observé la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, particulièrement d'une manière anthropogénique, il en a conclu cinq principes suivants qui dirigent l'approche

guillaumienne :

Premièrement, selon lui :

La systématique du langage est une linguistique authentiquement énonciative au sens où elle thématise, dans ses élaborations théoriques, les opérations du sujet en action de langage. Diverses figurations peuvent être proposées pour schématiser l'ensemble des opérations subjectives impliquées dans l'acte de langage. (Monneret, 2003b : 133)

En effet, l'acte de langage n'est qu'une transition de la puissance en effet en passant par l'effectation, c'est-à-dire du savoir-dire – « conditions d'énonciation » (Joly & Roulland, 1981 : 556) – au dit – énoncé – en passant par le dire – énonciation – (cf. Joly, 1984 : 262). Maintenant que le pensable peut suffire à nos utilisations subjectives de la langue dans des contextes précis, nous devons alors prendre en considération toutes les potentialités sémantico-syntaxiques du mot – pour les langues à mots, telle que le français – ou du caractère – pour les langues à caractères, telle que le mandarin – dans divers contextes au cours de l'élaboration de la langue au sens guillaumienne ; ce sont bien ce dont nous nous préoccupons dans la linguistique énonciative. En l'occurrence, la prise en considération du sujet énonciateur et de l'énonciation incite la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume à verser dans la perspective énonciative.

Deuxièmement, « *[la] systématique du langage est une linguistique de position.* » (Monneret, 2003b : 134). Philippe Monneret a ajouté que la prise de position sur les mouvements cinétiques du pensable par le sujet pensant a inmanquablement besoin du temps dit opératif. À dire vrai, nos pensées sont toujours fluctuantes dans le temps, elles nous permettent de nous déplacer mentalement ; nos déplacements entre les potentialités sémantico-syntaxiques, qui épousent étroitement le découlement du temps, nous permettent de nous positionner et de faire un choix correspondant.

Troisièmement, « *[la] systématique du langage est une linguistique de la genèse des opérations mentales* » (*ibid.*). À vrai dire, cette thèse est déjà formulée dans la première et la deuxième thèse. L'acte de langage n'est qu'une ordination mentale, il s'explique par la transition de la langue au discours, du pensable au pensé, et du langage puissanciel au langage effectif : en amont, la prise de position sur les mouvements cinétiques de la langue par le sujet pensant n'échappe pas à une ordination mentale ; en aval, l'« opération de discours » (cité

dans Joly, 1984 : 262) selon la terminologie de Gustave Guillaume – l'« acte d'énonciation » (cité dans *ibid.*) selon la terminologie d'André Joly – s'interprète par la transformation de l'ordre structural à l'ordre linéaire, cette opération dérive inmanquablement de l'ordination mentale. En l'occurrence, l'acte de langage est envisagé comme une opération cognitive, il n'échappe pas aux traitements mentaux.

Quatrièmement, « *[la] systématique du langage est une linguistique à visée systématique*, qui maximalise la notion d'arbitraire relatif » (*ibid.*). Nous avons déjà dit que, si la langue – ou le savoir-dire – constitue une médiation entre la pensée proprement dite et le langage, c'est parce que le savoir-dire lui-même se constitue à la fois de la pensée et de la langue. Autrement dit, le savoir-dire constitue un lieu où se superposent la pensée et la langue. La loi qui préside au tranchant psychosystématique du savoir-dire relève d'une parfaite cohérence, il n'en demeure pas moins que les ordinations anthropogéniques de l'acte de langage font partie intégrante des opérations cognitives, et que le fonctionnement cohérent de l'ensemble des opérations cognitives nous permet de comprendre et de représenter le monde ; la loi qui préside au tranchant psychosémiologique du savoir-dire relève d'une autosuffisance expressive, il n'en demeure pas moins que c'est le sens qui appelle les signes, et que les signes peuvent suffire à des expressions à un moment donnée et peuvent aussi connaître des glissements nécessaires.

Cinquièmement, « *[la] systématique du langage est une linguistique foncièrement non-instrumentaliste* » (*ibid.*). La terminologie *psycho* dans *la psychomécanique du langage* vise essentiellement à soutenir l'idée que la pensée et la langue ne font qu'une au moment où nous voulons parler, ou juste parler mentalement. Nos fonctions cognitives s'apparentent, de ce fait, à un grand système intégrant où se trouvent une série de fonctions cognitives intégrées, y compris la faculté du langage. Cette thèse de Philippe Monneret va de pair avec celle d'André Jacob, qui a écrit que « [quel] que soit son caractère instrumental, la langue ne pourra pas s'ajouter à la pensée comme un vêtement indifférent au corps qui l'habite » (2011 : 81). En effet, au moment où nous voulons parler, ou juste parler mentalement, la pensée et la langue connaissent un parfait chiasme si bien que nous ne saurions distinguer clairement l'une de l'autre. Au sens strict, au moment où nous ne saurions distinguer l'outil de nous-même, cet outil n'est plus envisagé comme un outil au sens proprement dit, il fait partie intégrante de

nous-même.

En clair, André Jacob a eu bien raison d'observer la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume du point de vue philosophique, et Philippe Monneret a eu également raison d'observer la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume du point de vue anthropogénique. Lesdits points de vue nous amènent à nous installer dans une approche considérée comme hypothético-déductive des signes linguistiques, mais nous pouvons aller un peu plus loin.

8.3. Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume et Samir Bajrić

Nous préconisons d'envisager les épistémologies élémentaires de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, non seulement en combinant les idées d'André Jacob et celles de Philippe Monneret, mais aussi en les transcendant. Dans ce contexte, nous prenons en considération les approches homogènes entre la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et la néoténie linguistique de Samir Bajrić, ce sont elles qui guident notre présente recherche.

8.3.1. Dimension philosophique : comprendre la langue

R. H. Robins a insisté sur le fait que, « [au] sens large, la philosophie fut le berceau de la linguistique » (notre traduction) (anglais *Philosophy in its widest sense had been the cradle of linguistics* (1967 :103)). À dire vrai, dans l'histoire des recherches philosophiques et linguistiques, les deux disciplines n'existent jamais indépendamment l'une de l'autre, mais elles s'inspirent toujours l'une de l'autre.

La démarcation entre la philosophie et la linguistique s'estompe largement, particulièrement depuis le tournant linguistique⁶² de la philosophie contemporaine : premièrement, Frede fut le premier à ouvrir cette nouvelle page pour la philosophie, en

⁶² R. Rorty a publié un ouvrage intitulé *The Linguistic Turn* en 1967.

soulignant que dans les *Fondements de l'arithmétique* (1884), « [...] une bonne compréhension de la “logique de notre langage” nous permet d’aborder de façon tangible les problèmes philosophiques et de les résoudre » (cité dans Marion, 2004 : 9) ; deuxièmement, Russell a affirmé dans le même temps que « [...] la forme des langues naturelles masque la forme logique de la proposition » (cité dans *ibid.* : 13) ; troisièmement, Wittgenstein a également confirmé que « [la] plupart des propositions et des questions des philosophes découlent de notre incompréhension de la logique du langage » (cité dans *ibid.* : 8). En l’occurrence, une bonne maîtrise de la « logique du langage » nous permet de débrouiller des problèmes philosophiques, certains philosophes se sont donc engagés dans la clarification la « logique du langage ».

Dans ce contexte philosophique, d’une part, la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume cherche à révéler, d’une manière hypothético-déductive, les architectures du pensable qui président aux actes de langage, la clarification des architectures du pensable nous permet de comprendre l’origine des énoncés ainsi que l’organisation logique de la langue ; d’autre part, la néoténie linguistique de Samir Bajrić nous invite à discuter des problèmes que pose l’appropriation des langues naturelles. Selon lui, « [peu] importe si elles sont innées ou transmises, les fonctions cognitives rythment nos productions langagières et, inversement, nos productions langagières (les langues que nous parlons) traduisent les contenus de nos fonctions cognitives » (Bajrić, 2013 : 39). En l’occurrence, les phénomènes de l’appropriation des langues naturelles traduisent nos activités cognitives et révèlent nos manières de pensée.

En clair, qui dit langue dit pensée. Si H. G. Gadamer a préconisé que, dans *Vérité et méthode*, « [quiconque] possède le langage “possède” le monde » (1996 : 478), c’est parce que comprendre la langue, c’est comprendre la pensée, c’est aussi comprendre le monde autour de nous.

8.3.2. Dimension ontologique : comprendre l’être cognitif et l’être-locuteur

Selon W. von Humboldt, « [l]’homme est homme en tant qu’il est celui qui parle » (cité dans Heidegger, 1976 : 13). Néanmoins, au moment où nous décortiquons l’essence de l’être

humain, nous pouvons constater que celui-ci conçoit deux identités sous-jacentes, à savoir l'être cognitif et l'être-locuteur.

Dans la perspective guillaumienne, l'homme n'est qu'un être cognitif. Il faut savoir être, d'abord, un être cognitif, avant de savoir effectuer des actes de langage ; il n'en demeure pas moins que l'acte de langage dérive immanquablement de l'ordination mentale.

De plus, d'après Samir Bajrić, « [...] parler une langue signifie être (exister) dans cette langue » (2013 : 44). La néoténie linguistique va un peu plus loin en distinguant l'être-locuteur de l'être cognitif : comme l'être humain, nous possédons déjà des potentialités cognitives ; mais si nous assimilions un « ouvrage » linguistique en véhiculant un sentiment linguistique fortement développé, nous deviendrions un être-locuteur – un locuteur confirmé⁶³ – de ladite langue.

Il n'en reste pas moins vrai que, comme l'être humain, il faut savoir être un être cognitif avant de savoir être un être-locuteur d'une langue. C'est la raison pour laquelle nous défendons l'idée que « je suis, je parle, donc j'y suis » (Xiong, 2021a : 3). Dès la naissance, l'être humain possède déjà les supports physiologiques que nécessitent les activités cognitives, « je » suis un être cognitif ; mais quand « je » parle une langue, « je » ne suis un être-locuteur que lorsque « je » possède une intuition grammaticale fiable de ladite langue.

8.3.3. Dimension phénoménologique : comprendre l'invisible par le visible

Selon Lao-tseu, « [les] Dix mille êtres sous le Ciel sont issus du “il y a” (*you*) ; le “il y a” est issu du “il n'y a pas” (*wu*) » (mandarin “天下万物生于有, 有生于无。”) (2016 : 211). À dire vrai, le « il n'y a pas » n'a rien à voir avec la notion du néant dans un sens absolu, or il s'explique par la sans-forme. Si le « il y a » relève d'un être en effet, alors le « il n'y a pas » indique un être en puissance.

Dans la perspective psychosystématique, les phénomènes linguistiques visibles ne sont que des produits extérieurs, il nous faut suivre, d'une manière phénoménologique, la voie du

⁶³ Un locuteur confirmé s'explique par « tout individu dont le sentiment linguistique est suffisamment fiable et développé pour formuler des jugements d'acceptabilité sur des énoncés produits dans la langue. » (Bajrić, 2013 : 313)

visible à l'invisible pour saisir l'essence du réel. Si la pensée proprement dite peut se résoudre en discours, c'est parce que la pensée sait se saisir elle-même. La pensée proprement dite relève de la sans-forme en puissance, et le discours relève de l'être en effet ; nous avons déjà dit que, « [néanmoins], la sans-forme en puissance ne s'interprète pas par le sans-ordre, or elle s'explique par la non-saisie de la structure psychosémiologique par la pensée » (Xiong, 2022b : 244). La médiation de la langue permet cette transformation de la pensée proprement dite au discours, l'origine des supports matériels véhiculant la pensée ne peut s'expliquer qu'au niveau du pensable, et c'est le savoir-dire qui donne forme à la pensée proprement dite. La néoténie linguistique, s'établissant largement sur la psychomécanique du langage, n'échappe pas à la perspective phénoménologique. Comprendre les phénomènes linguistiques d'appropriation, c'est aussi comprendre, au fond, les phénomènes mentaux dans l'appropriation des langues.

8.3.4. Dimension humaniste : comprendre l'espèce humaine

Dans l'histoire des recherches linguistiques, on a souvent ignoré le fait que la langue est dérivée de la coopération de l'homme et de la nature. De la philologie de l'époque antique à la linguistique historique et comparative de l'époque moderne, et de la linguistique synchronique du XX^e siècle à la grammaire générative et transformationnelle de la seconde moitié du XX^e siècle, l'homme est largement marginalisé dans les recherches linguistiques. D'où l'affirmation suivante de Gustave Guillaume : « On a tant insisté sur le côté social de la langue et tant négligé le côté humain [...] » (1973a : 164).

A contrario, la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume envisage l'acte de langage comme un produit de l'ordination mentale de l'homme ; cette ordination mentale s'appuie inmanquablement sur un système prévisionnel qu'est le savoir-dire, et le savoir-dire que conçoit l'espèce humaine prend forme à la fois à partir de la pensée et de la langue. De plus, la néoténie linguistique de Samir Bajrić s'intéresse non seulement aux phénomènes linguistiques qu'implique l'appropriation des langues naturelles, mais aussi aux locuteurs qui parlent ces langues. Les deux écoles linguistiques prennent en considération la dimension humaniste qu'implique la linguistique. C'est la raison pour laquelle Philippe Monneret est

pour une approche humaniste de la linguistique en disant :

L'étude du langage humain est une étude de l'humain lui-même, c'est-à-dire non pas seulement d'un aspect ou d'une facette parmi d'autres de la vie humaine, mais plutôt d'un aspect de ce qui fait que la vie humaine est humaine. L'homme ne serait pas l'homme sans langage, parce qu'il existe, en tant qu'être humain, dans le langage et par le langage. (2019 : 2)

Maintenant que la langue est envisagée comme une faculté cognitive de l'espèce humaine, il ne faut pas oublier la position de l'homme dans les études du langage.

8.3.5. Dimension cognitive : comprendre les espaces mentaux

Si Jean-François Dortier a préconisé que l'homme serait un « étrange animal » (*cf.* 2012 : 6), nous pouvons préciser son propos en disant que l'homme est un animal hautement cognitif. Nous avons déjà dit, dans les deux chapitres précédents, que dans la perspective psychosystématique, l'étude de la langue qui préside aux actes de langage est aussi l'étude des espaces mentaux ; et que, dans la perspective néoténique, l'étude des phénomènes linguistiques d'appropriation est aussi l'étude des traitements mentaux qu'effectue le locuteur au cours de l'appropriation des langues.

La néoténie linguistique de Samir Bajrić, comme la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, qui s'intéressent grandement aux espaces mentaux des locuteurs, s'attardent peu ou prou à la clarification du fonctionnement de l'esprit humain ; elles ne doivent pas ne pas faire partie intégrante des sciences cognitives.

8.3.6. Dimension cinétique : comprendre la mutation

Selon le *Yi Jing*, « [la] seule chose qui ne changera jamais, c'est que tout change toujours tout le temps » (cité dans Javary, 2018 : 67). En effet, dans la linguistique dite cinétique, tout est mouvement. Si le discours conçoit une particularité plutôt statique, c'est parce qu'il dérive de la prise de position sur le mouvement cinétique ; si la langue véhicule une particularité plutôt cinétique, c'est parce qu'elle s'apparente à un grand système fluctuant qui permet nos traitements mentaux. D'où le commentaire suivant :

Un des fondements de la théorie psycho-mécanique est en effet que « tout dans la langue est mouvement sous quantité de mouvement ». Pas de substantif sans substantivation, pas d'adjectif sans adjectivation, pas de verbe sans procès de formation de l'image-temps. Ainsi, dans le procès de formation de l'image-temps, dit chronogénèse, « [...] la question entière du mode se ramène à mesurer / évaluer des quantités de mouvements. On se croirait en physique. La tension forte emporte avec elle une plus grande quantité de mouvement que la tension faible [...] » (*Corresp. inéd.*, 1953). (Boone & Joly, 2004 : 99-100)

En effet, dans le schème sinusoïdal que nous avons élaboré, plus la valeur y s'éloigne de l'axe x , plus le décalage quantitatif entre les deux forces causatives que subit le mot est important, et plus la tension que conçoit le mot est forte ; il n'en demeure pas moins que la prédominance d'une des deux forces causatives conduit au fait que le mot porte avec lui une plus grande quantité de mouvements. Dès lors, la langue s'apparente à un grand système cinétique intégrant où se trouvent une série de systèmes cinétiques intégrés.

Le schème sinusoïdal que nous avons élaboré dans notre thèse nous aide à bien comprendre les mouvements que conçoit le savoir-dire. Si notre schème sinusoïdal se constitue souvent de deux sous-schémes et que les deux sous-schémes sont toujours consubstantiels, c'est parce que, selon Meillet, « [la] science ne vit pas de vérités, elle vit de preuves » (cité dans Guillaume, 1973a : 50). Pour le dire plus précisément, dans des recherches scientifiques, la cause précède logiquement et chronologiquement l'effet, la prise en considération des preuves – les causes – nous permet d'entendre les vérités – les effets –. D'où l'affirmation suivante de Gustave Guillaume :

La science vit de preuves et non pas de vérités non prouvées, c'est incontestable ; mais en dehors de la science sachant prouver, il existe un état préalable de science, une sorte de présience, dont le propre est précisément de saisir le vrai de très loin, de si loin que la preuve à ce moment n'est pas encore accessible... Il n'en reste pas moins que souvent j'ai entrevu la vérité bien avant d'être à même de la prouver. Il m'est du reste arrivé aussi de mettre la main tout à coup sur la preuve d'une vérité que jamais jusque-là je n'avais soupçonnée. Pratiquement, c'est même ce qui m'arrive le plus souvent. Je vois la preuve d'abord et la vérité ensuite. Telle est la pente de mon esprit. (*Ibid.* : 50-51)

Étant donné que notre schème sinusoïdal comprend un schème d'avant et un schème d'après, un schème de cause et un schème d'effet, nous pouvons attribuer, de ce fait, un nouveau nom à notre schème sinusoïdal, à savoir le schème Cause-Effet. La consubstantialité nécessaire du schème de Cause et du schème d'Effet décide déjà que le schème de Cause

s'apparente à l'aspect transcendant du schème Cause-Effet et que le schème d'Effet s'apparente à l'aspect immanent du schème Cause-Effet. Il n'en demeure pas moins que :

Immanence désigne l'intériorité d'un objet ou d'une opération (langue, mouvement de pensée, procès, etc.), alors que *transcendance* implique la saisie en extériorité de ce même objet ou de cette opération, par franchissement de leur limite de fin et prise de position dans un au-delà plus ou moins immédiat. (Boone & Joly, 2004 : 226)

Il n'en reste pas moins vrai que c'est la consubstantialité de l'aspect immanent et de l'aspect transcendant du schème Cause-Effet qui nous permet de saisir intégralement le fonctionnement de la langue.

Le mouvement cinétique de la langue dans le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume s'explique par un processus allant du large à l'étroit et par un processus allant de l'étroit au large, Gustave Guillaume l'a ainsi décrit :

Le mécanisme de puissance de la pensée, c'est l'addition sans récurrence, sans retour en arrière, de deux tensions : une tension I fermante, progressant du large à l'étroit, et une tension II ouvrante *ad infinitum*, progressant de l'étroit au large... À ce mécanisme de puissance on a, dans cet ouvrage, donné le nom pleinement justifié de TENSEUR BINAIRE RADICAL. (1973a : 200-201)

Notre schème sinusoïdal – schème Cause-Effet – peut se comprendre par la juxtaposition des tenseurs binaires radicaux infinis, et ces tenseurs binaires radicaux infinis font intervenir, en même temps, un axe du temps. Notre pensée circule dans notre schème sinusoïdal au fil du temps, et sans jamais revenir en arrière. Il semble que le temps n'ait ni début ni fin, c'est la raison pour laquelle notre schème sinusoïdal se comporte comme un processus infini.

En outre, la mutation constitue aussi un point très important de la néoténie linguistique. Au cours de l'appropriation d'une langue ou d'une *autre* langue, le système du savoir-dire que construit le locuteur s'améliore au fur et à mesure de l'assimilation de ladite langue. Gustave Guillaume a préconisé, d'une manière optimiste : « Un sujet parlant qui s'exprime bien est celui qui a une possession suffisamment claire et complète de sa langue » (1989 : 69). Samir Bajrić a répondu en disant que nous ne saurions avoir une possession complète de notre langue. Bien évidemment, maintenant que, selon Tchouang-tseu, « [la] vie humaine est limitée ; le savoir est illimité » (mandarin “吾生也有涯, 而知也无涯。”) (2009 : 37). Nous sommes alors toujours sur la voie de développement dans l'appropriation d'une langue ou

d'une *autre* langue. D'où l'affirmation suivante de *Yi Jing* : « Le ciel circule-et-agit avec force. Ainsi l'Être Accompli en se renforçant lui-même n'est jamais à bout de souffle » (mandarin “天行健，君子以自强不息。”) (Javary & Faure, 2012 : 47). Ce qui entre en résonance avec le principe de la néoténie linguistique : « Nul ne parle parfaitement une langue quelconque » (cité dans Xiong, 2021a : 48). En d'autres termes, le locuteur confirmé n'est qu'une illusion ; si l'on devient un être-locuteur d'une langue, c'est parce que l'on a dépassé un seuil de suffisance expressive.

8.3.7. Dimension explicative : savoir penser en images

Dans la perspective des sciences cognitives, l'imagination est conçue comme une des fonctions cognitives de l'espèce humaine ; elle nous permet de revenir mentalement dans le temps du passé et de prévoir les choses qui surviendront dans le temps du futur. Dans ce contexte, l'imagination est étroitement liée à la créativité, elle est presque omniprésente dans la vie quotidienne. Le grand physicien Albert Einstein a précisé l'importance de penser en images au cours des phases d'expérience :

La plupart de ses découvertes reposent sur des expériences de pensée très visuelles : pour étudier la vitesse de la lumière, il s'imagine assis sur un rayon de lumière un miroir à la main ; pour étudier la relativité, il se voit installé dans un ascenseur cosmique. « Les mots ou le langage, écrit ou parlé, ne semblent jouer aucun rôle dans mon mécanisme de pensée (...) Les éléments de pensée sont, dans mon cas, de type visuel » écrit Einstein. Il ajoute que les mots conventionnels destinés à exposer sa pensée viennent après et « laborieusement ». (Dortier, 2012 : 149)

En effet, ce sont généralement les imaginations créatrices des chercheurs qui viennent d'abord, et les produits les suivent. Le traitement des images nous permet de concevoir les objets du monde d'une manière mentale mais figurative, ce qui nous aide à résoudre efficacement des problèmes.

Gustave Guillaume fut un des premiers linguistes à émettre l'idée que les sciences du langage pourraient s'établir, d'une certaine manière, sur l'imagination ainsi que sur l'hypothèse, d'où le commentaire suivant de Gérard Moignet :

Gustave Guillaume a été un des premiers, peut-être le premier à comprendre que la linguistique, pour être

une science au sens moderne du mot, ne devait pas craindre de faire des hypothèses et que, science de l'homme, ces hypothèses ne pouvaient concerner que le fonctionnement de la pensée humaine, créatrice du langage conceptuel. Il a affirmé hautement qu'elle devait être une science théorisante, du seul fait que la langue elle-même est une théorie, élaborée en vue de la connaissance de l'univers. (1981 : 9)

Et inspiré par G. W. Leibniz, Gustave Guillaume a remarqué que les imaginations et les hypothèses ne peuvent s'expliquer efficacement que par les images figuratives, il a dit :

[...] Le langage présuppose la saisie, par vision mentale, d'une activité mentale ; mais de cette vision il n'a besoin que de produire une dicibilité efficiente en laquelle il la traduit et qu'il incombe au linguiste, pour en expliquer l'efficacité, de retraduire en sa visibilité radicale. C'est la tâche du linguiste, et c'est son mérite en même temps que son moyen de science, que de retraduire – de savoir retraduire – en des visibilités, sous les traits de figures explicatives, ce dont le langage ne livre directement, l'analyse n'intervenant pas, que la dicibilité efficiente.

Il semble bien, à le lire, que Leibniz ait été sensible à cette différence du mental visible, premier, et du mental dicible, second, seul avancé en langage humain. De là son conseil, précieux, de penser en figures. "Les choses s'empêchent, les idées ne s'empêchent point". Les figures sont encore des choses, mais moins que les signes qu'emploie le langage à l'extériorisation de son intériorité. Penser en figures, c'est grandement diminuer l'empêchement des choses. Mais la juste figure dont il est besoin requiert, pour s'évoquer, une médiation suivie conduite avec une rigueur fine. Le risque existe de construire de fausses figures. Il est grandement diminué par la nécessité de partir, pour la construction de figures, de vues élémentaires d'une grande simplicité et exprimant des exigences d'une extrême plausibilité. (1982 : 136-137)

À dire vrai, en général, les images génèrent beaucoup plus de représentations que les mots, elles sont beaucoup plus faciles à saisir par notre mental par rapport au langage. C'est la raison pour laquelle Samir Bajric a dit maintes fois, lors de nos entretiens, que l'image est parlante. Dans ce contexte, nous nous sommes efforcés d'expliquer le savoir-dire par les images ; du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume à notre tenseur sinusoïdal en passant par le tenseur bi-ternaire de Bernard Pottier, ces images figuratives servent à traduire notre mental non seulement d'une manière logico-algébrique, mais aussi d'une manière hypothético-déductive.

8.3.8. Binarité *versus* ternarité : savoir esquisser une continuité

Il faut remarquer que la binarité renvoie à un état binaire qu'entretiennent deux objets nécessairement hétérogènes et parfois radicalement opposés, et que la ternarité indique un état

ternaire qu'entretiennent trois objets nécessairement hétérogènes. Généralement, nous pensons qu'il n'existe pas nécessairement de lien logique entre la binarité et la ternarité ; néanmoins, la philosophie chinoise nous indique que la binarité peut impliquer la ternarité :

Contrairement aux apparences, Yin-Yang n'est pas binaire mais bien ternaire : de la coprésence de ces deux souffles naît le troisième, le vide médian. Il est indispensable : c'est lui, lieu de circulation vitale, qui aspire Yin et Yang et entraîne ceux-ci dans le processus d'interaction mutuelle. Le vide médian est proprement le trois qui, né du deux, permet au deux de se dépasser. (Javary, 2018 : 52)

Le Yin – la force centripète – et le Yang – la force centrifuge – constituent inmanquablement un système binaire ; cependant, nous obtenons un troisième élément – le couplage Yin-Yang – tout en transcendant le système binaire. Dès lors, le couplage Yin-Yang est bel et bien bi-ternaire. Gustave Guillaume et Samir Bajrić furent les premiers linguistes à adopter cette approche épistémologique pour concevoir la langue et le locuteur.

Selon la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, bien que la structure psychosystématique et la structure psychosysémiologique soient hétérogènes, elles doivent obligatoirement se superposer l'une à l'autre pour former l'intégralité de la langue ; bien que l'idéogénèse – la naissance de l'idée – et la morphogénèse – la naissance du mot – soient apparemment deux processus différents, elles doivent nécessairement s'imbriquer l'une dans l'autre au cours de la naissance du mot ; bien que le mouvement de particularisation et celui de généralisation soient radicalement opposés, ils constituent la totalité du tenseur binaire radical ; bien que la synchronie et la diachronie selon les terminologies traditionnelles ne puissent pas apparemment fusionner l'une avec l'autre, Gustave Guillaume était pour une synchronie des diachronies tout en faisant intervenir la notion du temps opératif...

D'après Martin Heidegger, la langue véhicule obligatoirement deux soubassements existentiels, à savoir la parole et le silence ; il a affirmé : « C'est le même soubassement existentiel qu'a une autre possibilité essentielle de la parole, le silence. [...] Mais se taire ne veut pas dire être muet » (1986 : 211). En écho à ladite thèse de Martin Heidegger, Samir Bajrić a précisé : « N'est-ce pas la preuve de l'existence d'une réalité interlinguistique sous-jacente : apprendre une langue, c'est également "apprendre à se taire" ? Autrement dit, quand dire (parler une langue) c'est se taire » (2013 : 120). De ladite proposition de Samir Bajrić, découle le fait que le vouloir-dire de la langue implique le dire et le non dire ; la

langue nous impose des restrictions, elle nous invite à dire ou à ne pas dire telle ou telle autre chose. Nous avons déjà commenté ceci : « En effet, *dire* et *se taire* ne sont que deux moyens qui permettent l'existence de la parole ; et de même, la continuité et le contraste ne sont que deux formes de [l]'harmonie » (Xiong, 2022c : 82).

À dire vrai, la philosophie chinoise n'est pas le dépositaire de cette approche épistémologique, selon la devise latine, « *Contraria sunt complementa*, “les opposés sont complémentaires” » (cité dans Javary, 2018 : 14). Or nous l'oublions peu ou prou dans les recherches scientifiques. Dès lors, le lien qu'esquissent deux objets différents peut s'expliquer par une opposition radicale, ou par une continuité harmonieuse, ou parfois par les deux. D'où une nécessité, si besoin est, de transcender la binarité en faveur de la ternarité tout en esquissant une continuité.

Globalement, les voies épistémologiques adoptées à la fois par la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume ainsi que par la néoténie linguistique de Samir Bajrić nous invitent à esquisser un lien analogique entre les deux courants linguistiques.

Conclusion

La psychomécanique du langage de Gustave Guillaume cherche à éliminer la démarcation entre la pensée et la langue au niveau mental, elle constitue une science considérée comme cognitive qui s'intéresse largement aux mécanismes fondamentaux de la pensée présidant aux actes de langage. Le mécanisme prévisionnel que nous cherchons est envisagé comme un mécanisme de représentation, il constitue bel et bien l'origine des énoncés. D'où le commentaire suivant de Gérard Moignet :

La langue, ainsi conçue comme un système de représentation, est beaucoup plus un instrument de lucidité qu'un moyen de communication entre humains, ce qu'elle devient assurément quand elle élabore des signes physifiables et, par eux, peut traduire la pensée qui habite dans le moment les sujets parlants. (1981 : 4)

Il n'en demeure pas moins que la langue permet à la pensée de se saisir elle-même ; la langue s'apparente, de ce fait, à un système de concrétisation de la pensée. La langue, c'est-à-dire le système prévisionnel, prend la forme des mouvements cinétiques, ce qui entre en résonance avec le fonctionnement des systèmes nerveux : les traitements mentaux impliquent obligatoirement les courants informatifs – les courants chimiques et les courants électrophysiologiques –. Dans ce contexte, les signes linguistiques sont saisis en état statique, mais ils sont nés du cinétique.

L'objectif de départ de notre recherche est de reformuler le système nominal et le système verbal en français au niveau mental, et de reconstruire le système nominal et le système verbal en mandarin dans la perspective psychosystématique. Bien sûr, le français, comme une langue à mots, possède les parties de langue, autrement dit, le nom et le verbe peuvent exister au niveau de la langue ; *a contrario*, le mandarin, comme une langue à caractères-mots, ne possède pas de parties de langue, le vocable – l'unité de la langue – en mandarin s'explique par le caractère. Le mandarin ne possède que des parties de discours, l'unité du discours est immanquablement la phrase, il faut donc savoir construire le mot avant de savoir construire la phrase au niveau du discours. Dès lors, le nom et le verbe en mandarin ne peuvent exister qu'au niveau du discours.

À travers cette présente recherche, nous avons obtenu plusieurs résultats constructifs. Du point de vue analytique, tout d'abord, à partir du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume et du schème bi-ternaire de Bernard Pottier, nous avons élaboré un nouveau schème sinusoïdal – le schème Cause-Effet – tout en profitant du fonctionnement du couplage Yin-Yang. Ce schème Cause-Effet nous permet de remplacer, si besoin est, le tenseur binaire radical, et de comprendre le mouvement de la langue selon deux différents aspects. Un aspect immanent nous invite à entendre le mouvement de la langue du point de vue direct, et un aspect transcendant nous invite à envisager le mouvement de la langue du point de vue indirect, c'est-à-dire à saisir les forces dynamiques qui fonctionnent d'une manière compensatoire et qui permettent le mouvement de la langue.

Nous avons ensuite relancé le système des parties de langue prédicatives et le système des parties de langue non prédicatives en français, tout en profitant des modélisations physiques. Le fonctionnement du système des parties de langue prédicatives est assujéti au mécanisme du Yin – c'est-à-dire au mécanisme centripète –, parce que les parties de langue prédicatives ont besoin des matières notionnelles tirées en dehors du sujet pensant, et que les potentialités sémantico-syntaxiques que conçoivent le verbe, l'adjectif et l'adverbe les invitent à circuler autour du nom d'une manière centripète. *A contrario*, le fonctionnement du système des parties de langue non prédicatives est assujéti au mécanisme du Yang – c'est-à-dire au mécanisme centrifuge –, parce que les parties de langue non prédicatives ont besoin des matières notionnelles tirées directement du sujet pensant, et que les potentialités sémantico-syntaxiques que conçoivent les parties de langue non prédicatives les invitent davantage à fonctionner d'une manière expansive. En même temps, nous avons reformulé le système nominal et le système verbal en français tout en profitant, le cas échéant, du schème Cause-Effet que nous avons construit.

De plus, nous nous sommes également intéressés aux parties du discours en mandarin, elles se constituent, du point de vue sémantico-syntaxique, de trois grands groupes : les mots pleins, les mots vides et les mots ni pleins ni vides. Parallèlement, nous avons reformulé le système nominal et le système verbal en mandarin dans la perspective guillaumienne. Si la matière notionnelle nous conduit à une notion spatiale, alors nous obtiendrons un nom ; si la matière notionnelle nous conduit à une notion temporelle, alors nous obtiendrons un verbe. Le

système verbal en mandarin comprend le système de l'aspect, celui du temps et celui de la voix. Si le système de temps décide du moment où se trouve l'événement dans le temps cosmique, alors le système d'aspect décide du développement interne de l'événement, et c'est le système aspectuel qui prédomine dans le système verbal en mandarin. Inspiré de la tripartition de l'image-temps en français de Gustave Guillaume, nous avons également obtenu une tripartition du système aspectuel en mandarin : l'aspect *in posse* se comprend par l'événement en pur accomplissement ; l'aspect *in fieri* s'entend par l'événement partiellement accompli et partiellement inaccompli ; l'aspect *in esse* s'explique par l'événement entièrement accompli.

En outre, nous avons redéfini le nom et le verbe. Le système nominal s'apparente à un système de description au niveau spatial, il n'en demeure pas moins que le nom concerne plutôt une matière spatiale ; le système verbal s'apparente à un système de positionnement au niveau temporel, il n'en demeure pas moins que le verbe concerne plutôt un comportement dans le temps. Un avant et un après, un statique et un cinétique, un espace et un temps, nous avons prouvé que le nom-espace et le verbe-temps constituent les clés cruciales dans les représentations du monde.

Du point de vue épistémologie, notre présente recherche s'est attardée largement sur l'approche phénoménologique de la psychomécanique du langage ainsi que sur la philosophie existentielle de la néoténie linguistique. Mais pour aller un peu plus loin, d'une part, notre recherche s'est établie grandement sur la modélisation logico-algébrique, mais les graphiques logiques sont parlants ; d'autre part, notre recherche s'est appuyée largement sur la binarité et particulièrement sur la ternarité, il n'en demeure pas moins que « [...] le *Il y a* et le *Il n'y a pas* s'engendrent l'un l'autre ; le difficile et le facile se forment l'un de l'autre ; le long et le court se définissent l'un l'autre ; le haut et le bas s'inversent l'un l'autre ; le son et la voix s'harmonisent ; l'avant et l'après se suivent » (Lao-tseu, 2016 : 47). Nous sommes partis de deux en accueillant le trois.

Il existe forcément des insuffisances dans cette présente étude. Nous nous sommes engagés à établir un lien analogique entre la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et la néoténie linguistique de Samir Bajrić, et particulièrement à esquisser un lien analogique entre la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et le taoïsme.

Néanmoins, il existe peu ou prou des incohérences entre la psychomécanique du langage et le taoïsme, si bien que nous ne pouvons pas comprendre toutes les pistes épistémologiques adoptées par la psychomécanique du langage par le biais du Tao, et de plus, il existe encore des particularités homogènes à révéler entre les deux. Dès lors, comment comprendre systématiquement les pistes épistémologiques adoptées par la psychomécanique du langage par le biais du Tao ? Cela constituera notre future recherche.

Bibliographie

Abréviations :

ABELL = Association Bourguignonne d'Études Linguistiques et Littéraires

PUF = Presses Universitaires de France.

PUPS = Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

ARISTOTE, *Métaphysique*, Les Échos du Maquis, 2014 (ePub, PDF). URL : <https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Métaphysique.pdf>. Visité le 15/12/2021.

AUROUX, Sylvain, DESCHAMPS, Jacques et KOULOUGHLI, Djamel, *La Philosophie du langage*, Paris, PUF, 2004.

BAJRIĆ, Samir, « Iconicité et diversité des langues », *Le Mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Cahiers de linguistique analogique, n° 1, Dijon, ABELL, 2003, p. 230-238.

BAJRIĆ, Samir, « Questions d'intuition », *Langue française*, 2005, n° 147, p. 7-18.

BAJRIĆ, Samir, « Quelle(s) langue(s) parlons-nous ? Problèmes de transfert et de traduction de concepts », *Syntaxe et Sémantique*, Presses Universitaires de Caen, 2006, p. 107-123.

BAJRIĆ, Samir, « Subjectivité, représentation et méta-représentation en linguistique-didactique », *Hieronymus*, 2007, n° 1, p. 13-24.

BAJRIĆ, Samir, *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*, Paris, PUPS, 2013 (2009).

BAJRIĆ, Samir, « Temps, espace et signification : psychomécanique du langage et syntaxe structurale », *Cahiers franco-russes de linguistique et de didactique*, Université Pédagogique Municipale de Moscou / Albi, Éditions multilingues fraction, 2014, p. 123-146.

BAJRIĆ, Samir, « Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie », dans Hommage à Olivier Soutet, *Penser la langue. Sens, texte, histoire* (dir. BADIOU-MONFERRAN Claire, BAJRIĆ, Samir, MONNERET Philippe), Paris, Champion, 2017, p. 57-64.

- BESSE, H. & PORQUIER, R., *Grammaire et didactique des langues*, Paris, Didier, 1991.
- BOONE, Annie & JOLY, André, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, deuxième édition revue, corrigée et augmentée par André Joly, Paris, L'Harmattan, 2004 (1996).
- BRES, Jacques, ARABYAN, Marc, PONCHON, Thierry, ROSIER, Laurence, TREMBLAY, Renée & VACHON-L'HEUREUX, Pierrette éd.s., *Psychomécanique du langage et linguistique cognitive*, (Actes du XI^e Colloque de l'AIPL / Association Internationales de Psychomécanique du langage, Montpellier, 8-10 juin 2006), Limoges, Lambert-Lucas, 2007.
- BRUNER, Jerome, *Culture et modes de pensée*, traduit de l'anglais par Yves Bonin, Paris, Retz, 2008.
- CHANGEUX, Jean-Pierre, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard / Pluriel, 2012.
- CHEN, Jiaying, « Cerner la notion du temps », *Rue Descartes*, 2011/2, n° 72, p. 30-51.
- CHUN, M. M., GOLOMB, J. D. & TURK-BROWNE, N. B., « A taxonomy of external and internal attention », *Annual Review of Psychology*, 62, 2011, p.73-101.
- CRAIK, F. I. M. & LOCKHART, R. S., « Levels of processing: A framework for memory research », *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 11(6), 1972, p. 671-684.
- ĆOSIĆ, Vjekoslav, *La (Psycho)systématique de Gustave Guillaume*, Paris, L'Harmattan, 2021.
- 戴耀晶, *现代汉语时体系统研究*, 浙江, 浙江教育出版社, 1997。
- DAI, Yaojing, *Étude du système aspecto-temporel du mandarin moderne*, Zhejiang, Zhejiang jiaoyu chubanshe, 1997.
- DORTIER, Jean-François (éd.), *Le Cerveau et la pensée. Le nouvel âge des sciences cognitives*, Auxerre, Sciences Humaines, 2011.
- DORTIER, Jean-François, *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*, Auxerre, Sciences Humaines, 2012.
- FUCHS, Catherine, « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? », BRES, Jacques, ARABYAN, Marc, PONCHON, Thierry, ROSIER, Laurence, TREMBLAY, Renée & VACHON-L'HEUREUX, Pierrette éd.s., *Psychomécanique du langage et linguistique cognitive*, (Actes du XI^e Colloque de l'AIPL / Association Internationale de

- Psychomécanique du langage, Montpellier, 8-10 juin 2006), Limoges, Lambert-Lucas, 2007, p. 37-53.
- GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996 (1976).
- 高名凯, *汉语语法论*, 北京, 商务印书馆, 1986 (1934)。
- GAO, Mingkai, *De la grammaire du chinois*, Beijing, Shang wu yin shu guan, 1986 (1934).
- GAZZANIGA, Michael, IVRY Richard & MENGUN George, *Neurosciences cognitives. La biologie de l'esprit*, traduction de la 1^{re} édition américaine par Jean-Marie Coquery, avec la collaboration de Françoise Macar, Paris, De Boeck & Larcier, 2001. (Ouvrage original : GAZZANIGA, Michael, IVRY Richard & MENGUN George, *Cognitive neuroscience. The Biology of the Mind*, New York, W. W. Norton & Company, 1998).
- GRANET, Marcel, *La Pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, 1999.
- GUILLAUME, Gustave, *Langage et sciences du langage*, Paris-Québec, Librairie Nizet-Presses de l'Université Laval, 1969.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique, 1948-1949, série A, Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*, volume 1, Paris-Québec, Klincksieck-Presses de l'Université Laval, 1971.
- GUILLAUME, Gustave, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Paris-Québec, Klincksieck-Presses de l'Université Laval, 1973a.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique, 1948-1949, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale IV*, volume 3, Paris-Québec, Klincksieck-Presses de l'Université Laval, 1973b.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique, 1956-1957, Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*, volume 5, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1982.
- GUILLAUME, Gustave, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps. Suivi de L'Architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion, 1984.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique, 1947-1948, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale III*, volume 8, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1987.

- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique*, 1946-1947, série C, *Grammaire particulière du français et grammaire générale II*, volume 9, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1989.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique*, 1943-1944, série A, *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II*, volume 10, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1990.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique*, 1944-1945, série A et B, *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française III. Sémantème, morphèmes et systèmes*, volume 11, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1991.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçon de linguistique*, 1938-1938, volume 12, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1992.
- HEIDEGGER, Martin, *Introduction à la métaphysique*, traduit de l'allemand et présenté par Gilbert Kahn, Paris, Gallimard, 1967 (1952).
- HEIDEGGER, Martin, *Acheminement vers la parole*, traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédiér, Paris, Gallimard, 1976.
- HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, traduit de l'allemand par François Vezin, Paris, Gallimard, 1986.
- JACOB, André, *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, Paris, Champion, 2011 (1970).
- JAVARY, Cyrille J.-D. & FAURE, Pierre, *Yi Jing. Le livre des changements*, Paris, Albin Michel, 2012.
- JAVARY, Cyrille J.-D., *Yin-Yang. La dynamique du monde*, Paris, Albin Michel, 2018.
- JOLY, André & ROULLAND, Daniel, « Pour une approche psychomécanique de l'énonciation », dans *Langage et psychomécanique du langage. Recueil d'études dédiées à Roch Valin*, [éds. A. Joly & W. H. Hirtle], Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1981, p.537-581.
- JOLY, André, « Contribution à l'élaboration d'une syntaxe générale : éléments pour une syntaxe psychomécanique de l'énonciation », dans *Systematique du langage I*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1984.

- JULLIEN, François, *Du « temps ». Éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Le Livre de poche, 2012.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books, 1999.
- LAO-TSEU, *Tao-te king (Livre de la Voie et de la Vertu)*, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, PUF, 2016.
- 黎锦熙, *新著国语文法*, 北京, 商务印书馆, 1992 (1924).
- LI, Jinxi, *La Nouvelle grammaire de la langue nationale*, Beijing, Shang wu yin shu guan, 1992 (1924).
- LODGE, David, *Un tout petit monde*, traduit de l'anglais par Maurice et Yvonne Couturier, Paris, Rivages poche / Bibliothèque étrangère, 1992 (1984).
- 吕淑湘, *中国文法要略*, 北京, 商务印书馆, 1982 (1947).
- LU, Shuxiang, *Sommaire de la grammaire chinoise*, Beijing, Shang wu yin shu guan, 1982 (1947).
- 马庆株, 时量宾语和动词的类, 《中国语文》, 第2期, 1983。
- MA, Qingzhu, « Shíliàng bīnyǔ hé dòngcí de lèi », *Langue et littérature chinoises*, n° 2, 1983.
- MARION, Mathieu, *Ludwig Wittgenstein. Introduction au "Tractatus logico-philosophicus"*, Paris, PUF, 2004.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'invisible* (suivi de notes de travail), texte établi par Claude Lefort, Paris, Gallimard, 1960.
- MOIGNET, Gérard, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981.
- MONNERET, Philippe, *Le Sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion, 2003a.
- MONNERET, Philippe, *Notions de neurolinguistique théorique*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2003b.
- MONNERET, Philippe, « Le problème de la représentation et sa solution dans la linguistique de Gustave Guillaume, lecteur de Saussure », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 40, fascicule 1, 2018. Représentation et opérations dans le langage, p. 49-66.
- MONNERET, Philippe, « Guillaume et Benveniste : deux aspects d'une anthropolinguistique », *Le Français moderne – Revue de linguistique française*, CILF (Conseil international de

- la langue française), 2019, p. 1-6.
- NOVARINA, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999.
- POTTIER, Bernard, « Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le yang et le yin », dans *Langage et psychomécanique du langage. Recueil d'études dédiées à Roch Valin*, eds. A. Joly & W. H. Hirtle, Lille-Québec, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, 1980, p.19-61.
- PÉVET, Paul, SAUVAYRE, Romy & TIBERGHIE, Guy (dir.), *Les Sciences cognitives. Dépasser les frontières disciplinaires*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2011.
- PHILASTRE, Paul-Louis-Félix, « Yi King », *Chine ancienne*, < <https://www.chineancienne.fr/king/yi-king-yijing-trad-p-l-f-philastre/>>, 2015, visité le 19/12/2021.
- REED, Stephen K., *Cognition. Théories et applications*, traduction d'Étienne Verhasselt et Jane Martin, révision scientifique de Patrick Lemaire, Paris, De Boeck Supérieur, 2017.
- ROBINS, R. H., *A Short History of Linguistics*, London, Longman, 1967.
- ROCHE, Philippe, *Grammaire active du chinois*, Paris, Larousse, 2014.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe & RIOUL, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2009 (1994).
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages, 2016.
- STÉFANINI, J., « Le système et les faits en linguistique », *Le Français moderne*, 27 (1), 1959, p. 26-44.
- 孙英杰, *现代汉语体系统研究*, 博士论文 (导师方立), 北京, 北京语言大学, 2006。
- SUN, Yingjie, *Studies of the Mandarin Chinese Aspect System*. Thèse de doctorat [dir. Fang Li], Beijing, Beijing Language and Culture University, 2006.
- TCHOUANG-TSEU, *Zhuangzi*, traduit en chinois moderne par Sun Tonghai, traduit en français par Liou Kia-hway, Beijing, Compagnie des Livres Zhonghua, 2009.
- VEGA Y VEGA, Jorge Juan, *Qu'est-ce que le verbe être ? Éléments de morphologie, de syntaxe et de sémantique*, Paris, Champion, 2017.
- VYGOTSKI, Lev, *Pensée et langage*, traduction de Françoise Sève, Paris, La Dispute, 1997.
- 王力, *中国语法理论*, 北京, 中华书局, 2015 (1944)。

- WANG, Li, *Théorie de la grammaire chinoise*, Beijing, Zhonghua shuju, 2015 (1944).
- 王力, *中国现代语法*, 北京, 北京联合出版公司, 2019 (1943).
- WANG, Li, *Grammaire chinoise moderne*, Beijing, Beijing lianhe chubangongsi, 2019 (1943).
- WU, Yunfeng, *Gustave Guillaume et le chinois*, thèse de doctorat [dir. Olivier Soutet], Paris, Sorbonne Université / Paris IV, 2009.
- WU, Yunfeng, « Le vocable en chinois », *L'Information grammaticale*, n° 126, 2010, p. 17-21.
- 邢公畹, 现代汉语和台语里的助词“了”和“着”, 《名族语文》, 第2和第3期, 1979。
- XING, Gongwan, *Xiàndài hànyǔ hé tái yǔ lǐ de zhùcí le hé zhe*, *Langue et littérature nationales*, n° 2 et 3, 1979.
- XIONG, Peiyao, *De la cognition des espèces vivantes à la langue-culture*, mémoire de Master 2 [dir. Samir Bajrić], Dijon, université de Bourgogne, 2019.
- XIONG, Peiyao, *Je suis, je parle, donc j'y suis : étude cognitive et philosophique de la néoténie linguistique*, actes du colloque Cognition et être-locuteur : enjeux et perspectives de la néoténie linguistique (S. Bajrić), 6 mai 2021, université de Bourgogne, à paraître chez Éditions Universitaires de Dijon, 2021a.
- XIONG, Peiyao, *Les Représentations du temps en chinois : approche cognitive*, mémoire de Master 2 [dir. Philippe Monneret], Paris, Sorbonne Université, 2021b.
- XIONG, Peiyao, « Les locuteurs confirmés du mandarin peuvent-ils concevoir le temps verticalement ? », *Revue Algérienne des Sciences du langage*, Volume 7, numéro 1, 2022a, p. 19-31.
- XIONG, Peiyao, « Pour une analogie entre la psychomécanique du langage et le taoïsme », *Akofena, Revue scientifique des Sciences du langage, Lettres, Langues & Communication*, numéro 006, Volume 2, 2022b, p. 261-274.
- XIONG, Peiyao, « Qui dit Noël dit cadeaux : lecture critique d'un article de Kentaro Koga (2020) », *Ziglôbitha, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations*, numéro 004, 2022c, p. 69-84.
- XU, Dan, *Initiation à la syntaxique chinoise. Des repères et des analyses pour écrire et parler juste*, Paris, L'Asiathèque – maison des langues du monde, 2010 (1996).

XU, Lin (dir.), *Cinq mille ans d'écriture chinoise*, traduit en français par Gong Jieshi, He Dan et Zhang Yuyuan, relu par Adriana Garcin, Beijing, Éditions en Langues étrangères, 2009.

YAGUELLO, Marina (dir.), *Le Grand Livre de la langue française*, Paris, Seuil, 2003.

曾仕强, *道德经的奥秘*, 陕西, 陕西师范大学出版总社有限公司, 2012.

ZENG, Shiqiang, *Les secrets du Tao-te king*, Shanxi, Shanxi shifan daxue chubanshe, 2012.

曾仕强, *易经的奥秘 (完整版)*, 北京, 北京时代华文书局, 2017.

ZENG, Shiqiang, *Les Secrets du Yi Jing (version complète)*, Beijing, Beijing shidai huawen shuju, 2017.

曾仕强, *老子的人生智慧*, 江西, 江西教育出版社, 2020.

ZENG, Shiqiang, *La Sagesse de la vie de Lao-Tseu*, Jiangxi, Jiangxi jiaoyu chubanshe, 2020.

Sources électroniques

Dictionnaire de l'Académie française (8^e édition) : <https://academie.atilf.fr/8/>.

Dictionnaire de l'Académie française (9^e édition) : <https://academie.atilf.fr/9/>.

Dictionnaire Hàndiǎn (mandarin 《汉典》) : <https://www.zdic.net>.

Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500) : <http://zeus.atilf.fr/dmf/>.

Glossaire

Accompli : Souvent utilisé dans le système aspectuel pour indiquer que le processus de l'événement est achevé. En français, généralement, l'utilisation de l'aspect transcendant – c'est-à-dire la forme composée – se comprend par l'accompli ; en mandarin, l'utilisation des particules aspectuelles considérées comme parfaites, résultatives et expérientielles s'entend par l'accompli.

Accomplissement : Souvent utilisé dans le système aspectuel pour signifier que le processus de l'événement est inachevé. En français, généralement, l'utilisation de l'aspect immanent – c'est-à-dire la forme simple – se comprend par l'accomplissement ; en mandarin, l'utilisation des particules aspectuelles considérées comme durative et inchoatives s'entend par l'accomplissement.

Aire : Fractions des langues naturelles selon la terminologie de Gustave Guillaume. L'aire prime rassemble les langues holophrastiques qui superposent la langue et le discours l'une à l'autre ; l'aire seconde comprend des langues sémitiques, dont le mot siège partiellement au niveau de la langue – la racine pluri-consonantique se trouve au niveau de la langue –, et partiellement au niveau du discours – les voyelles interpolées se trouvent au niveau du discours – ; l'aire tierce réunit les langues à flexion, dont le mot constitue l'unité de la langue et dont la phrase constitue l'unité du discours.

Apport : Comportement d'apporter. Il est antonyme de *support*.

Architecture : Système de la langue concevant la fonction de représentation.

Aspect : Sous-système du système verbal ayant pour fonction de révéler le processus interne de l'événement.

Binaire / binarité : Relation qu'entretiennent deux objets hétérogènes mais complémentaires.

Causation : L'opération même de la cause. Ce qui engendre l'effet ou l'état suivant dans la construction du langage.

Causé : Dérivé de la causation, le causé s'explique par l'effet ou par le résultat.

Chronogénèse : Construction de l'image-temps dans le système verbo-temporel.

Chronothèse : Résultats saisis dans la construction de l'image-temps. En français, il existe trois

chronothèses, à savoir le mode impersonnel – l’infinitif, la forme en *-ant* et le participe passé – auquel correspond le temps *in posse*, le mode subjonctif auquel correspond le temps *in fieri* et le mode indicatif auquel correspond le temps *in esse*.

Chronotype : Manière de fonctionnement du temps. Le temps incident s’explique par le temps qui vient, alors que le temps décadent se traduit par le temps qui s’en va.

Cognition : Faculté de connaître.

Décadence : Image qu’implique le temps qui s’en va.

Diachronie : Étude de la langue dans une perspective historique.

Dicile / dicibilité : Pouvoir-dire de la langue.

Discernement : Aussi appelé *idéogénèse*. Cette opération s’explique par la naissance de l’idée.

Discours : Concrétisation de la langue. Il se trouve en aval dans l’acte de langage.

Effection : Processus de transition de la langue au discours.

Effet : Résultat. Il est antonyme de *puissance*.

Entendement : Aussi appelé *morphogénèse*. Cette opération s’explique par la naissance du mot.

État : Manière d’être de la langue du point de vue « diachronique ». Au sens guillaumien, existent l’état puissanciel et l’état effectif de la langue.

Être : Exister dans un sens hautement philosophique ou celui qui existe.

Expression : Acte d’énonciation. Il est antonyme de *représentation* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Généralisation : Mouvement de pensée de l’étroit au large.

Glossogénie : Construction du langage dans le temps.

Idéogénèse : Aussi appelée *discernement*. Elle renvoie à la naissance de l’idée.

Image mentale / imagerie mentale : Représentation mentale de l’objet s’appuyant largement sur les images de mémoire proprement psychiques. Elle peut intervenir indépendamment de la présence de l’objet concerné.

Image-temps : Image figurative du temps qu’apportent les formes verbales.

Immanence : Intériorité d’un être, d’un mouvement etc.

Incidence : Image qu’implique le temps qui vient.

Langage : Faculté cognitive de parler. Le langage est la langue plus la parole selon l’équation saussurienne, alors que le langage est la langue associée au discours selon l’équation

guillaumienne.

Langue : Langage puissancier selon la terminologie de Gustave Guillaume. Elle est à la fois un système de pensée et un système de signe.

Lexigénèse : Naissance de la matière sémantique du mot.

Linguistique de position : Aussi appelé *linguistique cinétique*. Elle constitue en une approche linguistique dont l'objectif est de révéler le système prévisionnel. Le système prévisionnel, qui existe au niveau mental, renvoie à des mouvements ; qui dit mouvement dit position. D'où le nom de *linguistique de position*.

Locuteur confirmé : Tout locuteur évoluant au sein d'une communauté socio-culturelle et possédant une intuition linguistique fortement développée.

Locuteur non-confirmé : Tout locuteur qui n'a pas atteint le niveau de locuteur confirmé.

Mécanisme intuitionnel : Mécanismes psychiques qui permettent les traitements mentaux et les actes d'énonciation.

Mentalisme : Élément constructeur psychique de la langue. Il est antonyme de *physisme* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Monde : Ensemble des êtres ou ensemble des notions spatio-temporelles.

Morphogénèse : Aussi appelée *entendement*. Elle renvoie à la naissance du mot.

Néoténie linguistique : Théorie du locuteur inachevé.

Neurosciences cognitives : Comme une des branches des sciences cognitives, elles ont pour but de décortiquer les particularités neurobiologiques des opérations cognitives et de les associer aux zones cérébrales correspondantes.

Opération : Traitements mentaux dans la perspective psychosystématique.

Ouvrage construit : La langue est un ouvrage construit à la fois en pensée et en signe.

Parole : Énoncé parlé ou écrit.

Particularisation : Mouvement de pensée du large à l'étroit.

Parties du discours : Fractions des mots selon leurs particularités morpho-syntaxiques.

Pensable : Tout ce que nous pouvons penser.

Pensée : Produits mentaux.

Personne : Personne grammaticale. Elle constitue le sous-système du système verbal en français.

Phénoménologie : Études des phénomènes extérieurs dans le but de comprendre l'essence du réel.

Physisme : Matière formelle de la langue. Il est antonyme de *mentalisme* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Psychomécanique : Ou psychosystématique ou simplement systématique. Elle est une approche linguistique qui cherche à lier la pensée à la langue et à révéler le monde pré-linguistique.

Puissance : Potentiel qui permet un résultat. Elle est antonyme d'*effet*.

Représentation : Processus mental préparatoire de l'acte d'énonciation. Il est antonyme d'*expression* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Saisie : Interception effectuée au cours des traitements mentaux.

Sémantèse : Potentialités sémantico-syntaxiques que conçoit le vocable.

Site : Support matériel qui permet la compréhension du comportement selon la terminologie de Jean-Claude Chevalier.

Spatialisation (du temps) : Stratégie qui nous permet de concrétiser le temps.

Support : Soutien sémantico-syntaxique. Il est antonyme d'*apport*.

Synapse : Zone de contact qui permet la transmission des messages.

Taoïsme : Courant philosophique qui incite l'homme à se conformer à la Nature.

Tenseur : Présentation d'une manière logico-algébrique des mouvements de pensée. Notre recherche concerne le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume, le tenseur bi-ternaire de Bernard Pottier et le tenseur sinusoïdal que nous formulons.

Ternaire / ternarité : Relation qu'entretiennent trois objets hétérogènes mais complémentaires.

Transcendance : Saisie en extériorité d'un être, d'un mouvement etc.

Univers : Ensemble des êtres. L'univers et le monde sont parfois interchangeables. Du point de vue linguistique, l'univers-espace se comprend par la notion du nom, alors que l'univers-temps s'entend par la notion du verbe.

Universalisation : Mouvement de pensée de l'étroit au large.

Vecteur : Particularité dynamique que montrent les mouvements orientés.

Index des notions

- Accompli : 12, 117, 176, 178, 183, 186, 187, 189, 193, 198, 200-208, 238, 241, 242, 247-256, 258-261, 264, 265, 268, 269, 271, 275, 276, 299, 319, 325, 335,
- Accomplissement : 12, 36, 176, 183, 186, 187, 201-206, 247-249, 251, 252, 254-256, 258, 260, 261, 264, 265, 268, 299, 325, 335,
- Aire : 18, 57, 335,
- Apport : 122, 131-137, 140, 141, 163, 166, 167, 169, 210, 297, 335, 338,
- Architecture : 11, 21, 127-129, 153, 173, 201, 202, 224, 237, 252, 313, 335,
- Aspect : 11, 12, 41, 43, 59, 77, 97, 98, 105, 118, 149, 176, 180-185, 191, 194, 207, 208, 214, 215, 220, 221, 223, 224, 231, 233-256, 258-265, 268-294, 298-299, 307, 316, 318, 324, 325, 329, 331, 332, 335,
- Binaire / binarité : 7, 10, 13, 18, 86, 106-115, 123, 124, 147, 155, 211, 249, 253, 255, 257, 297, 302, 318, 320-322, 324, 325, 335, 338,
- Causation : 9, 65-68, 78, 79, 216-217, 219, 221, 222, 281, 286, 335,
- Causé : 66-68, 335,
- Caractère : 10, 21, 44, 107, 114, 135, 141-149, 169, 174, 193, 228, 239-241, 243-245, 259, 272, 281, 292, 297, 309-311, 323, 334,
- Chronogénèse : 76, 124, 179, 317, 335,
- Chronothèse : 179, 335, 336,
- Chronotype : 193, 200-202, 207, 208, 336,
- Cognition : 7-10, 15, 21, 22, 23, 27-31, 38, 43, 44, 47, 49, 63, 81, 92, 113, 144, 327, 332, 333, 336,
- Décadence : 174, 201-203, 206, 255, 299, 336,
- Diachronie : 9, 47, 49, 54-57, 201, 321, 336,
- Dicible / dicibilité : 60, 73, 147, 320, 336,
- Discernement : 70, 71, 128, 146, 147, 154, 155, 167, 336,
- Discours : 9, 10, 16-20, 22, 47, 48, 57, 59, 60, 63-69, 72, 76-79, 83, 88, 89, 127, 129, 130, 132, 133, 138-141, 145-150, 164, 164, 169, 176, 180, 188-190, 199, 208, 210, 212, 224, 308-310, 315, 316, 323, 324, 335-337,
- Effection : 65-67, 88, 216-219, 221, 222, 281, 286, 310, 336,
- Effet : 50, 57, 58, 60, 61, 69-70, 72, 88, 99, 108, 109, 117, 122, 129, 142, 145, 146, 166, 315, 318, 324, 335, 336, 338,
- Entendement : 20, 70, 71, 116, 128, 146, 147, 154, 155, 167, 336, 337,
- État : 17, 18, 22, 29, 42, 49, 54, 58-60, 62-65, 67, 75, 77, 81, 87, 89, 90, 91, 105, 116, 119-123, 133, 135, 144, 149, 150, 176, 177, 181, 183, 188, 189, 203, 205, 206, 216, 221, 222, 224, 237, 240-242, 244, 247, 250, 252-255, 261, 270, 271, 289, 317, 320, 323, 335, 336,
- Être : 5, 7, 9, 10, 12, 13, 15, 16-19, 22, 27, 28, 30, 31, 34, 38, 41-45, 48, 50-53, 56, 59, 60, 68, 73-79, 81-86, 89-91, 96-99, 105, 107, 113, 115-124, 132, 134, 151, 156, 160, 166-169, 171, 173, 178, 185, 190-201, 205, 210, 224, 225, 295-297, 299, 301, 307, 308, 313-317, 319, 330, 332, 333, 336-338,
- Expression : 17, 19, 47, 52, 53, 60, 61, 64, 65, 74, 87, 88, 127, 128, 137, 165, 166, 194, 195, 198, 209, 238, 311, 336, 338,
- Généralisation : 18-20, 72, 129, 154, 309, 321, 336,
- Glossogénie : 47, 77, 336,
- Idéogénèse : 59, 71, 72, 118, 128, 134, 153-156, 167, 171, 177, 321, 336,
- Image mentale / imagerie mentale : 17, 38, 92, 189, 190, 193, 217, 221-224, 281, 286, 296, 336,
- Image-temps : 7, 18, 23, 76, 87, 124, 177-179, 193, 255, 260, 264-269, 317, 325, 335, 336,
- Immanence : 10, 84, 98, 99, 117, 318, 336,
- Incidence : 130-134, 136, 138, 156, 166, 167, 169, 174, 185, 190, 201-203, 206, 209, 255, 299, 336,
- Lexigénèse : 76, 129, 337,
- Linguistique de position : 310, 337,
- Locuteur confirmé : 16, 86-90, 128, 153, 228, 313, 319, 333, 337,

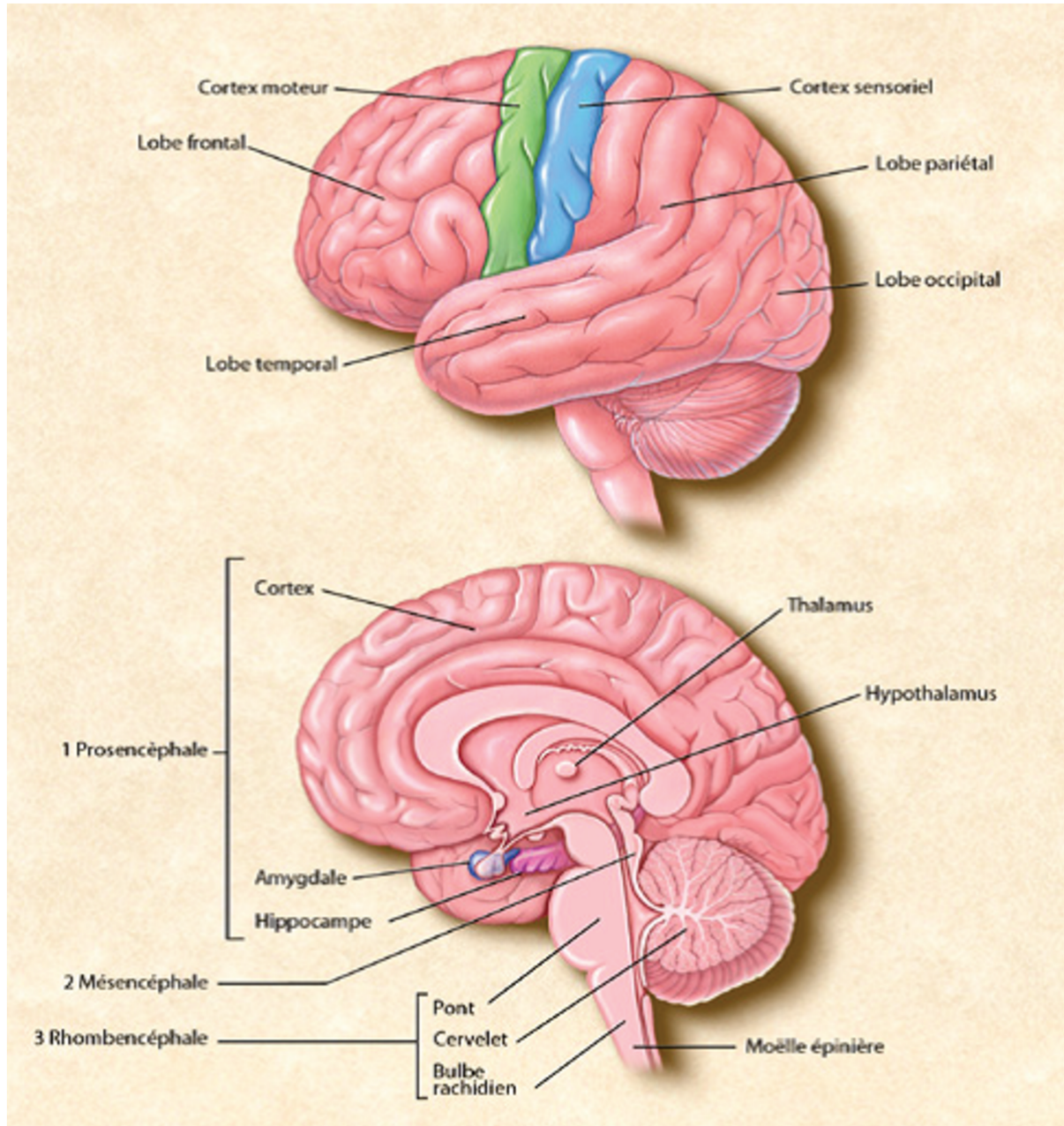
Mécanisme intuitionnel :48, 337,
 Mentalisme : 73-75, 88, 129, 337, 338,
 Morphème : 7, 142, 144, 145, 148, 228, 330,
 Morphogénèse : 59, 71, 72, 79, 118, 128, 129, 153,
 155-156, 167, 171, 177, 321, 336, 337,
 Néoténie linguistique : 7, 10, 13, 22, 23, 27, 44,
 81-83, 85, 86, 88, 89, 91, 92, 307, 312, 313-316,
 318, 319, 322, 325, 333, 337,
 Neurosciences cognitives : 9, 27-29, 329, 337,
 Opération : 16, 17, 19, 20, 27, 29, 31, 33, 34, 39, 43,
 45, 47, 48, 54, 58-60, 62, 64, 65, 68, 70-72, 76,
 78, 79, 89, 117, 120, 122, 123, 128, 140,
 142-144, 146, 147, 153-155, 168, 179, 202, 243,
 244, 289, 297, 303, 310, 311, 315, 318, 331,
 335-337,
 Ouvrage construit : 17, 73, 74, 91, 318, 337,
 Particularisation : 18, 71, 72, 129, 143, 154, 309, 321,
 337,
 Parties du discours : 10, 20, 127, 129, 130, 132, 133,
 140, 141, 148-150, 224, 323, 324, 337,
 Pensable : 9, 19, 34, 60, 63-65, 67, 71, 72, 76, 79,
 107, 115, 116, 124, 128, 147, 177, 287, 300,
 308-310, 313, 315, 321, 337,
 Pensée : 16-19, 20-22, 28, 31, 34, 42, 47-50, 52-54,
 61-75, 73, 77, 79, 81, 84, 88, 89, 91, 93, 95, 96,
 79, 106-108, 112, 116, 123, 124, 127-129, 131,
 135, 137, 146, 154, 181-183, 199, 216, 295,
 309-311, 313, 315, 318-320, 323, 328, 329, 332,
 336-338,
 Personne : 5, 11, 15, 17, 34, 39, 50, 84, 110, 111, 121,
 120, 122, 123, 133, 136, 137, 143, 150, 156, 164,
 166-169, 171, 178, 180, 183, 185, 188, 199, 200,
 208-215, 223, 224, 231, 336, 337,
 Phénoménologie : 22, 307, 337,
 Psychisme : 59, 74, 142,
 Psychomécanique : 7, 9, 13, 21-23, 47-49, 52, 53, 81,
 106, 307, 309-313, 315, 316, 321-323, 325-330,
 332, 333, 338,
 Puissance : 18, 19, 20, 21, 47, 48, 53, 58-62, 65-67,
 69, 70, 72, 78, 79, 89, 100, 107, 128, 129, 143,
 145, 146, 178, 185, 310, 314, 315, 318, 336,
 338,
 Représentation : 1, 7, 16-21, 23, 27, 42, 47, 52, 53, 58,
 64-66, 73, 75, 77, 88, 90, 96, 114, 118, 127, 129,
 142, 144, 145, 147, 153, 181, 237, 261, 276, 278,
 297, 299, 301, 302, 320, 323, 325, 327, 331, 333,
 335, 336, 338,
 Saisie : 19, 53, 54, 56, 60-63, 65, 70, 72, 79, 104, 107,
 121-123, 142, 147, 154, 159, 166, 168, 169,
 172-175, 177-179, 196-199, 202, 204-206,
 243-245, 251, 254, 255, 260, 261, 268, 315, 318,
 320, 338,
 Sémantèse : 137, 172, 181, 195, 216, 338,
 Site : 164, 177-179, 188, 299, 338,
 Spatialisation : 20, 153, 301, 338,
 Support : 57, 110, 122, 130-138, 140, 156, 163, 164,
 167-170, 177, 188, 193, 209, 210, 212, 221, 295,
 299, 301, 302, 314, 315, 335, 338,
 Synapse : 27, 30, 57, 139, 338,
 Taoïsme : 7, 15, 96, 106, 108, 112, 221, 222, 325, 326,
 333, 338,
 Tenseur : 10, 18, 107, 108, 112, 114-117, 147, 155,
 211, 318, 320, 321, 324, 338,
 Ternaire / ternarité : 7, 10, 13, 86, 87, 106, 108-112,
 114-116, 155, 252, 255, 295, 300, 320-322, 324,
 338,
 Transcendance : 10, 84, 98, 99, 117, 318, 338,
 Univers : 7, 8, 20, 21, 77, 97, 129, 131, 153, 155, 167,
 181, 211, 212, 215, 223, 292, 293, 295, 320,
 338,
 Universalisation : 149, 338,
 Vecteur : 117, 169, 338,

Index des noms

- Aristote, 91, 173, 327,
 Atkinson, R. C., 35, 38, 39,
 Bajrić, S., 1, 5, 13, 15, 16, 19, 20, 22, 23, 82, 84-91,
 153, 301, 307, 312-316, 318, 320-322, 325, 327,
 333,
 Barbéris, J.-M., 47,
 Bolk, L., 81, 82,
 Bonnet, C., 33,
 Boone, A., 17, 48, 60-63, 65, 68, 73-75, 77, 88, 117,
 129, 209, 210, 213, 255, 317-318, 328,
 Bruner, J., 40, 47, 328,
 Changeux, J.-P., 27, 30, 31, 44, 45, 92, 328,
 Charlemagne, 83,
 Chen, Jiaying, 328,
 Chun, M. M., 34, 328,
 Condillac, 61,
 Ćosić, V., 128, 195, 328,
 Craik, F. I. M., 38, 39, 328,
 Dai, Yaojing, 240, 242, 245, 246, 248, 328,
 Dehaene S., 44,
 Delacroix, H., 16, 48, 53, 309,
 Dortier, J.-F., 16, 21, 22, 27, 34, 42, 44, 45, 60, 160,
 316, 319, 328,
 Fuchs, C., 60, 328,
 Gadamer, H.-G., 313, 329,
 Gao, Mingkai, 145, 329,
 Goethe, 22,
 Granet, M., 142, 329,
 Guillaume, G., 7-10, 13, 16-23, 33, 47-49, 52-69,
 73-78, 81, 87, 88, 91, 93, 95, 105-109, 116, 117,
 120, 123, 124, 127-130, 132, 138, 142, 143,
 145-149, 151, 153-156, 166, 171, 172, 174,
 176-187, 192-196, 198-203, 206, 207, 209, 210,
 252, 255, 297, 299, 301, 307-313, 315-325,
 328-333, 335-338,
 Heidegger, M., 82, 83, 85, 89, 151, 297, 307, 313,
 321, 330,
 Jacob, A., 89, 307-309, 311, 312, 330,
 James, W., 34,
 Javary, C. J.-D., 95, 96, 100, 105, 112, 113, 115, 300,
 316, 319, 321, 322, 330,
 Johnson, M., 16, 27, 331,
 Joly, A., 16, 17, 19, 48, 60-63, 65, 68, 73-75, 77, 78,
 117, 129, 131, 209, 210, 213, 255, 309-311, 317,
 318, 328, 330, 332,
 Jullien, F., 15, 201, 331,
 Knowlton, B. J., 39,
 Kollmann, J., 81,
 Krashen, S. D., 41,
 Lakoff, G., 16, 27, 331,
 Lamarck, J.-B. de, 44,
 Lao-tseu, 96-100, 105, 112, 235, 314, 325, 331, 334,
 Li, Jinxi, 144, 149, 331,
 Locke, 61,
 Lockhart, R. S., 38, 39, 328,
 Lodge, D., 54, 155, 298, 331,
 Lotman, Y. M., 106,
 Lu, Shuxiang, 144, 150, 331,
 Ma, Qingzhu, 239, 331,
 Merleau-Ponty, M., 89, 307, 331,
 Moignet, G., 53, 69, 70, 108, 118, 121, 123, 127, 129,
 131, 136, 134-138, 153, 154, 156, 157, 159, 160,
 164, 166, 167, 169-172, 177, 181, 188, 191, 194,
 204, 207, 211, 216, 219, 295, 299, 301, 319, 323,
 331,
 Monneret, P., 1, 18, 19, 28, 48, 53, 59, 65, 66, 69-72,
 74, 77-79, 130, 132-134, 307, 309-312, 315, 327,
 331, 333,
 Neisser, U., 31,
 Novarina, V., 81, 82, 332,
 Port-Royal, 61,
 Pottier, B., 10, 76, 105-112, 114, 115, 155, 299, 320,
 324, 332, 338,
 Reed, S. K., 28, 29, 31-34, 36, 37, 39, 41-43, 92, 93,
 332,
 Reichenbach, H., 175,
 Reymond, Du B., 30,
 Robins, R. H., 312, 332,
 Saussure, F. de, 9, 17, 18, 41, 47, 49-56, 58, 59, 61,
 68, 70, 78, 120, 129, 331, 332,

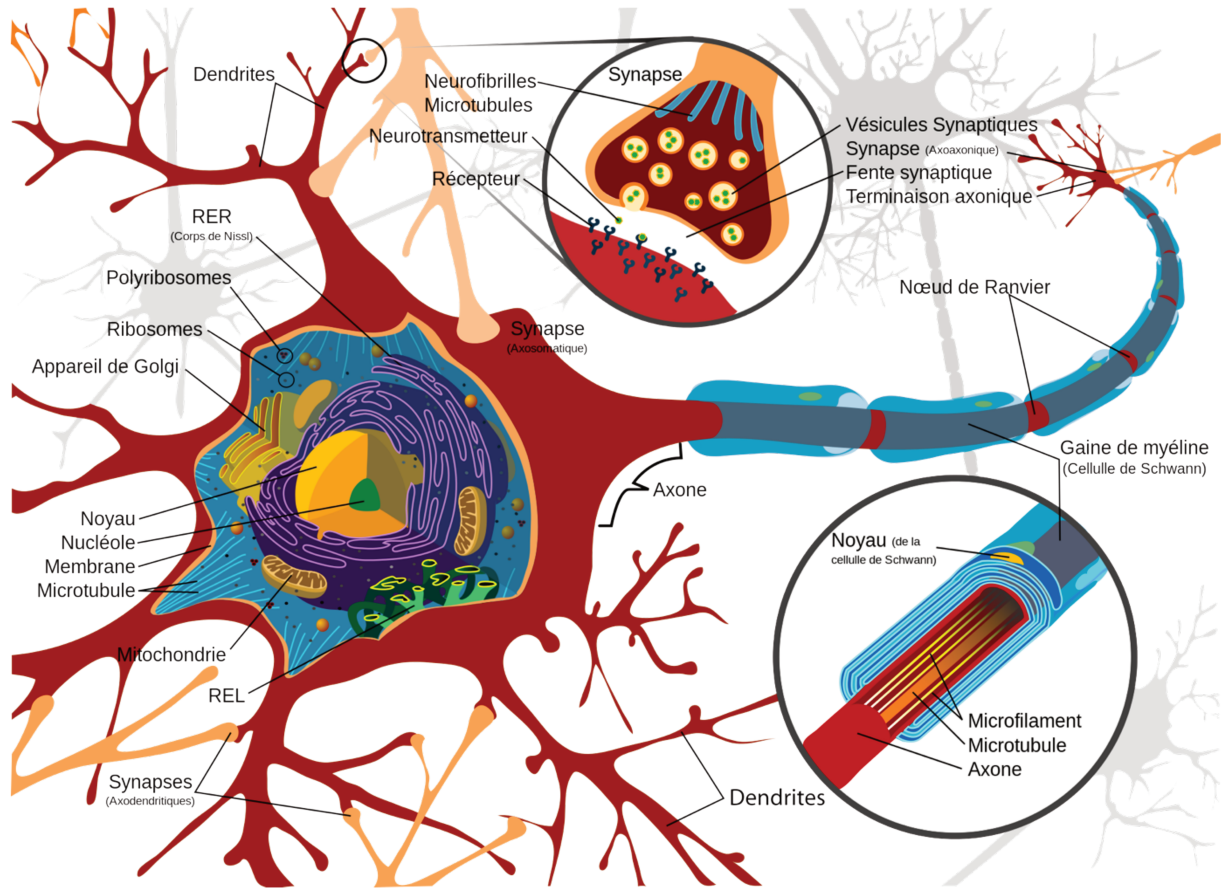
Shiffrin, R. M., 35, 38, 39,
Spinoza, 28,
Squire, L. R., 39,
Stéfanini, J., 307, 332,
Sun, Yingjie, 237, 241, 332,
Tchouang-tseu, 15, 91, 97, 105, 113, 318, 332,
Vega y Vega, J. J., 62, 117-120, 122, 151, 332,
Wang, Li, 144, 150, 231, 234, 238, 239, 246, 247,
333,
Watson J. B., 58,
Weinberg, A., 42,
Wu, Yunfeng, 144-146, 148, 150, 151, 224, 333,
Xing, Gongwan, 239, 333,
Xiong, Peiyao, 1, 27, 44, 57, 83, 85, 90-92, 107, 228,
314, 315, 319, 322, 333,
Xu, Dan, 237, 238, 246, 249-251, 333,
Zeng, Shiqiang, 99, 105, 334,
Zhang, Jiebin, 95,

Annexe 1 : Anatomie de l'encéphale



(<https://www.frcneurodon.org/comprendre-le-cerveau/a-la-decouverte-du-cerveau/anatomie-du-cerveau-et-du-systeme-nerveux/>. Visité le 24/10/2021)

Annexe 2 : Cellule nerveuse



(https://fr.wikipedia.org/wiki/Neurone#/media/Fichier:Complete_neuron_cell_diagram_fr.svg.

Visité le 27/10/2021)